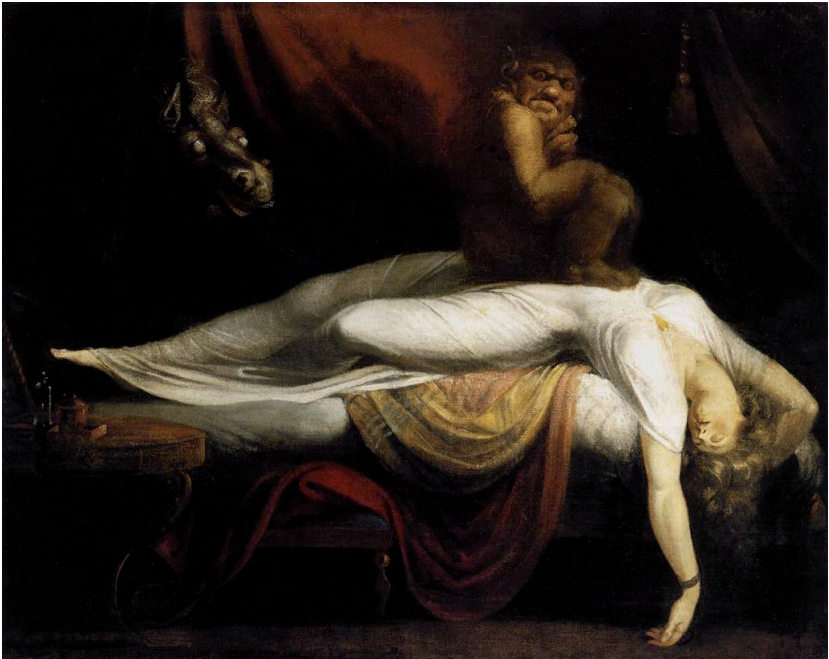


Studio Lou Petitou / Pierre Charmoz

La Canine impériale



Sous la Cape

Dans la même collection

HURL BARBE

Pompe le Mousse

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE

Les Celtes mercenaires

Western bre-ton et post-atomique.

Ça cogne dur dans le désert, entre Kin-Per et Plouc-Off.

PATRICK BOMAN

Des nouilles dans le cosmos

Pas facile de faire des nouilles de qualité
au cours d'un voyage intergalactique.

PATRICK BOMAN

Les Canines dans le pâté

Au milieu du stupre et du lucre de La Nouvelle-Babylone,
une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres :
hémoglobine et vodka, voire eau bénite, coulent à flots.

PATRICK BOMAN

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français
de l'ail bio et de l'épieu certifié FSC.

PIERRE CHARMOZ

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables***

Une cordée népalaise s'apprête à faire l'ascension
du célèbre sommet parisien.

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU

Le Vampire de Wall Street

Mordu par le comte Madov, un trader va semer la désolation
dans la Yosemite Valley.

JULES VEINE

Le Voyage dans les spasmes

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

LA CANINE IMPÉRIALE



Studio Lou Petitou
Pierre Charmoz

La Canine
impériale

Sous la Cape

Avertissement

Les pages qui suivent ont été élaborées avec le plus grand soin par les auteurs, soucieux de vraisemblance à défaut de véracité.

Les événements relatés s'inscrivent dans un contexte historique scrupuleusement restitué, celui du début du second Empire. S'il se révélait quelques distorsions temporelles, elles ne sauraient être que le fruit de cette malencontreuse habitude qu'ont les événements à ne pas toujours se conformer à leur restitution par les chroniqueurs du temps – et, ensuite, par les historiens patentés.

Néanmoins, nous assumons volontiers deux anachronismes :

– le photographe Édouard-Isidore Buguet, mentionné par sa seule initiale B., ne sera connu qu'un quart de siècle plus tard pour ses photos médiumniques ;

– le zouave Jacob, magnifiquement campé par André Gill à la une d'un numéro de *La Lune*, ne commencera à dispenser ses bienfaits à l'humanité souffrante qu'en 1866.

Sinon, les personnages présents dans ce roman ont tous existé : de l'impératrice Eugénie à Ernest Renan, en passant par François Vidocq ou Prosper Enfantin – à l'exception notable de ceux que nous avons inventés ou empruntés.

1

Janvier 1853.

Depuis le sacre de Napoléon le Petit, d'étranges rumeurs circulent dans la capitale : le Moine bourru aurait réapparu, cette silhouette au capuchon pointu, fugace autant que menaçante, qui bouscule et fait tomber les passants dans les ruelles avant de s'évanouir dans l'obscurité, ou bien montre son vilain museau aux fenêtres, effrayant les enfants ; de très jeunes filles, elles, disparaîtraient – on en retrouverait parfois, cousettes et lingères, au fond d'une cour ou dans un recoin d'escalier, exsangues, le visage figé dans une expression de terreur indicible. La plupart, orphelines ou abandonnées. Des malheureuses, que nul ne réclame. Des enfants aussi, des petits cadavres non pas gonflés mais vidés de tout leur sang, au fil de la Seine, qu'on repêche du côté de Suresnes.

À la demande d'un proche de l'impératrice, le célèbre Vidocq, âgé de soixante-dix-huit ans et retiré depuis longtemps, a accepté de se pencher sur l'affaire. Il a réactivé son réseau d'informateurs – faux infirmes, faux aveugles, vidangeurs, ramoneurs, mendiants, portiers de bordel, sonneurs de cloches, sacristains ou bedeaux, forts des halles, regrattières, chiffonniers ; pourtant d'une efficacité redoutée, ils n'ont pu cette fois lui venir en aide : promesses et menaces n'y font rien, ni l'or. Des bas-fonds de la ville ne montent que les remugles habituels : crimes crapuleux, femmes violées et jetées dans la Seine, bourgeois éventré par un vide-gousset, étudiant ivre au

point d'approcher les portes de la mort, cocher saoul lui aussi à en tomber sous les roues de son fiacre...

Pourtant, un témoin va se manifester, de son plein gré. Un jeune philosophe, qui vient de soutenir brillamment une thèse sur Ibn Rochd l'Andalou (notre Averroès) et s'intéresse aux cultures du monde avec une curiosité insatiable. Vidocq le reçoit avec courtoisie – il est au fait de ses travaux : cet homme jadis si redouté est décidément omniscient ! – dans un cabinet de travail aux murs recouverts de livres, à la porte capitonnée, aux épais rideaux verts tirés. L'hiver est rude et le vieil homme, claquemuré dans sa petite maison du centre de la capitale, tend le dos à un poêle qui dégage une douce chaleur. Halo de la lampe sur la table. À l'entrée de son visiteur, il se redresse avec peine et se dirige vers lui, le visage empreint d'une expression aimable, la main tendue :

– Bonjour, monsieur Renan. Ainsi, vous souhaitez nous éclairer sur ces affaires de meurtres qui nous tracassent.

Le jeune homme est intimidé, ce qui lui arrive rarement, par l'ancien bagnard devenu policier. Il est surpris, aussi, par l'expression ouverte et bienveillante, alors qu'il s'attendait à quelque alguazil visqueux. Il note sur les mains et sur le visage ces taches brunes de vieillesse que la langue du peuple nomme « fleurs de cimetière » et répond :

– Témoignage indirect, à vrai dire : je n'ai pas assisté aux événements qui endeuillent Paris. Mais j'ai trouvé trace, dans des archives diverses, de cas anciens qui ne sont pas sans rapport avec ceux qui vous préoccupent.

Vidocq le fixe soudain, comme cherchant au fond de cette intelligence la solution d'une énigme plus insoluble que la quadrature du cercle.

– Diable ! Vous m'intéressez vivement ! Moi-même, je me suis penché sur de vieux rapports de police, maintenus secrets,

que j'ai hérités du célèbre Sartine, qui lui-même... Mais tout cela se perd dans la nuit des temps... Parlez! Parlez!

– Voilà: en décembre 1551, François Xavier gagne Malacca et Goa en vue de préparer son expédition vers la Chine. Au cours de son voyage, il a connaissance d'une tribu aux mœurs étranges et, dans sa soif d'évangéliser, se détourne de sa route. J'ai retrouvé cet épisode dans un mémoire confidentiel adressé au général des Ignaciens (le nom des jésuites à l'époque) – dans lequel un compagnon de François Xavier détaille les péripéties du voyage: il y est question notamment de chauves-souris géantes, avec lesquelles les indigènes entretiendraient des rapports... privilégiés.

– Hum... sourit Vidocq (« Des curaileries, forcément. Un ancien séminariste sentira toujours la sacristie »), coutume barbare... ou exagération du narrateur, voilà ce qui serait peu aisé à démêler.

Renan, soudain en confiance, se départ de sa raideur et, prenant place sur une chaise que lui indique obligeamment son interlocuteur, poursuit son récit:

– Ces créatures nocturnes s'apparentent au genre *Desmodontinae*, plus connues sous le nom de « vampires ».

Vidocq se dresse, oubliant ses rhumatismes:

– Diable! (Renan a un imperceptible mouvement de recul.) Ah ça!... Mais continuez, je vous prie – et excusez mon impatience!

– Cette tribu avait accueilli l'expédition et les trois missionnaires avec les marques de la plus cordiale hospitalité. Si bien qu'au bout de quelques jours, toute mesure de prudence était oubliée par les insoucians voyageurs, sous le charme de leurs hôtes, et, pour certains, de leurs hôtesses, le narrateur laissant entendre que ceux qui n'étaient point prêtres avaient un accès aisé aux compagnes des naturels, lesquelles ne faisaient pas montre d'une pudibonderie déplacée.

– Mœurs touchantes des primitifs! soupire le policier en aparté. Mais vous supposez que les tonsurés restaient chastes? Ce qui reste à prouver...

– Le récit le laisse entendre. Ensuite, par une nuit de pleine lune, les hommes de la tribu se jetèrent sur les malheureux voyageurs, les ligotèrent et, à l'exception notable des trois prêtres (« Pas si curé que cela, l'averroïste, il ne nie rien des exigences de la chair... »), les lièrent à des poteaux qui avaient été dressés à quelque distance du village. Ils se livrèrent ensuite à des débauches insensées, les femmes allant jusqu'à mutiler de la plus épouvantable façon ceux des voyageurs qui avaient naguère été leurs amants. Les malheureux étaient pour la plupart entrés en agonie quand une ombre gigantesque tomba sur cette scène effrayante et se colla à chacun des suppliciés. Des trois prêtres qui assistèrent à la scène, deux s'évanouirent – dont François Xavier. Un seul parvint à maintenir son esprit en éveil, probablement le narrateur de cette stupéfiante histoire: il s'en déclare, plusieurs années après les faits, si terriblement ébranlé qu'il voit dans ses rêves, à chaque nuit de pleine lune, l'ombre s'abattre sur lui avec des cris de chauve-souris. Au crépuscule du matin, il parvint à se libérer de ses liens, puis à détacher ses compagnons et – tandis que les membres de la tribu dormaient d'un sommeil de brutes, emmêlés les uns dans les autres et dans un état d'indécence que le pauvre prêtre n'ose décrire – à s'enfuir de ce lieu maudit. Avant de quitter le village, les prêtres voulurent savoir si l'un au moins de leurs infortunés compagnons vivait encore; hélas! ils étaient tous morts, le corps tordu par d'inimaginables souffrances. Ils remarquèrent qu'ils avaient tous été vidés de leur sang et qu'ils portaient au cou deux marques rondes et très-noires.

– Deux marques au cou! s'écrie Vidocq. Mais continuez, continuez! Vous m'intéressez de plus en plus.

– L’histoire ne s’arrête pas là. La tradition rapporte que François Xavier mourut l’année suivante après être tombé malade pendant le voyage en bateau qui le conduisait à l’île de Sancian, au large de Macao. D’après l’auteur du mémoire, ce serait là version officielle afin de ne point choquer le public européen et de maintenir entière l’estime qu’on portait unanimement au jésuite dans l’Église pour son œuvre missionnaire. Il se pourrait que la vérité soit toute différente.

– Que voulez-vous dire ?

En conteur-né, Renan ménage ses effets. Un sourire, mais qui s’efface bientôt.

– D’après l’auteur du mémoire, juste avant de quitter le village, François Xavier aurait pénétré dans une case qui servait de lieu de culte à la tribu, et était de ce fait interdite aux étrangers ; on leur avait fait comprendre, par force mimiques, qu’ils auraient la tête tranchée s’ils mettaient seulement un pied dans l’édifice. Ses deux compagnons cherchèrent à l’en dissuader, mais François Xavier, révolté par tant de cruauté, voulait jeter à bas les idoles qu’il devinait enfermées en ce lieu. Il promit de ne pas s’attarder. Il ressortit effectivement quelques minutes plus tard, chancelant, le regard comme éteint et se tenant le cou d’une main, tandis que de l’autre il brandissait une médaille pendue à un lacet de cuir. « *Perinde ac cadaver* », aurait-il murmuré à l’oreille du narrateur, qui s’était précipité pour le secourir.

– Tiens tiens, la vieille antienne jésuitique : « Comme un cadavre », ricane Vidocq.

– Après plusieurs jours d’errance, sans eau et sans nourriture, les trois missionnaires croisèrent par miracle une jonque, montée non par des pirates, comme souvent sous ces latitudes, mais par des pèlerins bouddhistes, qui les secoururent et les sauvèrent d’une mort certaine. Il ne semble toutefois pas que

la tribu ait cherché à les poursuivre pour récupérer l'idole, que l'auteur du mémoire décrit avec précision : une chauve-souris en posture d'orant.

– Belle allégorie de l'Église, persifle à mi-voix Vidocq, qui n'a jamais cru en rien.

Renan, qui a entendu, a un demi-sourire, lui qui depuis quelques années a perdu la foi de son enfance, pourtant enracinée dans la rude terre bretonne.

– Les trois amis se remirent peu à peu de leur aventure, si ce n'est que François Xavier ne laissait à personne le soin de sa blessure – telle semblait être la raison qui le contraignait à maintenir le col de son habit ecclésiastique fermé haut sur le cou, tandis qu'il tressaillait parfois, comme en proie à une vive affliction. Une nuit, le narrateur s'éveilla soudain – il était harcelé, dit-il, par ce terrible cauchemar qui le visitait lors de la pleine lune. Quelle ne fut pas sa stupéfaction de voir penchée au-dessus de lui la tête de François Xavier, les lèvres retroussées sur des crocs peu communs – qui semblaient prêts à perforer le cou de son malheureux compagnon de chambrée. Devant l'air effrayé de ce dernier, François Xavier simula un noctambulisme de circonstance et s'en retourna à sa couche en psalmodiant une oraison.

– J'ai toujours soupçonné ces gens-là d'un appétit *spécial*, commente d'une voix rogue le policier. Mais continuez, continuez, cela devient du plus haut intérêt.

– Il semblerait que François Xavier ait refusé avec obstination de transmettre au Vatican l'amulette volée à la tribu et qu'il s'opposa avec véhémence à ce qu'on la détruisît. Il la gardait sur lui, et même dans les soins du corps qui exigent de se dévêtir, il ne la quittait pas des yeux quand il était obligé de s'en séparer. À plusieurs reprises, le narrateur le vit porter l'amulette à sa bouche et la *lécher* avec la plus vive manifestation de plaisir.

– Ah! ah! fétichisme, maintenant. Votre compte est bon, mon ami, l'interrompt Vidocq qui, oubliant un moment qu'il a en face de lui un savant exposant avec clarté et intelligence un fait peu commun, se croit soudain revenu aux heures glorieuses où il menait ses interrogatoires tambour battant. Oh! pardonnez-moi, j'étais à ce point pris par votre récit que je me suis imaginé sur les lieux du crime... enfin, si je puis dire, car pour l'instant, de crime il n'y en a guère si l'on excepte les mœurs primesautières des natifs. Mais veuillez m'excuser un instant.

Et le grand vieillard tisonne le poêle avant d'y déposer une pelletée de charbon. Une servante au visage buriné comme celui d'une sorcière d'un autre âge, à la démarche claudicante rappelant celle de la chaîne, au regard dur et perçant, vient s'enquérir auprès des deux hommes s'ils souhaitent un rafraîchissement :

– Je manque à tous mes devoirs! Vous accepterez bien une verveine? Un tilleul? Une camomille? Une pastille de menthe? Un boldo? Une bourrache?

– Une camomille, volontiers, je vous remercie, fait le philosophe.

– Augustine! Prépare une camomille pour monsieur et n'oublie pas mon eau d'arquebuse!

La servante grommelle à voix basse: «Je t'en foutrais de la camomille! Du bouillon d'onze heures ouiche!»

– Qu'est-ce que tu marmottes?

– Rien, monsieur François.

– Ça vaut mieux pour toi.

Vidocq se tourne vers son visiteur :

– Ce n'est pas que je sois devenu dévot avec l'âge, mais l'eau d'arquebuse des carmes est souveraine contre mes maux d'estomac.

Renan revient à son sujet; se départant de son calme, il s'écrie :

– Justement! Crimes il va y avoir, et nombreux, dans le sillage de la mission, au fur et à mesure de son déplacement. Et toujours des jeunes filles, des indigènes il est vrai. Vidées de leur sang jusqu'à la dernière goutte! Au point que l'on soupçonna les trois prêtres de sorcellerie et qu'ils échappèrent à plusieurs reprises, comme par miracle, à des tentatives de meurtre par lapidation ou par poignard. Enfin, selon le narrateur, le décès de François Xavier ne serait pas dû à la maladie: il aurait été jeté par-dessus bord lors d'une nuit de pleine lune...

– Ah! voilà un geste qui mérite récompense.

– Ne vous gaussez point, je vous prie, rétorque Renan, un peu sec. («Ah! ah! Voici le séminariste qui resurgit», pense l'autre.) Mais écoutez la suite: j'ai cru déceler, entre les phrases et les non-dits – vous savez que j'expertise volontiers en philologue les écrits les plus ardues – bref, j'ai cru lire que l'assassinat de François Xavier aurait été commis par celui-là même qui en fait le récit.

– Diable, un jésuite criminel!

– ... Mais par le plus grand des hasards, et pour la bonne cause, du moins de son point de vue. Voici les faits: il faisait très-chaud cette nuit-là; la lune était à son plein et les trois prêtres étaient montés sur le pont pour admirer le magnifique spectacle de la mer, le chemin de lumière qui semblait mener à l'astre, leur rappelant la gloire du Créateur.

– Fichtre! De la sélénoîlatrie, comme chez vos anciens Sémites?

– Vous me comprenez mal. Ils discouraient en toute amitié sur la suite de leur voyage et sur l'espoir qu'ils nourrissaient encore de parvenir à la Chine, comme on disait alors. Soudain,

vers la minuit, François Xavier commença de ressentir une étrange agitation, comme si son esprit était possédé par une « chose extérieure » (ce sont les propres termes du narrateur). Il se jeta violemment sur le plus proche de ses compagnons et parvint à le mordre sauvagement au cou. Celui-là (notre narrateur), qui avait appris quelque rudiment de lutte asiatique...

– J'en ai entendu parler, cela vaudrait la savate et la boxe anglaise, dit-on, l'interrompt Vidocq, l'œil pétillant au souvenir des castagnes de sa jeunesse.

– Et comment ! D'un coup d'épaule, il projeta son adversaire loin de lui. Le malheur voulut qu'ils se trouvassent très-près du bord de la jonque. Aussi les deux prêtres virent-ils avec épouvante François Xavier basculer par-dessus bord dans les noires eaux très-agitées qui les environnaient. Ils se précipitèrent vers le bastingage et ne purent que constater la disparition, hélas définitive, de leur confrère. Ils se regardèrent avec stupeur. Le narrateur, saignant abondamment du cou, arracha un morceau de son scapulaire pour étancher la plaie. Ils décidèrent d'un commun accord de taire les circonstances de la disparition de François Xavier et accréditèrent la fable de sa maladie.

Le vieillard réfléchit un moment :

– Et le corps du saint, déposé dans une châsse d'argent au fond de la basilique du Bom Jesus, à Goa, ne serait alors que celui d'un anonyme. Fable sur fable, la Compagnie n'en est guère avare : ne sont-ils pas soupçonnés d'avoir créé de toutes pièces une apparition mariale au Mexique pour convaincre les populations locales de la puissance de leur dieu ?

– Certes... Mais il s'agit dans notre cas d'une fable occulte, puisque le mémoire n'en porte pas trace dans ses lignes – seulement dans ses interlignes, si je puis m'exprimer ainsi. Néanmoins, les faits sont avérés : un témoin, inconnu des trois jésuites, en a fait de son côté une relation très-exacte.

– Ah! là, je ne vous suis plus! Vous sortez un nouveau personnage de votre manche comme un vulgaire bateleur, ronchon Vidocq, persuadé que Renan le mène en barque, ce qui d'ailleurs serait la moindre des choses pour un natif des côtes sauvages du Trégorrois.

– Accordez-moi encore un peu de votre attention, le supplie Renan, qui craint que son interlocuteur ne le renvoie à ses chères études. Ce témoin inconnu, marin malais, et sans doute pirate comme la plupart de ces gens, connaîtra par la suite le plus surprenant destin, que je ne puis ici aborder en détail. Sachez seulement qu'il apprit à lire et à écrire le français, termina son existence en Provence, où il devint un important planteur d'ail, et qu'il consigna les moments les plus marquants de sa vie dans un carnet que j'ai eu le bonheur de me procurer...

– Vous réveillez mon intérêt! s'exclame Vidocq, retrouvant d'un coup toute son attention.

– Je m'étais attaché au parcours de ce Malais pour un motif strictement philologique et tâchais de déceler dans son écriture – admirable, par parenthèse, et témoignant d'une culture et d'une intelligence peu communes – des traces de son ancien dialecte. C'est là que j'eus la surprise de voir confirmer ce que le mémoire du jésuite m'avait laissé soupçonner: le missionnaire était bien passé par-dessus bord à la suite d'une brève échauffourée avec un de ses compagnons. Mais il y a plus dans le récit du marin que ne le dit le chroniqueur. Bien qu'ayant vivement ressenti la disparition tragique de son compagnon, le jésuite se comporta par la suite de bien étrange manière, reprenant à son compte si l'on peut dire les lubies de François Xavier. Le marin le surprit, la nuit suivante, en compagnie d'une de ces femmes qui abondent sur ce genre de vaisseaux. («Où l'on n'a point toujours, comme au baigne, des mœurs athéniennes», faillit-il ajouter avant de se reprendre à temps.)

Il crut que le digne prêtre se livrait à quelque débauche discrète et s'apprêtait à se retirer sur la pointe des pieds quand il surprit un râle qui ne devait rien au plaisir mais tout aux souffrances de l'agonie, bien que parfois la frontière se discerne malaisément. Il revint vivement sur ses pas: le jésuite avait disparu, mais la fille était morte, vidée de son sang.

– Bien curieuse épidémie, en vérité! grommelle Vidocq, cherchant sa pipe.

– Le Malais échappa à au moins deux reprises à ce qu'il considéra dès lors comme un adversaire puissant et impitoyable. Lui-même, métis d'une indigène et d'un Hollandais nommé Van Helse, était initié dans une religion animiste locale – je ne saurais vous dire laquelle. Il jura de poursuivre le monstre jusqu'à le mettre hors d'état de nuire.

– Ah! un redresseur de torts, maintenant! marmonne Vidocq en bourrant sa pipe, un brûle-gueule qu'on dissimule aisément, souvenir d'années moins fastes qu'il allume à un charbon ardent cueilli du bout des pincettes, tandis qu'Augustine fait irruption et lance le plateau sur une table plutôt qu'elle ne l'y dépose:

– V'là c'que vous réclamez. Z'êtes-t'y satisfaits à c't'heure?

– Va, va, fait Vidocq, conciliant.

– Je termine bientôt, se hâte Renan: notre marin suivit donc comme une ombre le narrateur du mémoire et se convainquit qu'il n'était pas conscient de son état intermittent; lors de ses crises, il se montrait d'une violence inouïe à laquelle rien ne pouvait résister. Il le vit à plusieurs reprises manipuler la médaille qu'avant de projeter François Xavier à la mer il avait arrachée au cou de son agresseur. Van Helse rattrapa le jésuite à Marseille, où celui-ci venait de débarquer pour rejoindre le collège de Carcassonne. Dans son carnet, il mentionne juste: «La chose n'est plus.»

- Vous pensez qu’il l’a... supprimé?
- C’est possible... Mais, tenez, pour preuve de la véracité de mon récit...

Renan pose sur le bureau de Vidocq une médaille d’apparence très-ancienne reliée à un anneau de cuir.

Malgré son âge, le policier se dresse avec vivacité et s’empare de la médaille qu’il ausculte longuement, les yeux à quelques centimètres de la ronde-bosse. Puis, comme pris de démence subite, il la projette violemment contre le mur, où elle se brise en mille morceaux.

- Êtes-vous fou! s’exclame Renan. Pourquoi détruire cette preuve unique?

Vidocq se masse l’épaule – ses douleurs articulaires s’accommodent mal de tels gestes intempestifs.

- Unique, vraiment? ricane-t-il.

Il ouvre un tiroir de son bureau et invite Renan à se pencher dessus: une dizaine de médailles identiques y gisent, ainsi qu’un tas de débris.

- Du plâtre, mon jeune ami. Vous vous êtes fait avoir.

*

Renan vient de quitter la maison de Vidocq. C’est l’heure grise. Les réverbères au gaz ne sont pas encore allumés et les silhouettes qu’il croise sur le trottoir se dépêchent, sous les flocons qui tombent dru, de se mettre à l’abri – les plus chanceux espérant un bon feu de bois. Mais quelle est cette ombre étrange qui vient de pénétrer dans la maison du policier presque comme lui vient d’en sortir? Une sorte d’épouvantail couvert de peaux bariolées... Le jeune philologue hoche la tête: un effet de la camomille d’Augustine, sans doute.

2

Charles Louis Napoléon Bonaparte est empereur des Français depuis un mois. Paris a enterré (oublié?) les quatre cents insurgés morts pour défendre la République: parmi eux, le député Jean-Baptiste Baudin, fauché par la mitraille sur une barricade du faubourg Saint-Antoine, et les victimes de la fusillade des Boulevards. Sans compter les quinze mille condamnations à la transportation, au bagne ou à l'exil.

25 janvier. La ville crache ses fumées noires. Dans les rues sales et puantes de ce quartier populaire, les rares torches ne parviennent pas à percer une obscurité laiteuse; une dame se promenant à la tombée de la nuit pourrait craindre le pire... Et pourtant, en voici une qui ne se soucie ni de la boue ni des ombres menaçantes: elle semble flotter plutôt que marcher et, par la rue de Charonne, se dirige vers le village du même nom, qu'elle atteint en moins d'une demi-heure. Elle frappe à la porte d'un édifice austère, probablement un couvent. D'ailleurs, c'est une religieuse qui lui ouvre:

– Madame Ninon! s'écrie celle-ci en découvrant la visiteuse du soir. Entrez vite, vous allez prendre froid.

Elle la fait pénétrer dans un parloir aux murs blancs, chauffé par un poêle à bûches Godin dernier cri.

– Vos petites protégées vont être tellement contentes de vous voir! Elles n'arrêtent pas de demander après vous.

La jeune religieuse, au léger embonpoint séduisant, rougit sous le regard insistant de l'énigmatique visiteuse, qui lui sourit franchement :

– Sœur Léonice, vous êtes adorable. Et vos jeunes pensionnaires vous useront si je n'y mets bon ordre.

Elle part d'un rire perlé, qui découvre un instant deux belles canines d'un blanc d'émail. Un léger accent trahit une étrangère, mais elle s'exprime dans un français qui s'est rodé aux plus brillants salons du faubourg Saint-Germain. Elle porte une main délicate à la peau rosée d'une joue – seule partie du corps visible de la jeune nonne, emmaillotée dans son habit telle une Mauresque dans son haïk.

– Jésus a de la chance de vous avoir comme fiancée, soupire madame Ninon.

Sœur Léonice émet un léger gloussement, croisement de râle et de hoquet.

Elle sort en courant du parloir, suivie de la visiteuse dont les étoffes parfumées réveillent les vieilles pierres suintantes du cloître. Elles traversent le potager – madame Ninon effectue mine de rien un détour pour éviter un carré planté d'ail – et parviennent à un bâtiment neuf, assez grand : l'orphelinat Sainte-Marguerite, construit grâce aux dons de Ninon de La Hague et de son mari, le comte Jehan de Madoff.

– Nous venons d'achever l'installation des cuisines. Nos pensionnaires sont folles de joie de pouvoir préparer elles-mêmes leurs repas et ceux des pauvres que votre générosité nous permet de nourrir.

Sœur Léonice fait pénétrer la visiteuse dans une pièce spacieuse, éclairée par des lampes à gaz modernes. De vastes évier munis de robinets ; des tables de service ; un chauffe-eau à bûches, tout est neuf et fonctionnel. La pièce bruit du travail des jeunes orphelines préparant le dîner.

Certaines viennent se blottir spontanément dans les jupes odorantes. «Madame Ninon! Madame Ninon!»... Une sorte de litanie chuchotée qui témoigne d'un amour sans limites pour la bienfaitrice de l'orphelinat.

Celle-ci caresse quelques têtes soigneusement épouillées. Son regard devient fixe; sa langue glisse sur ses lèvres sensuelles – au fond de quel obscur bosquet de sa jolie tête s'est-elle égarée? Un petit cri la réveille. Marie, une des plus jeunes orphelines, une douce enfant, un ange, vient d'entailler son pouce avec un couteau en épluchant des pommes de terre.

– Petite maladroite! la réprimande gentiment sœur Léonice.

La fillette se met à pleurer.

– Ne la grondez pas, dit la belle dame. Marie, viens me voir.

La jeune enfant tend à Ninon un petit pouce dodu d'où perlent quelques gouttes de sang. Celle-ci y porte vivement ses lèvres et suçote la blessure – plus qu'il n'est nécessaire, semble-t-il, puisque la petite Marie essaie de retirer son pouce de la bouche de son « infirmière ». Elle gigote et recommence à pleurer.

– Petite sottise! s'impatiente sœur Léonice. Madame Ninon est bien bonne de soigner ta blessure. C'est une sainte, elle va te guérir.

Rassurée, l'enfant, dont le regard lance soudain un éclair d'acier, laisse la belle étrangère lui faire un « baiser » dans le cou et lui pomper quelques décilitres de sang.

*

Ninon de La Hague partage le repas, frugal mais appétissant, des pensionnaires dans le grand réfectoire où les cent

orphelines ont pris place autour de grandes tables de bois ciré. Quelques jeunes filles font le service, c'est leur tour. Demain, ce sera d'autres. Sur une estrade, la table d'honneur accueille la supérieure, une belle femme d'une quarantaine d'années issue de la meilleure société, et ses adjointes, cinq nonnes dont sœur Léonice, auprès de qui Ninon a pris place.

Le repas est joyeux. Contrairement aux usages de la plupart de ces établissements qui recueillent les victimes de la plus funeste infortune, il n'est pas imposé aux pensionnaires de lectures édifiantes, Ninon ayant souhaité que soient appliqués dans cet établissement modèle les principes chers à Henry David Thoreau, son ami de Concord, l'apôtre d'une vie libérée des contraintes du siècle. Les jeunes filles peuvent s'exprimer comme elles l'entendent, et la bienfaitrice n'admet les remontrances qu'en cas de rébellion obstinée. La douceur est la seule pédagogie dans cette Thélème moderne – et les sœurs les plus âgées, qui se laisseraient aller à des mesures plus musclées, sont rappelées à l'ordre par leur supérieure, qui partage les vues avant-gardistes de Madame Ninon – à laquelle elle voue une admiration sans bornes.

En cette soirée d'hiver, le grand réfectoire est éclairé a giorno, et les rires, les babillages font oublier qu'au dehors la nuit est peuplée de souffrance et de désespoir.

– Consentiriez-vous à raconter à nos pensionnaires une des merveilleuses légendes de votre terre natale? demande la supérieure. Vous savez comme elles en raffolent.

– Bien volontiers, très chère amie, répond Ninon de La Hague, dont la main s'est un instant posée sur celle de sa voisine.

Elle sourit à sœur Léonice et, se levant, frappe trois fois dans ses mains. Le silence se fait, immédiat. Tous les visages se tournent vers sainte Ninon, exprimant une adoration sans limites.

– Mes chères enfants, votre directrice me demande de raconter une légende de mon pays... Ce que je ferai bien volontiers si vous en êtes d'accord.

Une ovation, un cri. Quelques trépignements d'excitation. Madame Ninon sourit, puis ses yeux se perdent dans la blancheur du fond du réfectoire. Elle commence son récit.

– C'est une histoire d'avant l'arrivée des hommes blancs, qui ont apporté à mon pays bien des tourments, mais aussi quelques bienfaits, dont les robes à crinoline...

Quelques rires fusent.

– ... En ce temps-là donc, les vastes forêts de la côte Est – vous vous souvenez de cette région dont je vous ai déjà parlé, qui s'étend de l'embouchure de l'Hudson aux territoires sauvages entre Albany et la frontière canadienne – n'étaient parcourues que par mes frères de sang, les Lenape, et des bêtes sauvages. On racontait qu'autrefois, des saisons et des saisons en arrière, des visiteurs, de fiers guerriers blonds aux casques cornus, avaient remonté le fleuve sur d'étranges navires à tête de dragon pour se perdre dans ses brouillards. D'eux il n'était rien resté, sinon une légende: le dragon sculpté à la proue du navire et peint d'un beau rouge sang aurait pris vie dans les sombres forêts et aurait perduré jusqu'à cet âge. Ce dragon, Drakol, serait petit à petit devenu le dieu sauvage auquel mes ancêtres sacrifiaient, paraît-il, de jeunes vierges dont le sang nourrissait ses artères éternelles.

Un cri d'horreur général vient rompre le charme du récit. Ninon semble s'éveiller d'un rêve. Elle bafouille une excuse.

– Veuillez me pardonner. J'étais retournée vers ces âges impitoyables où la vie d'une femme était moins précieuse que celle d'un chien. Reprenez vos discussions. Je reviendrai avec des histoires moins sombres, je vous le promets.

Mais le silence persiste. Le repas se termine, vite. Les jeunes

pensionnaires rejoignent la bibliothèque; parmi le millier d'ouvrages se découvrent fort heureusement de nombreux livres distrayants, et même des copies manuscrites d'une certaine Sophie Rostopchine, comtesse de Ségur, une dame d'origine russe qui souhaite mettre à l'épreuve les récits qu'elle destine à la jeunesse. Les aventures de Sophie, notamment, passionnent les jeunes orphelines, qui éprouvent de troubles émois à lire ces pages où ne manquent pas les fessées, administrées et reçues de bon cœur, sur le derrière rebondi de la petite héroïne.

*

Ninon a accepté de passer la nuit à Sainte-Marguerite: le temps s'est dégradé et de lourds flocons de neige n'incitent pas à une randonnée nocturne dans ces rues excentrées qu'on dit les moins sûres de la ville. Elle dispose d'ailleurs d'une chambre à elle, contiguë à la cellule de sœur Léonice. Au milieu de la nuit, une faim particulière la réveille – le petit décilitre de sang prélevé sur la jeune Marie a aiguisé son appétit sans étancher sa soif. Ninon, nue, se lève et, sans un bruit, entre dans la cellule de la religieuse dont le souffle régulier témoigne d'un sommeil paisible. À la lueur de la chandelle qu'elle tient à la main, Ninon observe la jeune religieuse dont elle désire se faire à la fois une amante et un déjeuner. Elle mouche la mèche et se glisse dans le lit tiède.

Léonice se réveille en sursaut au contact du corps de la belle étrangère.

– Qu'est-ce que...

La bienfaitante madame de La Hague étouffe la question de la religieuse d'un baiser sur la bouche. Encore dans les limbes du sommeil, sa « victime » résiste un peu à cette intrusion. Puis

ses lèvres s'écartent pour que la langue effilée s'insinue bien au fond. Elle se dégage enfin et pousse un long soupir.

– Oh! madame Ninon, que faites-vous? Ce n'est pas... bien, chuchote la religieuse, désormais tout à fait réveillée, et qui a reconnu sa visiteuse.

Cette dernière glousse.

– Ne fais pas l'hypocrite, s'il te plaît. Voilà plusieurs semaines que je t'observe et tu as envie de moi, je le sais. Là d'où je viens, l'amour entre femmes n'est pas considéré comme un péché, bien au contraire: c'est une bénédiction des dieux de mon peuple. Quand je suis devenue nubile, il m'est arrivé de nombreuses fois de me mêler aux jeux de mes compagnes plus âgées. À mon tour de te faire découvrir des plaisirs dont tu n'as pas même idée. Ne t'inquiète pas, en ce moment ton dieu ferme les yeux et le mien les a grands ouverts!

Rejetant les draps malgré le froid, Ninon découvre complètement le corps de son amante, qu'elle extrait difficilement d'une sorte de sac-chemise de nuit qui joue bien mal son rôle de protecteur des vertus conventuelles. À la lumière de la lampe de chevet à pétrole qu'elle a allumée, elle contemple le corps charnu de la jeune religieuse et, se jetant sur elle, la baise de partout. Les soupirs de Léonice la rassurent sur son état d'esprit; la coquine est réceptive et ne tarde pas à rendre les plus brûlantes caresses à son initiatrice.

Enfin, tandis que l'aube est proche, Ninon ventouse le cou de sa compagne et la mord avec une grande douceur, lui pompant un demi-litre de sang rouge – qu'elle compense par une injection de fluide. Léonice s'est endormie dans ses bras. Elle la quitte sur la pointe des pieds pour rejoindre sa chambre avant que la fugue ne soit découverte; non qu'elle se soucie de bienséance, mais elle aime entourer ce genre d'aventure d'un peu de mystère.

Le matin, au petit déjeuner, la supérieure demande à Ninon :

– Chère madame, avez-vous passé une bonne nuit entre nos murs ?

– Excellente, je vous assure, répond la bienfaitrice en fixant de ses yeux dorés la pauvre Léonice qui plonge le nez dans son bol de café au lait. J'ai même fait un rêve... *érotique*, susurre-t-elle à l'oreille de la directrice, mais votre fonction et votre habit m'interdisent d'en dire plus.

La supérieure sourit et embrasse d'un même regard protecteur les deux amantes. Elle a tout deviné. Qui sait, peut-être aurait-elle aimé partager leurs jeux ?

*

Des mendiants et des chiffonniers dont il approchait le campement l'ont mis en fuite en lui lançant des moellons, les bouchères des Halles auxquelles il souriait l'ont menacé de lui « couper tout ce qui dépasse » à coups de hachoir, et un écolier qu'il tentait d'entraîner à l'écart par un soir de brume a été contre toute attente secouru par ses camarades, qui ont savaté d'importance le ratichon en poussant des « croa, croa ».

Toutes ses tentatives échouent donc ces temps-ci, et l'absence du précieux liquide vital devient intolérable pour l'abbé Torquème, dont la colère laisse bientôt place à l'angoisse tandis qu'il bat le pavé glissant des rues mal éclairées du vieux Paris. Son sang raréfié heurte à grands coups les parois de son crâne, oui c'est du sang, du sang jeune, du sang frais, qu'il lui faut à la seconde. Le souffle lui manque, l'écume lui vient aux lèvres, son cœur bat la chamade.

Et c'est en titubant, couvert d'une sueur froide, qu'il regagne son antre, une chapelle désaffectée qui communique

avec Saint-Germain-l'Auxerrois par un étroit couloir moisi, à l'enduit soulevé de cloques, que ferme une porte à l'énorme serrure, oubliée de tous. Car le curé du lieu, un des «grands curés» parisiens, ne se montre guère, et les vicaires, sur les épaules desquels repose toute la tâche – confesser les vieilles bigotes étant la plus rude –, ne perdent pas de temps à se promener dans l'église; quant au sacristain et au bedeau, les libations à la sacristie, autour d'un poêle minuscule, requièrent l'essentiel de leur temps.

Oubliée de tous, donc, sauf de l'abbé Torquème, ce prêtre qui porte le titre de vampirologue, fantomatique au point qu'aucun de ses confrères ne se souvient de son existence et que l'archevêque de la capitale serait bien étonné si on lui rappelait qu'il compte un spécialiste de la Canine au sein de son clergé. Et quel spécialiste! Un praticien confirmé, dirions-nous, puisqu'il a retourné sa veste, ou plutôt sa soutane, et appartient désormais aux puissances des ténèbres... Dans son repaire, tous les tableaux pieux ont été décrochés et les ornements du culte gisent en tas, car, bien qu'archivampire très résistant aux crucifix et à l'eau bénite, Torquème préfère ne pas tenter le sort. Sous des draperies est dissimulé son logement, un cercueil de récupération.

En regagnant son *sweet home*, il a eu soin d'éviter Minette, la vieille bouquetière impudique qui est établie sur le parvis, dont le cou flétri ne lui inspire nulle convoitise et dont il redoute les quolibets, car elle a la langue bien pendue et ne craint ni Dieu ni diable. D'ailleurs, en se faufilant dans l'ombre, il l'entend proposer ses services à un passant de sa connaissance, un pauvre hère, recouvert d'un étrange manteau de peaux mal cousues :

– Une petite pignole vite fait, mon bon Peau-de-Lapin?
Tarif jeunesse : deux sous.

L'intéressé se soucie semble-t-il assez peu d'avoir le gland meurtri par les griffes arthritiques de l'ancêtre :

– On n'est jamais mieux servi que par soi-même, madame Minette, répond-il d'une voix éraillée de clochard, où perce l'ironie légère témoignant d'un statut social autrefois plus élevé.

– Insolent!

Suant à grosses gouttes en dépit du froid qui pince, Torquème titube de plus en plus en se dirigeant vers sa chapelle, où il tente de reprendre souffle, mais halète, bave, parcouru, lui le non-mort, d'une angoisse mortelle, au point de planter ses crocs dans le plâtre verdi du mur, qu'il laboure, les yeux révulsés. Puis il se masturbe en blasphémant, s'essuyant dans un surplis d'enfant de chœur, et se laisse tomber dans son cercueil au bois disjoint, où il se tourne et se retourne sans parvenir à trouver le repos, avant de bondir de nouveau sur ses pieds, torturé par le manque : c'en est trop, sa souffrance est intolérable, à la seconde il va se rendre à l'abattoir Ménilmontant, endroit bucolique dont les grands tilleuls et la pelouse toujours verte charment les amateurs ; il y attendra l'approche de l'aube et là, quand les ouvriers embauchent, il saignera un des tueurs, un de ces vigoureux garçons imprégnés par porosité du sang de leurs victimes...

3

Février 1853.

Un terrible froid s'abat sur la capitale. Des gens meurent dans la rue. Au matin, on ne parvient pas toujours à enlever les corps que le gel a collés au sol : ils restent ainsi plusieurs jours, offrant aux rares passants qui osent affronter la dureté du temps les plus stupéfiantes bornes vicinales – n'indiquant que le plus court chemin vers l'enfer.

Un soir, un homme emmitouffé dans un grand manteau de voyage marche d'un pas vif dans la récente rue Rambuteau. Il se dirige vers les nouvelles Halles, en construction, dont l'activité a sérieusement ralenti ces derniers jours, les paysans des environs de Paris ne parvenant plus à faire rouler leurs charrettes sur les routes glissantes et enneigées – au point que les autorités redoutent une possible disette, voire une famine.

L'homme est de taille moyenne mais la vivacité de son pas dénote une vie d'aventure passée au grand air, ce que confirme son teint mat et bruni. Son noble visage aux yeux noirs en amande trahit une origine orientale.

Il bifurque dans la rue Saint-Denis et frappe à la porte d'une demeure qui a connu des jours meilleurs. Il tapote son chapeau – un curieux croisement de gibus et de tricorne – contre sa jambe et brosse d'une main la neige qui s'accroche à sa pèlerine. Enfin, il gratte consciencieusement la semelle de ses bottes contre le décrotte-pieds pour en détacher une chimérique boue : les ordures sont à ce point gelées qu'elles forment

dans les rues de petites crêtes qui font trébucher les passants. On lui ouvre. Il pénètre dans un salon clair, spacieux et plutôt bien meublé.

Un homme, en tenue d'intérieur négligée, s'avance vers son hôte :

– Mon cher Van Helse !

Après avoir débarrassé son visiteur de sa pèlerine, il le prie de prendre place devant le poêle. Ameublement confortable mais simple, sans lourdes tentures, ni dorures, ni cordons, ni glands à foison. De larges fenêtres derrière les rideaux. Une jeune femme fort jolie, vêtue d'une austère robe de taffetas mauve, apporte du thé avant de s'éclipser.

– Je le fais venir du Japon, par un importateur chinois, souligne malicieusement le maître des lieux.

Les deux hommes sont absorbés par la dégustation d'un sencha à l'amertume atténuée par du riz soufflé. Puis l'hôte, qui n'est autre que Prosper Enfantin, le célèbre saint-simonien, fondateur d'une sorte d'Église, philosophe, chantre des chemins de fer et des canaux, rompt enfin le silence :

– Je suis arrivé de Lyon voici une semaine, alerté par un disciple. Il apparaît qu'un soi-disant comte, un extravagant dont personne ne connaît l'origine mais certainement américain, tente d'infiltrer notre mouvement, ou pour être plus précis d'en détourner les éléments les plus influençables pour créer une sorte de communauté aux buts difficiles à cerner. Néanmoins, cette société secrète – c'est la mode depuis que le *petit neveu* s'est installé aux commandes du pays – s'entoure du décorum voulu : code vestimentaire, lieux de réunion dans des caves voûtées et mal éclairées, baptêmes du sang et symboles ésotériques, toute une quincaillerie rituelle censée donner à chacun le sentiment de participer à un dessein commun nécessairement grandiose. Pour ma part, je soupçonne ce comte de

Madoff de poursuivre des objectifs bien différents de ceux qu'il fait miroiter aux naïfs qui se proclament Frères en Drakol...

Van Helse sursaute, renversant un peu de thé sur son gilet :

– Drakol! dites-vous...

– Tel serait en effet le nom de l'entité qui soude la confrérie. Des médailles ont même été fabriquées – en plâtre, ça en dit long sur le personnage! – à l'usage des membres: une sorte de chauve-souris en orant...

Van Helse tire de sa poche un objet d'apparence fort ancienne, en métal patiné et aux rondes-bosses tachées de sombre – du sang?

– ... semblables à celle-ci?

Enfantin ouvre le tiroir d'un secrétaire à cylindre et en sort une médaille: même patine apparente, même cordon de cuir vieilli. Il la jette par terre et l'écrase sous son talon, la réduisant en poudre. Il en prend une deuxième, qu'il tend à Van Helse.

– Assez belle imitation, reconnaît celui-ci après avoir examiné l'objet attentivement, à l'aide d'une loupe. Toutefois, elle varie sensiblement de celle qui se trouve en ma possession: l'orant est de face sur la mienne, de dos sur la vôtre.

– Il y a là un mystère que je ne comprends pas... murmure Enfantin.

– Tenons pour certain que plusieurs courants traversent l'histoire de ces... créatures. La première mention de Drakol dont j'ai eu à connaître, je l'ai relevée dans le carnet de mon arrière-grand-père, qui, au siècle dernier, avait fait un long séjour sur la côte Est des États-Unis, et s'était même enfoncé assez loin dans les terres sauvages. Quant à la médaille que je vous ai montrée, elle fut arrachée par Abraham Van Helse, premier du nom, en 1565, du cou d'un des serviteurs de ces démons chauves-souris au moment où il... mettait fin à ses souffrances.

Enfantin s'est levé. Il marche de long en large dans la pièce. La jeune femme est venue les rejoindre; malgré la différence d'âge, on devine entre les deux un tendre lien qu'ils ne cherchent pas à cacher.

– Élisabeth, ma chérie, peut-être pourras-tu nous éclairer dans cette affaire visiblement plus embrouillée que je ne le pensais.

Puis, se tournant vers son visiteur :

– Vous savez que je me suis éloigné de la capitale pour diriger de Lyon cet immense chantier qui doit permettre de relier par chemin de fer Paris à la Méditerranée. J'y reviens néanmoins volontiers, entre autres raisons pour rendre visite à Élisabeth, dont vous êtes le seul à connaître le lieu où elle vit. Je profite de mes séjours pour reprendre contact avec les camarades qui partagent mes principes et mes opinions; quand ils m'ont alerté sur les manœuvres de ce prétendu comte de Madoff, je n'y voyais que l'intrigue médiocre d'un aventurier sans envergure, un petit escroc jouant des temps troublés pour plumer quelques gogos. Je souhaitais cependant recueillir votre opinion, vous sachant féru de recherches sur les sectes ésotériques. Notre première rencontre en Égypte, il y a une vingtaine d'années, à l'époque où je réfléchissais au percement d'un canal entre la Méditerranée et la mer Rouge, m'a laissé un souvenir durable: vous reveniez d'explorer une tombe antique sur les murs de laquelle vous aviez découvert, je crois, quelques peintures des plus étonnantes...

– Oui, dans un hypogée près de Thèbes. Moi aussi, je garde un excellent souvenir de cette rencontre fortuite dans une taverne d'Alexandrie...

– Ah oui, ce bouge du quartier grec! Entre nous, le poulpe aux épinards m'avait flanqué une de ces coliques! Et le vin résiné, aïe aïe aïe! fait Enfantin dans un grand éclat de rire.

Van Helse, très digne, fait celui qui n'a rien entendu et reprend :

– ... alors que j'attendais le navire qui devait me ramener en France : une épidémie de peste, heureusement vite circonscrite, l'avait contraint d'ajourner son escale.

– Tous les étudiants des Beaux-Arts le savent : les pestiférés, de même que les lépreux, sont un élément de base du pittoresque oriental. Donc, dans le caravansérail gaillonneux où nous étions confinés par ordre des autorités, nous avons sympathisé tout de suite, explique Enfantin à Élisabeth. Bien que ne partageant pas nos principes, Abraham est un esprit ouvert, cultivé et toujours sur la brèche quand il s'agit de traquer les non-morts, comme il appelle les suppôts de l'esprit chauve-souris.

Van Helse s'adresse en souriant à la jeune femme :

– Mon séjour à Thèbes, que j'avais entrepris à la lecture de certains documents des savants qui accompagnaient Bonaparte dans sa campagne – éléments qui ne figurent pas dans la remarquable *Description de l'Égypte* –, m'avait convaincu que les anciens Égyptiens adoraient une divinité chauve-souris, une sorte de double nocturne et malveillant de Bastet, le dieu-chat protecteur du foyer. Les quelques bas-reliefs et peintures relevés par l'expédition française – dont je connaissais la localisation pour en avoir discuté avec un des survivants – avaient été fort endommagés, ils étaient quasi illisibles. Mais, grâce au concours imprévu d'un mamelouk érudit et coptophone, je pus prendre contact avec une sorte de secte gnostique qui se revendiquait gardienne du temple de Tô-t-Draa. Usant de cet artifice commun qui consiste à mettre en confiance ses adversaires par une bonne connaissance de leur culture, je réussis à me faire admettre en tant qu'observateur à l'une de leurs cérémonies. Nous allâmes, le soir tombé, dans une vallée où sont

enterrés les principaux pharaons et dignitaires de cette antique civilisation du Nil à laquelle nous devons tant ; la nuit était tiède et la lune pleine, mais je frissonnais, à la fois d'excitation et de l'inquiétude d'être démasqué par les farouches gaillards peu bavards et armés jusqu'aux dents – des pétoires vétustes mais qui n'en inspiraient pas moins le respect, des yatagans affûtés comme des rasoirs, des poignards à la lame longue d'une coudée – qui m'entouraient. Par une entrée secrète, nous pénétrâmes au cœur d'un labyrinthe souterrain pour déboucher dans une grande caverne taillée à même le roc, éclairée par des flambeaux. Une assemblée nombreuse s'était réunie. Les participants, hommes et femmes, étaient vêtus à la mode des premiers siècles de notre ère de toges de lin blanc souligné de filets de couleur – verts ou bleus pour le plus grand nombre, pourpre pour quelques officiants. Deux gracieuses jeunes filles me devêtirent...

Van Helse s'interrompt, hésitant.

– Je vous prie de continuer, dit Élisabeth, battant des cils : je puis tout entendre, je vous assure.

– ... et me passèrent une toge liserée de bleu. Ainsi, pensais-je, je resterai inaperçu en me fondant dans la foule des adeptes, que je dénombrai au bas mot à cinq cents. Les parois de la caverne étaient couvertes de représentations de Tôt-Draa, en majesté, dans une posture d'orant très-semblable à la représentation des médailles, mais également dans des positions...

Nouveau sourire d'encouragement d'Élisabeth, qui d'un ongle agile se gratte prestement entre les seins.

– ... d'accouplement aussi bien avec des femmes, des hommes que des animaux. Cela soulignait, de toute évidence, la fonction démiurgique et fertilisatrice de la divinité. J'étais, je l'avoue, stupéfait qu'un tel culte ait pu se maintenir si longtemps sans éveiller la curiosité des autorités arabes et turques,

puis françaises et anglaises, ni la vigilance d'hommes de religion de tous bords prompts à vouer toute voix dissonante à la géhenne. Je ne comprenais pas plus qu'on m'ait si facilement associé à cette très-secrète cérémonie et c'est dans un esprit troublé que j'assistai à son déroulement. Au début, rien que de très-banal : prières dans une langue inconnue, où je relevai tout de même quelques mots de grec ancien, comme *nuktos* (la nuit) ou de latin : *vespertilio* (chauve-souris). J'en déduisis qu'il devait s'agir d'un mélange de copte et de langues archaïques, idiome propre par son étrangeté même à renforcer le mystère supposé se dérouler sous mes yeux. Sans que personne y fit obstacle, je pus m'approcher au plus près de l'estrade où officiaient cinq prêtres – quatre hommes et une femme. Soudain, ils retirèrent leur vêtement et, totalement nus, se groupèrent au centre de l'estrade en un amas indistinct et très-emmêlé...

Nouvelle hésitation du narrateur. Nouveaux signes d'encouragement de l'auditrice.

– ... où la répartition des sexes entrainait pour peu dans l'agencement, je dois le dire. Ce fut le signal d'une débauche générale. Je vous sais, mon cher Prosper, assez compréhensif sur les débordements de la nature et j'imagine que votre charmante compagne, puisqu'elle vous a choisi, doit partager vos vues sur ce sujet, mais tout de même, je pense que vous eussiez éprouvé la même stupéfaction et, à vrai dire, un trouble grandissant, au spectacle de ces centaines de corps agglutinés, aimantés par le désir, dont certains formaient des sortes de pyramides merveilleusement agencées de plusieurs mètres de hauteur... et dont je vous laisse deviner les tenons et les mortaises charnelles. La plupart des adeptes étaient d'une complexion remarquable : aucun défaut physique ne déparillait les figures ni les corps ainsi exposés impudiquement à mon regard d'Occidental ; même les plus âgés conservaient

des corps de jeunes gens, surmontés d'un chef noble aux traits harmonieux. Mais le plus étonnant probablement était l'absolu silence qui régnait dans l'assistance; pas une seule manifestation de plaisir ni d'effort ne venait troubler l'hypogée. Je ne saurais dire combien de temps durèrent ces ébats monstrueux, mais, quand les participants se rhabillèrent, ils affichaient la plus parfaite atonie. Moi seul, je présume, arborais sur mon visage les signes de la plus extrême agitation. Je fus alors brutalement saisi par deux gaillards et amené aux pieds des officiants. « Noble étranger, me dit dans un français dépourvu de tout accent l'un d'entre eux, en qui je reconnus mon guide, tu as été témoin de la plus secrète de nos cérémonies, que nous nommons l'Appel à Tôt-Draa. C'est un honneur insigne pour toi, mais une grande affliction pour nous tous. » À ces mots, l'assistance se mit à gémir à l'unisson. Mon visage devait afficher la plus parfaite stupidité, car le grand prêtre sourit, me toucha légèrement la joue et précisa: « Nous te connaissons depuis toujours, Abraham Van Helse, comme nous avons connu ton père, ton grand-père et tous tes ancêtres depuis le premier. Tu es l'Ennemi de Tôt-Draa, son plus terrible adversaire. Certains de nos frères étrangers ont souffert par la faute de ta lignée de tourments inouïs et nous avons décidé de les venger en t'offrant, cette nuit, à notre dieu non-vivant. » Je m'étais jeté, comme on dit, dans la gueule du loup – ou plutôt sous le bec corné de la chauve-souris – avec l'insouciance d'un enfant doublée de la suffisance d'un orgueilleux. Je fus dépouillé de ma toge et ligoté sur le dos à une sorte d'autel en bois que des servants apportèrent sur l'estrade. Le grand-prêtre se lança alors dans une interminable prière, puis il fit monter sur l'estrade une jeune fille d'une grande beauté. « Tu es assez au fait de nos rituels universels pour savoir que la conjonction des époux de la nuit favorise la venue de Tôt-

Draa. Samia, que voici, s'offre d'elle-même au sacrifice ultime – puisqu'elle périra en même temps que toi lors de la venue du dieu non-vivant. Elle est vierge et je compte sur toi pour que cette expérience, pour brève qu'elle doive être, soit la plus belle de sa courte existence. Que votre conjonction soit propice à Tôt-Draa.»

Van Helse se recueille quelques instants. Élisabeth a rapproché son siège de celui du narrateur et se tient, haletante, à moins d'un mètre de lui.

– Je ne sais si je peux entrer dans les détails de cette...

Nouvelle interruption. Hochement de tête encourageant d'Élisabeth.

– Imaginez un homme qui se sait condamné au plus terrible des supplices et à qui l'on demande, en guise d'approche propitiatoire à la venue du dieu qui doit le déchi-queter, d'assurer la parfaite initiation d'une jeune fille ravissante et nubile, qu'il sait condamnée au même destin que lui. C'est là une situation des plus extraordinaires, que bien peu de personnes, et pour cause, peuvent relater. De plus, ficelé comme je l'étais sur l'autel du sacrifice, il n'y avait guère que cette part de moi-même dont l'assistance espérait un rôle irréprochable que je pouvais mouvoir. La jeune fille me sourit sans la moindre amertume sur son sort ni inquiétude sur notre commune offrande: visiblement préparée de longue date à la cérémonie, elle était la prêtresse qui devait en mener le rituel à son terme tandis que je n'étais que l'instrument, en quelque sorte la mécanique de son accomplissement...

Encore un temps d'arrêt. Élisabeth rapproche encore sa chaise, pose une main encourageante sur le bras de Van Helse.

– ... Ce n'est pas un récit facile pour moi, je l'admets. Mais puisque vous voulez tout savoir, je ne vous cacherai rien ni de l'admirable science du plaisir de la créature qui m'avait

assailli – c’est bien là le terme qui convient – ni de la faiblesse de la volonté masculine quand on ensorcelle sa virilité. Samia commença par balayer mon visage, ma poitrine et mon ventre de sa chevelure d’ébène parfumée à l’aloès et au benjoin. Puis elle posa sa poitrine, petite mais admirablement conformée, sur ma bouche afin que j’en éveillasse les pointes par des suçotements et mordillements appropriés.

Élisabeth laisse échapper un long soupir et sa main, qu’elle a maintenue sur le bras du conférencier, commence à s’y mouvoir inconsciemment. Van Helse lui sourit et, mis totalement en confiance, poursuit son récit :

– Tandis que je procédais à ces mignardises, la main de la coquine s’affairait à redresser mon vit, que la situation et le faible espoir que j’avais de revoir le jour maintenaient en berne malgré les savantes manipulations de ma compagne. Samia, que cette inertie ne semblait ni étonner ni décourager, par un bond d’une grâce merveilleuse jucha son petit abricot fendu sur ma bouche et commença de s’y mouvoir, présentant tour à tour à mes lèvres son bouton de chair et sa blessure intime, déjà passablement lubrifiée. Ma langue s’activait, bien malgré moi, et, n’en pouvant mais, je sentis mon mât se redresser peu à peu dans la bouche de l’adorable bourreau qui s’en était emparé.

Van Helse s’interrompt et cherche du regard Enfantin – la main de sa maîtresse vient en effet de quitter le bras qu’elle caressait pour se poser sur le pantalon du narrateur. Mais Prosper a quitté la pièce, sans doute appelé par des travaux urgents – d’ailleurs il connaît ce récit et sa conclusion.

– Poursuivez, très cher, susurre Élisabeth d’une voix altérée par l’émotion.

– ... Euh... Eh bien, dès ce moment, je ne puis vous assurer du déroulement exact des événements. Ayant perdu

tout sens du temps et des convenances, je me livrai totalement à l'instant présent et à la science vraiment exceptionnelle de Samia. Si elle était vierge de corps, ce que ma langue pouvait constater, elle ne l'était certes pas par l'esprit ni l'éducation. J'en regretterais presque que dans nos établissements et pensionnats, on ne prépare point les jeunes filles et les jeunes gens à l'exercice de la plus sublime offrande que l'on puisse faire à la vie.

La fine main d'Élisabeth défait quelques boutons et se glisse dans le pantalon d'Abraham. Celui-ci, perdu dans ses souvenirs, semble n'avoir rien remarqué.

– ... Enfin, Samia se retourna d'un mouvement de haute voltige et vint s'empaler sur le pieu ni de chêne ni d'épicea – les deux essences que j'utilise pour éradiquer les non-morts – mais vibrante tour charnelle triomphant de l'hymen offert à sa perforation. Nous poussâmes ensemble un unique cri de jouissance excédée et je sentis ma liqueur vitale prête à se frayer un chemin vers la délicieuse conquête.

Élisabeth entend-elle? Elle vient de s'accroupir et, la tête penchée vers l'entrecuisse de son hôte, s'est emparée du héros de son récit. La voix de Van Helse est d'ailleurs hachée, entrecoupée de soupirs, quand il poursuit :

– À cet instant sortit d'une anfractuosité de la caverne, moitié rampant, moitié voletant, la plus abominable créature qu'il me fût donné d'observer. Une sorte d'homme chauve-souris aux ailes de cuir mat, affublé d'une denture effrayante – deux canines verdâtres, luisant de bave sous les flambeaux – et dont les yeux me vrillaient avec une impatiente méchanceté. À la vue de cette créature, toute excitation m'abandonna et mon sexe quitta le doux pertuis de Samia, telle une couleuvre menacée se réfugiant sous une pierre inaccessible. Ma jolie partenaire fit une grimace (apparemment, cet accident n'était

pas prévu dans sa formation) et tenta de replacer l'objet dans son légitime habitat. Rien à faire. Le charme était rompu. Tout autour de nous des grondements menaçants remplaçaient peu à peu les incantations de bienvenue à la créature qui, de son côté, semblait hésiter sur la décision à prendre : le casse-croûte ou la retraite.

Élisabeth semble n'avoir aucun mal, quant à elle, à réveiller le dieu endormi. Il est vrai que, dans cette paisible pièce au centre de la ville qui se prétend la plus civilisée du monde, le porteur de la divinité n'a rien à craindre d'un destin cruel ; même s'il comprend assez mal la situation, il perçoit le retrait d'Enfantin comme une sorte de consentement.

– À partir de là, les événements se précipitèrent. Il se produisit une grande secousse, comme il arrive fréquemment dans cette région, et les murs de la caverne commencèrent de s'écrouler sur les participants. Des corps furent écrasés sous les blocs. La panique gagna l'assistance. Tous m'avaient apparemment oublié – les officiants n'étant pas les derniers à tenter de fuir ce piège mortel. Je serais sans doute mort là-bas enseveli sous des tonnes de pierre si l'adorable Samia, frustrée de l'accomplissement de son initiation, n'était parvenue à couper mes liens, à me faire sortir et à m'amener dans une retraite sûre, où nous pûmes reprendre, sans être dérangés, la plus belle des cérémonies... Ce que nous renouvelâmes souvent tout au long de mon séjour à Thèbes.

Par la conjonction du souvenir de Samia et de l'habile succion d'Élisabeth, Van Helse sent un puissant jet sortir de son membre et gicler tout bouillonnant dans la bouche accueillante. Élisabeth, gourmande, n'en perd pas une goutte. Puis elle se redresse, adresse à Abraham un petit sourire chiffonné comme pour s'excuser d'une si brève conjonction, essuie ses lèvres avec un mouchoir de batiste brodé à son initiale

enlacée de bien curieuse façon à celle de Prosper et reprend, en lissant sa robe de taffetas mauve, sa place sur la chaise qu'elle éloigne de celle d'Abraham. C'est le moment que choisit Enfantin pour revenir dans la pièce :

– Je vous prie de m'excuser, mon cher Abraham, mais un courrier urgent... Où en étiez-vous? demande-t-il à Élisabeth.

– Monsieur Van Helse venait de narrer par quel moyen quasi miraculeux il avait échappé à une mort affreuse et à un sort plus funeste encore s'il est possible, répond-elle avec une émotion non feinte, tempérée d'un demi-sourire à l'intention de Prosper.

– Ce que je n'ai pas abordé, c'est qu'au moment où ce tremblement de terre providentiel s'est produit, la créature s'apprêtait à consommer les offrandes si appétissantes que nous constituions, Samia et moi. Les blocs croulaient autour de l'abomination – un la percuta même sans qu'elle y prît garde – et sans la vive réaction de Samia, aussi peu désireuse que moi de finir dans l'épouvantable gueule du monstre, nous eussions péri très-certainement cette nuit-là. En fait, la créature avait déjà posé une griffe sur moi quand Samia parvint à me délier de l'autel.

Retroussant la manche de sa chemise, Van Helse montra à ses hôtes une vilaine blessure courant sur son avant-bras, violacée et profonde.

– Mon Dieu, s'écrie Élisabeth... Et cela vous fait-il toujours mal?

– Certaines nuits de pleine lune, la douleur se réveille et je dois, par des embrocations spécifiques – une recette transmise depuis la nuit des temps à ma famille – calmer la purulence et tâcher d'oublier l'affreuse figure qui me hante...

Van Helse est comme habité par ce souvenir térébrant. Cette image le harcèle du fond des âges... Son front se couvre

de sueur. Élisabeth prend sa main et la pose sur son cœur palpitant.

– Cher Abraham, vous savez qu'ici vous ne risquez rien... N'est-ce pas Prosper?

Enfantin et elle échangent un long regard de connivence. Revenu à lui, Van Helse se demande si le vieux pervers n'a pas épié toute la scène par un trou dans le mur qui sépare son bureau du salon. Un silence un peu gêné s'installe entre les trois personnages de ce vaudeville typiquement parisien. Enfantin le rompt :

– Hum... J'ai oublié de vous dire que, parce que j'estime l'homme et le savant, j'ai parlé de notre petite affaire, en toute confidentialité je vous assure, à Ernest Renan pour qui j'ai de l'amitié et que je crois un des esprits les plus avisés de ce temps. Je lui ai même donné une des médailles fabriquées par ce comte de Madoff.

– Renan! dites-vous, s'exclame Abraham. Voilà qui est étrange... Je l'ai moi-même croisé à plusieurs reprises : il s'intéresse à l'histoire de ma famille, qui est peu banale, d'un point de vue philologique. Il veut notamment apprécier combien la culture française peut s'enrichir au contact de civilisations éloignées tant par le lieu que par la langue. Lors d'un de nos échanges, je lui ai confié le carnet tenu par le premier Abraham...

– Aura-t-il fait le lien entre les deux histoires?

– C'est probable. Il conviendrait de l'associer à notre entreprise pour cerner au plus près cette menace que nous sentons peser, vous sur vos amis saint-simoniens, moi sur la clarté du monde. Nos adversaires sont puissants, mais le soleil et la lumière sont, grâce à Dieu, leurs pires ennemis et nos plus fidèles alliés. Il nous faut rencontrer Renan au plus vite.

4

Nuit glaciale et claire. En haut de la tour Saint-Jacques, entre les gargouilles accroupies, au cœur de la cité, silencieux, pensifs devant l'immense besogne qu'ils se sont assignée et qui les attend – la création d'une armée de vampires dévoués, recrutés parmi les naïfs saint-simoniens, pour conquérir la ville puis le monde –, Ninnah et Jonathan¹, qui se font ici appeler Ninon et Jehan, contemplant la ville, la fumée qui s'échappe de mille cheminées, les toits bas qui ondulent presque jusqu'à l'horizon, les clochers qui se répondent de quart d'heure en quart d'heure – sonorité odieuse que celle du bronze béni, qui leur fait grincer les dents –, les palissades et les échafaudages des chantiers, les tours pointues, tout près, de l'autre côté de l'eau, des gardiens de la loi humaine, les ombres, les quinquets, le roulement d'un fiacre attardé qui résonne sur le pavé, la chanson rauque d'un ivrogne, tout cela comme d'une eau-forte.

D'un même mouvement, ils retiennent leur souffle alors qu'un long cri d'horreur retentit dans la direction du fleuve, qui coule brun et glacé, avant que le silence se referme.

– On dirait que nous avons de la concurrence dans cette bonne ville, dis-moi. Qui ose? fait Ninnah, sa main gantée posée sur le parapet. Son compagnon acquiesce:

– Tu as raison, comme toujours, mon éternelle, c'est le cri

1. Voir *Le Vampire de Wall Street*, dans la même collection.

de *nos* victimes, celles qu'honore l'Oblation, celles qui regim-bent à l'idée de rejoindre plus tard nos cohortes. Personne ne sort par ce froid sans de bonnes raisons, ajoute-t-il avec un ricanement qui découvre ce que nous savons. Eh non, mon aimée, nous ne sommes pas seuls à apprécier les bonnes choses. Car on murmure que très haut...

– Aux Tuileries?

– Peut-être. Dans certains cercles. Une rude concurrence, certes, bénéficiant de toutes les protections souhaitables en haut lieu. Toi tu as ton orphelinat, mais d'autres institutions servent à assouvir des appétits de même nature...

Elle éclate d'un rire cristallin quoique un peu assourdi par les siècles :

– Bah! ces mangeurs de grenouilles sont des amateurs mal dégrossis. Quant à ceux qui nous traquent...

– Ah oui! l'évêché aurait un exorciste, un vampirologue, sans doute un cagot borné, rien à craindre de ce côté-là. Ni de celui des dilettantes qui jouent à nous pourchasser – nous avons connu pire à Londres, souviens-toi. Je me soucierais plus d'une réapparition de Van Helse.

– Van Helse est loin, mon chéri.

Jonathan vérifie de la main le bon ordonnancement de sa superbe chevelure d'un noir de jais, puis il s'incline et effleure de ses lèvres la main gantée. Autour d'eux, la ville palpite sous une brume naissante. Derrière, la douceur de ce nid qu'ils se sont aménagé en haut de l'antique tour, idéal perchoir, avec la complicité du gardien, bossu, difforme, dévoué corps et âme à ses Maîtres. D'ailleurs, sans qu'il soit besoin de le rappeler à ses devoirs, ce dernier salue d'un ululement déférent le vol de chauves-souris qui s'élève de la tour. Ninnah daigne sourire :

– Il faut avouer qu'avec Al-Qâsim nous sommes vernis.

– Heureusement que nous ne recevons pas...

– Je te l'accorde, il est un peu rustre et sa présentation laisse à désirer – normalement, le mamelouk est bel homme, et j'imagine mal notre factotum chevaucher sabre au clair à l'ombre des Pyramides ; peut-être n'était-il que valet d'armes ou a-t-il été victime d'un terrible accident. Mais l'essentiel n'est pas là : un authentique initié au culte de Tôt-Draa occupant un poste certes modeste, mais de confiance, en plein Paris, voilà qui vaut son pesant d'or. Regarde-le : lui non plus, je crois qu'il ne dort jamais.

En bas, le mamelouk contrefait, muni d'un énorme gourdin, tourne sans fin dans le jardin, montant la garde, et salue bien bas les ombres qu'il devine accoudées au parapet de la tour.

Ninnah et Jonathan, faisant claquer leur large cape noire, s'accordent alors le plaisir d'un vol de reconnaissance, allant terroriser un cocher de fiacre et son cheval, et se montrant fort mécontents d'un poivrot qu'ils saignent à la sortie d'un caboulot et qui offre à peine un peu de sang dans son vin, du bleu épais des coteaux d'Asnières, pouah.

*

Après-midi, mais l'heure n'a plus guère cours chez les vieillards, pour lesquels le temps s'écoule vers le gouffre en un flux bouillonnant. La pièce est close derrière les épais rideaux verts.

Portant une coiffé paysanne qui a connu des jours meilleurs, en blouse brune, traînant la savate, Augustine, le visage fermé, apporte son eau d'arquebuse à Vidocq, lequel, appuyé de façon immuable contre son poêle, ne lève pas le regard quand elle entre dans la pièce :

– Ça me regarde pas monsieur François mais moi à votre place je ne me laisserais point exploiter de la sorte par cette espèce de curé.

– Pose là ta tisane et mêle-toi de tes affaires.

– Cette prêtraille c'est riche à millions et ça vient encore se servir de vous, y a qu'à voir tous ces bons conseils que vous donnez pour pas un sou.

– Tu écoutes aux portes, maintenant, drôlesse?

– Sûrement pas, je me permettrai pas, mais j'entends, moi. Et celui-là de visiteur il a l'air faux que ça fait peur. Comme tous ceux de son espèce. Souvenez-vous de...

– Je te dis de te taire, à la fin! J'ai remarqué des crottes de souris sous l'escalier et la cuisine est dégoûtante. Tes gamelles puent! Va! Vide tes ordures dans la rue, tu auras moins de mouches sous tes jupes!

– Moi ce que j'en dis, monsieur François, c'est dans votre intérêt. Je suis sûre que ce gars-là il dissimule quelque chose de pas propre et que vous pourriez le faire casquer à volonté.

– Va à ton ouvrage!

– Le traire que vous pourriez! Jusqu'à la dernière goutte!

– Vas-tu filer?

– Monsieur François, vous devriez pas me parler sur ce ton, après tous les services que je vous ai rendus c'est pas convenable envers le pauvre monde.

Vidocq resserre son épais tricot sur son torse amaigri:

– Tu es bien agitée. Approche.

La vieille s'exécute.

– Souffle!

La bouche édentée exhale une odeur de caveau et de vieux tonneau:

– Tu as bu, souillon! Fous le camp!

– Vous ne m'avez pas toujours dit ça...

Et une langue racornie passe de façon obscène entre les lèvres sèches... Vidocq attrape une canne et la lève sur elle

tandis qu'elle s'esquive. Il avale une gorgée de son eau d'arqubuse et la recrache en maugréant :

– Elle a pissé dedans, ma parole!

*

Lumière blafarde, temps glacé. Seule une meurtrière éclaire cette salle dérobée de la tour Saint-Jacques, à la pierre nue, que ne chauffe nul feu, où il gèle, ce dont se moquent par définition les deux immortels, mais pas le mamelouk gardien des lieux, qui claque des dents et se tord de douleur de façon théâtrale :

– Ouïe mon dos! Maîtresse Ninon, sauf votre respect, il me faudrait pouvoir prendre ma journée.

– Ta journée, drôle! Je voudrais bien savoir pourquoi. Te crois-tu dans un phalanstère, jouissant de ton libre arbitre? Et pourquoi pas en Icarie? Ignores-tu à qui tu as affaire? À genoux!

Le mamelouk tombe à genoux et se courbe profondément sur la pierre froide de la salle :

– Je ne l'ignore nullement, ô Sublime Maîtresse en Tôt-Draa. Pourtant, si vous me donniez ma journée je pourrais aller au zouave...

– Comme la chèvre va au bouc? Maraude! D'où sort ce zouave?

Al-Qâsim se tortille, se tenant le dos :

– Je viens d'un pays de soleil, moi. À l'ombre des pyramides, je ne risquais pas d'être perclus de rhumatismes. Et, avec le froid, ceux que j'ai attrapés à la tour me font atrocement mal. Alors, puisqu'on raconte que le zouave Jacob fait des miracles...

– Il masse? Il fait craquer les os tel un rebouteux de village?

– Non, il magnétise. Ouïe, mon pauvre dos!

Ninnah, de façon inattendue, fait montre de bienveillance – peut-être se soucie-t-elle peu de voir paralytique, hors d'usage avant usage, celui dont elle lorgne le shalwar bien garni :

– Suffit. Arrête de te plaindre, prends ta demi-journée et va voir ce maudit zouave. Où demeure-t-il ?

– Loin. Ouïe ! Et ça va me coûter la peau des fesses...

Ninnah n'a guère de sang-froid :

– Que veux-tu que cela me fasse ? Profite de ton quart de journée et file, animal, avant que je m'énerve. Ouste !

Mais Jonathan, qui reposait, les yeux clos, au fond d'un sarcophage de pierre, bondit soudain :

– Je suis curieux de voir ton zouave. Je t'emmène. Montons sur la plate-forme.

Il déploie sa cape, Al-Qâsim s'accroche à sa braguette, reçoit un vigoureux coup de pied, se rabat sur la ceinture et ils décolent, prenant rapidement de la hauteur.

– Quelle direction ? demande Jonathan, assujettissant sa chevelure avec une casquette bien enfoncée et nouée sous le menton par un ruban de satin noir du plus bel effet.

– Euh... d'en haut je ne me repère pas bien. Et puis la brume brouille les repères.

– Cesse de bavasser et accouche.

– Euh... nord-est.

Jonathan lui flanque un autre coup de pied :

– Nord-est, Maître.

Une demi-minute plus tard, le prétendu comte de Madoff et son passager se posent « discrètement » dans un passage – un clochard qui somnole sur une caisse est secoué par un hoquet vineux en les apercevant qui tombent du ciel, puis se rendort, et une matrone se signe précipitamment à maintes reprises, provoquant un chuintement félin et un crachement chez Jona-

than –, avant de gagner la rue de la Roquette, plus exactement le numéro 80, dans la cour duquel patiente une longue file d'éclopés pauvres et riches, tenant chacun un numéro d'ordre. Jonathan, fort de plusieurs siècles d'infamie, n'est pas d'humeur à patienter derrière tous ces clampins et écarte la foule. Des cris de mécontentement s'élèvent :

– Chacun son tour! Allez prendre un numéro chez le concierge! Comme tout le monde!

Jonathan, remorquant Al-Qâsim, distribue des coups de pied :

– Du balai! Viande à canines!

Le zouave, en uniforme – pantalon bouffant, large ceinture, gilet brodé, turban, guêtres blanches, babouches – ouvre la porte de son cabinet et passe la tête dehors :

– Qu'est-ce que c'est que ce foutoir! Pire que la prise de la smala d'Abd el-Kader! Vous deux, les fantaisistes qui paraissez si pressés, c'est à quel sujet?

Effectivement, même si le zouave n'est pas le mieux placé pour évoquer ce point, le mamelouk, lui aussi en tenue orientale, et Jonathan, qui ne quitte jamais sa cape, même pour dormir, ne passent pas inaperçus. Monsieur de Madoff, contrarié, montre les crocs, n'ayant cure des clameurs de ceux qui – les moult dolents – attendent depuis le milieu de la nuit que le zouave s'occupe d'eux :

– Un patient prioritaire!

Et ils entrent, bousculant le thaumaturge, dans un cabinet sombre et poussiéreux, encombré de meubles défraîchis.

– Pas de temps à perdre! Magnétisez-moi ce citoyen-là sans attendre! Votre prix sera le mien.

Et le zouave, pas contrariant, de se livrer à quelques passes sur Al-Qâsim, qui d'un coup se sent beaucoup mieux, s'étire souplement et ronronne de plaisir, lançant même, flaubertien,

un «Tayyib!» satisfait. Jonathan jette un regard alentour :

– Et ça rapporte, ce magnétisme ?

– Comme vous voyez... le succès est au rendez-vous.

– Pourtant je suis sûr que la justice vous guette au tournant pour exercice illégal de la médecine, lance Jonathan, perfide.

– Je ne perçois pas d'honoraires pour mes soins et ces messieurs ne peuvent donc pas me coincer ; je me contente de vendre mon portrait aux patients que j'ai soulagés, ainsi que des médailles miraculeuses...

Le zouave sort d'un tiroir une photo en buste assez flatteuse (il arbore fièrement cet uniforme qui n'a jamais vu le feu) et une médaille représentant sur l'avert le visage bienveillant du thérapeute et sur le revers un trombone assez mal dessiné. Jonathan considère avec dédain ces grigris auxquels il ne croit pas ; il reprend, fielleux :

– Hum... malgré vos précautions, la Faculté vous crucifierait avec plaisir si elle le pouvait. Ça vous dirait, d'avoir de puissants protecteurs ?

– Et comment ! Des gens à soigner ?

– Des patients, plutôt de riches patients tant que nous y sommes, que vous adresseriez à une... confrérie, par mon intermédiaire. Vous qui connaissez tout Paris n'auriez que l'embarras du choix. Et je vous ristournerai dix pour cent du montant de leur adhésion.

– Topez là ! Et concrètement ?

– Aller à la tour Saint-Jacques, demander au gardien, que voici, le comte de Madoff ou madame de La Hague. Et ne jamais poser d'autres questions.

Jonathan, nerveux, claque compulsivement des mâchoires en répétant «Jamais», ce qui n'échappe pas à l'autre. Mais les affaires avant tout.

– Comme si c'était fait. En attendant, le portrait, c'est dix

francs. Et, comme vous me plaisez, je vais vous jouer un petit air de trombone.

Et le zouave, qui n'a que rarement tenu un fusil et qui de son métier est musicien, d'empoigner son instrument et de souffler une mélancolique autant que rauque mélodie qui a pour effet d'enrager les douzaines de personnes qui attendent dans la cour :

- À mort les resquilleurs! À l'assaut!
- Ces furieux-là vont défoncer la porte, fait le thaumaturge. Sauvez-vous vite! Non, pas par là, par la sortie de secours!

5

Étincellement des salons en enfilade, des escaliers, des couloirs où se hâtent des laquais, bouffées de musique qui parviennent par moments. Ce soir encore un bal se tient aux Tuileries, un de ces bals qui se succèdent depuis le mariage de l'empereur avec Eugénie de Montijo, en janvier 1853, c'est-à-dire hier. Car le *petit neveu*, enfin parvenu au faite des honneurs, ne pouvait demeurer garçon, il fallait bien qu'à quarante-cinq ans il songe à assurer la continuité de la dynastie fraîchement restaurée des Napoléonides, et la belle Espagnole était un ventre approprié pour donner un(e) ou plusieurs aiglon(ne)s au pays.

Pourtant, dans le cabinet dérobé attenant au salon Mauve, où les couples tourbillonnent sur les parquets cirés, se reflétant dans les immenses miroirs encadrés d'or, il est question de tout autre chose. Étrange réunion en effet que celle d'Élisabeth, la maîtresse du père Enfantin; d'Anaïs Léveillé, sa cousine, une jeune journaliste qui pour s'affranchir des contraintes entravant son sexe s'habille souvent en vêtements masculins; et de la marquise de Las Maresmas, l'une des dames d'honneur de l'impératrice, une belle brune mince d'environ trente-cinq ans, coiffée d'anglaises, en robe de soirée, parfumée, fardée, décolletée comme sa maîtresse, d'allure un peu éthérée comme le veut le goût de l'époque.

Anaïs brûle d'envie d'allumer un cigarillo, mais ce serait très déplacé de fumer comme un commis voyageur, elle toussote,

énervée, un laquais sert des liqueurs puis se retire. Élisabeth, elle, n'a pas l'habitude de fréquenter les palais et elle se montre un peu intimidée; quant à la marquise, elle n'est éthérée qu'en apparence – le marquisat est très récent dans cette famille de banquiers juifs de Séville, gens efficaces. Les devoirs des dames d'honneur ne sont pas épuisants; quant au vieux mari, il passe l'année pour ses affaires entre Londres et Francfort.

Les trois dames trinquent au succès de leur entreprise, avalent un doigt de lemoncello, puis, après un temps de silence, madame de Las Maresmas prend la parole :

– Mesdames, je vous ai demandé de bien vouloir conférer avec moi d'une situation très délicate. D'un côté, cette épidémie de crimes mystérieux, commis surtout sur des femmes, comme bien souvent hélas, avec des détails significatifs, une spécificité... *dentaire* sur laquelle point n'est besoin d'attirer votre attention. La réticence de la Sûreté à enquêter avec sérieux creève les yeux. J'en ai la conviction, cette attitude est due à des instructions supérieures, qui ne peuvent venir que d'ici.

Anaïs, qui fixe le regard, d'un air soupçonneux, sur une tenture qu'elle croit voir frémir, lâche en un souffle :

– Vous voulez dire de... ?

– Non, répond la marquise, pas de *lui*, il a d'autres soucis, et au fond sans doute tout cela l'indiffère-t-il, vous le connaissez, rêveur, un peu lunatique, mais du frère, de Morny, ce débauché prêt à couvrir toutes les canailleries et toutes les turpitudes. Le Conseil d'État, par exemple, est une caverne de voleurs, et pis encore... Son entourage ne manque pas d'aigrefins, l'exemple le plus récent étant ce prétendu comte de Madoff, qui s'est insinué dans ses bonnes grâces et qui sera sans doute bientôt reçu au palais, au train où vont les choses. Curieux personnage, sans parler de la, hum, personne qui l'accompagne, un genre affreux, ces Américaines, vraiment...

Élisabeth reste coite, mais la marquise se tourne vers elle :

– De l’autre côté, Sa Majesté l’Impératrice manifeste une sympathie discrète mais réelle envers les idées saint-simoniennes, empreintes de progrès, progrès industriel, social, ennemies des ténèbres, de toutes les formes de ténèbres, vous me suivez, dont monsieur Enfantin, un de vos proches, est un éminent représentant.

«Proche»... Vieil amant complaisant, qui s’est éclipsé quand elle a goûté de l’aubergine du troublant Van Helse... Élisabeth, un peu gênée («Que sait-elle exactement?»), incline la tête, quand Anaïs, peu soucieuse des formes, intervient avec brusquerie :

– Pardonnez-moi, mais puis-je savoir qui a contacté ce Vidocq, de sinistre mémoire ?

– Sinistre? Ce fut un homme précieux, et sa pugnacité est toujours intacte, rétorque la marquise. Vous êtes fort bien informée, ma chère.

– Le métier le veut! («Même si la censure nous étrangle, elle ne peut nous empêcher de savoir et de penser», conclut la journaliste pour elle-même.)

– Je pourrais ne pas vous répondre, mais jouons cartes sur table: Vidocq a reçu la visite d’un homme de confiance de l’impératrice, laquelle a pris toutes les précautions pour que le ministre, qui est un homme de Morny («Un larbin, un pied-plat», pensent-elles toutes les trois ensemble), ne s’en aperçoive pas. Je vous en dirai plus: nous savons aussi que vos activités de journaliste ne sont pas tout et que vous avez d’autres talents... Qu’à vos moments perdus vous adorez vous mettre en chasse, traquant sans merci certaines créatures, sans vous soucier de la concurrence avec les instances officielles.

Anaïs prend un air absent. Elle a toujours cru que ses exploits de chasserresse de V. étaient restés ignorés, mais elle

doit constater qu'il n'en est rien. Contrariée, elle tripote son étui à cigares dans sa poche. La marquise reprend :

– Or ces créatures sont puissantes... Ici même sans doute. Mais maintenant vous me pardonnerez d'être brève; mon absence, si elle se prolongeait, ferait jaser. Pour nous résumer, nous avons besoin d'une part des connaissances et de l'influence de vos amis, Élisabeth, de l'autre de votre expérience, Anaïs, pour... neutraliser... certaines, hum, influences à l'œuvre dans cette ville.

Anaïs hoche vaguement la tête, par pure politesse, avant de bondir vers la tenture qu'elle ne quittait pas du regard et d'agripper une forme humaine qui se dissimulait derrière. Brève lutte haletante, cri :

– *Damn it!*

En dépit de la vigoureuse clef dans le dos que la jeune femme lui applique, le mystérieux personnage, reptilien, parvient à prendre la poudre d'escampette. Anaïs, toute rouge, hors d'haleine :

– Qui était-ce? Le connaissez-vous?

– Sans doute lord Bargamoufle, avec sa manie d'écouter aux portes, répond la marquise, sereine. Il se croit pervers mais il est tout à fait inoffensif, je vous le garantis. Un cousin de je ne sais qui, le typique fin de race.

On lit de l'inquiétude dans le regard d'Élisabeth et d'Anaïs, mais la marquise est sereine.

– Cela ne valait pas la peine de vous colleter avec ce pauvre garçon tel un fort des Halles, chère Anaïs, ou devrais-je dire une forte? fait la marquise en contemplant d'un œil rêveur la musculature de la chasseresse de V. Eh bien, nous nous reverrons, mesdames. Je vais vous faire raccompagner. Vous savez par quel canal me contacter à toute heure.

– La bouquetière de Saint-Germain-l'Auxerrois, Minette, la

vieillard qui campe jour et nuit sur le parvis, celle dont on dit que... ?

– Chut, pas si fort. Adieu, mesdames.

Dès que les deux cousines ont disparu, la marquise tire sur un cordon de tapisserie. Apparaît presque aussitôt un des pages de la cour, un adolescent de peut-être seize ans, vêtu d'un costume de soie couleur d'aurore, bas blancs, souliers à boucle, blond et rose, presque grassouillet, l'œil malicieux, bref Cupidon tombé du ciel. La marquise s'adresse à lui d'un ton autoritaire :

– J'ai dû laisser tomber une épingle. Vous savez, avec les petits brillants. Retrouvez-la, je vous prie, Alcide.

Avec un large sourire, le page se laisse tomber à quatre pattes et fait mine de chercher (« Encore le coup de l'épingle ! Elle pourrait se renouveler un peu ! »), tout en soulevant d'un pouce la large robe à crinoline, en déposant un baiser furtif mais brûlant sur la fine cheville de la marquise et en chuchotant :

– Elle est drôlement jolie dans son genre, la petite blonde baraquée, et je la sens bien poilue, elle doit rudement bramer quand elle jouit. L'autre, la brune, n'est pas mal non plus, notez, un peu sainte-nitouche, non ? Avec tout le respect que je vous dois, vous les regardiez d'un air franchement lubrique...

Deuxième baiser, un peu plus haut cette fois. La marquise soupire :

– Mais pas du tout, qu'allez-vous imaginer ! Petite gouape, vous ne pouvez vous empêcher d'épier, comme si le lord ne suffisait pas, et vous ajoutez les pensées déshonnêtes aux gestes déplacés ! Vous serez fessé ! Venez à minuit, j'aurai quitté le bal..., ajoute-t-elle, son œil noir posé avec tendresse sur le garnement rose.

*

Le lendemain matin, on retrouve dans une cave du château le cadavre d'une fille de cuisine, proprement saigné – première victime aux Tuileries mêmes –, et aussi, dans un cagibi, celui d'un valet dont la disparition n'avait pas été remarquée. Les deux corps sont emportés par des croque-morts qui reçoivent une grosse gratification et une interdiction expresse d'évoquer le fait, et jetés à la fosse commune. Il ne s'est rien passé.

*

Rue de la Roquette, par une matinée glaciale. Devant le portail du numéro 80, fermé, serpente une longue file humaine qui bat la semelle, longée, telle une colonne en déroute harcelée par des voltigeurs, par divers marchands, des mitrons vendant des croissants et des chaussons aux pommes, des adolescents vêtus de blanc rayé de bleu et coiffés de casquettes molles, qui proposent des petits pâtés tout chauds – que la foule s'arrache –, des vieilles portant sur le dos un tonnelet de métal contenant un breuvage dénommé café, un homme en blouse et sabots attelé aux brancards d'une roulante à soupe. Un aveugle pousse sa goulante, un voleur à la tire évalue la clientèle du coin de l'œil. Deux ou trois jeunes « veuves » éplo-rées, battant des cils et tortillant du croupion sous leurs épais voiles noirs, tentent d'attirer l'attention des messieurs et de trouver un protecteur, ne serait-ce que pour une heure...

Dans la file, deux hommes, dont une houppelande râpée dissimule mal les vêtements élégants, discutent à voix basse :

– Pour l'Établissement thermal de Vichy, l'affaire est dans le sac.

– Sans doute.

– Et les chemins de fer autrichiens sont une occasion à ne pas laisser échapper.

– Certes. Mais, si tu veux, nous en parlerons plus tard tout à loisir, car je me sens vraiment très mal, tu sais, Émile.

– Bien sûr, Isaac, mais prends patience: tu n'ignores pas que ce personnage fantasque que nous allons consulter affiche un égalitarisme, au demeurant suranné, qui lui interdit toute faveur envers nous.

Un air de trombone allègre retentit dans l'air où les haleines se condensent. Nombre de ceux qui attendent dans la longue file tombent à genoux en poussant des lamentations de pénitents:

– Aie pitié de nous, zouave Jacob, ô Rénovateur des vertèbres!

– Ô puissant zouave, aie pitié de ceux qui t'implorent!

Le trombone reprend sa mélodie ironique, qui finit en un pouet. Les lamentations redoublent. Un mitron s'approche.

– Aimerais-tu un pain aux raisins, Isaac?

Les deux hommes ont la cinquantaine, sont ventripotents, le crâne dégarni, et l'aîné, en toute bienveillance d'ailleurs, continue de traiter le cadet comme un petit garçon.

Trois heures plus tard, après avoir soulagé l'affliction d'une partie du flux humain, le zouave thaumaturge, toujours en grand uniforme, plus affable que jamais, ouvre sa porte aux deux visiteurs:

– Messieurs Pereire! Bienvenue en mon modeste logis à ceux qui œuvrent sans relâche à l'avancement de l'humanité! Quel bon vent vous amène?

– J'ignore quel mal me ronge, cher monsieur, mais vous me voyez décidément au plus bas, fait Isaac, le plus jeune.

– Un peu de surmenage, peut-être? insinue Émile.

– Mais aucunement, je suis vraiment très malade. Vous ne vous rendez pas compte, continue Isaac, geignard.

– Nous allons voir cela, fait le zouave. Mettez-vous en gilet de corps, afin de ne pas entraver la circulation du fluide vital, fluide qui, comme vous le savez...

Exécution. Le zouave roule des yeux blancs et effectue des passes magnétiques sur les deux frères, qui ont pris place sur des chaises branlantes.

– Mais moi je vais très bien, je suis en parfaite santé, proteste l'aîné.

– Que vous croyez, monsieur Émile, que vous croyez. Mais tenez-vous donc tranquille.

Les passes redoublent d'intensité, les deux frères clignent des yeux, puis piquent du nez, tandis que le thérapeute répète, à voix basse mais distinctement :

– Que toute énergie croisse en vous, que le fluide vital trouve son chemin, car les Frères en Drakol ont besoin de vous, les Frères en Drakol, le liquide vital, le réseau qui irrigue, tour Saint-Jacques, Frères en Drakol, tour Saint-Jacques, liquide vital, réseau qui irrigue, demander monsieur de Madoff...

Alors qu'Isaac et Émile se sont endormis profondément sur leurs chaises, le zouave les réveille d'un air de trombone.

– Ah! Je revis! La santé est revenue! s'exclame Isaac. Pourtant j'ai fait un rêve étrange: je devais aller à la tour Saint-Jacques...

– Moi aussi, dit son frère.

– Il faut accorder foi aux songes, qui sont souvent les messagers des puissances supérieures, affirme le zouave, cauteleux.

Les deux hommes prennent ensuite congé et le zouave Jacob, après quelques simagrées, empoche les pièces d'or qu'Émile lui glisse, à titre de don et en aucun cas de paiement, avant de lui chuchoter à l'oreille :

– Votre frère n’a rien. Il se porte comme le Pont-Neuf.

– Je le sais. Mais chut.

Dans la rue, la file d’attente s’est encore allongée et les implorations au zouave redoublent. Alors que les deux hommes hèlent un fiacre, une jeune «veuve» fort jolie se pâme, après une œillade, dans les bras d’Émile :

– Aaah! Au secours! Je défaille! Je me meurs! Monsieur, par pitié, raccompagnez-moi chez moi! Aaah! Mon pauvre cœur va cesser de battre!

Des hommes en blouse rigolent et des femmes du peuple remorquant des mioches prennent un air réprobateur. Le visage d’Émile, qui presse contre lui les rondeurs de la mourante, s’épanouit, tandis qu’Isaac, contrarié, proteste :

– Mais enfin, tu vois bien que c’est une...

– Tu m’embêtes à la fin! Si ça te chante, rentre à la maison t’aliter au milieu de tes potions et fiche-moi la paix. Quant à moi, avant de passer à nos bureaux, le devoir m’appelle : tu ne peux nier que l’état de santé de madame soit préoccupant et exige une attention constante pendant un certain temps.

– Mais... la tour Saint-Jacques...

– Rien ne presse. Demain! Plus tard!

Isaac, qui se sent de nouveau très mal, monte dans un fiacre mené par un cocher à physionomie d’assassin, qui fait claquer son fouet avant de s’éloigner, tandis que la jeune femme en noir, le regard à l’agonie mais la croupe éloquente, s’agrippe au bras du quinquagénaire chauve et bedonnant, qui sent son intimité se roidir sur-le-champ de belle façon alors que, sous prétexte de lui chuchoter une confidence en l’entraînant, elle lui fourre sa langue dans l’oreille.

Songe de sœur Léonice, à laquelle Ninon n'a pas rendu visite depuis longtemps, depuis une éternité trouve-t-elle, dans sa cellule froide et dépouillée. Étendue sur le dos, en chemise de nuit-sac, les mains à plat sur la couverture, la nonne rêve que la belle bienfaitrice de l'établissement se penche sur elle avec tendresse, lui dit des mots doux, caresse son ventre, puis la langue avec énergie avant qu'elles ne se rejoignent en un fougueux tête-bêche, et soudain elles sont de nouveau vêtues, et Ninon aussi est en nonne, attablées au réfectoire avec la petite Marie, que Ninon embrasse goulûment au doigt, dans un interminable baiser qui remonte le long de la main, du bras, de l'épaule, jusqu'au mignon cou de la fillette, qui se met à pleurer.

La jeune nonne a introduit une main dans la chemise-linceul, elle se donne du plaisir, son corps replet n'étant plus qu'une vibration, prenant garde à ne pas geindre trop fort, ses pensées fixées sur Ninon, le regard aimanté de Ninon, le ventre admirable et insatiable de Ninon, le baiser glouton de Ninon.

Les vitres sont embuées de givre, l'aube va poindre – bondir du lit, vapeur épaisse de l'haleine, ablutions rapides, messe –, et pourtant sœur Léonice, apaisée, se rendort doucement pour un bref moment de bonheur. Sa Ninon a été à elle, toute à elle.

6

Le lendemain du récit de Van Helse, une rencontre a lieu dans la garçonnière d'Enfantin – il faut bien appeler ainsi l'appartement discret d'Élisabeth: les trois personnages de la veille (Van Helse a dormi sur place, en attestent une robe de chambre passablement élimée et des babouches sentant la fripe) accueillent Renan avec simplicité et cordialité.

– Bonjour, mon ami, s'exclame Enfantin, pressant contre sa poitrine l'ex-séminariste. J'ai grand-plaisir à vous revoir.

– Moi aussi! rétorque le philologue. Notre dernière rencontre avait laissé en suspens quelques points de discussion que j'ai hâte de reprendre avec vous, notamment sur les rites des anciens Égyptiens: nous en savons aujourd'hui beaucoup grâce aux travaux de monsieur Champollion, mais bien des aspects demeurent énigmatiques...

Van Helse s'avance à son tour:

– ... aspects dont nous souhaitons, vous et nous, dissiper les ombres le plus rapidement possible.

Renan sourit franchement à Van Helse:

– J'ignorais, en acceptant l'invitation de Prosper, que vous seriez présent. J'en suis enchanté à plus d'un titre: je voulais notamment vous faire part des avancées de mon étude sur votre famille.

Élisabeth s'approche à son tour. Renan s'incline, fort courtoisement.

– Voici donc la mystérieuse dame de la rue Saint-Denis,

dont tout Paris chante les louanges sans jamais l'avoir aperçue.

– Monsieur Renan se moque, répond Élisabeth avec un sourire lumineux. Je n'ai rien d'une femme mystérieuse et vis hors de toute publicité...

On s'assoit autour du poêle du salon pour déguster un thé d'Assam, servi dans un service de porcelaine de Chine. Enfantin résume à l'intention de Renan les échanges de la veille – omettant les moments d'intimité entre Van Helse et Élisabeth. De son côté, Renan raconte son entrevue avec Vidocq.

– C'est étrange, murmure Van Helse après un instant de réflexion, mais j'ai le sentiment que nous poursuivons deux lièvres à la fois.

– Expliquez-vous, mon ami! s'exclame Enfantin.

Van Helse se gratte distraitemment le bras gauche – celui qui porte la griffe de Tôt-Draa.

– Eh bien, ces crimes affreux qui ensanglantent la capitale à la suite d'événements politiques déjà passablement agités ne me paraissent pas ressortir à la même logique que la tentative de détournement d'une partie du courant saint-simonien. Des correspondances troublantes existent, certes, mais, d'un côté, j'ai le sentiment d'une puissance néfaste frappant au hasard d'un caprice criminel; de l'autre, je crois discerner une volonté de captation voire de prise de pouvoir d'un courant honorable par une intelligence obscure et d'une terrible ancienneté.

– Le dieu-chauve-souris égyptien..., murmure, rêveuse, Élisabeth, en mordillant sa lèvre inférieure. (Le récit de la veille, plein des débordements de la belle Samia, semble avoir laissé sur sa jeune imagination une empreinte durable.)

Enfantin poursuit, dans le droit-fil de la pensée d'Élisabeth :

– ... ou un autre de ses avatars. Ces soi-disant Frères en Drakol me semblent issus de la même eau trouble que

les adeptes égyptiens. Mes amis, nous sommes au seuil d'un péril immense. Les forces ennemies sont malaisées à identifier et prêtes à fondre sur cette ville, comme Attila et ses hordes hunniques voici quatorze siècles. Espérons seulement que ces deux courants – si Van Helse a raison, et je crains hélas que son opinion ne soit fondée – n'aient pas l'intention d'unir leurs forces...

Renan tapote sa petite cuiller en argent contre sa tasse :

– À moins qu'il ne soit possible de les dresser les uns contre les autres.

Les trois autres se tournent vivement vers lui. Renan toutsote et pose la délicate porcelaine avant de la briser.

– Ce n'est qu'une intuition, mais si les phénomènes de type V. ne sont pas liés entre eux, une rivalité de territoire va probablement se faire jour, que nous pourrions exploiter à notre avantage. Il faudrait pour cela identifier rapidement nos adversaires. Vidocq sera un allié précieux dans la chasse au « monstre » (imputons à cette créature les crimes de sang commis au hasard des rues), mais son réseau d'informateurs, qu'il recrute souvent dans la pire classe de la société, sera peu à même de nous aider à identifier l'autre branche malfaisante, celle de Drakol – ou quelque nom que l'on puisse lui donner ; essayons plutôt de les démasquer avec le concours des saint-simoniens restés fidèles à Prosper. Quand nous saurons à quelles forces nous sommes affrontés, il sera plus aisé de mettre en œuvre les moyens de les éliminer.

Élisabeth ne perd pas une miette de la discussion – nous avons vu qu'elle mène sa propre enquête avec sa cousine Anaïs et la belle marquise de Las Maresmas, non par trahison de son cher Prosper mais par goût de l'aventure et volonté de montrer à cette société d'hommes qu'une femme peut obtenir des résultats autant qu'eux.

La justesse du raisonnement de Renan et sa détermination impressionnent vivement ses interlocuteurs. Après plusieurs points de détail débattus sereinement, l'assemblée est sur le point de se séparer. Avant de quitter ses amis, sur le pas de la porte, Renan regarde Van Helse d'un œil pénétrant :

– Il me semble, mon ami, vous avoir vu à plusieurs reprises vous masser le bras gauche : souffririez-vous d'une blessure ou d'une affection contractée lors de votre voyage égyptien ?

Van Helse retire vivement sa main droite, qui s'est portée sans qu'il y prenne garde à son avant-bras gauche.

– Peu de chose en vérité, une égratignure qui persiste...

– Si cette «égratignure», comme vous l'appellez, est liée à votre aventure dans l'hypogée de la vallée des Rois, pensez qu'elle peut devenir une alliée précieuse dans notre quête – c'est là un des points importants que j'ai relevés récemment dans le carnet de votre ancêtre : la marque du démon, quand elle est apposée sur un corps sain et résistant, ne le contamine pas nécessairement ; en revanche, la blessure – ou toute autre forme que prenne cette marque – se réveille parfois à proximité des créatures de la nuit. Soyez donc vigilant et surveillez de près votre bras. Voilà le point essentiel, que je voulais aborder avec vous, de mes récents travaux sur le carnet que vous avez eu l'amabilité de me confier. Je vais poursuivre son étude toutes affaires cessantes (votre ancêtre, par parenthèse, y manie une langue admirable) et différer mes autres travaux : peut-être y trouverons-nous de précieuses informations pour combattre ces modernes démons.

Sur ces mots, Renan disparaît dans la tourmente et la nuit.

Quelques jours plus tard, Van Helse et Renan sont conviés par Enfantin à le rejoindre à la nuit tombée dans le nouveau quartier Saint-Lazare, où les immeubles de pierre poussent comme des champignons. D'ailleurs, c'est au cœur d'un chaos d'édifices plus ou moins avancés qu'Enfantin, accompagné d'Élisabeth, les attend – ils ont eu bien du mal à se repérer dans le dédale de ruelles redevenues boueuses après le dégel qui commence à rendre à Paris son ordure et ses odeurs.

– Quel caprice insensé de nous faire venir en un tel endroit! râle Renan, peu familier des expéditions hasardeuses.

Sans l'intervention de Van Helse, qui l'a retrouvé perdu dans les terrains vagues et les jardins abandonnés, Renan errerait encore dans ce quartier qui fait plus penser à une ville sous la mitraille qu'à une capitale en pleine croissance.

Van Helse émet un rire léger.

– Quant à moi, je devine les motifs de ce rendez-vous...

Enfantin, à peine éclairé par le quinquet tenu par Élisabeth, leur sourit :

– Pardonnez ce mystère, mes amis; croyez qu'il est nécessaire et que la prudence la plus extrême est de mise. Nous allons assister sans y être conviés à l'une des cérémonies de ces fétichistes de la chauve-souris.

Van Helse et Renan ont un sursaut.

– On m'a transmis l'information ce matin. J'ai juste eu le temps de vous adresser à chacun un poulet par un saute-ruisseau. Je suis content de vous avoir auprès de moi: cela m'évitera de vous en faire la relation et, qui sait, si les choses tournent mal, le nombre peut faire la différence. Êtes-vous armés?

Renan n'a manié d'autre stylet dans sa vie que celui qui lui sert à ouvrir son courrier; il jette à Enfantin un regard d'incompréhension. Van Helse tire de sa redingote un court pistolet que l'on devine redoutable et fait claquer la lame de sa

canne-épée dans son fourreau. Enfantin porte sur lui un véritable arsenal – dont un poignard égyptien à lame recourbée et manche damasquiné; Élisabeth montre aux deux hommes, médusés, un kriss malais aussi effilé que mortel.

– Espérons que nous n’aurons pas à nous en servir, dit-elle d’une voix assurée. Mais s’il le faut, je n’hésiterai pas à tuer.

La petite troupe se dirige vers une haute construction quasi achevée. Enfantin pénètre dans le couloir dont il éclaire les murs, tout juste plâtrés. Il montre à ses coéquipiers une petite marque discrète (une sorte de W stylisé) au bas d’une porte, qu’il ouvre.

– Mon informateur ne nous a pas trompés. Suivez-moi.

Prenant soin d’enjamber sans bruit planches, briques et gravats de toute sorte qui encombrant les lieux, ils se faufilent dans une sorte de patio obscur sur lequel donnent quatre ou cinq portes. Sur la troisième, la même marque; Prosper la pousse doucement: un escalier en colimaçon descend dans les profondeurs – on devine un vague murmure, comme une assemblée en prière.

– Je vous prie de ne faire aucun bruit en descendant.

Van Helse a sorti une « bougie » de sa poche (étrange en vérité, brûlant sans flamme et éclairant à la manière d’une lampe sourde) et guide les pas de Renan tandis que Prosper et Élisabeth se fient à leur lumignon.

Au bas de l’escalier, un couloir assez long distribue une dizaine de caves, fermées par des portes à claire-voie. La rumeur provient de la plus éloignée. Nos amis se glissent dans la pièce contiguë, heureusement non verrouillée. Les caves de l’édifice sont en cours d’achèvement; sur le mur de séparation avec la cave du fond manquent plusieurs rangées de briques. En se haussant un peu, nos espions ont une vue dégagée sur la pièce d’à côté tout en bénéficiant d’un poste d’observation assez discret.

La « cérémonie » se déroule à la lumière de flambeaux fichés dans le mur du fond, flambeaux encadrant une croix de Saint-André sur laquelle est liée une jeune fille aux formes généreuses.

– Ah! les sacripants! ne peut s’empêcher de grincer Élisabeth. La pauvre fille a sans doute touché un franc pour cette soirée, en ignorant les périls encourus. Elle est totalement à la merci de ces gredins!

Sous la légitime colère, Van Helse croit deviner comme une pointe de jalousie... Élisabeth aimerait-elle échanger sa place contre celle de cette fille? se demande-t-il. Et c’est bien sa main qui vient se glisser, comme par hasard, dans la sienne.

La scène ne manque pas de style, il est vrai. Un peu académique sans doute, mais ces flambeaux fuligineux, ces draperies cramoisies certes hâtivement fixées, ces bancs de chêne foncé où ont pris place une vingtaine d’adeptes en toge blanche griffée d’un W géant sur la poitrine et le dos... Enfin, ces officiants, deux êtres à la beauté sublime, hiératiques dans leur tenue de cérémonie: grande cape noire flottant sur un justaucorps soutaché de pourpre pour l’homme (Élisabeth reconnaît Jehan de Madoff, entraperçu au bal des Tuileries); capeline en fourrure, noire aussi, pour la femme, dévoilant un bustier de satin noir bordé de zibeline soutenant deux seins magnifiques dont les pointes sont dressées – bustier se raccordant par le bas à une sorte de caleçon en résille ne voilant rien de l’intimité de la grande prêtresse; pour finir, deux jambes au galbe parfait, nues, et des pieds à ravir chaussés de cothurnes de cuir noir et glacé.

Élisabeth a les yeux exorbités (Van Helse s’en amuse: tiens tiens, aimerait-elle aussi les femmes? Toujours est-il que la main de la jeune fille est l’objet de contractions involontaires dans la sienne.) Elle pousse un soupir étouffé.

– Avez-vous rien vu d’aussi vulgaire, chuchote-t-elle, haletante, à l’oreille de Van Helse : ce saltimbanque d’opérette avec son petit bedon grotesque et cette bayadère de ruisseau... Je parie qu’elle a des varices aux jambes et du fond de teint sur ses joues verruqueuses.

– Chut!

Prosper réclame le silence. Élisabeth hausse les épaules : les litanies du chœur des adeptes – une sorte de mélopée exotique aux accents sauvages, qui n’est pas sans évoquer aux oreilles d’Abraham la cérémonie à Tôt-Draa à laquelle il a échappé grâce à la belle Samia – couvrent généreusement sa voix.

Ninnah – c’est elle, nos lecteurs s’en seront doutés mais aucun des spectateurs clandestins ne la connaît pour l’instant – se dirige en ondulant du bassin vers la fille, qui la regarde en gloussant (lui a-t-on fait croire à quelque orgie de riches paillards et espère-t-elle un supplément de rémunération si elle se montre très-docile?) et en mimant une lubrique attente. Ninnah la gifle violemment; la fille la regarde, hébétée; deuxième soufflet, qui lui bascule la tête à gauche. Ninnah lui ventouse le cou d’un baiser ravageur (bruit de siphon qui s’entend dans l’autre pièce). Jonathan, qui a extirpé, avec quelque difficulté il est vrai, son sexe du justaucorps qui le moule, pénètre la fille d’un coup sec. La tête se redresse sous le coup de boutoir; Jonathan en profite pour la ventouser au cou, symétriquement. Étrange spectacle en vérité: le couple infernal agrippé au corps rondelet comme berniques à leur rocher, la main de Ninnah griffant les seins, le vit de Jonathan fouillant les tendres replis peut-être vierges...

La fille est ballottée entre extase et souffrance; elle râle, elle se tord et pousse des rugissements, tandis que les adeptes, qui se sont levés, entourent le trio, toujours chantant d’une voix mâle leur envoûtante mélopée, puis, en français :

*O Drakol, fluide du monde
Réseau hypogéen
Aile divine de la Nuit
Viens Te nourrir
Et nous abreuver.*

La main d'Élisabeth a quitté celle de Van Helse et s'est portée sur la bosse qui déforme son pantalon (mais il y a erreur, c'est le pistolet; Van Helse aiguille la visiteuse vers l'objet probable de sa recherche). De son côté, il décide de partir en exploration et glisse une main aventureuse sous la robe de la jeune fille: surprise! un intrus est déjà dans la place, qui tripote un peu maladroitement la motte rebondie. Renan? Enfantin? Ne voulant pas être indiscret, Van Helse se retire doucement et reporte toute son attention sur le spectacle saisissant de l'autre pièce. Ninnah et Jonathan se sont décollés et invitent chaque adepte à venir boire le sang qui glougloute du cou de la fille par deux fois deux petits trous bien ronds.

Jonathan prend une pose d'orant et exhorte ses troupes :

– Buvez le sang régénérateur, ce sang qui va irriguer un avenir rayonnant, dont vous serez les artisans solaires. Lorsque la Grande Transformation sera achevée, vous serez Immortels et Maîtres du Monde.

Deux par deux, les adeptes collent leur bouche au cou de la fille pour siroter du bon raisiné épais « made in faubourg »; certains lui palpent les seins ou la motte. Puis ils viennent embrasser à pleine bouche « Maîtresse Ninon », qui, après ce baiser mystique, leur pique le cou et s'abreuve à son tour: flux cosmique, circulation ourovoresque du fluide vital, tout le bataclan ésotérique se trouve ici, en quelque sorte, porté à son point de fusion. Mais ce n'est pas une mascarade: les derniers

adeptes se sont à peine décollés de la fille que sa tête s'effondre ; elle ne bouge plus. Morte sans doute.

Durant toute cette pénible scène, les adeptes ont tenu en l'air leur médaille d'une main suppliante : Drakol viendra-t-il cette nuit exaucer leurs vœux de puissance ?

– Écœurant, crache à mi-voix Élisabeth – puis elle émet un curieux râle, serre les dents et se cambre sous l'effet d'une violente contraction. Ah ! foutre ! Allons délivrer cette fille.

Le kriss malais entre les dents, elle grimpe sur le muret de briques ; Van Helse la retient de justesse :

– Vous n'y pensez pas ! Nous ne sommes pas assez nombreux. Quittons cet endroit au plus vite.

Dans l'autre pièce, Jonathan, alerté peut-être par le cri, se tourne soudain dans leur direction et vrille son regard dans celui de la jeune fille, une fraction de seconde avant que celle-ci ne soit redescendue de son perchoir par Abraham.

– Fuyons ! dit-elle d'une voix rauque.

Grâce à la « bougie » de Van Helse, ils peuvent éclairer le sol a giorno. Sans se soucier désormais de discrétion, ils remontent précipitamment l'escalier, parcourent au pas de course le couloir, bousculant seaux et planches, et s'éloignent dans la nuit parisienne protectrice. Ont-ils été suivis ? Van Helse, posté en arrière-garde, les rejoint bientôt, rengainant sa canne-épée d'un geste vif :

– Soit ils n'ont pas pris la peine de nous poursuivre, soit ils ont perdu notre trace. La première hypothèse, hélas la plus probable, signifie qu'ils nous connaissent et peuvent nous toucher où et quand ils l'auront décidé.

Cette sombre perspective les renfrogne. Renan se malaxe les mains, comme victime d'une crampe ; Enfantin frise les poils de sa barbe ; Élisabeth remise son kriss dans sa bottine. Avant qu'ils se séparent, Renan s'adresse à Abraham :

– Quelle est donc cette curieuse lanterne, qui éclaire mieux que les bougies de stéarine de Chevreul ?

Van Helse sort de sa redingote un lourd cylindre métallique terminé par un petit hublot de verre. Il actionne un bouton-poussoir. Un rond de lumière blanche se découpe au sol.

– Par quelle magie... s'étrangle Enfantin.

– Il n'y a là rien de magique, sourit Abraham. C'est une machine que j'ai fait réaliser à partir de plans que m'a laissés mon ami Ampère, hélas trop tôt disparu, qui explora les voies d'application possibles du « courant électrique », ainsi qu'il a nommé ce curieux phénomène lié au magnétisme. Bientôt, m'a-t-il assuré, les rues des villes et les maisons seront éclairées à l'électricité. Finis les coupe-gorge et les bougies sentant le suif. L'avenir sera électrique !

*

Le lendemain, dès le lever du jour, réunion entre les quatre conjurés à la maison de la rue Saint-Denis. Van Helse, toujours en tenue d'intérieur, a la surprise de voir Renan installé dans la salle à manger, affublé d'une vieille robe de chambre et de babouches semblables aux siennes.

« Diantre, le sacristain a-t-il trempé cette nuit son goupillon dans le bénitier ? » s'interroge-t-il in petto avec un rien de vulgarité. Abraham a quitté la couche d'Élisabeth vers minuit afin de rejoindre sa chambre. Prosper ne sort guère de son bureau, où il dispose d'un divan pour se reposer ; sujet aux insomnies, il passe ses nuits entre phases de travail et courtes périodes de sommeil, technique qu'il a mise au point en s'inspirant des transes des derviches, dont il a étudié les procédés hypnotiques lors de son séjour en Orient.

Prosper et Élisabeth pénètrent dans la salle à manger en

se tenant par la main comme deux jeunes fiancés. Abraham et Ernest se lancent à la dérobée un regard qui n'est pas de franche cordialité. Apparition de Pauline, la jeune domestique d'Élisabeth, qui leur sert un copieux petit déjeuner et fait la bise à tout le monde, très à l'aise. Élisabeth lui caresse la main et la retient dans la sienne plus que nécessaire.

– Ma chère Pauline, lui dit-elle, nous aurons peut-être besoin de toi pour des missions qui ne sont pas sans risque, mais ta vive intelligence et ton sens de l'observation nous seront précieux.

– Oh madame, répond la soubrette, en s'inclinant en une gracieuse révérence qui n'est pas dénuée d'impertinence, je suis aux ordres de madame... pour tout ce que madame a la bonté de me commander de faire et je ne voudrais en aucune façon déplaire à madame.

Les trois hommes regardent tour à tour les deux jeunes filles: le même âge, la même taille, mais autant l'une est une brune impétueuse et mince, autant l'autre, issue d'une famille de paysans normands, est blonde comme les blés et rondelette comme une miche bien levée. Il y a visiblement entre les deux jeunes femmes un lien de complicité qui excède les rapports convenus entre maîtresse et servante.

– Hum... toussote Enfantin. Ma chère Élisabeth, je ne sais pas s'il est prudent d'inclure Pauline dans notre petit groupe de conspirateurs. Nous affrontons des adversaires dont nous connaissons mal le pouvoir de nuisance et l'étendue des méfaits, mais le petit aperçu d'hier suffit à limiter, pour des raisons de sécurité, nos effectifs à nos quatre personnes. D'ailleurs, je n'ai accepté ta candidature que parce que je te sais capable de te sortir de situations difficiles grâce à cet art du combat que tu m'as dit avoir appris auprès d'un maître chinois – et aussi à cause de ton extraordinaire obstination!

Mais Pauline, non, je ne le veux pas: c'est une enfant délicieuse qui n'a à connaître de la vie que les roses d'un chemin de campagne («et les seaux de pisser de la ruelle à vider dans le caniveau», ne peut s'empêcher de conclure in petto Van Helse).

Pauline et Élisabeth affichent une mine boudeuse du plus plaisant effet. Les hommes seraient prêts à céder, mais les arguments d'Enfantin sont frappés au coin du bon sens.

– Non, dit Van Helse.

– Hors de question! renchérit Ernest.

– L'affaire est donc réglée, conclut Prosper, qui, sa barbe patriarcale soudain parcourue d'un courant électrique, renvoie à sa cuisine la jeune servante d'une petite tape sur le derrière.

Après avoir partagé une soupe au lard, une bonne tranche de pain frais et quelques verres de vin de Suresnes, dans les meilleures traditions de la commune qu'Enfantin avait établie, vingt ans auparavant, sur les hauteurs de Ménilmontant, on parle stratégie:

– La scène d'hier soir atteint à la plus grande infamie! s'encolère Élisabeth.

Ses yeux lancent des éclairs et elle semble tenir ses compères pour responsables des tortures infligées à la jeune suppliciée.

– Nous ne pouvions guère intervenir, à un contre cinq au moins, se défend mollement Van Helse. Et ce couple maléfique... de bien redoutables adversaires.

Élisabeth explique aux trois hommes qu'elle a reconnu Jehan de Madoff, qui lui a été présenté par une relation commune – elle ménage ses arrières, c'est-à-dire son groupe d'enquêteuses – lors d'une soirée de charité («Charité, tu parles! tous ces barons voleurs se goinfrant aux frais de l'État», pense-t-elle). Mais elle ignore si l'Américain, un homme d'affaires philanthrope comme il s'est décrit, l'a reconnue quand elle a impru-

demment enfourché le mur de brique. En tout cas, son regard la perforait, selon ses propres termes, « comme une dague de glace et de feu ».

– J'en suis encore troublée et je crains même d'en avoir rêvé dans mon sommeil...

Elle demeure pensive quelques instants.

– Un rêve étrange, en vérité : une créature volait dans les airs comme un oiseau de nuit... non, plutôt comme une chauve-souris au parcours erratique. Elle se posa sur l'appui de ma fenêtre puis pénétra dans ma chambre par je ne sais quel moyen et se transforma... en homme, qui se pencha sur moi, endormie...

Elle pousse un cri. Se tourne vers Renan :

– Cela ne se peut pas, n'est-ce pas. Ce n'était qu'un rêve ?

Ernest toussote, tente de se dissoudre dans une dernière cuillerée de potage. Mais les autres le fixent impitoyablement, attendant sa réponse.

– Euh... Selon le carnet de votre ancêtre, Abraham, et mes récentes recherches dans ce domaine, si nous avons affaire à un vampire – à un couple de vampires, même – et s'ils sont très-anciens, leur puissance néfaste peut se manifester auprès de leurs victimes sans proximité corporelle, surtout pendant leur sommeil. On raconte même qu'en Moldavie un non-mort avait réussi à persécuter sa victime – son ancienne fiancée qui lui avait préféré un autre garçon, cause de son suicide et de son état intermédiaire – sans quitter son cercueil et qu'il parvint ainsi à la transformer en vampire par la seule puissance de sa pensée. Mais cette fable raconte un cas unique ; la jeune paysanne dont il est question vivait dans un milieu de faible éducation où les superstitions étaient très-fortes. Je ne crois pas que ce Jehan de Madoff puisse vous contaminer à distance, chère Élisabeth : néanmoins nous veillerons sur vous à tour

de rôle, si vous le voulez bien, en prenant position dans votre chambre où nous installerons un fauteuil. N'est-ce pas, mes amis?

Les deux autres hommes acquiescent sans hésiter. « Le jeune renard veut faire son nid dans le poulailler, décidément », se dit Abraham avec la plus parfaite mauvaise foi. Prosper lève un instant le nez de son bol de café chaud, apporté par Pauline à la fin du petit déjeuner.

– C'est curieux, mais il m'a semblé reconnaître, parmi les adeptes, les frères Pereire. Ma vue n'est plus très bonne, mais tout de même : je connais bien ces hommes d'entreprise, qui ont fréquenté notre mouvement et ont su en tirer de précieux enseignements pour la mise en place de leurs diverses industries. Mais que feraient-ils au sein de cette bande d'affidés au dieu-chauve-souris?

– Hum... réagit Van Helse. Ce que vous dites est d'une extrême gravité : si ce couple de malfaisants a réussi à capter la volonté des deux frères Pereire, ils disposent par leur intermédiaire d'une introduction dans le meilleur monde et, *lašť but not leašť* comme disent nos voisins d'outre-Manche, d'une fortune colossale pour soutenir leurs sombres projets.

– Je commence à saisir le plan général de nos ennemis, intervient Renan. Manipuler au plus haut niveau les réseaux de pouvoir et d'argent ; constituer une armée de vampires très-dévoués au travers des adeptes à leur culte sauvage et frapper un grand coup quand le moment sera venu... C'est-à-dire...

Le front de Renan s'éclaire soudain.

– J'ai trouvé ! dit-il. Quel est l'événement dont parle tout Paris depuis quelques semaines ?

Enfantin hausse les épaules.

– Vous voulez parler du mariage du petit neveu et de l'Espagnole ou des frasques du demi-frère, le Morny ?

– Du mariage, bien sûr, s'exclame Van Helse, et de l'attente de l'heureux événement qui ne saurait tarder! Le petit barbichu est âgé, l'Espagnole n'est plus une jeune fille: ils rêvent sûrement de perpétuer la dynastie des Napoléonides dans le plus bref délai.

Enfantin fredonne, car la chanson a fait le tour de la France plus rapidement que le chemin de fer:

*Montijo, plus belle que sage
De l'empereur comble les vœux:
Ce soir s'il trouve un pucelage,
C'est que la belle en avait deux...*

– Et, quand l'enfant naîtra... le couple infernal lui substituera un petit démon vampireau, murmure Élisabeth.

– À la réflexion, conclut Renan, je ne crois pas que la jeune fille d'hier soir ait été tuée. Elle a plutôt été ensemencée par Jehan de Madoff: c'est son rejeton qu'on retrouvera dans le berceau impérial dans neuf mois.

7

Cette antique tour Saint-Jacques, idéalement située en plein Paris, couronnée de ses monstres griffus qui montent la garde accroupis, comble les vœux de Ninnah et de Jonathan – pardon, Ninon et Jehan –, aussi satisfaits de leur villégiature que s'ils avaient loué un palazzo au cœur de Florence ou un cénotaphe de marbre blanc dans une cité princière de l'Hindoustan. Ce n'est certes pas un perchoir pour basse-cour, non ! qu'ils ont investi, mais plutôt un nid d'aigle, le seul logement qui soit digne d'eux. De là, avec l'aide de leur précieux auxiliaire, le mamelouk Al-Qâsim, ils voient tout, épient tout, maîtrisent tout. Enfin en théorie, et dans leur imagination dominatrice, car cette mégalomanie sans limites – s'agissant surtout de Jonathan, relativement moins expérimenté que sa compagne, qui, elle, à force de traverser les siècles, se berce de moins d'illusions – leur masque les subtilités d'une ville où, bien qu'ils se faufilent dans les hautes sphères grâce à leur audace, à leur fortune, à leur bonne mine, à leurs manières censément irréprochables – encore que ce point doive être parfois nuancé, les postillons sanguinolents et rots postprandiaux du couple, voire gargouillis dus à une diète où l'élément liquide domine étant du plus déplorable effet –, l'essentiel leur échappe : alliés possibles, concurrents à éliminer, adversaires à évaluer avant de les anéantir. Les effluves de ce raisiné qui coule dans la ville tel un autre fleuve puissant les enivrent à l'instar d'un vin capiteux, ils tremblent de désir, les narines

palpitantes, bavant comme des vieillards gâteux – les vieillards gâteux qu'ils ne seront jamais, eux les immortelles puissances des ténèbres – dès qu'ils ne se contrôlent plus...

Nuit sans lune où la fumée du charbon s'échappant de mille cheminées se mêle à la brume. Les deux capes volettent maintenant au-dessus des Tuileries :

– Ninnah!

– Jonathan, mon pluricentenaire aimé?

– Je m'ennuie presque un peu, ma multiséculaire tourterelle. Cet Ancien Monde est bien languissant. Ah! notre Amérique et sa soif d'action! Songe à toute cette jeunesse qui se déverse sur la Californie...

– Ce voyage en Europe était nécessaire à notre standing. Et Paris n'est qu'un début: la Suisse, l'Italie nous attendent encore. Joignons l'utile à l'agréable.

– Ne deviens pas snob, mon adorée. Je te vois déjà te faire tirer...

– Ne sois pas vulgaire.

– ... le portrait par quelque rapin florentin à la barbe fleurie.

– Un bouc transalpin? Tu parles! *Nothing like Manhattan!*

– En attendant, que Paris nous appartienne! Nous n'en ferons qu'une bouchée! Quelle bande de minables que ces *locals!* Regarde donc en bas. Tu aperçois ce bal, ces flambeaux, tu devines ces ministres asséchant les budgets tels des laquais finissant des bouteilles à l'office, toujours les mêmes médiocres et leurs gourgandines, ces fripouilles de politiciens sous la houlette de ce raté neurasthénique pillant le pays avec de beaux discours. Ces imbéciles me donnent soif!

Il claque des mâchoires avec férocité.

– Patience, mon aimé, répond-elle. Rien n'est simple: ils

pillent, certes, mais ils bâtissent également. Nous n'allons pas conquérir cette ville en deux coups de canine. Nous devons nous placer comme sur un échiquier, tout avoir en tête, vingt coups d'avance, et croc, frapper à la tête, le reste suivra! Nous n'en ferons qu'une bouchée.

– Et puis il y a autre chose, continue-t-il.

Elle roucoule, feule, râle, tout en profitant d'une ascendance pour effectuer ce que l'on nommera plus tard un looping :

– Ouiiii?

– L'autre jour, avec Al-Qâsim...

– Ah! tu ne vas pas me faire une scène de jalousie! Je croyais qu'une fois pour toutes nous étions affranchis de ces stupides conventions bourgeoises! Pas de cela entre nous! Sinon, à quand la robe de chambre, les pantoufles et le bonnet de nuit? Primo, notre mamelouk est très seul et manifeste des tendances à la mélancolie; secundo, il s'afflige à mauvais escient de son physique ingrat alors qu'il a un inestimable trésor niché dans son shalwar; tertio, ses appointements sont misérables et un fugace avantage en nature, non imposable, ne peut que lui remonter le moral; quarto, il ne risque pas de clabauder, mettant en péril la réputation de sainte Ninon; quinto, c'est un véritable bourricot et tu devrais l'essayer, au lieu de couiner au clair de lune...

– Nous sommes en nouvelle lune, fait Jonathan, glacial.

– Façon de parler. Cesse de te plaindre comme un adolescent romantique, mon petit Jonathan, tu me déçois, je t'assure qu'il est infatigable, vraiment une affaire que ce gaillard... pour qui s'intéresse aux hommes, bien sûr, ajoute-t-elle, soudain rêveuse, car l'image de sœur Léonice, nue sous sa cornette, vient de lui apparaître...

Jonathan, vexé, peu tenté par la suggestion d'amours viriles autant que mamelouquesques, l'air faussement ironique, vire-

volte tout en tenant sa chevelure d'une main. En vérité la vision de sa belle, surprise à quatre pattes sur un sac à patates du sous-sol, hurlant de jouissance sous le vit monstrueux du gnome, lequel grognait comme un porc, n'est pas sans le contrarier vivement. Mais il sait que sa Ninnah est susceptible... Et qu'allait-il faire à la réserve, aussi? Quelle idée idiote.

Quand soudain retentit un long cri d'effroi semblable à celui de l'autre nuit. Quelques coups de cape et ils se rapprochent. Les oreilles érectiles de Jonathan – un de ses charmes – sont en pleine extension. Flap-flap ouatés dans la nuit, vol faussement paisible où ils survolent la cité tels des rapaces... Encore d'autres cris, trahissant une terreur abjecte. Cris sous la Canine, viles victimes se dérobant devant le Baiser, ne méritant pas l'honneur qui leur est fait, plèbe indigne de l'Oblation... Le couple vire prestement à grands battements de cape, chacun flaire, cherchant l'odeur du sang, qui signalerait où ose agir la concurrence. Il va falloir sévir. Ou passer un pacte. Provisoire.

Ils volent longuement en décrivant des cercles au-dessus de la capitale, ne parlant plus, ayant oublié leurs chamaillements pour se retrouver sur l'essentiel, cette mission dont ils se sentent investis et qui les obsède – étendre la suprématie V. sur la Terre entière –, ne sentant ni la fatigue ni le froid, toujours en quête. Rien. Sauf la rumeur qui commence à monter des Halles dès le milieu de la nuit, ces Halles en chantier – un audacieux pavillon entièrement métallique, véritable ode aux temps nouveaux, venant d'être achevé, et une dizaine d'autres étant prévus –, mais surtout pour eux ces Halles riches de débardeurs au sang épais, de gamins commissionnaires, de bouchères congestionnées, sanguines à souhait, de grasses fromagères, de harengères lubriques, de fleuristes effarouchées. Pourtant, se livrer là-bas à leur activité pourrait se révéler riche

en chausse-trapes : en effet, les bouchers et les tripiers non plus n'aiment pas la concurrence illicite et ils ont à l'occasion le coup de hachoir assez vif.

La nuit s'avance, pâlit, l'aube va poindre du côté de Vincennes, où le clairon va bientôt retentir. Rien donc, et avant de regagner leur donjon pour le repos diurne ils songent à s'octroyer un petit déjeuner canaille du côté des barrières, quelque pâle voyou qu'ils saigneraient sur un talus, Ninnah abusant de lui et pourquoi pas Jonathan, quand soudain, dans l'ombre de Notre-Dame, lieu maléfique qu'ils ne survolent qu'avec la plus entière réticence, craignant plus que tout le son des cloches, l'airain bénit qui les met en déroute, le cœur battant, apparaît une haute silhouette décharnée, tenant dans ses bras ce qui ressemble à un petit corps, et qui à leur vue crache tel un chat, avant de lancer son fardeau dans les eaux noires du fleuve. Torquème, l'archivampire, a vu le couple dans les airs, et il ne s'y est pas trompé. Mais il n'a pas vu une ombre tapie dans un des clochers, qui elle aussi le guette : un sonneur de cloches sourd mais pas aveugle.

*

Par l'intermédiaire de la bouquetière Minette, un rendez-vous est pris entre les trois conspiratrices, qui se retrouvent chez Anaïs Léveillée, rue de la Vieille-Lanterne. L'appartement sent le vieux garçon – odeurs de cigare froid et de chaussettes mal lavées séchant sur un fil au-dessus d'un évier de pierre ; poussière, peinture qui s'écaille. Dans le bureau de l'impétueuse chasserresse de V., on circule entre piles de livres et plantes en pot qui s'étiolent. Le thé qu'Anaïs prépare elle-même, car elle ne veut pas entendre parler de personnel domestique, se révèle excellent.

– Bien, dit la marquise, toujours efficace, où en sont vos recherches ?

Elle s'adresse aux deux cousines en même temps.

– Commence, dit Anaïs en se tournant vers Élisabeth. Ce que tu as à raconter est proprement stupéfiant.

La marquise s'est redressée, ses narines frémissent. Elle prend un cigare, un havane de la meilleure provenance, dans le pot sur le bureau. Anaïs en saisit un autre, dont elle déchiquette le bout avec les dents. Les deux femmes aspirent avec volupté la fumée, qui fait tousser Élisabeth. Celle-ci raconte la nuit éprouvante passée la veille dans la cave, et les discussions au petit déjeuner de ce matin.

– Vous avez reconnu Jehan de Madoff ? En êtes-vous certaine ?

– Absolument ! Il m'avait déjà regardé avec une attention... plus que marquée lors du bal aux Tuileries.

– De quel bal parlez-vous ? la coupe la marquise... Il y en a tant !

– Celui où Anaïs a débusqué le lord anglais...

– Ah oui, amusant ce Bargamoufle. Je n'arrête pas de l'avoir dans les pattes ces temps-ci ; à croire qu'il est amoureux de moi.

Les trois femmes pouffent. Les fumeuses toussent.

– Et la femme...

– Je ne l'ai jamais rencontrée...

– Probablement Ninon de La Hague, sa compagne, dit la marquise. Très en vue dans les salons. Passe pour une sainte, dépensant sans compter pour les miséreux. Vous savez qu'Eugénie a renoncé à sa couronne pour construire un orphelinat avec l'argent récolté à cette fin. Je crois qu'elle est jalouse de cette Ninon, qui l'a devancée en créant à Charonne un établissement modèle dont tout le monde fait l'éloge dans

Paris. L'impératrice me disait hier encore, en tapant du pied : « Il n'y en a que pour cette Américaine. Merde alors ! Et nous, les Espagnoles, on compte aussi ! » Bref, si c'est bien elle – je vous ferai passer un article sur son orphelinat où elle est très-reconnaissable sur une gravure d'après un daguerréotype –, nous allons avoir du fil à retordre, mes amies : intelligente, riche, belle, ultra-protégée par ses amis influents... Comment la faire tomber de son piédestal ?

– On trouvera bien une faille, dit Anaïs. Ces créatures ont besoin de sang frais pour se nourrir... Et où trouver du sang frais à profusion dans Paris ?

– Dans les nouvelles Halles, bien sûr ! Boucherie, triperie, tout cela dégouline de raisiné... s'enthousiasme Élisabeth.

La marquise émet un rot de réprobation.

– Excusez-nous, marquise ! À toi, Anaïs. Quoi de neuf ?

– Nous parlions de Bargamoufle tout à l'heure. Je ne suis pas surprise qu'il s'attache aux pas de notre belle marquise (celle-ci arbore une mimique de coquetterie boudeuse des plus charmantes)... Je le soupçonne d'aimer tous les vices, d'explorer toutes les voies dévoyées, en bon héritier anglais qui sait que dans quelques mois il devra rentrer au pays, dans un manoir glacé perdu sur une lande ingrate, où il pleut huit mois par an ; il épousera la fille d'un aristocrate du voisinage, probablement laide et certainement dévote. Bref, il profite de chaque instant pour s'encanailler – et ses fréquentations ne sont pas toujours du meilleur monde, et quand elles le sont c'est pire encore.

– Précisez, je vous prie, demande la marquise entre deux quintes.

– Je l'ai surpris, en compagnie d'un homme gras et chauve suant le vice par tous les pores de sa peau vérolée, en train d'acheter « des fleurs » à notre brave Minette.

– Eh bien! Je ne vois là rien de répréhensible, sourit la marquise.

– ... C'est que notre Minette ne vend pas que des parures de rosière... murmure, mal à l'aise, l'enquêtrice. À voir le nombre de messieurs, des capitalistes, des notables, des ecclésiastiques de toute sorte, qui se pressaient à son stand, j'en ai déduit qu'elle se livrait à un autre commerce, probablement moins licite... M'ayant repérée à tourner autour de son étal et se méprenant sur mes intentions, Minette – qui me voyait pour la première fois et ignorait les liens qui nous unissent – m'a proposé de me mettre en rapport avec un photographe d'art ayant pignon sur boulevard. J'ai accepté. «Avec votre carrure d'athlète, vous faites un sujet d' premier choix. Les messieurs adorent les lutteuses de foire. Dommage qu'vous manque la moustache.»

Petit rire étouffé d'Élisabeth.

– Elle exagère, tout de même. D'accord, tu es musclée et plutôt ronde, mais tout de même!

Anaïs fait un clin d'œil à sa cousine.

– Tu sais, pour les belles lianes brunes au tempérament méditerranéen, il y a aussi des amateurs.

– Mesdames, mesdames, nous nous égarons! crie la marquise, un peu excitée par le récit d'Anaïs.

– Donc, je me suis rendue «boulevard du Crime», chez le photographe en question, un certain B..., qui donne aussi dans l'ectoplasme familial.

– Hum... excellent praticien, bougonne la marquise. Il m'a tiré le portrait avec mes grands-parents en apparition, à droite et à gauche. Saisissant! Les traits sont un peu flous, je vous l'accorde, mais sa technique pour fixer les âmes défuntées est éprouvée.

– ... Apparemment, cette activité ne lui suffit pas. Tout en

haut de son immeuble, il dispose d'un petit atelier dévolu aux photos « d'art ». Il m'a demandé de me déshabiller. J'ai bien sûr refusé, en poussant des cris (« Je suis une fille de bonne famille, mon père est un honnête commerçant qui a eu des revers de fortune », etc.). Il m'a calmée, me promettant beaucoup d'argent si j'acceptais de poser avec des messieurs tout ce qu'il y a de convenable, la plupart étudiants (et même un séminariste). Il m'a montré quelques plaques « artistiques » : je dois lui reconnaître un certain sens du décor – fleurs, divan, mur peint en trompe-l'œil – mais les sujets sont d'un ridicule et d'une obscénité à mourir ; je ne comprends pas qu'il se trouve des clients pour cela.

Ses deux complices sont suspendues à ses lèvres, qu'elle a charnues et d'un rouge bien tentant. Anaïs, en bonne conteuse, sait ménager ses effets :

– Imaginez une chambre de bonne ; sur une chaise, les habits en désordre d'un homme ; au mur un crucifix – incroyable, non ? – avec son brin de buis béni ; la fille, qui a gardé ses bas, étalée sur le lit comme un sac de son, sa motte touffue légèrement tournée vers l'appareil photographique ; l'homme, en fixe-chaussettes et chaussettes, penché sur elle, le goupillon bien droit et prêt à fondre sur sa fente très-visible. Le photographe m'a assuré que la performance de l'homme était un tout autre exploit que le rôle de la fille, celle-ci se contentant de garder la pose, peut-être ennuyeuse mais paisible, tandis que son partenaire avait à maintenir une rigidité sans faille de son instrument pendant au moins trente minutes et cela dans une position très-inconfortable. Il m'a laissé entendre que les sujets masculins, qu'il rémunère médiocrement pour leur prestation, se paient souvent un supplément « en nature » avec l'« actrice », généralement fille aimable et pas compliquée. Je promis tout ce qu'il voulait et m'échappai en riant de son

officine. Comme j'en franchissais la porte, j'ai croisé Bargamoufle et son ami chauve qui montaient chez le photographe. Dans la presse du boulevard, je pense qu'ils ne m'ont pas remarquée. J'ai décidé de les attendre. Bargamoufle, blême, et son complice sont sortis au bout d'une heure; l'autre homme s'épongeait le visage, en nage malgré le froid, et tandis qu'ils passaient près de moi (je m'étais déguisée en saute-ruisseau – vous savez que j'ai toujours sur moi de quoi me transformer en un tournemain), je les ai entendus distinctement :

« Cette petite était *tuante*, grommelait Bargamoufle, très-agité. – Vous avez le mot pour rire, mon cher. – Je vous en prie, je ne me sens pas très bien. – Le *sang* anglais, sans doute. – Oh! *my God!* tout cela finira mal. – Je vous conseille de vous reprendre, on nous regarde. Filons à Sainte-Bénigne. » L'autre homme me fixa de ses yeux injectés de sang; ses lèvres se retroussèrent un instant et j'ai clairement vu deux canines pointues...

– Diantre! Le petit lord avec un V., murmure la marquise en écrasant son cigare dans un pot de géraniums anémiques. Cela devient grave, en effet.

– J'ai hésité à les suivre dans ma tenue de saute-ruisseau. J'avais, dessous, mon habit de fleuriste. Le temps que je me change, ils avaient disparu.

– As-tu identifié l'autre homme? demande Élisabeth.

– Non... Mais il me semble l'avoir déjà vu aux Tuileries.

– ... Ce qui expliquerait ces deux corps retrouvés exsangues le soir du bal, intervient la marquise. Corps qui se sont évaporés sans que l'on puisse savoir comment: un cas rare de *sublimation* chimique, sans doute. Mes contacts n'ont rien pu apprendre là-dessus. Mais de tels silences, contraints, ne signifient qu'une chose... Le Morny est derrière tout cela, j'en mettrais ma main à couper!

– Hum... résume Élisabeth: d'un côté, une secte de néo-vampires cherchant à conquérir l'empire par substitution de bébé; de l'autre, une clique de viveurs sans foi ni loi, avec un V. avéré et un petit lord plus bête que méchant, sans compter des complices probables aux Tuileries... Voilà qui semble donner raison à l'hypothèse des deux clans émise par Abraham...

– Je vais rôder du côté du palais, pour tenter de démasquer cet ignoble personnage...

Anaïs est résolue et convaincue de réussir. Sa détermination impressionne ses compagnes.

– Moi, je vais poursuivre mes investigations avec Prosper et ses deux amis – je les ai à ma botte, si je puis dire, car ils préfèrent lécher mes souliers de satin. Ils ne me cachent rien, et Pauline, ma femme de chambre, est un Argus doublé d'un Midas, fait Élisabeth.

– Dans ce cas, retrouvons-nous dès que possible, conclut la marquise en se levant... Ma chère Anaïs, vos havanes sont excellents, je reviendrai volontiers en fumer en votre compagnie.

Les deux femmes échangent un bien étrange sourire.

*

Tout à sa nature exubérante, et toujours plus ou moins en quête d'un en-cas, Jonathan effectue, sans se soucier du froid qui pince – il a toutefois coiffé une casquette à oreilles –, surtout en altitude, d'époustouffantes acrobaties aériennes au-dessus de la capitale. Cette nuit, il cabriole du côté des nouveaux quartiers, notamment l'embarcadère Saint-Lazare. Son vol le mène rue Saint-Georges, et au cours d'une pirouette particulièrement audacieuse une des médailles chiroptériennes

tombe de sa poche pour choir, par un hasard malencontreux, sur le crâne dégarni du conseiller d'État Désiré Hochebot. Que ce dernier n'a-t-il le chef couvert, en plein hiver? C'est qu'il est en train, le chapeau à la main, l'air doucereux, de se pencher vers une petite marchande d'épingles, une enfant transie que ses minces vêtements ne protègent guère des frimas et en laquelle il voit une proie idéale qu'il s'apprête à attirer chez lui.

Un hématome bleuit sans tarder sur la peau fine et jaunâtre, un peu semblable à celle d'une volaille à l'étal; Hochebot, très contrarié, lève la tête et aperçoit une silhouette, cape au vent, qui effectue un ultime looping ironique dans un grand éclat de rire à l'indiscutable accent new-yorkais. Diable! De la concurrence, il ne manquait plus que cela, et il est sûr de reconnaître, au rire, cet Américain qu'il a déjà croisé aux Tuileries, ce parvenu vulgaire escorté de cette affreuse bonne femme qui fricote aussi dans les orphelinats, la garce. Hochebot, furieux qu'on vienne piétiner ses plates-bandes, grince des crocs et jure de se venger.

Pour comble, quand Jonathan a disparu derrière un bouquet de cheminées et que Hochebot baisse enfin les yeux, la fillette s'est ressaisie et a disparu, se réfugiant au Clairon de Lorette, un débit de boissons où Gigi Patte-en-l'Air, la patronne, et mademoiselle Coco, la serveuse, lui versent un bol de soupe et lui déroulent une paillasse près du poêle en commentant les méfaits de leur voisin :

– Quel cochon! Mais il a de hautes protections... *là-bas*, fait Coco. Tous des saligauds et des voleurs, dans ce gouvernement. Leurs larbins ne valent pas mieux. Et cons, avec ça, mais cons!

– Garde ça pour toi, ma cocotte, les sbires de Badinguet ont l'oreille fine, répond Gigi, prudente, car née au temps de Louis XV et qui en a vu.

– Ça ne durera pas! Souvenez-vous des Journées de juin, patronne!

– Bon, l'autre n'ose pas venir ici montrer sa vilaine bobine, fait Gigi, détournant la conversation. On va fermer. Encore un bol, la gamine?

Hochebot, effectivement, n'ose pas venir au Clairon tenter de récupérer la fillette, il sait qu'il y serait reçu à coups de tisonnier. Et sa mauvaise humeur est encore renforcée par l'examen de la médaille. Une chauve-souris, pas de doute: y aurait-il de la concurrence *dans l'air*? Et il continue de rôder en vain de par les rues, avant d'aller se coucher, l'aube s'approchant et les balayeurs le considérant d'un drôle d'air, dans son beau cercueil capitonné de chez le bon faiseur.

*

La présence des Pereire dans la cave des Frères en Drakol a éveillé l'intérêt d'Anaïs, qui a eu l'occasion de faire un reportage sur les deux capitalistes et dont elle a apprécié l'esprit d'aventure et la rigueur. En se recommandant d'Enfantin, elle parvient à se présenter à leur bureau, déguisée en jeune saint-simonien (elle a pris soin de boutonner son gilet dans le dos, puisqu'elle sait par Élisabeth que c'est un signe de reconnaissance entre les adeptes; et, croyez-moi, ce n'est pas facile toute seule!).

Les deux frères la reçoivent en fin d'après-midi dans leur hôtel particulier. Le jour est tombé depuis plus d'une heure et la plupart des commis ont quitté leur établissement.

Affables, ils font asseoir le jeune Ernest Reniquant (Anaïs a trouvé piquant de brocarder le nom du philologue amoureux de sa cousine) sur une chaise matelassée de velours rouge, estampillé d'un discret cartouche à leurs initiales enlacées.

Anaïs a enlevé son manteau et s'arrange pour que les frères remarquent le curieux arrangement de son gilet.

– Ainsi, notre ami Prosper vous recommande à notre société, dit Émile. Nous ne l'avons pas vu récemment : se porte-t-il bien ? Toujours acharné à relier dans les plus brefs délais Paris à la Méditerranée par le chemin de fer ?

Anaïs, qui sait à merveille contrefaire les voix les plus diverses, bafouille quelques banalités où les mots « réseaux » et « fluide » reviennent comme des mantras. Cela met en confiance les deux hommes d'affaires.

– Et vous postulez pour un travail de commis dans une de nos succursales provinciales ?

– Je souhaite m'éloigner de Paris, à la fois pour parfaire ma formation comptable et... me remettre d'une peine de cœur assez douloureuse... Mais, rassurez-vous, pas au point de me faire négliger mon travail, bien au contraire ! Je compte me dévouer corps et âme à ceux qui auront compris que ma position, pour désespérée qu'elle paraît être, peut servir et leur ambition et la mienne – je m'épanche ainsi devant vous car je vous sais hommes de cœur autant que d'argent.

Isaac se penche, verse subrepticement une douzaine de gouttes d'une potion dans un verre d'eau qu'il avale d'un trait, l'air inquiet. Puis il ouvre un tiroir de son bureau, en sort un objet qu'il tient un instant caché derrière son dos et qu'il montre brusquement au prétendu candidat :

– Avez-vous déjà vu cette médaille ?

Anaïs réfléchit, subodore un piège :

– Je ne crois pas... Ah ! si, un jeune homme à une réunion l'a montrée subrepticement à un autre saint-simonien.

Les deux frères échangent un regard entendu.

– Il se pourrait, dit Émile, que nous vous engagions pour une mission de confiance. Votre situation particulière, sans

famille et sans attaches si j'ai bien compris, et votre désir de participer à de glorieuses entreprises, votre intelligence que nous devinons vive et votre tempérament porté aux matières aventureuses... N'est-ce pas ?

Anaïs hoche vivement la tête.

– ... Sans compter un dévouement et une discrétion absolus...

Nouveau hochement de tête approbateur.

– Voilà une rare convergence entre vos qualités exceptionnelles et nos plans, d'une envergure sans pareille. Avez-vous entendu parler des Frères en Drakol ?

Anaïs fait non de la tête.

– Une nouvelle philosophie, reprend Émile, qui souhaite étendre les principes de Saint-Simon au monde entier en s'appuyant sur des rituels très-anciens, dont nous avons pu mesurer l'efficacité. La médaille que voici, et que vous avez déjà aperçue, est le signe de ralliement entre les adeptes de notre nouvel ordre, qui ne contrarie en rien – nous tenons à vous en assurer – les principes de base de notre ancienne confrérie. Bien au contraire !

– Pour l'instant, le cercle des Frères en Drakol est restreint à Paris, et nous souhaitons l'étendre rapidement au reste de la France..., complète Isaac en sortant de sa poche une boîte à pilules.

– ... et vous feriez, nous n'en doutons pas, un ambassadeur d'une rare efficacité, conclut Émile. Vous nous adresserez des messages réguliers pour nous informer de vos démarches. Nous disposons d'un réseau de communications très-efficace. Par sécurité, toutefois, vous ne daterez pas vos messages. Hum... je propose que vous preniez, comme nom de code, «frère Marcel». Voici une liste de villes à conquérir... euh, à prospecter. Afin que nous puissions vous suivre dans vos déplace-

ments, utilisez leur rang d'ordre pour indiquer le lieu d'expédition des messages. Est-ce clair ?

Anaïs secoue vigoureusement la tête.

– Je suis très-fier que vous me confiez une telle mission. Je vais tout mettre en œuvre pour la réussir, croyez-le bien.

Isaac, pendant cet échange entre Émile et le jeune « frère Marcel », a sorti la photo du zouave Jacob et a marmonné deux ou trois incantations en latin, ou en judéo-portugais.

– Dernier point : nous effectuerons des dépôts de médailles pour chaque ville, dans un lieu discret. Vous en aurez ainsi une ample provision. Toutefois, n'hésitez pas à nous en réclamer si le stock se révélait insuffisant. Isaac, raccompagne notre jeune ami. À bientôt, donc.

Anaïs quitte l'hôtel particulier des frères Pereire et se dirige à pas rapides vers son petit logement de la rue de la Vieille-Lanterne, sans remarquer qu'elle est suivie par une ombre, discrète mais persévérante. Au moment où elle passe sous un lampadaire, nous reconnaissons cet étrange personnage vêtu de hardes immondes, et qui semble omniprésent. Mais Anaïs, toute à sa découverte, ne s'aperçoit de rien – ainsi Van Helse et Renan avaient raison : en conjuguant le pouvoir et l'argent, les V. cherchent à conquérir la France, puis à contaminer le monde !

8

– Venez, milord, vous ne le regretterez pas. Sainte-Bénigne est une institution très bien tenue. Vos petits culs londoniens, à côté...

– Ne soyez pas grossier, Hochebot, et ne parlez pas de ce que vous ne connaissez pas.

– Et puis question cous, vous m'en direz des nouvelles... Une blancheur, une tendresse... Du premier choix.

« Il s'exprime comme un tripier », songe le lord. Le conseiller d'État, lui, plonge profondément la main dans son pantalon et se gratte on ne sait trop quoi. Le lord songe qu'il ne voudrait pas de cet homme pour récurer ses écuries et il le considère avec mépris tout en laissant échapper presque à contrecœur :

– Ah, dans ce cas, nous festoierons !

Et Bargamoufle de se lécher les babines avec ostentation, tandis que l'autre pose une main moite sur son avant-bras et l'entraîne. L'Anglais frissonne.

La fumée du charbon se mêle à la brume du soir. Alors qu'ils sont parvenus à Sainte-Bénigne, dans le silence d'un quartier désert – mais sans aucunement deviner les deux capes virevoltantes qui claquent très haut au-dessus d'eux, car c'est l'heure de la patrouille américaine –, Hochebot va pour écarter le portier, Bargamoufle lui glisse dix francs au creux de la main, l'autre s'efface. Trois étages sommés de combles en pierre et brique datant de Louis XIII, de vastes cours plantées d'arbres, des fontaines,

des écuries, un porche profond: Sainte-Bénigne, l'institution pour jeunes filles nécessiteuses et de bonne famille, est un monde fermé au cœur de la capitale. Temps glacial, vent qui pince et fouette, feuilles mortes de la saison passée tourbillonnant encore. Ils traversent une cour puis ils entrent sans frapper dans le bureau chichement éclairé de la directrice, murs blancs, meubles noirs, qui dissimule prestement à leur vue les colonnes de chiffres qu'elle est en train d'additionner et pose son porte-plume:

– Monsieur le Conseiller d'État! Que me vaut l'honneur?

Mademoiselle Petitgeorges, la directrice, stricte robe brune, bonnet brun et nul cheveu ne s'échappant, sait ce qui lui vaut l'honneur. Elle connaît les habitudes du bienfaiteur de l'établissement. Les âges maximaux. Le détail de l'ignominie. Elle empoche sa gratification visite après visite. Elle couvre tout. Aucune trace qui puisse la compromettre: les linges sanglants sont brûlés dans la chaudière. Elle n'hésiterait nullement, si les choses tournaient mal, à faire un faux témoignage sous serment. Pour les faire taire, elle menace les fillettes de l'enfer, elle les bat, les prive de nourriture, les enferme. Elle empochera encore. Elle aime l'argent de façon abjecte. Et ce soir elle est ravie de voir survenir un deuxième larron, richement vêtu, du genre vicieux, un rouquin, qui peut rapporter gros.

– Pas de simagrées, chère mademoiselle. Monsieur est un touriste anglais, très généreux. Quant à moi...

– J'en ai une de douze ans qui vient d'arriver...

– Vous plaisantez sans doute. Voilà qui est bien trop vieux, allons. Douze ans, bientôt ses périodes, bouark, ah non pas *ce sang-là*..

– Dix?

Le crâne chauve de Hochepot luit soudain de transpiration sous les trois cheveux qu'il a peignés en travers, il plonge la main dans son pantalon et pousse un cri de rat en rut:

– Hi! Faites donc un effort. Huit, ça doit se trouver. Cinq ou six, ce serait mieux encore.

– Pas aujourd’hui, vous m’en voyez désolée, monsieur le Conseiller d’État, les petites classes ont congelé ces jours-ci. Impossible de descendre au-dessous de dix.

Hochepot a une moue :

– Admettons pour cette fois. Au fait, monsieur m’accompagnera pour cette... entrevue.

La Petitgeorges sonne un garçon de bureau, être grisâtre et asexué, redingote avachie et tachée, calotte de velours marron :

– Arnoul, allez chercher mademoiselle Hazzard, je vous prie.

L’être s’incline avec servilité et disparaît. Attente. Hochepot pianote nerveusement sur le dossier de sa chaise, Bargamoufle est aussi impassible et rouge que le lion de gueules des armes d’Angleterre. Apparaît une créature tout aussi grisâtre.

– Mademoiselle, conduisez ces messieurs au cabinet noir et amenez-leur la petite Iris. Vous les assisterez en cas de résistance de l’enfant.

La Hazzard s’incline en silence.

Une heure plus tard, Arnoul dépose dans un dortoir vide et glacé, qu’éclaire à peine un quinquet, le corps inanimé de la fillette, qui porte au cou deux larges trous noirs; le petit visage est étrangement paisible; le factotum soulève la jupe, voit les taches de sang séché au long des cuisses, hoche la tête. La Hazzard se dirige vers la chaudière avec un panier de linge ensanglanté. La Petitgeorges, qui n’a pas quitté son bureau et est en train de se persuader qu’il ne s’est rien passé, une fois de plus, compte une pile de pièces d’or. Hochepot, avec un rire sale, insiste sur le fait que la prochaine fois il ne veut pas d’une vieille, sinon il cessera tout paiement. Bargamoufle, après un

hoquet, se précipite dans la cour pour vomir d'un long jet le jeune sang de la petite Iris, qu'il n'a avalé que par snobisme, pour paraître au goût du jour, pour jouir de tous les plaisirs de la capitale, comme son rang le lui ordonne.

*

Les jardins des Tuileries, par une belle matinée froide. Soleil pâle. Un peu de brume flotte encore au-dessus du fleuve. La rumeur de la ville parvient, lointaine, roulement des voitures sur le pavé, des cochers qui crient, et une voix aiguë d'enfant : « Dattes d'Alger ! Mangez des dattes d'Alger ! »

La marquise de Las Maresmas se promène lentement, sur les épaules une étole de renard, à la main une ombrelle qu'elle fait tourner d'un geste machinal, le gravier crissant sous ses semelles fines, les traits empreints d'une profonde préoccupation : ces deux corps retrouvés dans le palais même indiquent sans détour que le mal progresse, que l'ennemi assoiffé campe désormais aux Tuileries et qu'à l'avenir il prendra de moins en moins de précautions – poussé par ses appétits, il tuera de plus en plus, mais il s'exposera également davantage.

Madame de Las Maresmas a manifesté son désir d'être seule, loin des vains bavardages, du ballet incessant de la domesticité, des simagrées des courtisans à l'échine souple qui sont en permanence à l'affût du moindre signe d'en-haut... Les lieux sont quasi déserts, à part quelques jardiniers qui travaillent au ralenti, l'un bêchant, l'autre émondant, taillant des buis, d'autres épandant du fumier à la fourche, d'autres encore, l'air inspiré, réfléchissant à la besogne à entreprendre en se grattant le menton.

Sans raison, elle s'engage dans un bosquet sombre, près du mur d'enceinte, s'assied sur un banc de pierre glacial, réfléchit,

soupire; elle s'inquiète pour Anaïs, qu'elle sait courageuse au point de prendre des risques insensés. Et elle ne veut surtout pas la perdre.

Elle soupire encore, soupir qui soulève sa poitrine, quand soudain surgit des profondeurs du bosquet un homme en blouse, coiffé d'une casquette, et surtout masqué de soie noire, qui se jette sur elle avec un halètement rauque, lui malaxe les seins et tente de soulever sa robe tandis qu'elle lui administre de vigoureux coups d'ombrelle qui s'avèrent insuffisants, car l'homme déchire son col, lui embrasse le cou en un baiser révoltant, couvrant la fine dentelle flamande d'une bave immonde, avant de tenter de la mordre, au cou bien sûr, en râlant et en murmurant des obscénités. Elle hurle, tente d'arracher le masque, qui est solidement attaché, tandis que l'homme en blouse ne lâche pas prise.

C'est alors qu'une apparition salvatrice, sous la forme d'un jardinier alerté, bondit sur l'agresseur, bêche en avant, lui en administrant en pleine poitrine des coups qui ne tardent pas à le mettre en fuite. La casquette est tombée, la marquise a entrevu un crâne chauve, la blouse est un peu déchirée, le jardinier a jeté sa bêche et s'est lancé à la poursuite du fuyard.

La marquise se rajuste, elle essuie la bave à l'aide d'un délicat mouchoir qu'elle jette avec rage dans le bosquet, elle a compris.

Anaïs – que nous avons reconnue sous l'habit de l'intrépide jardinier – s'élançait à longues foulées sur les talons de l'homme en blouse qui se dirige vers une des sorties des jardins, et elle va pour bondir et l'immobiliser quand, toujours masqué, il s'arrête brusquement, se retourne avec un rire sardonique qui découvre d'ignobles canines, et, avec une force insoupçonnable, lui lance un coup de pied au plexus avant de se volatiliser à proprement parler – par une porte de service dissimulée

derrière une charmille – tandis qu'elle reprend souffle. Une seconde plus tard, elle voit la blouse brune bondir au vol dans un omnibus, dérape sur des épiluchures, se tord le pied et saute à son tour dans un fiacre au cocher soupçonneux – « Suivez cet omnibus, l'homme! – Paye d'abord! ».

Tiré par de pauvres canassons, l'omnibus se dirige lentement vers le nord et passe les boulevards. Par chance, l'homme en blouse brune saute devant elle, toujours en marche, rue Saint-Georges. Il a enlevé son masque mais elle ne peut distinguer son visage tandis qu'il s'engouffre dans une cour.

La belle maison flambant neuve, à la façade blanche ornée d'angelots, est protégée par un concierge très-arrogant :

– On n'aime pas ceux qui espionnent, par ici, allez dégage! Retourne à tes rosiers, jardinier de mes deux! Et toi, Bouche-Trou, qu'est-ce que tu as à rôder encore dans le quartier? Fous-moi le camp, et plus vite que ça!

– Quel chien, ce concierge, hein la petite dame?

Anaïs se retourne. Un mendiant qu'elle n'avait pas remarqué, accroupi contre un mur, lui décerne un sourire édenté. Il ne sent pas très bon.

– Comment cela? Quelle dame?

– Si vous croyez que j'vois pas vos boucles qui dépassent! À d'autres! Vous devez avoir une bonne raison de vous faire passer pour un homme, non? Donnez-moi dix sous, et je vous en raconterai des choses... Aussi vrai que je m'appelle Bouche-Trou, poursuit-il.

– Vous n'avez pas l'air d'apprécier ce concierge...

– J'ai fait six mois de cabane par sa faute, ce maudit fils de garce. Il a prévenu son patron, qui m'a fait coffrer pour mendicité. Soi-disant que je déparais la rue. Mais je passe toujours ici pour aller à mon emplacement, vers la nouvelle gare. Alors là, un sacré bon emplacement.

– Qui est ce propriétaire ?

– Oh ! un gros rupin, qu'il est même conseiller de je ne sais quoi, et avec ça un nom ridicule, Hocheput je crois.

Anaïs donne cent sous au mendiant, en cinq pièces de vingt qui l'illuminent :

– Et à ce qu'il paraît qu'il fréquente là-bas, chez le *petit neveu*, il a des protections... Parce que sinon il a des goûts... que c'est pas un secret dans le quartier.

Bouche-Trou fait claquer sa langue avec emphase :

– Mais vous avez été généreuse, allez, vous m'portez bonheur, j'vous paye un verre chez Gigi. Et après, j'vous f'rai un bon massage : vous m'avez l'air endolorie du dos... Ça s'ra toujours mieux qu'd'aller chez c't'escroc d'zouave Jacob !

– Mais non, je vous en prie...

– Allez, faites pas de giries, faut que j'commence à boire vos cent sous, pas vrai ? Et puis chez Gigi Patte-en-l'Air c'est vraiment le meilleur mastroquet du coin. Alors avant qu'on y soye j'm'en vais vous dire... que le Hocheput il aime les petites filles, et puis encore comme qui dirait téter le sang ça l'excite, ce saloplaud, mais avec ses amis *là-bas* il ne risque pas d'en-nuis... Allez, venez.

Anaïs a l'impression d'avoir touché le gros lot à une loterie. Mais elle ne veut pas avoir l'air trop intéressée par les médiances du mendiant :

– Pourquoi on l'appelle Patte-en-l'Air, votre Gigi ?

– Parce qu'autrefois elle était pas farouche... Mais c'était au moins du temps de Napo... ou de Robespierre ! Sûr qu'elle en a épongé, à l'ombre du Rasoir national ! C'était fête tous les jours dans les buissons ! À la culbute ! Mais moi j'étais pas né...

Car Bouche-Trou, qui après une vie de misère et de petits verres paraît quatre-vingts ans, n'en a que la moitié.

*

[Sans date, ville 1] **Mémo du frère Marcel aux frères Pereire.**

Première mission infructueuse. Population soupçonneuse. Ai dû interrompre un échange prometteur cause arrivée police. Trois médailles placées chez un antiquaire (je le soupçonne de vouloir les revendre comme objets de collection).

Réponse des Pereire.

Restez vigilant. Nos ennemis sont puissants et difficiles à détecter. Ne vous découragez pas de cet insuccès relatif.

*

Aux Tuileries. Un discret boudoir dans une partie peu fréquentée de l'aile gauche du palais. Deux hommes discutent à voix basse dans une alcôve séparée de la pièce principale par une lourde tenture, qui ne ferme pas complètement. Par le jour ainsi ménagé, on devine des corps féminins sur un sofa, au centre de la pièce. Nus. Plus ou moins enlacés. Fumées d'encens, d'opium peut-être. Dans le retrait, confortablement installés dans des fauteuils tendus de velours rouge, les deux hommes conversent tranquillement tout en fumant des havanes. On reconnaît Morny, le demi-frère de l'empereur, et on fait plus ample connaissance avec le conseiller d'État Désiré Hocheport, un vilain bonhomme avec qui Morny partage bien des turpitudes.

– N'ayez crainte, le ministre de l'Intérieur est un arriviste que je tiens par... ah ah. L'enquête sur ces deux morts suspects n'ira guère loin. Un rôdeur, qui aurait réussi à franchir le guet, surpris par la fille de cuisine au moment où il allait mettre dans sa besace des petites cuillers en argent...

– ... En or, s'il vous plaît, en or!

– Vous avez raison, dans la maison de l'empereur, pas de

métal blanc! Donc, la fille veut l'intercepter, il la menace avec un couteau, l'attire dans un coin (elle est jolie), la viole...

– Hum... il n'y a pas eu émission de sperme, vous savez bien que je...

– Ah oui, donc, ne parvenant pas à la violer, la perce avec un égorgeoir; elle se vide de son sang. En s'enfuyant, le malfaitteur tombe sur ce malheureux valet qui, lui aussi, cherche à l'arrêter, et se fait proprement saigner.

Les deux hommes s'interrompent. Glissent un œil dans la pièce principale; les filles commencent à bouger, les unes sur les autres, très lentement.

– Ces dames se réveillent. Il va falloir y retourner. Elles m'épuisent, dit Morny, d'une voix lasse.

– Au fait, vous ne connaissiez pas un bon fabricant de médailles?

– Pourquoi, vous vous lancez dans la ferblanterie religieuse?

Hochebot essuie la sueur qui coule en permanence sur son front. Deux canines se découvrent un instant, mornes chicots jaunâtres et tartreux qui l'obligent à baver continûment.

– J'envisage plutôt des copies de médailles anciennes, en plâtre bronzé.

– Ah! dans ce cas, je peux vous recommander le professeur Rongne...

Morny s'interrompt. Une quinte de toux qu'il dissimule sous un rire rentré.

– Un escroc de haute volée, mon cher! Mais cela ne devrait pas vous déranger outre-mesure, n'est-ce pas?

Hochebot crachote un « hummm » ni affirmatif ni négatif.

– Escroc, reprend Morny, mais non dépourvu de talents, loin s'en faut: il serait capable de vendre des selles en forme de pal à des uhlands en leur faisant croire que c'est un traitement contre les hémorroïdes.

Les deux hommes rient grassement, tandis que, dans la pièce principale, les filles se meuvent gracieusement en une sorte de chorégraphie rêveuse.

– Bref, je le tiens... lui aussi par les couilles, si je puis m'exprimer ainsi. Une vilaine affaire de faux en écritures comptables alors qu'il avait en charge la campagne présidentielle de mon frère. Il aurait détourné un million de francs-or.

Hochepot émet un sifflement admiratif.

– Garçon de ressource, comme vous vous en rendez vite compte, il m'a tout de suite proposé – quand je l'ai démasqué – de dédommager le prince-président en montant une société chargée de percer un canal entre le lac Lagoda et la mer Baltique. Mon frère, assez sensible aux idées saint-simoniennes comme vous le savez, a été enthousiaste; il a non seulement effacé le «petit malentendu financier» mais rassemblé un important capital pour l'entreprise. Le «professeur» Rongne (dont le titre est aussi fantaisiste que le personnage) s'est bien sûr évaporé dans les brumes septentrionales avec les fonds. Un géographe connaissant bien ces régions a expliqué à mon frère que le lac comporte déjà un débouché sur la Baltique: la Neva.

Les deux hommes se recueillent un instant: une sorte d'hommage à l'extrême culot du professeur? Morny poursuit:

– Rongne a commis l'erreur de revenir en France après avoir créé une société d'édition francophone à Saint-Petersbourg. Un fiasco retentissant, où le tsar lui-même aurait engagé plusieurs millions de roubles... Notre homme, décidément insaisissable, a réussi à échapper à la police secrète de «Nicolas la Trique», ce bon souverain n'étant pas réputé pour sa clémence. Il a été arrêté à la frontière helvète, alors qu'il essayait de passer en France des Bibles protestantes imprimées une page sur deux. J'avais donné ordre, en cas d'arrestation, de me l'amener dans les plus brefs délais, et secrètement. On ne gâche pas un talent

pareil, même s'il faut éviter toute alliance directe avec Ronan la Poisse, comme on le nomme dans le milieu des escarpes, où il a laissé quelques souvenirs douloureux (plusieurs de ses anciens associés prennent des vacances à Cayenne; d'autres se reposent, définitivement, au Père-Lachaise). Je lui laisse la bride sur le cou, mais la resserre quand j'ai besoin de lui. C'est un garçon entreprenant, qui a mille idées à la minute: si on le laissait faire, il ruinerait l'Angleterre et l'Allemagne en moins d'un an.

Nouveau silence. Morny prend soudain conscience de la présence des courtisanes les invitant par de grands gestes à les rejoindre sur les rives de Cythère. Écrasant son cigare du pied sur un magnifique tapis persan, il se hâte de conclure:

– Actuellement, je l'emploie, avec profit, à la diffusion de médailles miraculeuses, dont le zouave Jacob assure l'écoulement en plus de ses portraits thérapeutiques – portraits sur lesquels je touche également un bon pourcentage. Je pense que Rongne vous sera d'une aide précieuse. Vous pouvez entrer en contact avec lui, de ma part, par le zouave Jacob.

Morny regarde fixement son interlocuteur:

– Pour notre «petite affaire» de morts suspectes, n'ayez crainte. La fable est bancale, certes, mais nous n'aurons sans doute même pas besoin de la servir. Ah! j'ai ouï-dire que la marquise de Las Maresmas – Dieu, s'il existe, nous préserve de ces suffragettes en dentelle – aurait été agressée cet après-midi dans un bosquet des Tuileries. Tout de même, essayez de vous réfréner quand vous êtes au palais! Des marquises maintenant! Pourquoi ne pas sucer l'Eugénie pendant que mon frère essaie de lui glisser un polichinelle dans le tiroir? Allons, ce ne sont pas les miséreuses qui manquent dans Paris. Ou faites-vous limer les canines chez un spécialiste.

Les deux hommes, bras dessus bras dessous, rejoignent ces dames, qui leur ouvrent le cercle des béatitudes tarifées.

*

Par une nuit où le froid de l'hiver redouble, c'est la belle et hautaine mère supérieure que la si timide – à l'état d'éveil – sœur Léonice visite en songe et avec laquelle elle se livre à des jeux enflammés. Car la recluse ne convoite jamais, même en rêve, de brutaux phallus, des cyclopes noueux et violacés – dont elle ignorera à jamais le velours – prêts à laisser échapper leurs centaines de millions d'animalcules, non, de cela elle ignore tout, elle a vu des chiens collés et cela l'a dégoûtée, elle a entendu des chats en chaleur et a eu l'impression que ces cris d'amour étaient des cris d'égorgeement. À la douce Léonice le con délicieux et parfumé de ses jeunes compagnes suffirait – sans parler de celui de madame Ninon, désormais inaccessible, la bienfaitrice de Sainte-Marguerite ayant cessé ses visites depuis quelque temps – et comme cette nuit elle aimerait entendre râler de plaisir sous ses mains, sous sa langue, la lointaine et hautaine supérieure!

Elle se réveille au plus profond de l'obscurité, et, serrant les dents pour étouffer ses gémissements, son désir aimanté par la supérieure, se donne du plaisir à n'en plus pouvoir avant de se rendormir, ses traits réguliers empreints d'une expression angélique.

9

Rue du Temple, en fin de journée. Bousculades sur le pavé gras où chacun évite de son mieux le fétide ruisseau qui coule au centre de la rue, cris des rémouleurs, des marchands de peaux de lapin, chacun poussant le sien : « Noix vertes ! Cassez ! Brisez ! », « Images ! Marchand d'images ! », « Vi... trier ! V'là l'vi... trier ! » ; des cabaretiers hèlent les passants, des gamins se faufilent en portant sur la tête des paniers de pains ou de pâtisseries, des viandes en sauce, des pyramides de fruits. Un cocher, à grand renfort de cris et de claquements de fouet, tente de se frayer un chemin tandis que des mendiants s'agrippent aux portières. Un aveugle chante une rengaine déchirante, conduit par un garçonnet qui tient la sébile. Quand soudain, dans la cohue, un vidangeur loqueteux portant sa tinette renverse quelques gouttes d'un liquide nauséabond sur le manteau d'un passant.

– Dites donc, l'homme, vous pourriez faire attention !

– Eh toi le bourgeois, va te faire lanlaire ! Môssieur est bien délicat ! Joli cœur ! Va te faire tartiner de musc chez tes gaupes !

– Grossier personnage ! Fi !

Les deux hommes se dévisagent avec animosité, le vidangeur prêt à en venir aux mains, l'autre ennuyé de cette altercation, avant de sursauter :

– Nénesse !

– Phéllisson !

Et ils tombent dans les bras l'un de l'autre – le vidangeur

ayant préalablement déposé sa tinette dans une encoignure. Ils se sont reconnus : Ernest Renan, Félix Lardennais – un comble que de s'appeler Lardennais pour un « bon Breton », mais passons.

– Raconte-moi, lance Renan : la dernière fois que nous nous sommes vus, nous usions nos fonds de culotte au séminaire de Tréguier, dans notre chère Bretagne. Alors, toi non plus, tu n'es pas devenu prêtre...

– Si fait.

– Pourtant...

– Pourquoi est-ce que je passe mes journées à trimbaler de la crotte ? Eh bien c'est très simple, mon vieux Nénesse : je gagne ma vie.

– Mais tu viens de me dire...

– As-tu jamais entendu parler de l'espèce maudite des prêtres interdits ? Tu en as un devant toi. Pas un sou vaillant, ne pouvant enseigner, rejeté par ma famille comme si je sortais de l'enfer dans une vapeur de soufre, même pas autorisé par la loi à me marier – d'ailleurs qui voudrait de moi ? Une chiffonnière ? –, j'en ai été réduit à cela. D'autres sont devenus porteurs d'eau, balayeurs, écrivains publics, voire correcteurs d'imprimerie pour les plus chanceux. D'autres volent, vont au bagne, rarement il est vrai... Triste sort que le nôtre. Mais toi tu as l'air d'avoir réussi, tu es gras et prospère. Eh bien adieu.

Il a un rire amer et va pour reprendre brusquement son chemin. Renan, abasourdi, le retient par la manche, « Non, ne disparais pas, Phéliston, attends ». Car Lardennais et lui étaient très liés du temps de leur adolescence passée dans la bigote cité de Tréguier. Renan, brillant sujet, rafflant tous les prix, promis à un bel avenir, Lardennais plus habile à dénicher les oiseaux et à dissimuler des hannetons dans les poches de ses camarades qu'acharné à piocher ses versions latines. Ils étaient pourtant

inséparables. Puis à l'âge de quinze ans Renan, distingué par ses maîtres, avait quitté la Bretagne pour Paris et ils s'étaient perdus de vue.

Le philologue, atterré, a l'impression que la vie, impitoyable, a déjà presque broyé cet homme de trente ans – ils ont le même âge, bien sûr – jadis promis au sacerdoce, aujourd'hui couvert de gadoue. Il se trompe. Félix Lardennais se ravise :

– Bon, je ne fais pas la mauvaise tête. Nénesse, allons assécher une fillette ou deux. Mais il faut que je finisse ma livraison. Tu as dix minutes ?

– Pour toi, j'ai tout mon temps, Phéliston.

– Alors, attends-moi chez le père Mimile, tu vois l'enseigne Aux Bons Enfants, commande une chopine de vin rouge, j'arrive. Sur mon compte, hein.

Renan entre chez le mastroquet. Les tables et les bancs sont noirs de crasse, les murs et le plafond, noirs de suie, la salle est envahie par une épaisse fumée de mauvais tabac, une souche rougeoie dans une cheminée en ne chauffant pas grand-chose, il est bien vêtu et des hommes en blouse le regardent, une ou deux poissardes ricanent, lui ne fréquente jamais ce genre d'endroits, au reste il ne boit presque pas, il s'assoit dans un coin, tente de se faire oublier, commande la chopine. Le père Mimile est un colosse bougon d'une cinquantaine d'années, aux cheveux gris et au gros nez, qui prend ce visiteur pour un bourgeois venu s'encanailer, qui préfère les servantes, même sentant l'eau de vaisselle, aux horizontales plus apprêtées, et il le considère avec un dédain mal dissimulé, pour se dérider quand Lardennais fait son entrée :

– Ah mais c'est un ami à toi, Félix, il fallait le dire. Vous auriez dû vous présenter, monsieur, moi je vous prenais pour n'importe qui.

Il vient broyer la main de Renan et trinque avec les deux

hommes avant de regagner son comptoir. Cette fois, c'est Lardennais qui questionne :

– Mais toi ? J'aurais juré que tu avais déjà une belle cure et que tu avais oublié les amis...

– Non. J'ai quitté tout cela. Je ne m'y retrouvais plus. Le doute a tout emporté ! Plus rien ne tenait. Trop d'incohérences. Des textes prétendument révélés qui n'étaient que des apocryphes, des invraisemblances...

Il baisse la voix :

– Le Christ n'était qu'un homme, crois-moi. Alors tout est passé par-dessus bord. Et me voilà professeur.

Un grand geste de la main balaie l'air autour de lui. Il a à peine trempé ses lèvres dans le vin épais, mais, pendant ce temps, Lardennais a terminé la chopine et le père Mimile, de lui-même, en a apporté une autre. Bien sûr Renan, qui grille de curiosité, ne peut demander à son camarade pourquoi il a été frappé d'interdit.

– Et moi vidangeur ! Devenir porteur d'eau serait un bond de géant sur l'échelle sociale !

– J'aurais peut-être quelque chose à te proposer...

– Attention, Nénesse ! Si tu veux me faire la charité, je sors d'ici à l'instant et nous ne nous reverrons plus jamais, cette fois.

– Il n'est pas question de cela. Fais-moi confiance. Pour autant que je me souviens, tu t'intéressais à l'occultisme ?

– Je m'y intéresse toujours. La pierre sera bientôt à ma portée...

– Quelle pierre ?

– Rien.

– Tu ne recherches tout de même pas la pierre philosophale ?

– Je n'en suis pas là !

– Tu sais qu’il se passe d’étranges choses dans Paris...
reprend Renan.

– Je le sais.

– Tu as ton idée là-dessus ?

– J’ai mon idée.

– Mais ce n’est pas le lieu pour en parler.

– Tu vas me fâcher ! Pas le lieu ! Les Bons Enfants sont le meilleur rade du quartier et Mimile est un frère. Jamais il n’a donné un client à la rousse, ce n’est pas faute pourtant d’avoir été tarabusté par ces fils de garce.

– Ce dont je souhaite t’entretenir est vraiment confidentiel.

Renan griffonne son adresse sur une page qu’il arrache à un carnet :

– Tiens. Notre affaire n’attend pas. Viens vite. Demain ?

Lardennais hoche la tête et se lève en laissant cinq sous sur la table :

– J’ai encore des tinettes à aller vider ce soir. Et demain j’ai du travail pour quatorze heures. Je n’ai pas de salaire qui tombe, moi. Je te ferai signe quand j’aurai un moment, Nénesse. À bientôt.

*

Telle une princesse des *Mille et Une Nuits* faisant des emplettes dans les souks de Bagdad, Ninnah, l’œil de velours, chemine à petits pas précieux dans le quartier des Halles, suivie du fidèle mamelouk Al-Qâsim portant un empilement de paquets.

Elle se moque bien du pittoresque des montagnes de pommes de terre, de choux, de raves, de carottes, d’oignons, de pommes, de noix, des alignements de fromages odorants qui sont parfois prétexte à altercations : « De quoi, i’ sent l’entre-

cuisse, mon maroilles? C'est ma main sur ta goule que tu vas sentir, ouiche!»

Bientôt Ninnah arpente les allées qui la captivent, les allées sanguinolentes, où la chair morte à la fois l'attire et la révulse. Les plans d'infiltration chez les saint-simoniens, de mainmise sur la ville, de conquête du monde sont à cet instant estompés dans les lointains, car la chaleur lui monte au visage et c'est de la chair vivante qu'il lui faut, tout de suite: son attention est attirée par une tripière qui trône sur une estrade. À la lumière assez vive que donnent des becs de gaz, la boutique offre un tableau saisissant où sur les blouses blanches de la femme et de ses commis et sur le carrelage immaculé tranchent les rouges vifs ou éteints, les roses striés d'écume des poumons d'agneau, les pourpres des cœurs de bœuf et des foies de cochon, les roses nacrés des intestins, les circonvolutions des cervelles d'agneau, sur lesquels en contrepoint de longues lames et de larges hachoirs jettent des éclairs bleutés – Ninnah se passe la langue sur les lèvres, respire plus fort, n'entend plus le vacarme des Halles. Notre V. d'outre-Atlantique, dont les sens émoussés par des siècles de débauche ont souvent besoin de stimuli renouvelés, est soudain très excitée par la grosse femme vulgaire, dont elle devine les seins mous, le ventre affaissé, les veines bleues qui saillent, le poil malsain et rare – et dans le regard bovin de laquelle se lit un consentement muet à l'innommable. Au signal, imperceptible, de sa maîtresse, Al-Qâsim négocie à grand bruit des rognons blancs – de la couille de taureau pour les braves! Il insiste sans fin –, tandis que Ninnah fixe un regard hypnotique sur le cou à étages de la tripière, dont elle s'approche lentement sans un mot. Les commis sont tous affairés autour du bruyant mamelouk, et la grosse femme, tétanisée, se renverse sur son siège, les jambes écartées, la bouche entrouverte, offrant son laid cou au Baiser. Tournant le dos à

la rue, Ninnah maintient fermement la femme de ses doigts d'acier, puis sourit tendrement en découvrant ses admirables canines de vieil ivoire – la tripière exhale un râle de jouissance – et les lui plante dans le cou, lui pompant un bon demi-litre d'un sang vicié, sans bien sûr lui injecter de fluide, faveur réservée à des victimes de choix. Le mamelouk a conclu son emplette, Ninnah rejette loin d'elle la femme, pantelante, avec un soupçon de dégoût, les commis recommencent à hacher de la tripaille, et à l'instant la princesse orientale et son mamelouk se sont fondus dans la foule, invisibles.

Invisibles pour tous sauf pour Anaïs, qui, elle aussi en blouse blanche de tripière, la mine innocente, touille du sang dans un baquet, mais un peu trop loin de la scène du drame, et ne peut intervenir, car tout s'est joué en deux minutes; la jeune femme peste, mais la piste est chaude. Et pour Jonathan, qui se doute de quelque chose, et, en proie à la jalousie – il n'imagine que trop bien les loisirs féminins de son égérie, allant jusqu'à penser que le mamelouk était un «moindre mâle» –, en oubliant lui aussi ses plans mégalomaniques, volette au-dessus des Halles, de fort méchante humeur, décrivant des figures virtuoses, une main sur sa chevelure de jais, en cherchant quelque proie dans laquelle planter dans le même mouvement en haut sa denture et en bas son vit, un fort de la Halle serait idéal, à défaut un apprenti conviendrait, par exemple un jeune charcutier engraisé par ses rapines de rillettes, voire un simple garçon boucher rouge de ce sang qu'il absorbe par porosité... Sa cape claque dans un coup de vent, il s'autorise un looping, il grommelle, et pourquoi pas une jeune fleuriste timide et rougissante, le sein menu, la cuisse bleuie de froid, un peu tubarde?...

Les pas de Ninnah l'ont menée vers Saint-Germain-l'Auxerrois, en face des fossés du Louvre, où malgré le froid qui pince Minette la vieille bouquetière est fidèle au poste. Son visage parcheminé couvert d'une épaisse couche de fard, le rouge appliqué un peu de travers sur les lèvres, car elle n'y voit plus très bien, le pourtour de ses yeux chassieux noircis au Kohol du harem, la meilleure marque – pour se faire belle elle ne lésine pas –, ses rares cheveux teints et frisottés, la vieille est artificieuse, malgré ses mains déformées par l'arthrose, et on la croirait toujours prête à lever un client pour aller l'éponger vite fait derrière un confessionnal.

Ninnah l'observe de loin, et Al-Qâsim, lui, de derrière sa pile de paquets, considère sa patronne avec le regard d'un bon toutou fidèle – et bandard. Minette est campée sur ses talons de façon provocante, évoquant plus la courtisane qu'elle a été à une époque reculée – et qu'elle est restée, affirment beaucoup de racontars non dénués de fondement, comme on l'a vu – que la pauvre qu'elle est devenue. Elle n'a en cette saison que des fleurs de serre, tulipes, pivoines, pervenches, aussi des fleurs séchées, et pourtant la pratique se presse, uniquement des messieurs malgré le cri « Fleurissez-vous, mesdames! » :

- Pour ces trois-là, je vous fais un prix, quarante.
- Quarante francs? C'est du vol!
- Adressez-vous ailleurs, maître...
- Chut, pas si fort...
- Alors, vous prenez ou pas?

Le notaire, qui pour ces emplettes particulières s'est affublé d'une redingote râpée et a coiffé une casquette de laine brunâtre à longues oreilles, examine encore à la dérochée les trois daguerréotypes, qui représentent une robuste fille de ferme, nue, musclée et velue, le chignon en bataille, copulant

avec un garçon moustachu, en maillot à rayures, qui arbore un sourire fat, d'abord le chevauchant sur une large table de cuisine, puis prise en levrette dans la même cuisine, enfin debout contre un mur. On entrevoit une botte d'oignons pendue au plafond et un seau de lait. La vie saine.

– C'est pas net...

– Comment ça, c'est pas net? Avec un temps de pose d'une demi-heure? Je voudrais vous y voir, vous! Si vous préférez j'ai autre chose. Uniquement des jeunes personnes, à la manière de la Grèce antique, mais sans trop de draperies, et aussi des « efferbes » comme on dit.

– Faites voir...

– Dépêchons, j'ai du monde qui attend.

Car Ninnah et le mamelouk se sont approchés.

Le tabellion honteux glisse deux napoléons à la vieille et s'esquive avec les trois vues dans une enveloppe de fort papier. Approche un autre client, un curé en civil reconnaissable à une lieue.

– Ah! monsieur l'Abbé! C'est la Providence qui vous envoie!

– Tais-toi, drôlesse, ou je te fais boucler. Toi et ton sale commerce.

– Vous y venez tout de même, à mon sale commerce.

« Hypocrite. Tous les mêmes », siffle-t-elle entre ses dents. L'apparition d'un sergent de ville qui vient battre la semelle à proximité, triturant ses pointes de moustache d'un air prétentieux, considérant tout le monde d'un œil noir, fait remettre les fleurs très en évidence sur le dessus du panier. Dès qu'il a tourné le coin de la rue :

– Et plus jeune, vous auriez?

– Mais ils ne sont pas bien vieux, ces modèles... fait l'octogénaire.

– Plus jeunes encore...

– Vous voulez dire... des enfants! Ah non, monsieur l'Abbé, ça c'est dégoûtant, je fais pas, mais j'ai des « efferbes », si que vous voulez.

Mais le raticchon a déjà disparu dans la direction de Notre-Dame. La vieille s'étale à la dérobee un pouce de rouge sur la trogne et reprend, à l'intention de Ninnah, qui n'est pas dupe et la considère d'un œil perçant :

– Fleurissez-vous, mesdames, fleurissez-vous!

Avant de glisser à Al-Qâsim :

– Je suis sûre que tu es vigoureux, toi, tu vois ce que je veux dire, même si tu n'es pas un apollon. Est-ce que cela te plairait de poser pour un artiste? Si ta maîtresse en est d'accord, bien sûr.

Minette baisse la voix et souffle à la belle dame, qu'elle a flairée sur-le-champ comme une irrégulière :

– Je suis sûre qu'il est monté comme un bourricot, votre espèce de Turc, et qu'il ne renâcle pas à la manœuvre. Ou je me trompe?

Ninnah a un rire de gorge :

– Vous me plaisez bien, vous! Oui, je pourrais vous le louer, ce serait amusant... Mais je devrais être présente dans l'atelier de l'artiste. On ne surveille jamais assez la domesticité.

Et elle s'éloigne, suivie du mamelouk qui grogne qu'à la tour il n'a pas tant de distractions et qu'il voudrait bien poser pour des artistes.

– Dépêche-toi, animal! Il faut que je me prépare pour ce soir.

– Avec toutes les jolies robes et les chapeaux merveilleux que je porte, Maîtresse Ninnah, vous serez la plus belle du bal.

Ninnah se tourne vers le factotum avec un sourire ambigu :

– Toi, tu as quelque chose à me demander...

Le contrefait coptophone se tortille, mettant en danger la pile de paquets qui le dépasse de deux bonnes têtes.

– Fais donc attention, crétin! Si c'est pour les faire tomber dans la crotte, c'est inutile de me complimenter sur mes achats, râle Ninnah.

Mais sa colère est feinte... Emmener son domestique aux Tuileries? Voilà qui pourrait se révéler piquant. Et faire râler Jonathan, en ce moment de brouilles fréquentes, n'est pas pour lui déplaire.

– Tu voudrais bien nous accompagner, garnement! Et reluquer les belles toilettes... Peut-être même sous les toilettes?

Elle lui pince durement le falzar. L'autre couine mais maintient, envers et contre tout, l'équilibre de la pile.

– Oh oui, Maîtresse Ninnah... Et je pourrais écouter les bavardages des domestiques... et vous apprendre des choses intéressantes...

– Tout en perforant quelque soubrette sans défense, vieux saligaud! ronchonne «Maîtresse» Ninnah, en proie à une jalousie déplacée étant donné le statut très inférieur du mame-louk.

Celui-ci, finaud, ne commente pas. Mais affiche un sourire satisfait. À claquer. Ninnah se retient. Ce n'est pas le moment, avec tous ces paquets en équilibre instable. Et d'ailleurs ils arrivent au pied de la tour.

*

Les ors. Les lumières. Les candélabres au gaz. Il y a fête aux Tuileries. Monsieur et madame Badinguet reçoivent. Le public est mélangé. Ce n'est plus la démocratie, et pas encore vraiment l'empire. On reconnaît Morny, très entouré. Les frères Pereire – Isaac se verse régulièrement dans le gosier une rasade

d'une fiole qu'il sort d'une poche de son habit, et contemple la photo du zouave Jacob pour une incantation expresse. Hohepot glisse comme une anguille, frémit en découvrant le cou d'une duchesse (authentique) et la nuque d'un prince (d'empire); il sue abondamment, dégage une odeur sui generis des plus déplaisantes. Les gens s'écartent. Il grince des dents; apparition très fugitive d'une canine sur des lèvres retroussées.

Madame de La Hague et le comte Madoff sont au cœur de toutes les conversations, l'objet de tous les regards: la première surpasse en beauté les femmes présentes, même la marquise de Las Maresmas. Les hommes sont fascinés; elle sourit à chacun, un sourire, où ne rôde nulle canine assassine, qui est promesse d'enchantements inouïs. Quant à Jonathan, sa prestance séculaire fait merveille auprès de cette noblesse de fraîche date, de ces boutiquières enrichies et de ces parvenus dont la morgue sent la fripe. Les uns le toisent avec mépris, les autres sentent bouillonner en elles un sang qu'elles ignoraient si pétillant – et dont elles seraient bien surprises d'apprendre qu'il constitue un festin de choix pour la créature qu'elles regardent avec des yeux de limandes mortes d'amour.

Al-Qâsim rôde dans les cuisines, dans les couloirs réservés aux domestiques, dans les antichambres où se discutent d'après affaires entre capitalistes: la rénovation de Paris, la création de réseaux de communication modernes, la mise en place d'une puissante industrie capable d'alimenter tous ces grandioses projets se négocient entre fauves de la modernité, en termes feutrés mais tranchants comme des rasoirs. Et tout cela au prix de la misère des travailleurs, dont on sait ici rire cyniquement, et de l'enrichissement sans frein des entrepreneurs. Al-Qâsim, dont on serait surpris d'apprendre qu'il a lu le *Manifeste du parti communiste* d'un jeune socialiste allemand, et dans la langue originale qu'il maîtrise, déchiffre l'histoire à venir au

travers des fumées de cigare. Mais, s'il rôde pour le compte de sa maîtresse chérie – et il sait se rendre invisible grâce aux techniques apprises quand il était adepte de Tôt-Draa –, il n'oublie pas de pister pour son compte les soubrettes rieuses qui se dépêchent vers d'énigmatiques destinations. L'une, à l'embonpoint appétissant, passe à proximité. Il l'attrape par un bras, souffle à son visage une poudre magique destinée à lui faire voir son ravisseur sous les traits d'un prince des *Mille et Une Nuits*, la traîne dans un cabinet poussiéreux et l'entreprend sans tarder – la fille, sous l'emprise de la drogue, se laisse ramoner par le vit monstrueux et ne tarde pas à pousser des rugissements de plaisir qu'il essaie d'étouffer d'une main velue.

Lord Bargamoufle, onzième du nom, tente sa chance auprès d'un garde en uniforme, dont il aimerait connaître intimement le sabre de chair. Peine perdue: l'autre est muet, ou ne comprend pas son mélange d'anglais et de français. Peut-être n'est-il tout simplement pas intéressé. Son maintien est irréprochable. Dépité, le petit lord s'éloigne, erre dans les couloirs à la recherche d'une proie facile.

Il entend le cri, bref mais intense, de la soubrette – Ninnah et Jonathan, le couple vedette de la soirée, également, grâce à leurs oreilles hypersensibles. Sans se concerter, puisqu'ils ne se connaissent pas, les Américains et l'Anglais convergent discrètement vers le lieu supposé du cri. Ninnah et Jonathan flairent un concurrent perforant une victime sans défense; Bargamoufle, une opportunité de développer ses contacts sociaux dans ce pays aux mœurs si bizarres. Il arrive le premier sur les lieux, voit la soubrette errer dans le couloir, la démarche chaloupée, ébouriffée et dans une tenue plus que négligée.

Le lieu est mal éclairé; la proie tentante pour un apprenti vampire. Il fond sur elle, tente de la mordre au cou, et, dans sa précipitation, croque la médaille de la Vierge pendue à une chaînette que le désordre amoureux a fait pivoter sur le côté. Il s'y casse une canine (une vraie). La fille s'enfuit. Les Américains, qui ont tout vu, s'approchent. Ninnah, plus séductrice que jamais :

– Mon pauvre monsieur, cette fille vous a causé du tort! Voulez-vous qu'on la fasse fouetter?

Bargamoufle cherche sa canine sur le tapis du couloir, la devine sous la botte gainant merveilleusement le petit pied et la jambe sublime de Ninnah.

– *Please*, votre *foot!* marmonne-t-il d'un ton rogue, dans un français approximatif.

– Oh! je suis *really sorry* d'avoir écrasé *your tooth*, répond une Ninnah singeant l'accent du lord britannique. Peut-être *would you like* celle-ci? ajoute-t-elle en laissant paraître en un éclair un croc luisant de blancheur.

Bargamoufle écarquille les yeux, vacille comme frappé par la foudre, se retient à la cape de Jonathan – qui le repousse sans ménagements.

– *Don't touch me!* crache-t-il à l'intention du lord, découvrant lui aussi ses canines pointues. Quand on veut mordre *the maid*, on apprend.

Al-Qâsim, plus innocent que Jean-Baptiste sortant du Jourdain, quitte le cabinet en se reculottant. Bargamoufle s'esquive. Ninnah gifle le mamelouk, qui rebande. Jonathan lui balance un coup de pied au derrière.

– Maraude, c'est comme ça que tu espionnes? Dix jours de cachot avec les rats, sous la tour!

Jonathan et Ninnah redescendent dans la grande salle du bal. Ninnah est assaillie de galants qui tous l'invitent à danser. Les douairières la foudroient de regards venimeux. Elle jette son dévolu sur un lieutenant, un lancier qu'elle devine apte à chevaucher toute une nuit sans fatigue. Elle remarque également un petit intellectuel à lorgnon, plongé dans ses pensées. Afin d'attiser le désir du militaire, dont le pantalon gris à bandes garance moule explicitement l'entrecuisse, elle se précipite vers le rat de bibliothèque et l'entraîne en une valse étourdissante – le petit jeune homme a le nez quasiment entre les seins de la demi-déesse; c'est pour lui une révélation, plus foudroyante que la résolution d'une équation du cinquième degré. Il lève ses yeux, tout d'adoration, vers la belle Lenape.

– Madame... murmure-t-il, en dévotion. Je n'ai plus qu'à mourir.

Ninnah a un petit rire de gorge absolument irrésistible.

– Attendez tout de même que j'aie abusé de vous.

Le jeune homme n'en croit pas ses oreilles. La danse s'achève. Ninnah le laisse tomber comme une vieille serpillière. L'officier s'approche, la moustache en bataille. Elle se blottit dans ses bras pour une nouvelle valse. Elle vrille ses yeux dans ceux du lieutenant.

– Incroyable! Vous avez vu ce malappris, comme il m'a serrée contre lui.

– Je lui ferai rendre gorge, répond en frémissant le jeune officier.

La cuisse de Ninnah, à chaque volte, vient se placer contre son entrejambe et s'y appuie avec insistance. Il bande douloureusement.

– Madame! Madame! Vous me faites défaillir... Je suis votre humble serviteur, à jamais.

Ninnah se penche, le mord discrètement au cou, lui

siphonne un demi-litre et injecte un peu de fluide. À la fin de la danse, elle tapote négligemment ses épaulettes et répond, déjà lointaine :

– Mon bon petit soldat, nous verrons. Mon mari s’ennuie. Et comme je suis une bonne épouse, je vais le rejoindre sur l’heure.

Jonathan est furieux. Il a été contraint de faire danser la tante d’un quelconque cousin de l’empereur ; elle sent des pieds et son corsage laisse deviner une poitrine flaccide.

– Es-tu vraiment obligée de torturer ces pauvres garçons ? Regarde-les : ils sont sur le point de s’entretuer.

– Que veux-tu ! Cela m’amuse. Ces jeunes crétiens vont s’embrocher pour mes beaux yeux. Un *déjeuner sur l’herbe*, comme disent les Français ?

Hochepot, les crocs en berne, erre comme une ombre. Il a compris le message de Morny. Interdiction de planter ses canines dans le périmètre du palais. Tout de même, il est tenaillé par une faim dévorante ; il a des suées, des vertiges, s’accroche aux tentures. Malade, il est incapable de boire une seule goutte de champagne. C’est du sang qu’il lui faut. Al-Qâsim, qui l’a repéré – et a vu la subreptice canine –, décide de le piéger pour rentrer dans les bonnes grâces de ses maîtres (il n’a nulle envie de croupir dix jours dans un cachot de la tour, à déchiqueter du rat pour seule nourriture). Il s’arrange pour que le lamentable vampire *frog* le suive, le cou apparemment sans défense, dans un escalier mal éclairé menant au sous-sol. Hochepot se jette sur lui en feulant. Surprise : le mamelouk a dérobé un moule sans fond dans les cuisines et se l’est mis autour du cou en guise de protection. Les canines d’Hochepot crissent contre le fer étamé. Le mamelouk, rodé aux luttes

orientales, pivote sur lui-même et décoche un coup de savate dans les gencives du vampire, qui s'enfuit en pleurant.

Rapidement prévenus par leur fidèle serviteur, Jonathan et Ninnah quittent la salle du bal et retrouvent Hohepot, effondré sur un banc du parc – celui-là même où il a essayé de pomper la marquise – en proie aux tourments d'un manque abyssal. Ils contemplent sous l'éclairage incertain d'une lune gibbeuse l'épave méprisante, ce conseiller d'État devenu vampire après une rencontre fortuite avec le prêtre Torquème et dont la transformation, récente, n'est pas encore achevée. Tout cela, les deux Américains le lisent dans l'esprit du pitoyable personnage. Jonathan s'apprête à mettre fin à la concurrence locale quand une ronde de la garde les dérange. Ils expliquent au brigadier qu'ils ont vu ce pauvre homme malade, qu'il faudrait secourir. Le sous-officier reconnaît en Hohepot un proche de Morny. Il remercie le couple et fait reconduire chez lui le conseiller d'État, porté sur une civière.

– *Shit!* grince Ninnah en tapant du pied. Et où est ce mamelouk stupide?

Al-Qâsim sort d'un buisson où il s'est caché à l'arrivée de la brigade de nuit. Jonathan lui bourre le derrière de coups de pied.

– Incapable! Bestiasse! Quinze jours de cachot!

Al-Qâsim essaie de protéger son postérieur. Ses maîtres sont injustes, violents, cupides. Mais un jour viendra où les damnés de la Terre relèveront la tête... s'ils en ont encore une.

[Sans date, ville 2] **Mémo du frère Marcel aux frères Pereire.**

Comme convenu, je suis arrivé à B. hier matin. Contacts prometteurs avec une association de marins, très favorables aux innovations. Sensibles aux fonctions divinatoires des médailles (prospection zones de pêche, retour d'affection de leur épouse – voire détection d'infidélité pendant leur absence...). J'ai peut-être un peu forcé la dose, mais ce fut une bonne entrée en matière. Retour à Paris ce soir. Rappelle limandes fraîches.

Réponse des Pereire.

Très bonne approche. Ne forcez toutefois pas trop sur la dimension magique ou ésotérique de l'opération. Nous sommes avant tout des hommes de science et de technique.

*

Vol de nuit de Jonathan. Crinière au vent, oreilles largement déployées, il décrit sans se lasser des figures d'un style très pur au-dessus de Paris, puis accomplit des parcours nord-sud, barrières de Clichy, d'Enfer, de Ménilmontant, d'Ivry, du Mont-Parnasse... Il ralentit vers le Louvre et les Tuileries, toujours brillamment illuminés, puis, l'instinct en éveil, freine brutalement au-dessus de Saint-Germain-l'Auxerrois et passe en vol stationnaire. Il distingue deux ombres sur le parvis, se détachant à peine dans la nuit profonde. Oreilles rétractiles largement déployées.

– Une crampette tirée vite fait, mon bon Bouche-Trou? Tu mériterais ton surnom, pour une fois... Je te la fais à trois francs, propose une voix presque chevrotante.

– Sauf votre respect, madame Minette, les personnes qui ont déjà un pied dans la tombe ça ne me fout pas trop la trique... Je n'ai pas ces goûts-là...

– Passe ton chemin, sale clodo puant! Casse-toi! crie la bouquetière, indignée.

Jonathan éclate d'un rire silencieux. Rien pour la Canine, cette fois, mais il se paie une pinte de bon sang, si l'on ose dire.

10

Rideaux tirés, poêle allumé, comme toujours. On entend dans la maison Augustine qui fait claquer des portes et Renan sent que quelque secret relie ces deux êtres – des méfaits communs, la chair, un peu de tout cela? Le baigneur, il en jurerait. L'œil un peu trouble, Vidocq tire sur sa pipe et s'étire lentement. Il paraît soudain très âgé. Assis en face de lui, Renan, avec sa tête ronde, une tasse de tisane à la main, a l'air d'un petit garçon. Un peu contrarié par les méthodes de basse police de l'autre. Le vieux flic grailonne pour s'éclaircir la voix :

– Le hasard a bien fait les choses. La fiche de police de votre ami, que j'ai eu un peu de mal à me procurer, est intéressante : « Lardennais, Félix Onésime, né le 14 avril 1823 à Tréguier, fils de »... bon, « Petit séminaire, grand séminaire, ordonné le... », « Affecté en 1847 à la cure de... », ah ! nous y arrivons : « Vivait en concubinage ouvert avec sa servante, qui n'avait pas atteint l'âge canonique », ce qui est pourtant le cas de bien des prêtres, entre nous, mais lui était déjà en butte à la vindicte de son évêque, écoutez : « Professait ouvertement des opinions avancées » – républicain, le bougre, voire socialiste, voyez-moi ça, alors que l'évêque de Quimper est à tous les coups un légitimiste repeint en bonapartiste. Attendez, j'ai aussi sa fiche, à celui-ci, si cela vous intéresse.

Rajeuni de trente ans à cette évocation, il éclate de rire – « Les évêques, on les a tous, et dans le détail, je vous prie de

me croire!» –, bondit soudain et ouvre un tiroir: «Graveran, Joseph-Marie, né le...»

– Cela ne sera peut-être pas nécessaire, coupe prudemment Renan, qui se demande si Vidocq a la fiche complète de Badinguet, les tentatives de Strasbourg et de Boulogne, l'évasion du fort de Ham, l'avant-projet de canal transocéanique au Nicaragua... Sûrement. Et les coucheries de la Montijo avant le trône. Sûrement aussi. Et lui Renan? Est-ce qu'il a la sienne? Comme chaque Français? Il ne connaît pas assez le vieux forban pour oser poser la question. Mais il se doute de la réponse.

L'ancien chef de la Sûreté tire lentement sur son brûle-gueule, considère la porte d'un air soupçonneux, tend l'oreille, empoigne sa canne d'un air méchant. La sorcière à l'affût a-t-elle fait craquer la boiserie? Renan garde le silence. Vidocq reprend:

– Et la suite, où la hiérarchie catholique, même en notre siècle, ne pouvait manquer de flairer des relents sulfureux: «Féru d'occultisme, s'est livré à des recherches sur une prétendue pierre de sang.»

Renan sursaute:

– Hein?

– Ça vous dit quelque chose? Expliquez-moi ça, jeune homme.

– Tout de suite. Mais auparavant terminez, je vous en prie.

– C'est fini. La fesse – je me demande si la servante est jolie ou bien si c'est un dragon, fait le vieil homme, l'œil lançant soudain un éclair –, des sympathies républicaines, des recherches pas assez discrètes et jugées peu compatibles avec le «zèle apostolique» – vous savez qu'un bouquin portant ce titre vient de paraître, joli tissu d'âneries –, tout cela était suffisant pour attirer sur lui la foudre. Votre Lardennais a donc été frappé

d'interdit voici deux ans. Montré du doigt, renié par sa famille, pas de moyens de subsistance, pas de relations. La dégringolade. Il est devenu vidangeur. Ah oui: arrêté deux fois pour ivresse publique. Alors, cette pierre de sang?

– Une certaine pierre, bouillant dans un chaudron sur l'eau duquel on a prononcé des incantations, provoquerait une lueur rouge sang à travers laquelle certaines entités, des morts-vivants, des goules, et aussi des vampires, deviendraient nettement visibles.

– Foutre! Dans le mille!

Le vieux fic, qui ne peut maintenant s'empêcher de jurer, continue:

– Alors, où en est-il de ses recherches? Car ce caillou constituerait pour nous un fameux détecteur. Une véritable boussole.

– Il ne m'en a parlé que de façon allusive, fait Renan d'une petite voix, comme pris en faute. Car il ment: Lardennais n'a pas évoqué ce sujet, mais, intrigué par le mot «pierre», le philologue a puisé sa science dans un des ouvrages d'occultisme placés sur un rayon élevé de sa bibliothèque, hors de vue des curieux.

– Diable! Nous devons le contacter dès que possible, le convaincre, lui tirer les vers du nez, lui donner les moyens de travailler. Car il nous faut cette fameuse pierre et son mode d'emploi dans les meilleurs délais.

– Les délais, dans ce domaine, à en croire les bons auteurs, se comptent plutôt en dizaines d'années, voire en générations.

Vidocq a un geste d'impatience:

– Nous ne sommes plus à l'époque de Paracelse, foutre! Moi je vous garantis que, pour autant que tout cela ne soit pas charlatanerie, et je nourris des doutes à ce sujet croyez-moi, ce ne sera pas le cas cette fois. Et je suis arrivé à un âge, jeune

homme, où l'on n'a plus de temps à gaspiller. Où demeure votre ami ?

– Je l'ignore. Dans un galetas, je suppose. Mais je sais comment le joindre.

– Alors ne tardez pas, je vous en prie, car cela ne m'étonnerait pas que les choses s'accélérent bientôt.

Le vieillard réfléchit longuement en examinant les taches brunes qui constellent le dos de ses mains :

– Il me vient une idée... Nous en parlerons plus tard...

*

– Limandes à frire ! À frire ! Limandes à frire ! À frire !

En sabots qui claquent sur le pavé, enveloppée dans un grand châle à fleurs, tirant sa légère voiture à bras, la jeune poissonnière arpente lentement la rue Saint-Georges, attendant que les cuisinières la hêlent par la fenêtre. Il est encore tôt, l'heure justement où l'on commence à se préoccuper du déjeuner, et elle a déjà vendu une bonne partie de sa marchandise :

– À frire ! Limandes à frire !

– Il est frais, au moins, ce poisson ? demande une commère à sa fenêtre.

– Frais comme l'œil ! Il saute encore ! Arrivé ce matin de Boulogne par le chemin de fer. Limandes à frire ! À frire !

Alors qu'elle a fait le tour du pâté de maisons et revient une fois encore, passant devant la demeure aux angelots, le concierge la hèle :

– Viens voir, toi ! Laisse là ta charrette, je la surveille, et monte à l'étage. Hier la cuisinière du premier en réclamait. Elle t'en prendra sûrement plusieurs, fait-il d'une voix mielleuse, son œil salingue caressant à travers le châle les formes de la jeune personne.

Un valet descend à sa rencontre, mielleux lui aussi :

– Les plus belles limandes que j’ai jamais vues. À croire qu’elles ont été pêchées ce matin...

– Mais elles ont réellement été pêchées la nuit dernière. Avec le chemin de fer, n’est-ce pas...

– Bon, je t’en prends une demi-douzaine. Mais je n’ai pas d’argent sur moi, il te faudra monter si tu veux être payée, fait-il avec un rire faux.

Après une hésitation, elle suit le valet dans le large escalier, où ses sabots font un raffut de tous les diables. Il est gras et mou, et dandine son postérieur. « Gros cul pourave », songe-t-elle, « blerk ».

Pourtant elle n’a guère loisir de méditer sur ce thème, car, dès qu’elle a pénétré dans le luxueux appartement du premier étage, elle reçoit un coup violent à la tête tandis que la porte est claquée et verrouillée. La poissonnière sent que le valet – certes gras et mou en apparence, mais cachant du muscle sous son lard – la charge sur son épaule, la lance sur un lit, la ligote étroitement, s’éclipse.

– Bravo, Sosthène !

Un rire visqueux retentit, faisant frissonner Anaïs – que nous avons reconnue sous l’apparence de la vendeuse de limandes –, qui en ouvrant les yeux découvre une pièce entièrement tendue de noir, telle une chapelle funéraire, éclairée chichement par quatre cierges noirs, un à chaque coin du lit où elle est attachée, pièce décorée de crucifix tête en bas et d’hosties poignardées. Les épais rideaux ne laissent passer aucun rayon de la lumière du jour. À son chevet se tient un personnage chauve, une mèche peignée en travers du crâne, flattant de la main des favoris rous-sâtres, vêtu d’une robe de chambre cramoisie entrouverte et de pantoufles de tapisserie à motifs turcs, par quoi il croit se donner le genre rapin. La transpiration ruisselle sur son visage :

– Tu as été bien naïve, petite gourde. Tu croyais me berner, avec ton déguisement ridicule? Mais je t’ai repérée dès que tu as mis le nez dans la rue! Tu dois t’écorcher les pieds dans tes sabots... Mais je t’écorderai bien autre chose! Car te voilà sur la couche nuptiale... Et tu m’appartiens désormais... pour le meilleur et surtout pour le pire, bavote l’ignoble personnage, en lequel nous avons reconnu le conseiller d’État Désiré Hochebot.

– Monsieur, je vous méprise.

– Voyez-moi ça! Péronnelle! Dans quelques jours tu feras moins la fière!

Sans se cacher le moins du monde, il se tripote sous sa robe de chambre, mais sans résultat semble-t-il.

– Mes amis sauront me délivrer.

Elle bluffe, car elle n’a mis personne au courant de ses projets, et elle s’en repent amèrement.

– Tes amis? Tu me les présenteras. En attendant tu es à ma merci, fait-il en claquant des mâchoires de façon menaçante, découvrant des dents gâtées et deux longues canines jaunâtres et sanieuses. Tu ne vas pas tarder à apprendre qui est le maître ici.

Elle remarque qu’il ne bande pas. Fâcheux. Les impuissants sont souvent les pervers les plus cruels. Saloperie. Comment échapper aux griffes de ce maniaque? Elle rage intérieurement de s’être fourrée dans le guêpier. Une vraie gourde, Hochebot a raison.

*

Chez Élisabeth, le soir, tard. Renan est rentré chez lui après sa visite chez Vidocq et n’est pas passé rue Saint-Denis; il doit y venir le lendemain pour le petit déjeuner. C’est le tour de

garde de Van Helse. Enfantin se retire dans son cabinet de travail vers onze heures :

– Une réunion des saint-simoniens est prévue demain soir, tardivement : je n’ai plus la propriété de la maison de Ménilmontant où nous avons établi notre communauté, voilà déjà vingt ans, mais je dispose d’un lieu de rencontre chaque fois que je viens à Paris et que je souhaite rassembler nos fidèles. Demain après-midi, je vois Michel Chevalier afin de préparer cette soirée fraternelle, à laquelle j’aimerais que vous assistiez tous les trois. Michel, comme vous le savez très en cour, est un fervent libre-échangiste ; mais il n’a pas renié ses idéaux de jeunesse. Maintenant, je dois me retirer : quelques heures de travail m’attendent – je dois combler le retard pris dans mes correspondances professionnelles.

Après avoir embrassé tendrement Élisabeth, il souhaite bonsoir à Abraham. Une fois dans la chambre, Élisabeth se déshabille sans fausse pudeur devant le veilleur et passe une légère chemise de nuit (la pièce, située au-dessus du salon, est bien chauffée). Elle se glisse dans le lit tandis qu’Abraham, qui n’y a pas été invité, se prépare à une mauvaise nuit sur le fauteuil monté à cet effet par Pauline. Laquelle, dont la chambre est contiguë à celle de sa maîtresse, vient embrasser ses deux voisins. Le baiser échangé entre les deux femmes, *more columbino*, semble durer plus que l’affection ne le justifie.

– Bonne nuit, Abraham, sourit l’aimable soubrette en déposant une bise rapide sur le front du chasseur de vampires.

Ce dernier grommelle un « Bonsoir » boudeur. Les deux jeunes filles pouffent.

Abraham a fini par s’endormir, d’un sommeil agité où bruissent des ailes noires et menaçantes. Un cri rauque suivi d’un crissement sur du verre le réveille en sursaut ; sa cicatrice

le démange terriblement. Une sorte de chiroptère brumeux heurte la fenêtre à plusieurs reprises, puis s'éloigne et disparaît. Abraham s'apprête à replonger dans le sommeil quand il entend un profond soupir: Élisabeth, toujours endormie, semble la proie d'un rêve térébrant. Abraham s'approche du lit, sans bruit. Soudain, Élisabeth rejette violemment drap et couverture; son corps se crispe en un arc de cercle dévoilant son intimité et ses belles jambes fines et musclées. Abraham a allumé sa « torche » électrique et se repaît sans se gêner du spectacle: la jeune fille a une motte assez poilue et, dans le mouvement incontrôlé qui l'agite, elle écarte impudiquement les cuisses, dévoilant au regard de son ange gardien sa blessure secrète, à laquelle elle porte bientôt la main. Il semble que quelque chose a pris le contrôle de son corps toujours endormi et guide ses gestes, de plus en plus précis (un de ses doigts s'agite frénétiquement sur le bouton). Abraham sue à grosses gouttes – il ne sait plus s'il doit réveiller la jeune fille ou la laisser aller à son plaisir inconscient. Dans un spasme très-intense, Élisabeth s'écrie:

– Ah! Drakol Drakol! je suis toute à toi.

Abraham secoue l'épaule d'Élisabeth, mais celle-ci est retombée dans un sommeil catatonique. Au réveil, elle ne se souviendra de rien.

11

Chez Élisabeth, le matin.

– Mes amis! Mes amis! clame Prosper, la barbe en bataille.

Plus excité que jamais, le Père Enfantin vient serrer la main de Van Helse et celle de Renan, arrivé depuis peu. Il embrasse longuement Élisabeth sur la bouche, sans se soucier de la présence des deux autres, qui détournent la tête, un peu gênés. Le patriarche s'en aperçoit :

– Ne vous comportez pas comme des bigorneaux de bénitier. Foin de ces hypocrisies de sacristie, sapristi! Vous savez que je professe une religion toute nouvelle, où la femme n'est pas seulement émancipée, mais surtout émancipatrice : la Femme-Messie. Élisabeth, rayonnante, jeune, intelligente, n'est-elle pas la préfiguration de cette dernière?

Van Helse et Renan marmonnent une approbation et s'installent à la table de la salle à manger – décidément, ils prennent leurs habitudes rue Saint-Denis. Pauline, aussi alerte que charmante, sert le petit déjeuner et sourit à chaque convive, tout particulièrement à Élisabeth. Renan mentionne sa visite chez Vidocq :

– Ce diable d'homme possède des fiches sur tout ce qui bouge... Il m'a lu celle de Félix Lardennais, mon condisciple au séminaire de Tréguier, qui poursuit ses expériences sur la pierre de sang. Je sais que cela froisse vos convictions, Prosper : admettez tout de même que l'on n'enseigne pas à l'École polytechnique à chasser les vampires! À traque exceptionnelle,

moyens extraordinaires. Et cette pierre de sang, si Félix mène à bien ses recherches, pourrait nous être d'une aide précieuse pour identifier les non-morts. Je dois présenter Phélisson à Vidocq sans tarder.

On discute un moment autour de la table sur ces fameuses pierres de sang.

– Pour ma part, je n'en ai jamais vu, admet Van Helse en se grattant la cicatrice à travers l'étoffe défraîchie de la robe de chambre. Mais un de mes ancêtres, il y a cent cinquante ans environ, a noté dans son carnet une bien curieuse aventure qui lui serait arrivée dans la jungle des Philippines – ou dans une île plus au sud, le récit manque de précision sur ce point. En tout cas, il avait pris pied sur cette île alors inconnue des Occidentaux, car elle recelait une faune étrange, des sortes de chauves-souris géantes, mais incapables de voler : à cause de leur taille et de leur poids elles ne parvenaient pas à s'élever à plus d'un mètre du sol. Selon les légendes – ou les témoignages, comme vous voudrez – que mon ancêtre avait pris soin de relever avant de partir en expédition, il était question de grands rassemblements à la lune pleine; et c'était une horreur pour les uns, du dernier comique pour les autres de regarder cette assemblée effectuer des rondes silencieuses par petits bonds successifs autour d'un feu sacré, feu généralement garni d'une victime propitiatoire. À supposer bien sûr que ces créatures existassent et que des témoins oculaires en fussent revenus vivants, ce que mon ancêtre souhaitait vérifier par lui-même.

Il parvint à convaincre quelques natifs d'une île voisine de l'accompagner, promettant une forte somme, de nombreux cadeaux et quelques épouses (il était aussi un peu trafiquant d'esclaves). Lorsqu'ils abordèrent au rivage inconnu, il faisait grand soleil et, connaissant les habitudes nocturnes des créa-

tures, ils se hâtèrent de construire un abri solide avant la tombée du jour. Ils passèrent une semaine sans être inquiétés d'aucune manière – à pêcher, chasser et pousser des reconnaissances au cœur de l'île, pas très grande mais extrêmement difficile à pénétrer à cause de l'abondance de la végétation et du caractère tourmenté du sol. Une nuit, le guetteur perçut des bruits à l'extérieur du camp; il en informa ses compagnons. Réveillés et en alerte, tous prirent position contre la palissade de protection, dans laquelle des meurtrières avaient été ménagées. La lune, pas totalement pleine, était toutefois suffisante pour éclairer une créature à visage de singe – hors un bec formidable qui lui cisailait la face – et à corps d'homme, si ce n'est la présence d'une paire d'ailes chitineuses à la place des bras. Malgré leur courage, les pêcheurs engagés par mon ancêtre se mirent à trembler et à marmonner des prières où revenait le nom de «Draka», prononcé sur un mode incantatoire entre cri et sifflement. La créature se tourna brusquement vers Abraham et exhiba dans un méchant sourire, de chaque côté de son bec monstrueux, deux canines hypertrophiées: donc, conclut mon ancêtre, il était bien en présence d'un cas avéré de vampirisme. Et, compte tenu du caractère isolé et impénétrable de l'île, il ne doutait pas d'avoir sous les yeux une forme archaïque de cette race maudite, peut-être même la forme «adamique» – si je puis dire; bref, originelle. Il épaula, visa, tira. La balle d'argent dont il avait pris soin de charger son fusil fit merveille: la créature couina, puis s'affaissa, terrassée. Deux pêcheurs sortirent du fortin improvisé et ramenèrent la dépouille. Mon ancêtre passa le reste de la nuit à disséquer cette monstruosité. Tout était avéré: les ailes membraneuses, le corps presque humain, le bec sur la face simiesque; bref, ce qu'il avait cru au premier abord déguisement était consubstantiel à la créature, une authentique chimère qu'il lui appartenait

d'éradiquer de la surface de la Terre pour le bien commun. Je ne m'étendrai pas sur le reste de son récit : la traque impitoyable, le massacre de la horde tout entière dont il ne resta, après son passage, pas un os qui ne fût calciné au feu béni. Mais il découvrit, dans une sorte de cavité qui servait probablement à ces êtres primitifs de cache à trésor, une pierre rubescente, dont les parois se mettaient à luire à proximité du sang frais – un des pêcheurs s'étant coupé profondément au bras, Abraham approcha la pierre de la blessure qui saignait abondamment. Celle-là s'éclaira de l'intérieur, le sang se mit à grésiller au contact de la pierre et l'hémorragie fut arrêtée net. Mon ancêtre ne s'en sépara jamais. Il affirme qu'à plusieurs reprises la pierre le mit sur la piste d'un non-mort ; il prétendait qu'elle pouvait également faire apparaître des « spectres lumineux ». Je n'ai pas bien compris ce qu'il entendait par là.

– Voilà qui est passionnant ! s'exclame Renan, tout en beurrant une tartine. Avez-vous hérité de cette pierre ? Cela nous épargnerait les tâtonnements de Félix, sans doute nécessaires à sa recherche mais préjudiciables à notre traque.

– Hélas, ce Van Helse a disparu, corps et biens, dans un naufrage au large des Moluques. Son épouse, mon arrière-arrière-grand-mère je crois, est restée seule à élever ses trois enfants, dont l'aîné s'appelait, vous l'aurez deviné, Abraham. Est également demeuré son carnet, qui recèle bien des récits encore plus curieux que celui que je viens de vous faire. Je vous le prêterai, Ernest, à l'occasion.

– Hum, dit Prosper. Cette piste de la pierre de sang n'est donc pas sans intérêt, mes amis... Néanmoins, nous devons d'urgence alerter mes fidèles du grand danger qu'ils courent à suivre les faux prophètes des Frères en Drakol. La réunion de ce soir sera capitale.

*

Même jour, après-midi.

Pour le travail – ce travail –, Anaïs n'est jamais en retard à un rendez-vous, et encore moins pose-t-elle des lapins. Élisabeth est donc d'autant plus inquiète de son absence que cette affaire Madoff-La Hague sent le soufre. Sans doute faux aristos et vrais pervers, déjà très bien introduits *là-bas*, prêts à subvertir les trop confiants disciples de son Prosper. Un sentiment de danger imminent l'étreint souvent. Elle attend longtemps au milieu du Pont-Neuf, où elles devaient se rencontrer, à regarder les barges et les barques au fil du fleuve, et parfois un pauvre diable qui souque à contre-courant, puis elle se rend au logis de la jeune chasseresse de V., rue de la Vieille-Lanterne, près de la Seine, elle interroge la concierge, des commères qui passent leur vie dans l'escalier à guetter les voisins, puis l'épicier et le boulanger d'en bas, une marchande des quatre-saisons qui n'a pas l'œil dans sa poche, en vain. L'hypothèse d'une bonne fortune la traverse, Anaïs décampant avec un galant sans crier gare, mais elle l'écarte – dans la situation actuelle, où cette La Hague et ce Madoff planent au-dessus de la ville tels des rapaces, elle aurait reçu un signal, infime mais sans équivoque, si Cupidon avait percé Anaïs de sa flèche. Élisabeth sillonne les alentours, puis, élargissant les cercles qu'elle décrit en fiacre, la ville, et même un peu au-delà des fortifications. Toujours en vain.

Têtue, elle décide de ne pas s'en remettre aux nouveaux amis d'Enfantin. Ce n'est pas qu'elle ne leur fasse pas confiance, mais ce jeune Renan sent encore un peu la sacristie, ce Van Helse, bien que séduisant – elle rougit, elle récidiverait bien, et plus encore –, est un peu présomptueux, et ce Vidocq, dont il est à peine question mais dont elle devine l'importance

dans l'ombre, est à ses yeux une personnalité bien vénéneuse. D'ailleurs, ses indicateurs, dont paraît-il la capitale grouille encore, seraient-ils à même de dénicher Anaïs? Rien n'est moins sûr. Surtout, tous sont des hommes, et, sans animosité aucune, elle se plaît à imaginer que de « faibles femmes » puissent mener en toute discrétion une manière d'enquête parallèle, et, qui sait, parvenir à des résultats avant ces messieurs.

Aussi se résout-elle à demander l'aide de la marquise de Las Maresmas. Par malchance, quand elle pointe le nez à Saint-Germain-l'Auxerrois, Minette, la bouquetière par l'intermédiaire de laquelle on peut joindre la marquise, a disparu, et, si Élisabeth la déniche sans peine chez un marchand de vin du quartier, la vieille a ingurgité tellement de picrate qu'elle a roulé sous un banc, l'œil vitreux, balbutiant, se pissant presque dessus.

Ce n'est donc que le lendemain que la marquise, prévenue par une Minette assommée par la gueule de bois et d'humeur massacranche, met à la disposition d'Élisabeth – car la compagne d'Enfantin est impécunieuse de façon chronique – un tilbury attelé d'un cheval pie, qu'elle mènera elle-même pour éviter les ragots d'un cocher, ainsi qu'une somme rondelette destinée à délier les langues les plus réticentes.

Encore une fois en vain. Anaïs s'est bel et bien volatilisée.

*

Van Helse sort de chez Élisabeth en fin d'après-midi, à la tombée du jour. Il n'a pas de programme bien défini, mais d'expérience il sait que les vampires sont attirés par les lieux chargés de symboles, si possible à proximité d'une foule nombreuse, idéalement là où le sang frais coule généreusement. Un champ de bataille au pied des Pyramides serait un

must, mais les campagnes napoléoniennes sont finies depuis longtemps! À Paris, la zone vampiricole idéale lui semble inscrite dans un quadrilatère irrégulier cerné, au sud-est, près de la Seine, par la tour Saint-Jacques; au nord-ouest, par les nouvelles Halles, et contenant tout un lacin de rues sombres et étroites, propices aux pires rencontres. Sans oublier la maison d'Élisabeth, en tangente supérieure est. C'est donc le nez au vent, mais le corps emmitoufflé dans un chaud manteau de laine, qu'Abraham flâne dans le quartier, s'amusant du pittoresque spectacle du petit peuple se préparant à la nuit: débits de boissons et auberges modestes, d'où sortent fumets et fumées – pas toujours très appétissants, à dire vrai.

Lorsqu'il parvient aux Halles, il a un mouvement de recul en voyant un être difforme, court sur pattes, dégageant le chemin pour sa maîtresse... N'est-ce pas Al-Qâsim, un des anciens officiants du culte de Tôt-Draa, celui-là même qui l'avait introduit, avec perfidie, au sein de la confrérie! À l'époque un beau gaillard, svelte et à la noble figure... Aurait-il échappé comme lui, par miracle, à l'effondrement de l'hypogée? Quant à la maîtresse de ce gnome, il la reconnaît immédiatement, même si les circonstances et la vêtue sont bien différentes: la prêtresse de Drakol, la compagne de Jehan de Madoff! Bien sûr, il ignore qu'Anaïs, la cousine d'Élisabeth qu'il a croisée récemment rue Saint-Denis (une solide blonde qui semble avoir du cran), a repéré le couple improbable quelques jours plus tôt, avant son enlèvement par Hochebot – comme il ignore tout de l'enquête parallèle des chasseresses de V.

C'est l'heure du retour pour le mamelouk et Ninnah. Van Helse se rapproche – sa cicatrice le démange furieusement, preuve s'il en était besoin de la nature non-morte de la femme. Il arrive, par-dessus le brouhaha continu de la rue, à surprendre quelques bribes de paroles, échangées en copte,

langue qu'il maîtrise grâce à son séjour prolongé en Égypte.

– Allons, fainéant ! Dépêche-toi. Nous sommes attendus !

Le gnome gémit :

– Maîtresse, mes douleurs lombaires, avec ce climat, deviennent épouvantables...

Ninnah se retourne vers le portefaix, chargé d'un monceau de paquets dont il serait bien difficile de deviner le contenu dans l'obscurité de plus en plus marquée. Avec sollicitude, cette fois :

– C'est vrai, j'oublie que tu es un peu cassé, suite à cet effondrement qui t'a broyé les vertèbres et défiguré la face... Heureusement qu'il ne t'a pas amputé de ton poignard, ajoutet-elle rêveusement en tripotant le falzar de son serviteur – dont la pile de paquets vacille dangereusement. Et ce zouave ? Un charlatan, évidemment ?

– Non Maîtresse, le zouave Jacob, homme bon, grand médecin... Il m'a chauffé le dos avec son regard ; un bien-être immédiat. Satisfait ou remboursé, c'est sa devise. Et je regarde son image tous les jours. Très bonne médecine.

– Es-tu retourné le voir ?

– Avec Maître Jonathan. À plusieurs reprises. Mais il ne s'occupe plus de mon dos. Maître Jonathan et lui s'enferment dans son bureau pour chuchoter des messes basses.

– Oui, je suis au courant. Le petit zouave est en traitement spécial. Une bonne recrue pour nous.

Un lourd charroi vient barrer la rue. Abraham est bloqué. Il s'impatiente, essaie de contourner l'attelage par le côté. Rien à faire. Des garçons bouchers taillés en armoires normandes crochètent des quarts de bœuf sanguinolents et les entassent sur le sol crasseux d'une boutique. Quelques minutes plus tard, la rue est à nouveau libre, mais le couple Al-Qâsim Ninnah s'est évaporé dans la brume sale du soir.

Revenu chez Élisabeth, il met au courant ses amis de sa découverte.

De son côté, Prosper a rencontré Michel Chevalier, avec qui il est officiellement brouillé depuis vingt ans, mais qu'il continue de fréquenter à titre privé.

– Michel est un garçon entreprenant, sans doute un peu trop près du pouvoir à mon goût. Il rentre d'un voyage secret aux États-Unis et... Mais je n'en dirai pas plus! Notre réunion de ce soir sera l'occasion d'un vrai coup de théâtre!

*

Ernest, Abraham et Élisabeth accompagnent Prosper à la réunion saint-simonienne. Élisabeth est très-inquiète au sujet de sa cousine, mais elle n'en laisse rien paraître à ses amis: la philosophie et la religion développées par «son» Prosper l'intéressent au plus haut point, même si elle n'a jamais lu une ligne des œuvres fondatrices de Claude Henri de Saint-Simon.

Les trois hommes à ses côtés marchent d'un pas vif. La neige a complètement disparu, mais le printemps est encore loin et l'air est plutôt froid; des rafales de vent s'engouffrent dans le labyrinthe de petites rues étroites où ils se sont engagés. Renan découvre avec surprise que le lieu de rendez-vous est contigu au débit de boissons de Mimile. C'est d'ailleurs celui-ci qui vient ouvrir la porte; armé de son inséparable gourdin, il scrute attentivement chaque arrivant avant de le laisser passer contre un «Réseaux et fluides», le mot de passe de la soirée chuchoté entre deux rafales de vent.

Les adeptes sont venus en assez grand nombre. La vie, les poursuites judiciaires, les dissensions et les malentendus ont fait éclater la grande famille saint-simonienne constituée dès

la mort du philosophe, en 1825 ; mais la présence de Prosper Enfantin est toujours l'occasion de retrouvailles fraternelles, au moins pour ceux qui l'ont suivi après la séparation de 1832 avec Bazard, qui osa qualifier d'élucubrations le rôle fondamental de la Femme-Messie dans la nouvelle Église. On reconnaît dans l'assistance, outre les frères Pereire et Michel Chevalier – autrefois bras droit d'Enfantin : Auguste, le frère de Michel ; Bineau, qui ne rechignait pas à laver les pantalons à Ménilmontant, aujourd'hui ministre des Finances ; Hippolyte Fourtoul et Émile Barrault, tous hommes d'influence dans ce début d'Empire que l'on sait propice au développement du chemin de fer et de la banque, deux piliers de la société nouvelle qu'appellent de leurs vœux certains disciples de Saint-Simon – dont Enfantin, qui a dirigé à Lyon la Compagnie de l'Union chargée de construire la ligne Paris-Lyon et qui, désormais, travaille à fédérer les trois entreprises de la ligne Paris-Méditerranée.

Bien que détendue, l'atmosphère n'est pas dépourvue de cérémonial. Les saint-simoniens présents appartiennent aux classes supérieures, si l'on excepte quelques ouvriers reconnaissables à leur casquette ; et même un traîne-misère, connu dans le quartier sous le sobriquet de Peau-de-Lapin, venu là sans doute pour profiter de la chaleur du poêle et accueilli avec bienveillance par les adeptes – à qui il rend, explique Mimile à Renan (qu'il a reconnu) de petits services dans des affaires délicates. (Nous retrouvons, non sans surprise, l'homme au manteau de peaux cousues déjà rencontré à plusieurs reprises.)

Le Père Enfantin est accaparé par ses amis, qu'il embrasse avec affection – et une certaine ostentation, remarque Renan, amusé. Au cœur du temple de la religion qu'il a fondée, Prosper n'est plus l'aimable vieillard accueillant ses amis dans la maison de sa maîtresse – une bénédiction tardive de la vie –, mais un thaumaturge à la silhouette droite et au visage rayon-

nant de puissance. Élisabeth a, elle aussi, perçu la métamorphose: elle se tourne vers Van Helse et Renan et leur sourit, comme pour dire: «Voilà pourquoi je l'aime, voilà pourquoi je ne l'abandonnerai jamais, mes chéris!» Les deux invités sont surpris par la curieuse mode vestimentaire des saint-simoniens, qui boutonnent leur gilet à l'envers. Élisabeth leur explique que cette habitude vient de la période de Ménilmontant et qu'ils la conservent en signe de ralliement à leurs idéaux: le roi Dagobert mettait sa culotte à l'envers, mais pour les saint-simoniens, c'est le gilet qu'il faut porter à contresens, afin que nul ne puisse le boutonner sans l'aide fraternelle d'un autre adepte. Cela amuse Renan. «Voilà bien l'homme, se dit-il, toujours empressé à créer des rituels nouveaux pour enterrer ceux du passé.»

Après une bonne demi-heure de brouhaha et d'embrassades appuyées, Prosper parvient à obtenir un silence attentif. Il monte sur la petite estrade éclairée d'un quinquet au gaz qu'on a spécialement préparée pour lui. Il pose ses notes devant lui, mais sans sortir ses lorgnons de sa poche. «Coquetterie de vieillard», commente Van Helse.

– Mes amis, je suis à la fois ému et fier de me retrouver ici parmi vous. Laissons, je vous prie, le temps revenir de vingt ans en arrière, et retournons à notre cher Ménilmontant où nous avons connu tant de joies et d'intenses activités. S'adressant à Chevalier: souviens-toi, Michel, comme tu frottais bien les parquets. [*Rires de l'assistance.*]... et toi, Émile, tu savais comme pas un faire reluire les bottes. [*Un cri: «Eh! Prosper! toujours la main verte?»*]. Bref, mes amis, nous fûmes unis et nous poursuivons toujours notre projet commun, même si, pour certains, avec des moyens différents: créer un monde harmonieux grâce aux réseaux conjugués du savoir, de la technique et de l'argent. Une ère nouvelle s'ouvre. L'empereur n'est

pas insensible à nos idées – nos positions dans le monde se sont affirmées et affermies. L'époque est aux chantiers ambiteux : chemins de fer et canaux vont rapprocher les hommes qui, se connaissant mieux, ne pourront se faire la guerre ; le crédit permettra à l'ouvrier de s'élever au-dessus de sa condition et au banquier de faire circuler ce sang généreux dans tout le corps social. « Réseaux et fluides », ce n'est pas un simple mot de passe pour un soir – mais notre programme merveilleusement ramassé en une puissante formule ! Je vois déjà, dans trente ans peut-être, l'Europe, l'Asie et l'Afrique enfin unies autour de cette mer que les Romains nommaient *Mare Nostrum* – notre « mère ».

Applaudissements. Vivats. Prosper apaise son public. Renan admire cet homme, dont il ne partage pas les idées s'il profite de ses commodités. Un véritable orateur doublé d'un visionnaire pragmatique.

– Mais... reprend le Père Enfantin, devenu grave. Ce que je vais vous dire maintenant doit rester confidentiel. Une menace pèse sur notre Église, et à travers elle sur le monde en devenir. Michel Chevalier, lors de son récent voyage aux États-Unis, a fait la connaissance d'un couple d'Américains avec lesquels il a sympathisé – ils professaient un intérêt marqué pour nos idées, et se prévalaient d'une amitié réciproque avec Henri David Thoreau. Mis en confiance, Michel les a invités à Paris, et ce d'autant plus volontiers que Jehan de Madoff – ou Jonathan Madov dans son pays – et sa femme Ninon de La Hague – connue chez elle comme Ninnah Van Hagen – financent des projets ambitieux de l'autre côté de l'Atlantique, notamment le chemin de fer qui un jour prochain conjoindra les deux rivages de cet immense pays. Enthousiasmé par l'organisation et l'efficacité yankees, Michel a donc ramené de son voyage, outre des notes précieuses pour

tout entrepreneur digne de ce nom, ces deux créatures – je pèse mes mots – dont le but, ce qu’il ne pouvait savoir, est bien différent de celui qu’ils affichent officiellement : visiter la vieille Europe et l’irriguer du bon sang frais des dollars américains. Du sang frais, certes ! ils en recherchent. Et ils en trouvent ! tonne le Nouveau Christ (comme certains de ses fidèles continuent à l’appeler). Ce n’est malheureusement pas une métaphore : ils le prennent à la source, en piquant au cou de pauvres victimes qu’ils abandonnent ensuite, exsangues, sur le pavé. Nous les avons observés – et nous avons vu certains d’entre vous à cette occasion. J’avais été averti par l’un de nos frères (il fixe Bineau, qui aimerait se fluidifier à l’état d’un courant d’atomes), retourné comme nous l’avons découvert – malgré lui, j’en suis certain – par le diabolique régent de l’Ordre vampirique, devenant agent double pour le compte de son nouveau maître. La cérémonie des Frères en Drakol à laquelle vous aussi avez participé (il regarde les frères Pereire, qui, gênés, baissent la tête ; Isaac plonge une main dans sa poche pour en sortir un pilulier où il puise fébrilement quelques dragées thérapeutiques) est une indignité sans nom, une caricature insane de nos mystères.

L’assistance est parcourue de cris. Certains adeptes cherchent à quitter la salle, mais le père Mimile veille, le gourdin menaçant. Van Helse s’est rapproché de la porte lui aussi, la canne-épée bien en évidence, et fait comprendre au cerbère qu’il peut compter sur lui en cas de coup dur.

– Mes amis, mes amis ! gardez votre calme. Ces créatures ne sont pas humaines. Monsieur Van Helse, qui les pourchasse à travers le monde, vous en expliquera le mode de vie et les intentions. Comprenez que vous avez été joués : contre de chimériques promesses de pouvoirs surhumains, vous étiez sur le point de vendre votre âme à pire que le diable. L’enfer chré-

tien n'existe pas, mais la nuit de ces créatures est bien réelle et peuplée de cauchemars. Le pouvoir? Nous l'aurons demain, quand nous aurons mené à leur terme nos grandioses projets. Gardez-vous d'en ruiner la venue en croyant l'accélérer: il n'y a rien à attendre des Frères en Drakol. D'ailleurs, leurs médailles sont en plâtre.

En un geste théâtral, Enfantin projette une dizaine de médailles contre le mur où elles se brisent en un poudroiement blanchâtre.

– Du plâtre et du sang! Ce n'est pas avec de tels matériaux que l'on bâtit une civilisation solide.

Nouveau brouhaha. Nouvelle tentative de sortie des adeptes convertis en Frères en Drakol – Élisabeth en reconnaît plusieurs. Les frères Pereire baissent la tête, accablés.

– Du calme! Du calme! L'emprise de ces effroyables créatures n'est pas si absolue que vous le pensez. Certains d'entre vous ressentent déjà comme un vertige, un peu comme l'opio-mane entre deux boulettes. Rassurez-vous: monsieur Van Helse dispose de médicaments à même de régénérer votre fluide sanguin en quelques jours. Lorsqu'il aura fini son exposé, il vous examinera et décidera du traitement approprié pour chacun. Ainsi, mes amis, votre précieux sang circulera dans votre corps à nouveau pur et chargé d'énergie positive, préfigurant le fluide de l'Ère nouvelle irriguant un monde ensoleillé.

Grâce au prêche du Père Enfantin, dont l'autorité sur les saint-simoniens est encore mesurable à cette occasion, et aux examens attentifs de Van Helse, la menace vampirique semble s'éloigner ce soir-là à mille lieues de Paris. Il apparaît néanmoins que dix Frères en Drakol ont rompu toute relation avec les saint-simoniens: il est à craindre qu'il ne soit trop tard pour ceux-là, qu'il faudra traiter, comme le dit le père Mimile, visi-

blement au fait de ces choses-là, «avec un bon coup d'pieu dans l'cul».

*

Jonathan, désireux d'accentuer son emprise psychique sur Élisabeth, l'a suivie de loin jusqu'à la salle saint-simonienne. Il n'a pas besoin d'entrer pour connaître ce qui s'y passe : ses grandes oreilles de chauve-souris, rétractables à l'image des canines, captent à plusieurs dizaines de mètres le moindre trottement de souris (il sait, par exemple, que Ninnah le surveille, postée dans une encoignure à trois rues de là). Il découvre donc, navré, que leur plan d'infiltration des saint-simoniens bat de l'aile, même si le noyau dur des Frères en Drakol est maintenant opérationnel et prêt à intervenir aux Tuileries quand il le faudra. Encore quelques mois d'attente, tout de même : les bébés ne se fabriquent pas en une semaine, ce qu'il a découvert avec dépit en surveillant la fille engrossée dans la cave – comme tout bon vampire, il est d'une ignorance totale quant aux modes de reproduction des mammifères dits «supérieurs». Il va falloir occuper utilement (et si possible agréablement) le temps qui reste : petits jeux de séduction avec Élisabeth (qu'il mordra pour de bon in fine) ; repérer et éliminer la concurrence locale, trop rustique pour ne pas attirer l'attention sur eux ; et maintenant déjouer les plans contre-offensifs des saint-simoniens et de leurs amis. Encore un Van Helse lancé à leurs trousses ! Voilà qui explique la rapide déconfiture de leur stratégie, à lui et à Ninnah... Laquelle Ninnah aura fort à faire, elle aussi, pour échapper à ses poursuivants tout en surveillant son garde-manger expérimental de Charonne ; sans oublier son godemiché vivant, dont elle s'est entichée. Reste la carte du zouave Jacob, un filou de

première mais une intelligence acérée (comme une canine). Ah! quelle époque, se lamente in petto l'ancien colon de La Nouvelle-Amsterdam¹, qui en viendrait presque à regretter une immortalité si chèrement acquise.

1. Voir, dans la même collection, *Le Vampire de Wall Street*.

12

Midi bat son plein Aux Bons Enfants. Alors que dehors tombe une neige fondue serrée, cruelle pour les pauvres, à l'intérieur ceux qui ont encore des dents mastiquent avec énergie le pain qu'ils trempent dans une soupe épaisse aux pois et au lard, sûrement, vu sa couleur d'un brun peu engageant, augmentée de pas mal de restes indéterminés, les autres se contentant du contenu de leur bol – deux sous dans le premier cas, un sou dans le second. Lapements, claquements de mâchoires, jurons et rires gras – car ce déjeuner, pour ceux qui en ont les moyens, est un des bons moments de la journée –, rots et pets. Mimile beugle à l'intention du réduit obscur où s'active une souillon tout en servant une chopine de vin après l'autre.

Lardennais et Renan sont dans un coin, assis à une table collante où le patron a négligé de passer le chiffon et où le philologue évite de poser les coudes, tandis que son camarade le vidangeur siffle son gobelet de vin bleu avec une régularité de métronome.

– Comment cela, un vrai travail? Et ce que je fais, ce n'est pas un vrai travail? Nénesse, tu te fous de moi!

– Sûrement pas, Phéllisson. La besogne que tu accomplis est indispensable, et nul n'est plus convaincu que moi de son utilité sociale. Mais il s'agit de quelque chose qui serait en rapport avec tes capacités. Allons au fait: certaines de mes relations et moi pensons que l'épidémie de meurtres qui s'abat

en ce moment sur Paris n'est pas due à de simples criminels, même des maniaques. La piste que nous pressentons est bien plus grave.

Et Renan se penche et chuchote à l'oreille de Lardennais, qui hoche la tête :

– Figure-toi que cela m'était venu à l'idée; surtout vu le thème de mes recherches. Et puis cela m'était sorti de l'idée aussi vite: mon boulot est usant, j'ai la tête vide plus souvent qu'à mon tour. Et puis rien ne va, depuis que ce salopiard a trahi la République...

– Ne te rends pas malade avec cela. Et justement, nous pourrions te donner les moyens de poursuivre tes recherches, dont l'orientation est venue jusqu'à nous...

– C'est l'évêque de Quimper, ce maudit fils de...

À cet instant Mimile harponne par la peau du cou un ivrogne qui s'est débraguetté et commence à pisser contre un mur :

– Toi, Vingt-Sous, je ne veux jamais te revoir ici, tu entends, jamais! Enfin, pas avant une semaine. Sinon je te brise les os!

Après avoir jeté dehors le malappris, Mimile prend le temps de venir serrer la main des deux hommes :

– Ah! quelle clientèle, je vous jure. Bienvenue, monsieur, content de vous voir, alors toujours à bavarder tous les deux?

Il cligne de l'œil en direction d'Ernest. Depuis la réunion saint-simonienne, il existe une complicité amicale entre les deux hommes. Le père Mimile poursuit :

– C'est qu'il a de l'instruction, notre Félix, on se demande où il a pu attraper tout ça.

Et il retourne à son tonneau. Les anciens séminaristes ont un rire un peu faux.

– Alors, c'est oui? insiste Renan. Tu auras du temps,

pas trop il est vrai, parce qu'il te faudrait aboutir le plus vite possible, et des moyens.

Lardennais hoche la tête et les deux hommes se serrent la main.

– Je vais te présenter à nos amis. Tout d'abord, un vieux monsieur qui demeure non loin d'ici, tu verras.

Vidocq est statufié le dos à son poêle, mais il se défige pour serrer la main à ses invités, reconnaissant Lardennais à la seconde d'après sa fiche. Le prêtre interdit, lui, n'est pas peu surpris de rencontrer le célèbre Vidocq, jadis la terreur de la pègre et ancien pègriote lui-même, dont à vrai dire il ignorait qu'il fût encore en vie. Il s'étonne de le voir entre des murs de livres. Le vieil homme appelle Augustine, qui apparaît en maugréant et grommelle quelque chose de désagréable quant à la « prêtreaille » – la vieille a du flair, pour Renan elle savait et elle a identifié l'autre visiteur en un clin d'œil. À la suite de ce manquement à ses devoirs elle se fait rembarrer durement par Vidocq, qui propose comme d'habitude verveine et boldo, ou un bonbon. Lardennais préférerait un coup de raide.

– Ou bien quelque chose d'un peu plus tonique? demande l'ancien bagnard avec un demi-sourire.

« Ce diable d'homme lit dans les pensées », songe le vidangeur, qui accepte.

– Du vieux marc? Monsieur Renan, une verveine? Vous me pardonnerez de fumer. Et toi là-bas, n'oublie pas mon eau d'arquebuse! Tu m'entends?

– Oui, monsieur François, répond Augustine d'un ton homicide avant de s'éloigner en tirant la jambe droite.

« Pas de doute, elle a traîné le boulet », pense Renan.

Vidocq allume son brûle-gueule :

– Vous connaissez la raison pour laquelle nous nous intéressons à vous, hormis l’amitié que vous porte monsieur Renan ?

– Je m’en doute un peu. La pierre, fait le prêtre interdit d’une voix assourdie.

– Pas n’importe quelle pierre, cher monsieur : la pierre de sang...

– *Petra sanguinis*, murmure Renan comme pour lui-même.

– ... qui serait un véritable détecteur de vampires, ces vampires que nous soupçonnons fortement d’être à l’origine de l’interminable série d’assassinats à laquelle nous assistons.

Long silence. Lardennais hoche la tête :

– Mes travaux ne sont pas si avancés... J’ai connu bien des revers. Je ne sais si... Et, puis, me mettre au service de l’Empire...

Le vieillard se redresse, l’œil étincelant, la voix coupante :

– Il s’agit bien de cela ! Diable ! L’heure n’est plus aux tergiversations. Nous allons vous donner les moyens de trouver, et vite.

S’adressant à Renan :

– Vous vous souvenez ? Je vous disais l’autre jour que j’avais une idée...

– Certainement, fait Renan, qui ne voit plus du tout de quoi il s’agit.

Vidocq, toujours à Renan, comme si Lardennais était un enfant en bas âge :

– Votre ami a besoin d’une sorte de laboratoire, n’est-ce pas ?

– Je le suppose.

– Eh bien j’ai de la place à l’étage. On pourrait lui installer une pièce. Comme cela...

Renan a compris. Avec l’aide mais aussi sous la surveillance étroite de Vidocq et d’Augustine, Lardennais aura les moyens,

mais aussi l'obligation de travailler sans relâche à l'obtention de sa pierre.

– Monsieur Lardennais, qu'en dites-vous ?

La proposition est inespérée. Le gîte, le couvert et le laboratoire, la pierre peut-être bientôt à sa portée. Mais lui aussi a compris : fini, pour le moment, d'écluser des chopines Aux Bons Enfants ; il vivra au rythme des deux vieillards, dont il pressent qu'ils ne sont pas commodes, et la sorcière lui apportera sa tisane à heures fixes, ainsi qu'un rata tiède pour becs édentés. Il ne regrette pas les tinettes qu'il transportait, mais tout juste.

*

Même sous le soleil de midi, soleil froid, murs blancs, un silence de caveau règne dans la rue Saint-Georges, si neuve qu'elle est encore très peu habitée. Des branches noires dépassent de derrière un haut mur où un chat furtif se montre un instant. Parfois passent un fiacre dont la haridelle trottine ou un camion de livraison dont les lourdes roues cerclées de fer résonnent sur le pavé ; plus bas, une gouvernante gourmande un bambin, deux cuisinières plaisantent, une servante sort en douce de chez un marchand de vin.

Dans la belle demeure à la façade ornée d'angelots, Anaïs n'apprécie guère tout ce calme, et elle préférerait une rue agitée où elle aurait une chance d'attirer l'attention : toujours étroitement ligotée sur le grand lit, en chemise de nuit, dans ce décor ridicule de chapelle funéraire blasphématoire, rideaux noirs, larmes d'argent, crucifix pendus à l'envers, cierges noirs, elle réfléchit encore et toujours au moyen de sortir du piège dans lequel elle s'est fourrée par une naïveté confinant à l'inconscience. Bien que pour le moment rien de vraiment grave ne

soit survenu : Hochepot lui rend rarement visite, jamais de jour (sa corporation souffre de contraintes horaires implacables), la confiant à ses domestiques, le valet Sosthène et une acolyte revêche qui la nourrit et la libère un quart d'heure de-ci, de-là ; il a voulu une fois la violer, mais n'a pu s'exécuter ; il ne l'a pas encore mordue, se la réservant, lui a-t-il confié, pour plus tard, quand ses chairs seront attendries par l'angoisse. Elle fixe ses pensées sur ce crâne chauve et transpirant, avec cette mèche dégoûtante peignée en travers, crâne reptilien qu'elle fracasserait volontiers à coups de tisonnier, et sur ce cou immonde qu'elle espère trancher d'un coup de bêche. En attendant elle ne dit rien, car il a menacé de la bâillonner et de la faire violer par son lardin, et pour le moment il se contente de lui débiter des obscénités, d'ailleurs assez peu imaginatives, et de lui pincer cruellement le bout des seins. Elle pense qu'il a un peu peur d'elle, il a ses habitudes chez les petites filles, une femme adulte doit le dégoûter un peu, il ne la séquestre que par souci de sa sécurité mais ce faisant il prend des risques considérables. Son valet et la harpie commencent à le faire chanter, elle a entendu des éclats de voix, il était sur la défensive. Il ne peut se permettre de la tuer. Jusqu'où iront ses protections aux Tuileries ? Que penser de cette intimité avec Morny – une fieffée ordure – dont il se flatte ? Au fond elle a confiance. Mais elle souhaite tout de même que l'épreuve ne se prolonge pas trop. Car elle sait aussi que nul sauveur aux yeux purs ne viendra la délivrer. Ce sera à elle de s'échapper dès qu'une occasion se présentera.

Éclats de voix dans la rue, encore un mendiant chassé par un concierge, et qui l'engueule vertement.

Milieu d'après-midi, ce serait l'heure creuse Aux Bons Enfants si le mastroquet de la rue du Temple désemplissait parfois : dans sa pénombre qui sent le vin, la sciure, la suie, le graillon refroidi trouvent toujours refuge un ou deux boit-sans-soif, des compagnons peu pressés de retourner à l'atelier, une servante échappée à ses balais, un ramasseur de ferraille insoucieux de son négoce... Tous se serrent tant bien que mal, par cet après-midi de bise et de neige fondue, auprès du maigre feu qui rougeoit dans la cheminée, se frottent les mains, étendent leurs croquenots trempés, se grattent l'entrejambe.

Et voici qu'entrent deux collégiens, furtifs dans leur défroque noire – ils devraient se dessécher devant une version latine –, qui commandent un dé à coudre de tord-boyaux et s'enquièreent mine de rien auprès du père Mimile :

– Elle y est pas, madame Minette ?

– Elle y est point, mes enfants. C'que vous lui voulez ? fait le patron, débonnaire, en essuyant vaguement un verre pas vraiment lavé.

Son gros nez rouge semble luire dans la pénombre.

– Eh bien, c'est-à-dire...

– J'vas vous dire, moi, elle est au zouave, intervient Peau-de-Lapin, notre vieille connaissance.

– Tais-toi, Peau-de-Lapin, respecte les dames, lance Mimile, pour une fois peu amène.

– Voyez-moi ça, le beau secret, qu'elle va se faire tamponner chez le zouave Jacob, et pour la forte somme encore...

– Le célèbre guérisseur de la rue de la Roquette ? Le joueur de trombone ? Celui qui engueule ses patients ? Qui a à peine vingt-cinq ans ? Que tout Paris vient consulter discrètement ? demande l'un des collégiens.

– Çuiss-là même. Pas vrai, Vingt-Sous, que le zouave il les aime bien faisandées ? demande Peau-de-Lapin au personnage

loqueteux et malodorant – peu de nature à relever le prestige de l'établissement – apparemment rentré en grâce, qui, filant se planter devant le tonneau d'un air farouche, ne prend pas la peine de répondre.

– Respecte les dames, j'te répète, Peau-de-Lapin! fait le patron, en servant en continu Vingt-Sous, qui vide ses verres de gros bleu à un rythme endiablé.

– Ben quoi, Mimile, on sait bien de quoi elle vit, Minette, pas trop des bouquets de fleurs: les daguerréotypes cochons, une passe à l'occasion parce qu'elle aime son métier, c't'une femme courageuse, qui a jamais pu décrocher, sa vieille goule édentée fait des miracles j'vous raconte pas messieurs, ce qui compte c'est la jeunesse du cœur pas vrai, et pour le casuel elle branle les garnements pour deux sous dans l'escalier. Pour quoi crois-tu qu'i' soient venus, ces deux petits salopiaux-là?

Les collégiens, l'œil fuyant, plongent le nez dans leur verre.

– Peau-de-Lapin, je m'en vas te flanquer à la porte, fait Mimile en pourchassant de son torchon une grosse mouche verte qui s'entête à survivre à l'hiver et décrit des cercles en bourdonnant autour de la clientèle.

– Z'avez pas vu Félix? demande Vingt-Sous sans lever le nez de son verre.

– Félix? Pas vu depuis un moment. Il doit fricoter avec l'autre qui est venu ici, le monsieur.

– I'm'doit deux litres.

– Pas au courant. Débrouille-toi.

– Je t'assure, Minette elle fait un chiffre d'affaires que c'est pas possible, la banque Pereire à côté c'est des nécessiteux. Y a qu'toi qu'y ailles pas, Mimile, parole, reprend Peau-de-Lapin.

– Moi c'est pas pareil, fait le père Mimile, qui aurait l'air gêné si un tel sentiment pouvait se déchiffrer sur sa hure. Vous non plus, les clodos, vous y allez pas.

– Les clodos? Pas d’grossièretés!

Vingt-Sous regarde tout le monde d’air mauvais, rote sa vinasse, lance l’appoint sur le comptoir et sort sans dire un mot.

– J’vous permets pas, môssieur! reprend Peau-de-Lapin. Qu’on est des personnes à revenu irrégulier, j’veux bien! Même pas nourris par la paroisse! On ne fait pas de courbettes à ces gens-là, nous autres, on ne rampe pas pour un bol de soupe! On ne baise pas le cul des tonsurés! Et pour le reste, pour la frivolité, mes potes et moi quand on a les moyens, fourrer un peu plus jeune tout de même que la Minette c’est pas interdit.

– Pour l’escalier, faudra revenir, mes enfants, reprend le père Mimile à l’intention des deux collégiens. J’vous remets un petit coup de schnick pour la route? C’est Mimile qui rince.

*

Élisabeth a rendez-vous avec la marquise dans un établissement discret de la rue Soufflot. Après un thé anglais servi dans de ravissantes tasses en porcelaine – la marquise régale –, elles sortent se promener dans le jardin du Luxembourg.

– Pas de nouvelles de notre chère Anaïs? s’inquiète la Maresmas, après quelques considérations sur des roses d’hiver qui s’étiolent – le printemps encore lointain, mais que l’on devine cet après-midi à une douceur inusitée de l’air, a bien du mal à dissiper les rigueurs de l’hiver.

– Hélas non! impossible de découvrir où elle a passé la matinée avant-hier: son goût pour les déguisements malheureusement nous dessert...

– J’ai fait savoir à Vidocq qu’Anaïs avait disparu.

À un sursaut d’Élisabeth, la marquise ajoute:

– Vous ne l’aimez guère, vous et votre cousine, mais, malgré

son âge, cet homme dispose d'un réseau d'informateurs exceptionnel, et il m'est tout dévoué. Dans deux jours au plus, selon lui, nous saurons ce qu'elle est devenue: «Morte ou vivante», a-t-il précisé.

Élisabeth a du mal à étouffer un gros sanglot:

– Hélas! cette dernière hypothèse est plus que probable... Elle vous sauve de votre agresseur, sans doute un V. de la pire espèce, dans les jardins des Tuileries; elle le piste jusqu'en sa tanière; elle y retourne de jour dans l'espoir de le surprendre dans son cercueil capitonné, prête à lui enfoncer un pieu dans le cœur et...

– Et c'est là qu'un imprévu...

– Comme tous ses semblables, cet être immonde doit allier la ruse à la brutalité. Il faut absolument retrouver Anaïs avant qu'il ne la transforme en V. Pour lui, quelle victoire ce serait; et pour nous, quelle perte immense!

Élisabeth se jette sur la poitrine généreuse de la marquise, qui essaie de la consoler en lui tapotant les cheveux. Elles se dirigent vers un banc, dans un coin peu fréquenté du jardin. Élisabeth se laisse aller contre la belle Espagnole. La marquise relève le visage ruisselant de pleurs:

– Ah! comme vous aimez votre cousine, ma petite Élisabeth. Aussi fort que je l'aime moi-même, ajoute-t-elle en soupirant. Ne perdons pas espoir! Nous la retrouverons... Et, qui sait, Anaïs n'est point sotte et fort courageuse. Elle saura peut-être se sortir toute seule du fâcheux précipice où elle est tombée.

Elle essuie d'un doigt léger la joue de la jeune fille, remonte une bouclette brune sur le front, puis l'embrasse doucement, d'abord sur les yeux puis, tendrement, sur la bouche.

– Eh bien! c'est promis. Gardez ce beau sourire qui éclaire votre ravissant visage. Et nous gronderons Anaïs à son retour

pour le chagrin qu'elle nous a causé. Ah! j'oubliais: l'impératrice est enceinte, je l'ai appris de sa bouche il y a quelques heures. Elle est folle de joie. Bientôt, dans tout Paris – que dis-je dans toute la France – la nouvelle se répandra comme si c'était Dieu, le père.

Elles se séparent sur un nouveau baiser, sans remarquer le furtif Peau-de-Lapin, qui traverse le jardin comme par hasard à ce moment-là.

*

La troublante madame Ninon, avec qui elle a passé une nuit inoubliable – cela fait si longtemps que quand elle y pense une larme délicieuse perle au coin de son œil charmant – réapparaît dans les rêves de sœur Léonice, cette fois impérieuse, corsetée de fer, le bout des seins coiffé de piques d'acier, le sexe dissimulé par une mâchoire métallique qu'on dirait appartenir à quelque insecte géant, fouettarde, escortée d'entités invisibles dont la nonne discerne, sans pouvoir la préciser, la présence maléfique – un froissement d'ailes de chauves-souris lui effleure le visage et elle frémit de dégoût. Dans ce songe, Léonice se trouve dans une cave qu'éclairent de rares flambeaux noirs; étendue sur un sofa de peluche rouge, elle est nue, sauf sa cornette, bien sûr, qui dissimule sa chevelure enivrante. Ninon, qui fait claquer un fouet de charretier, ne s'intéresse absolument pas à elle, si ce n'est pour la traverser d'un regard glaçant dénué de toute expression. Léonice tremble de désir et supplie. En vain.

Cette nuit-là, elle ne se préoccupe pas de ses voisines par-delà les cloisons et geint très fort de plaisir, le visage baigné de larmes, quand sa main s'égare sous la chemise-linceul.

13

Une ombre suit l'abbé alors qu'il se faufile dans l'église par une porte dérobée, évitant le parvis où sévit peut-être la tonitruante Minette – Torquème ignore qu'à cette heure elle exerce ses talents manuels dans l'escalier d'Aux Bons Enfants – et tenant par la main un minuscule enfant apeuré, un tout petit garçon qui dormait sur un chantier de construction avec des chiffonniers et qu'il leur a arraché – difficilement, car les loupiots sont de bon rapport pour la mendicité, mais ils se sont effacés devant l'autorité de l'homme d'Église – sous prétexte de le confier à un orphelinat.

Torquème, les yeux exorbités, bavait déjà rien qu'à la vue de la petite chose tendre, mais il n'a osé cette fois saigner franchement l'enfant en pleine rue, usage déplorable qu'il s'autorise souvent, et il l'emmène dans son antre pour mieux jouir de la jeune chair, du jeune sang...

Sans se douter qu'il est pisté. Une silhouette patibulaire, en froc, le capuchon rabattu – le Moine bourru, à n'en pas douter, souvent signalé ces derniers temps –, suit en effet à distance le prêtre vampire et l'enfantelet qui va lui servir de souper fin.

Quand Torquème, tenant le garçonnet tremblant dans ses serres d'acier, pénètre dans Saint-Germain-l'Auxerrois, l'ombre monacale leur emboîte le pas, jusque dans la chapelle où trouve refuge le monstre. Et là, soudain, l'abbé se retourne et hurle à l'intention de son prisonnier :

– Attention ! Le Moine bourru !

Avec un cri de terreur, l'enfant saute dans ses bras. Le prêtre vampire le serre comme dans un étau et a un ricanement de mauvais augure :

– Qui que tu sois, sache que si tu approches j'occis cette infime créature.

L'ombre décharnée de Torquème est projetée contre la muraille lépreuse par un énorme cierge verdâtre à la lueur tremblotante, qui coule lentement, visqueux, tel le foutre d'un ogre. Le garçonnet crie de peur. Le Moine bourru se saisit d'un candélabre et se rue sur Torquème, qui maintient l'enfant contre lui comme un vivant bouclier. Le candélabre retombe. Le Moine dégaine alors un crucifix, sur lequel le V. crache avec un rire de mépris. L'enfant hurle. Le Moine bourru attrape un prie-Dieu et le brandit au-dessus du prêtre, qui continue à se faire un rempart du corps de l'enfant, maintenant évanoui, tout en se mettant à reculer en direction de la porte, avant de souffler le cierge, de bondir avec un feulement et de disparaître avec son fardeau.

Le Moine bourru – en lequel nous avons reconnu Félix Lardennais, qui traque sous ce déguisement le prêtre vampire depuis plusieurs semaines, jusque-là en vain –, cinq minutes plus tard, trouve l'enfant gisant sur les dalles du chœur, saigné, quasi mort, à côté d'une hostie transpercée d'une épingle. Il le prend dans ses bras et part en se jurant d'en finir avec le soi-disant vampirologue.

*

« Les lignes qui suivent, en dépit de leur extravagance apparente, sont à lire avec le plus grand sérieux par les personnels concernés.

» Nous avons tout lieu de croire que l'abbé T., qui ne porte

pas d'ombre – le fait est avéré – et semble mêlé à beaucoup de disparitions d'enfants dans le centre de Paris, notamment d'enfants de cœur, aux familles inconscientes du danger ou trop respectueuses de l'Église, est un non-mort sous une de ses formes les plus redoutables, un archivampire qui ne craint ni l'ail, ni l'aubépine, ni le crucifix, ni l'eau bénite et encore moins les miroirs. Une hypothèse le suppose sans doute immunisé par son environnement, mithridatisé en quelque sorte.

» Pour des raisons qui nous échappent, il bénéficie de l'aveuglement de l'archevêque, qui sait à peine qu'existe sous son autorité un poste de vampirologue, de l'immobilisme de confrères craintifs, soucieux avant tout d'éviter tout scandale qui pourrait rejaillir sur l'institution, et, ce qui n'est pas négligeable, de la protection de très hautes autorités.

» Sujet longévif, dont la transformation remonte peut-être à plusieurs siècles, très dangereux, tenu sous surveillance intermittente. »

Vidocq s'étire, tire une longue bouffée de sa pipe et replie avec soin la feuille de papier, qu'il range dans un dossier ficelé bientôt mis sous clef.

– Vous voyez. Bien qu'ayant quitté la maison depuis des années, j'y ai encore mes entrées et j'ai pu obtenir copie d'une fiche concernant ce digne ecclésiastique. Votre François Xavier semble faire encore des émules, et pas du menu fretin.

Renan proteste :

– Ce n'est pas « mon » François Xavier, s'il vous plaît. En tout cas Lardennais a mis dans le mille.

Vidocq se montre pour le moins grognon :

– Pour ce qui est des certitudes, oui. Mais l'autre se méfiera désormais et risque d'être encore plus difficile à coincer. Je n'interprète pas cela comme un succès.

Le succès, pour Vidocq, c'est le client au pied des marches de la Bascule.

– Nous y arriverons, fait Renan avec un petit sourire peu convaincu. Et mon ami Lardennais, justement ? Il a emménagé ici ?

– Au grand dam d'Augustine, qui semble l'avoir pris en grippe dès le premier instant, oui. Il installe son fourneau, son alambic et ses chaudrons sous les toits et fait des aller et retour continuels chez les apothicaires. À vous dire le vrai, je l'imagine mieux utilisant cet alambic pour se distiller de la gniaule que pour se livrer à je ne sais quelles opérations hermétiques... Bah ! Tant qu'il n'imprime pas de tracts subversifs...

– Ne vous inquiétez pas. Il n'est pas là ?

– Je lui ai donné quartier libre pour la soirée. Il doit être chez ce Mimile et va sans doute rentrer aviné...

Renan toussote d'un air dégagé :

– Revenons à Torquème.

– Une fiche complémentaire, ultrasecrète celle-là, nous apprend qu'il est protégé.

– L'archevêque ?

– L'archevêque est un benêt. Plus haut. Très haut.

– Vous voulez dire ?...

– Non, pas *lui*. Lui il s'en fout. Non, l'autre, le demi-frère.

– Monsieur le Duc de Morny ? demande Renan, ironique.

– Lui-même. Qui était ministre de l'Intérieur l'an dernier encore. L'ordure, chuchote Vidocq.

– Et pourquoi ? Quel serait le motif ?

– Je ne sais. Le vice ? Le pur plaisir de nuire ? Ce serait bien dans la veine de ce personnage. Mon seul sujet d'étonnement est que cela semble ne rien lui rapporter. Ce désintéressement n'est pas dans ses habitudes...

*

Nuit. Roulement dans la rue d'un camion attardé, escalier dont les marches craquent, fracas tardif de casseroles entrechoquées avec mauvaise humeur au rez-de-chaussée. Un index hésitant frappe à la porte d'une pièce aménagée sous les combles.

– Entrez.

– Je venais voir comment tu avais installé ton laboratoire, mon vieux Phéliston.

– Tu vois, Nénesse, tout le confort.

Un petit poêle dégage une douce chaleur et les vitres épaisses de la mansarde ont été frottées. Contre un mur, un sofa recouvert d'un plaid usagé. Une table de bois blanc et une chaise. Pas de draperies, de lampes de couleur, de pentacles, de sceaux, de symboles zodiacaux, bref rien du fatras charlatanesque souvent de mise dans ce domaine. Simplement un fourneau et un chaudron, des boîtes émaillées, une dame-jeanne contenant un liquide verdâtre, un placard. Dans un coin, un alambic de fortune.

Renan, sans façons avec son ami de longue date, ne se prive pas d'explorer les lieux du regard. Le prêtre interdit a un clin d'œil égrillard :

– S'il n'y avait pas la sorcière en bas, je pourrais même ramener des poulettes. Pour quelques cabrioles.

Renan hausse les sourcils. Le nid d'amour aménagé dans l'antre alchimique ne lui plairait guère, à lui le déchiffreur inlassable d'inscriptions, qui ne court pas les filles et dont les rares rêves érotiques se rapportent à Astarté ou à Cléopâtre... voire à Élisabeth quand il est atteint d'une poussée de modernisme. Lardennais éclate de rire :

– Tu restes aussi sérieux qu'à Tréguier, mon vieux Nénesse! Hélas, moi je vis comme un ermite. Enfin presque.

Renan indique du regard la bouteille d'eau-de-vie artisanale (son regard va à l'alambic) entamée qui est posée sur la table :

– Les opérations auxquelles je me livre sont exténuantes et il me faut un remontant à l'occasion...

– Justement, à propos de ces opérations, où en es-tu?

– Aux prodromes, aux prolégomènes, bref au préambule : je suis loin d'avoir les ingrédients de base qui me permettraient de rendre active cette fameuse pierre de Salomon qui n'est entre nous qu'un bête héliotrope. Me manquent les rates de loup... En plein Paris, je voudrais t'y voir!

– Difficile, je l'admets.

– Pour les crêtes de coq, j'ai envoyé Bouche-Trou en mission dans les poulaillers de la barrière de Clichy. Pour ce qui est des rognons de chauve-souris, Peau-de-Lapin et un autre copain, Vingt-Sous, se sont abouchés avec un sonneur de cloches qui peut zigouiller quelques chiropères pendant le boulot. Et en fait, pour les rates de loup, il y a encore un autre copain, Bouton-d'Or...

– D'où sort-il, celui-là?

– De Bicêtre. Un véritable as de la pince-monseigneur, qui doit aller visiter les collections de l'école vétérinaire d'Alfort...

– Et ça?

Renan indique du menton le liquide verdâtre de la dame-jeanne.

– De l'eau sur laquelle des incantations ont été prononcées. Provient d'un puits aux propriétés particulières.

Lardennais met son doigt sur ses lèvres. Il n'en dira pas plus.

– Moi je n'en boirais pas, de ton eau incantée, fait Renan en fronçant le nez.

– Il ne s'agit pas d'en boire, juste d'y faire bouillir la pierre.

-
- Tu as tout prévu, fort bien. Mieux vaut ne rien laisser au hasard, nos adversaires sont des coriaces, tu le sais.
 - Ne t'inquiète donc pas. Une petite goutte de raide, de la spéciale Maison Phéllisson, mon bon Nénesse?
 - Sans façon.

14

Anthony, onzième lord Bargamoufle, est en chasse, arpentant le pavé gras du vieux Paris, que d'ici peu le baron Haussmann, qui sera nommé dans trois mois préfet de la Seine par l'empereur, va s'activer à rendre plus aéré, plus salubre, moins propice aux coupe-jarrets et aux émeutiers, bref plus moderne.

Car Bargamoufle s'ennuie ferme aux Tuileries, en dépit de menus plaisirs qu'il s'octroie çà et là: il mate par les nombreux trous pratiqués dans les murs, les cloisons, les boiserie, les draperies, qui font du palais un véritable fromage de Gruyère, il mate tant qu'il peut, et la matière ne manque pas, par exemple du côté des dames d'honneur de la Montijo; par ailleurs, l'autre jour il s'est autorisé un petit cadeau en se faisant enfiler dans un cagibi par un garde, grossier et déplaisant, et qui en a profité pour lui extorquer cinq napoléons – oui, mais l'éclat de la cuirasse, les reflets de la moustache cirée, le velouté du brutal nerf aux veines bleutées, n'y avait-il pas de quoi se damner?...

Ce soir, de bonnes âmes lui ont appris qu'une octogénaire crasseuse branlait les jeunes gens – comme quoi tous les anciens ne sont pas des fainéants prêts à se laisser nourrir par ceux qui travaillent – pour deux sous dans un escalier. Il a bondi, ce n'est pas à Londres qu'il aurait eu une occasion de ce genre, il a rôdé autour du parvis de Saint-Germain-l'Auxerrois, où la vieille fait profession de bouquetière, fardée à outrance (car elle a la vue basse), racolant presque sans se cacher tout

en vendant au prix fort des daguerréotypes licencieux à des amateurs honteux.

Puis il l'a vue s'éloigner vers le quartier du Temple et l'a suivie, en émoi, à l'idée de la manipulation de couloir et peut-être aussi, au moyen d'une gratification appropriée, à la possibilité de fourrer ce con parcheminé; il fronce toutefois son nez délicat à l'idée de la rance odeur de vieillard(e)... mais on n'a rien sans rien! Car le jeune lord si blasé est toujours avide de sensations nouvelles.

Il baguenaude, en proie à ses pensées salaces, au point que parvenu rue du Temple il s'aperçoit que la sénescence hétaïre s'est évaporée. *Damned!* En guise de lot de consolation, il jette son dévolu sur un apprenti pâtissier, vêtu de blanc tel un véritable angelot, qui chemine en portant sur la tête un appétissant pâté en croûte, et tortillant ce faisant sa juvénile croupe de façon également appétissante aux yeux du lord, d'humeur emmancheuse, et pourquoi pas un tout petit peu caninesque tant que nous y sommes, car – il réfrène pourtant une nausée à la pensée du raisiné – la Canine est d'un chic absolu, et le snob qu'il est ne peut y renoncer... de sang-froid si l'on ose dire.

Mais il a bien mal choisi son emplacement alors qu'il attire l'apprenti dans un couloir noir et crasseux, lui chuchote à l'oreille des propos melliflus et entreprend de le déculotter, avant de lui appliquer le Baiser, et qu'avec le sans-gêne des grands de ce monde il pioche de l'ongle un peu du gras du pâté afin d'en oindre le fondement de l'infortuné pâtissier... Oui, bien mal choisi, car le couloir est situé juste en face des Bons Enfants, établissement renommé, auprès de nos lecteurs tout du moins, sur le seuil duquel le père Mimile prend le frais, examinant le bâton brenneux qui lui sert à déboucher les lieux d'aisance, car la clientèle se plaint et il va falloir agir.

À la vue de la scène révoltante qui s'offre à ses yeux, Mimile

bondit, prêt à défendre le gamin, dont la vertu culière est pour l'heure fort en danger, des assauts de l'infâme Anglais, car il a l'oreille fine et a identifié son accent, et que peut-on attendre, sinon le pire, de la part des goddam, des rosbifs, des tuniques rouges, ceux qui ont brûlé Jeanne d'Arc et envoyé le Petit Caporal à Sainte-Hélène?

Pourtant, alors que Mimile s'élançait, brandissant son sceptre visqueux, qui fait un gourdin très acceptable, dans la direction du lord, une ombre qui voletait au-dessus des toits s'abat soudain sur lui. Car le soir tombe et l'heure de la patrouille américaine est venue... Jonathan, très mécontent de voir contrecarrés les desseins de Bargamoufle – qu'il n'apprécie guère, nous le savons, mais la confraternité impose aux esprits les plus dépravés, les plus affranchis du lien social, un minimum de solidarité –, fond sur le bistrotier dans un claquement de sa cape-voilure et un éclair de sa coiffure calamistrée. Il dédaigne d'utiliser sa denture contre un pépère aussi peu ragoûtant que Mimile, qu'il attaque à coups de poing et de tatane, méchamment, faisant voler le bâton, avant que le malheureux ne batte en retraite dans son bouiboui.

Jonathan, gouailleur, interpelle alors Bargamoufle, lequel, de saisissement, a laissé échapper l'apprenti pâtissier, qui est retourné livrer son pâté un peu écrasé :

– Alors, mylord, on s'encanaille?

– Monsieur le Comte, je vous dois une fière chandelle.

« En fait de chandelle, c'est plutôt celle que recérait le pantalon du pâtissier qui t'intéressait, espèce d'angliche vicieux », pense Jonathan, qui poursuit, très civil :

– Mais nullement, mylord. Nous sommes entre gens civilisés. Deux gentlemen se doivent de se porter secours dans cette affreuse ville de mangeurs de grenouilles, ne le pensez-vous pas?

– Certes. Mais comment vous exprimer ma reconnaissance?

– Rien de plus simple. Vous pouvez nous aider, madame de La Hague et moi-même, de votre prestige, qui est grand (Bargamoufle se rengorge), de votre tissu de relations, de toutes les informations utiles que vous pourrez glaner... (Jonathan baisse le ton et passe l'index sur ses canines.) Car nous appartenons à la même confrérie, je le sais. Croyez-moi, abandonnez ce Hochepot, un perdant, un malappris de surcroît, dont le mauvais renom ne pourrait manquer de rejaillir sur vous, et joignez vos efforts aux nôtres. Ensemble, nous ferons de grandes choses.

Bargamoufle, qui par-dessus tout déteste Hochepot – l'odeur aigre de sa transpiration lui donne des haut-le-cœur –, ne peut qu'accepter, un peu à contrecœur, car n'est-ce pas tomber de Charybde en Scylla? Le ton péremptoire de ce monsieur de Madoff, ce parvenu américain, ne lui plaît guère.

Quant à Mimile, d'humeur massacrate, il va déboucher ses cabinets tandis que messieurs les chiffonniers réclament à boire à grands cris.

*

Ninnah, suivie cette fois du fidèle Al-Qâsim, est accueillie à Sainte-Marguerite par deux douzaines de pensionnaires, robe noire et col blanc – lequel met admirablement le cou en valeur –, rassemblées en demi-cercle dans la cour, qui chantent à leur bienfaitrice, sous la direction d'une vieille nonne au menton poilu, «... Délivre-nous des malfaiteurs / Et sauve-moi des hommes de sang...». À ce dernier mot, Ninnah, pâle de rage, ses yeux lançant des éclairs implacables, écume, défaille presque :

– Assez! lance-t-elle en tapant du pied. Qui a choisi ces paroles? *Qui?* Répondez!

Le chant s'arrête net. Al-Qâsim, posté à son côté, prend un air farouche, lance une malédiction en copte, et les pensionnaires, qui se serrent les unes contre les autres, ne sont pas rassurées, d'autant qu'une grosse bosse, dont dans leur candeur elles ignorent la signification, gonfle le devant de son ample shalwar. Ninnah, qui ne ressemble plus du tout à la gentille Ninon de La Hague, verdit et trépigne. La nonne au menton poilu grommelle une oraison. Et la supérieure s'avance, le regard vif:

– Chère madame! Quelle joie de revoir enfin parmi nous celle à qui nous devons tant! Un des fruits les plus généreux du noble continent américain, qui en est si prodigieux!

– Répondez!

– La Sainte Écriture est à jamais vivante en nos âmes, comme vous le savez, et le Psaume LIX nous a paru, avec tous ces très vilains bruits qui courent en ce moment dans Paris à propos de... hum, n'est-ce pas, perversions hématologiques, pour ne pas prononcer un mot détestable...

– Quel mot? fait Ninnah, provocante.

– ... nous a paru tout particulièrement d'actualité. Songez aux versets 15 et 16: «Ils reviennent chaque soir, ils hurlent comme des chiens, / Ils font le tour de la ville. / Ils errent çà et là, cherchant leur nourriture, / Et ils passent la nuit sans être rassasiés.» Il est certain que nous sommes loin de la «colombe des térébinthes lointains» du Psaume LVI..., conclut-elle avec un demi-sourire énigmatique.

– Absurde!

– Avec tout le respect que nous devons à notre bienfaitrice, il me semble, inestimable madame de La Hague, que vous n'êtes pas en position de juger du bien-fondé de nos choix en la matière.

– Grottesque!

– J'en suis plus que désolée, mais si vous le prenez ainsi je dois vous demander de vous retirer. Il est impossible que, dans cette enceinte...

– Comment osez-vous! Vous en subirez les conséquences! Je vous ruinerai!

– Le chrétien ne craint que Dieu, madame. («Et encore!» pense-t-elle tout au fond d'elle-même.)

Les yeux de Ninnah flamboient, elle verdit encore plus s'il est possible, et pendant un instant le masque séculaire de ce qu'elle est réellement apparaît:

– Attention! Ignorez-vous à qui vous parlez?

La supérieure fixe son regard au fond de celui de Ninnah, où elle lit non plus la bienveillance, voire la compassion à l'égard des infortunées fillettes, qui a semblé prévaloir depuis qu'elle la connaît, mais la haine la plus brûlante.

– Je n'ignore peut-être pas à qui je parle *en réalité*, chère madame, répond la supérieure d'une voix posée.

– Où est la petite Marie? Je souhaite l'emmener faire une promenade. Ne suis-je pas sa future mère? demande Ninnah, mal à l'aise mine de rien («Que ces cinglées dégagent un crucifix et me voilà dans une mauvaise passe»), pour faire diversion.

– Sa future mère? Plaît-il?

– Ah oui, j'ai oublié de vous dire, je souhaite l'adopter et j'ai entamé les démarches en ce sens.

– Marie a la scarlatine, très contagieuse ces jours-ci, et le médecin a interdit toute visite, répond la supérieure, mentant effrontément.

«Viande à canines!» pense Ninnah, qui fend la petite foule en direction de sœur Léonice, laquelle la contemple d'un air éploré, les larmes aux yeux:

– Vous! Quittez cet air battu! Je croyais pouvoir compter sur vous! Vous m’avez juré une soumission sans faille!

– Pourtant... la supérieure... la règle...

On les observe de loin, mais personne n’approche.

– Idiote! Grâce à moi vous auriez pu quitter à jamais ce couvent minable, même s’il jouit de tout le confort moderne, et vivre une existence émancipée et luxueuse, digne d’une femme et non d’une espèce de... bonniche. Gourde!

Léonice éclate en sanglots bruyants. Tout s’écroule pour elle. Ninnah lui tend une médaille de plâtre bronzé représentant une chauve-souris en orant, et, d’une voix coupante:

– En souvenir de notre amour. Une sainte relique, comme vous dites, aux propriétés étonnantes. Mettez-la sous votre matelas et ne la laissez voir à personne. À personne, entendez-vous! Sinon il vous en cuira!

Les sanglots de Léonice redoublent, elle tente de se jeter au cou de Ninnah, qui la repousse rudement:

– Vous avez toujours été une godiche, mais vous étiez divertissante. Vous ne l’êtes plus. Adieu.

La poitrine palpitant sous sa lourde défroque, sœur Léonice tombe sur le sol, à demi évanouie, et les pensionnaires s’empresent autour d’elle. La supérieure observe tout cela de loin sans un mot. Pendant ce temps, Al-Qâsim, l’œil torve, sous prétexte de «faire connaissance avec la jeunesse», a eu, tout en grognant et en se grattouillant sous son shalwar, et en proposant des visites guidées de la tour Saint-Jacques, des gestes déplacés envers plusieurs des pensionnaires – car finalement sa maîtresse, aux deux sens du terme, pour experte qu’elle soit, n’en est pas moins pluriséculaire, et il profiterait bien de sa visite ici pour goûter de la chair fraîche, même un peu bouton-neuse. Mais ces demoiselles ne sont pas tentées par le gardien difforme, bien au contraire, ce taureau en rut ne suscite chez

elles que répulsion. La nonne au menton poilu fait non sans succès un rempart de son corps à Al-Qâsim, qui s'obstine :

– Vous me respectez pas...

Ninnah, le regard plus flamboyant que jamais, retransverse la cour en direction de la supérieure :

– De toute façon, scarlatine ou pas, les formalités pour l'adoption de la petite Marie sont en bonne voie. Nous nous reverrons ! Au revoir. Al-Qâsim, espèce d'imbécile, avance !

La supérieure se dirige vers Léonice et la relève doucement.

15

Bouche-Trou et Peau-de-Lapin ont fait un très vague brin de toilette, disons qu'ils sentent un peu moins mauvais qu'à l'ordinaire. Une moitié de menton rasée, la braguette à peu près fermée, on ne peut guère leur en demander plus. Et, vu l'heure très matinale, ils n'ont pas encore trop picolé. C'est qu'ils guignent une occupation fructueuse, vu la défection du titulaire, un semi-clochard de leurs connaissances, qui dort depuis peu en taule pour une vilaine affaire de mœurs, une occupation, mieux, un taf de première bourre: monter le charbon chez Hochepot, un rupin de ce quartier neuf, connu pour être radin comme tout, mais heureusement les larbins font danser l'anse du panier que c'en est un bonheur, ça compense la ladrerie du patron. Plumer ce salop est quasiment un devoir. Deux heures de boulot et ils auront de quoi se rincer la gueule pendant une semaine. Et Peau-de-Lapin a peut-être d'autres motifs pour visiter la thurne.

Par chance, le concierge, ennemi juré de Bouche-Trou, est cloué au lit par un lumbago, et sa rombière ouvre aux deux hommes, qui se présentent en honnêtes travailleurs, un sac de charbon sur l'épaule, et montent jusqu'au premier, l'étage noble, s'adressant à un valet:

– Eh camarade, on est le charbon, oussqu'est l'endroit où qu'on le met?

Le larbin prend un air dégoûté et leur désigne une arrière-cuisine. L'air affairé, de vrais enfants de chœur, les classes labo-

rieuses en pleine rédemption, ils effectuent deux ou trois aller et retour, avant de s'aviser qu'une porte bâille. Bouche-Trou passe la tête, bien sûr, sait-on jamais? Et il sursaute, avant de lancer une longue série de jurons mettant en cause la divinité du Sauveur autant que la virginité de sa génitrice, sans compter la vertu anale de quelques saints mineurs.

Dans la même chapelle funéraire dont la visite a déjà été infligée au lecteur, plus que jamais ligotée sur le vaste lit recouvert d'une courtepoinette noire à glands d'argent, Anaïs gît, bâillonnée, en chemise de nuit. À la vue du mendiant, elle gigote, bat furieusement des cils et grogne sous son bâillon.

– Mince alors, la petite dame qui m'a donné cent sous! C'est qu'ils ont des goûts bien à eux ces gens-là, toute cette ficelle, ça doit leur faire des effets. Spéciaux.

Anaïs grogne de plus belle et secoue violemment la tête. Bouche-Trou, qui n'y voyait pas malice, finit par enlever le bâillon.

– Vous êtes vraiment bienvenu! Coupez tout cela et libérez-moi sur l'heure, avant qu'il ne revienne!

Le mendiant esquisse une révérence bouffonne:

– Moi je croyais qu'ça vous excitait ces ligatures... C'est-y d'la ficelle à gigot?

– Libérez-moi, mon ami, vous dis-je. Vite et en silence.

Bouche-Trou entreprend d'extraire des profondeurs de ses poches une serpette de vigneron quand survient le larbin, un pistolet à la main:

– Pauvre type, tu agis sans réfléchir, sans savoir chez qui tu te trouves. Tu en as trop vu.

Au même moment, on entend la voix de Peau-de-Lapin, dans le couloir:

– Oh, camarade, t'es passé où? T'as trouvé du pinard?

Surpris, le larbin se retourne et se précipite sur Peau-de-

Lapin, qui lui fait un croche-pied. Il dérape et s'effondre. Bouche-Trou, qui n'est pas un égorgueur, s'empare d'un tisonnier et l'assomme d'un coup violent. Le sang coule. Puis il coupe les liens d'Anaïs, qui se frictionne lentement, tout engourdie.

– Vous voulez-t-y que j'vous masse, ma petite dame? M'avez l'air d'avoir les reins tout endoloris...

– Ça ne sera pas la peine, mon ami, merci. Mais filons vite.

– Vous êtes bien sûre? Parce que Bouche-Trou y sait z'y faire...

Anaïs n'a nulle envie de se faire masser le bas des reins par son sauveur :

– Je n'en doute nullement, mon bon. Filons!

– Mais alors, notre dédommagement... pour le charbon? Pour une fois qu'on travaille!

– Vous voyez ce secrétaire? Une bourse se trouve dans le tiroir d'en bas. J'ai repéré que Hocheput allait parfois y puiser.

Bouche-Trou ouvre violemment les tiroirs :

– Ah oui, toutes ces jolies médailles, avec la drôle d'image rose dessus? Elles sont bien lourdes, elles doivent valoir bézef.

– Mais non! La bourse!

– Des napo! C'est Noël! Allez v'nez la p'tite dame, on va s'rincer la dalle chez Gigi.

En attendant, c'est l'œil qu'il se rince, la chemise de nuit que porte la jeune femme étant des moins opaques.

– Franchement, une autre fois. Moi je vous conseillerais de ne pas vous montrer dans le quartier pendant un bon moment.

– Et c'te pistolet? Ça vaut des sous.

– Laissez-le où il se trouve. Vous pourriez vous blesser. Pressons, je vous en supplie.

– Il faudrait pas qu'vous preniez froid. Attrapez ça.

Et Bouche-Trou, qui s'est vite lassé de mater Anaïs, pas assez odorante, pas assez velue à son gré, car c'est une âme candide, arrache un rideau qu'il lance à la jeune femme, laquelle s'y drape sur-le-champ.

– Et l'aut' loquedu ! Peau d'hareng, va !

Et les mendiants de flanquer de grands coups de pied au corps inanimé du larbin.

Avant de quitter la maison, sans que les autres s'en aperçoivent, Peau-de-Lapin s'empare des médailles et de quelques papiers qui traînent sur le bureau de Hochepot.

Le plus difficile de toute l'affaire sera de convaincre un cocher de fiacre à la mine chafouine, haut-de-forme défoncé, bottines bâillantes, redingote crasseuse, sûrement encore un indicateur de police, de charger ces trois étranges clients, deux clochards et une jeune femme vêtue d'un rideau.

*

Anaïs a convoqué un sommet d'urgence. La marquise et la cousine, prévenues séparément, se précipitent rue de la Vieille-Lanterne. C'est à peine si elles remarquent un pauvre hère affalé contre le mur de la maison où loge la journaliste – un de ses voisins, un poète paraît-il, qui mêle ses rêveries aux vapeurs de l'alcool et marmonne tout haut des alexandrins pleins d'amertume et de brouillard :

*Je suis le Ténébreux, – le Veuf, – l'Inconsolé
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule étoile est morte, – et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.¹*

1. Les lecteurs attentifs auront reconnu la première strophe d'*El Desdichado*, de Gérard de Nerval.

Anaïs, débarrassée de son rideau, a repris toute sa vivacité d'esprit. Elle raconte son aventure en termes précis, comme le ferait un policier au rapport.

– Hochepot! J'aurais dû m'en douter, grince la marquise. Cet ignoble individu me suit partout et ses yeux furètent sous mes jupes avec un sans-gêne pas croyable! Donc, c'est un V., ce que confirme l'attirail pseudo-gothique de la pièce où il vous a retenue... Mais j'y pense, vous êtes sûre qu'il ne vous a pas mordue?

– Absolument! J'ai bien regardé mon cou dans la glace. Vérifiez vous-même.

Anaïs dégrafe son corsage pour libérer une gorge d'une blancheur à faire pâlir la lune de jalousie. La marquise inspecte longuement le cou, la nuque, relève les cheveux, dégrafe encore quelques boutons du corsage, examine la naissance de l'opulente poitrine...

– Hum, je vois là des marques... Regardez vous-même, Élisabeth.

Élisabeth se penche, touche deux petites excroissances rapprochées.

– Des grains de beauté...

– Ah! me voilà rassurée. Mais ne vaudrait-il mieux pas s'assurer qu'il ne vous a pas mordue *ailleurs*. C'est un vil paillard – avec le Morny, ils ont coutume d'enivrer des filles, et même de leur faire prendre de l'opium, pour abuser d'elles à leur convenance; c'est une de mes chambrières qui me l'a rapporté. Sans compter bien pis... les petites filles, sa préférence. Il peut très bien vous avoir piqué dans un endroit délicat de votre admirable corps athlétique pendant que vous étiez dans les vapes, comme disent les escarpes des fortifications.

La marquise soulève les bras d'Anaïs, cherchant des traces de morsure dans les poils frisottés des aisselles.

– Non, rien là.

Elle dégrafe d'autorité tous les boutons du corsage, mettant à nu le torse magnifique de la jeune femme.

– Nous sommes entre nous. C'est le moment de s'assurer que vous êtes saine et sauve – de notre point de vue: je ne voudrais pas enfoncer un pieu, fût-il béni par l'archevêque lui-même à Notre-Dame, dans cette jolie poitrine.

Élisabeth ausculte un sein, la marquise l'autre. Les tenant l'un et l'autre par la pointe, elles les soulèvent pour en examiner le dessous.

Anaïs, amusée de cette visite quasi médicale, se débarrasse prestement de tous ses vêtements et se tient, nue, devant ses amies.

– Ne traînez pas! Il ne fait vraiment pas chaud ici!

Après un examen attentif de chaque centimètre carré de peau (quelques soupirs, échappés des doctresses en herbe comme du sujet d'étude), le verdict tombe:

– Absolument saine et sauve! s'écrie la marquise, serrant Anaïs dans ses bras pour une étreinte amicale, et sans doute un peu plus. Hoche-pot voulait probablement faire un exemple et il a pris son temps, ce vieux répugnant. Tant pis pour lui! Le voilà démasqué!

– Et le Bargamoufle? s'enquiert Élisabeth. Complice ou confrère?

– Encore une fois, tranche la marquise, je le crois innocent, trop anglais pour avoir foi en quoi que ce soit. Je me charge de lui: je vais le retourner comme une crêpe.

– Et les Américains? Bargamoufle les fréquente également. Font-ils tous partie du complot? interroge Anaïs.

– Renan et Van Helse ne le pensent pas, dit Élisabeth... Ils estiment même qu'il serait profitable pour nous – enfin pour eux et Prosper, puisqu'ils ignorent tout de notre

équipe féminine – de jouer les uns contre les autres...

– Grâce au petit Barguy, une fois à nous (les dames), ce sera plus facile! s'exclame la marquise. Nous lancerons de fausses infos dans le camp des mornycoles, mettant en cause les deux Américains; et réciproquement. De la haute stratégie, mesdames. Il faut fêter cela. Anaïs, sortez votre meilleure bouteille et dispensez-moi un de vos délicieux havanes.

Dehors, le crépuscule du soir est tombé. Par la fenêtre, on devine un halo de lumière sur la ville: les éclairages au gaz jettent sur Paris une sorte de demi-jour étrange, auquel les habitants ont bien du mal à s'habituer; certains regrettent la vraie nuit et même les coupe-gorge obscurs où l'on se faufile l'âme prête à jaillir du cœur sous le surin d'un mandrin.

Les trois femmes commentent la grossesse de l'impératrice, désormais connue de tous.

– Si l'hypothèse de Renan est exacte, il va falloir jouer serré dès qu'elle aura mis son bébé au monde, dit Élisabeth; la fille enceinte des œuvres de Jonathan accouchera à peu près à la même période et la substitution sera plus facile dans les premiers jours qui suivent la naissance qu'au bout de quelques semaines – on remarquerait alors des différences notables entre les enfants.

Les deux autres femmes acquiescent.

– Je m'arrangerai pour ne pas quitter Eugénie des yeux. Mon rôle à la cour et l'amitié qu'elle me porte faciliteront ma mission.

Élisabeth est brusquement comme absente. Son corps est en proie à un léger tremblement, ses yeux deviennent laiteux et chavirent. Ses deux amies, ayant dégrafé son joli caraco – aujourd'hui tout semble prétexte à dénudement... –, l'allongent sur le lit de la journaliste; elle peine à respirer, marmonne

des paroles confuses entrecoupées de petits cris assez troublants. Cela dure à peine cinq minutes, puis elle se redresse et va pour quitter la pièce, mais est interceptée par la vigoureuse Anaïs, qui peine cependant à la contenir et demande à la marquise de l'aider. Enfin, Élisabeth se calme, recouvre peu à peu ses esprits.

– Que t'est-il arrivé? demande Anaïs.

Sa cousine semble ne pas saisir la question, regarde autour d'elle comme si elle venait là pour la première fois.

– Où suis-je?

– Mais chez moi! Anaïs Léveillé, ta cousine préférée! tonne la journaliste, exaspérée.

– Oh! mais c'était un rêve alors? *Il* me tenait dans ses bras. Mon âme se dissolvait dans *son* ombre comme une draperie d'eau dans le soleil. J'étais comblée, n'est-ce pas? *Il* est venu me chercher!

La marquise et Anaïs se regardent, interloquées.

– *Qui* est venu vous chercher, chère Élisabeth? demande doucement la marquise.

– Mais Jonathan, mon aimé, répond la jeune fille, encore ensommeillée.

*

– De la visite, monsieur François! Vous n'en manquez guère, en ce moment, lance Augustine de son habituel ton aigre.

D'un simple coup d'œil, Vidocq la renvoie à ses fourneaux, avant de s'arracher à la lecture de *La Presse*, journal aux opinions fluctuantes qui lui convient fort bien, et de faire asseoir son visiteur, un homme vigoureux, très sourd, qui fait toujours face à ses interlocuteurs afin de pouvoir lire sur les lèvres.

– Du nouveau depuis l’autre fois? demande le vieux flic.

L’homme hurle :

– Rien observé de suspect du haut de mon clocher, monsieur François. Le Torquème est toujours planqué dans sa bauge. En fait je venais pour une autre affaire.

Il indique le plafond du doigt :

– Lardennais y est-il?

Vidocq hoche la tête de façon affirmative et l’homme monte l’escalier.

– Il est vraiment sourd comme un pot, l’animal, observe en ricanant Augustine, réapparue.

– Je voudrais t’y voir, si tu sonnais les cloches de Notre-Dame depuis l’âge de douze ans, tu serais moins fautive.

Parvenu au laboratoire, le sonneur de cloches tire de sa poche un sac de papier d’apothicaire contenant de minuscules organes animaux desséchés : les rognons de chauve-souris indispensables à la mixture où doit bouillir la pierre de sang, afin qu’elle indique sans faute les V. en activité.

Le sonneur, en braillant, explique à Lardennais comment il piège les petites bêtes au moyen de filets au maillage très fin ; vu la saison, elles sortent juste de leur hibernation et ont donc un vol assez ralenti, mais, les premières naissances ne s’étant pas encore produites, il évite – ce qui serait un détail navrant – de capturer et donc de devoir occire des sujets immatures effectuant leur premier vol.

– Y a pas un rognon de bébé, pas un!

Lardennais lui verse un petit verre de gnaule « spéciale Phéliston », que l’autre avale cul sec, et lui compte trois napoléons.

– Vous en voudrez-t-y d’autres? demande-t-il d’une voix tonnante.

– Reviens quand tu en auras. Je prends.

Dès que le sonneur de cloches a tourné les talons, Lardennais s'emploie à concocter son bouillon, qui ne donne guère de résultats probants, une amorce d'ombre rougeâtre ressemblant à un vieux rideau et balbutiant « *Veni, vidi...* » pouvant être interprétée à la rigueur comme une apparition de César, une sorte de V. du point de vue gaulois, mais Lardennais, mécontent de l'apparition du dictateur à vie, ouvre la fenêtre et aspire une grande bouffée d'air. De toute façon, les rognons de chiropète ne suffisent pas : l'héliotrope n'indiquera rien de sérieux tant que manquera l'un des ingrédients principaux, les rates de loup, facteur possible d'ajustement de la variable temporelle, que l'inconstant Bouton-d'Or n'a toujours pas rapportées de l'école d'Alfort – à moins qu'il ne se soit fait pincer et ne soit retourné moisir à l'ombre.

*

– Détendez-vous, mon petit Barguy, on ne vous veut aucun mal...

Claquement assourdi du verrou dans un cabinet discret des Tuileries. Bargamoufle est assis au bord du canapé, les genoux serrés, les yeux baissés.

– ... bien au contraire, poursuit la voix féminine.

La marquise de Las Maresmas, que nous connaissons comme une belle brune très mince, presque maigre, mais à la poitrine opulente, qui a fêté ses trente-cinq ans voici déjà quelques années, se rapproche mine de rien de l'Anglais, un roux un peu amolli qui, lui, n'en a pas vingt-cinq :

– Vous êtes vraiment très joli garçon, Anthony, onzième lord Bargamoufle, votre teint de lait est irrésistible, on a déjà dû vous le dire. Dommage que vous n'aimiez pas les femmes...

Le jeune homme sursaute :

– Pardon ? Je ne vous permets pas. Quels sont ces ragots ?

– La chose étant de notoriété publique, mon cher, et certains marmitons ne brillant pas par la discrétion, comment ne pas y ajouter foi ?

Toujours immobile au bord de son canapé, Bargamoufle est écarlate. La marquise a un rire un peu rauque :

– À moins que vous ne souhaitiez vous inscrire en faux contre ces allégations...

Madame de Las Maresmas, vêtue d'une robe de soie bleu pâle très décolletée, son visage à l'œil vif encadré d'anglaises qui lui donnent une allure faussement mélancolique, se renverse en arrière, et, ce faisant, laisse apparaître sa cheville. Le jeune homme, d'écarlate, passe au pourpre.

– Ne prenez pas tout au sérieux, Anthony, la vie est brève. L'un n'empêche pas l'autre...

Il ne pipe mot. Elle se serre contre lui et laisse aller la tête contre son épaule, ronronne, tout en déboutonnant prestement le pantalon ajusté :

– Ah ! coquin ! Vous êtes d'humeur...

L'air très niais, les bras ballants, Bargamoufle est en effet priapique. La marquise se penche sur ses attributs virils puis l'embrasse comme nous le devinons, avec appétit. Il se met à haleter de plus en plus vite. Avant qu'il ne soit trop tard, elle se dégrafe à peu près, le renverse, l'enfourche, ils jouissent très fort. Reprenant souffle :

– Vous voyez, mon petit Barguy, la chose n'est pas si affreuse... (« Cela ne t'empêchera pas de te faire ramoner par tes palefreniers du Northumberland, mais j'aurais fait mon possible pour te ramener au temple de Vénus », pense-t-elle en femme de devoir.)

– Ce fut délicieux, madame, merci, fait le jeune homme,

qui a été fort bien élevé, comme le lecteur n'en a jamais douté.

D'ailleurs, avec le zèle du converti et la fougue de la jeunesse, le jeune lord est bientôt d'humeur à bisser, ce que la marquise ne saurait lui refuser, en levrette cette fois, comme peut le constater le laquais qui les observe par le défaut d'une boiserie, avant d'en venir aux confidences, non pas sur l'oreiller, mais sur le tapis, où ils ont roulé :

– On vous veut du bien, je vous le répète, comme vous le constatez, monsieur. Dommage que vous ayez de si mauvaises fréquentations.

– Pardon ?

Elle lui caresse doucement la cuisse :

– Ne faites pas l'innocent. Votre grand ami Désiré Hocheput est impliqué dans de très vilaines affaires, qui ne manqueront pas d'éclater un jour... Quant à ce monsieur de Madoff et cette madame de La Hague... Bref, tout cela a un goût... (elle baisse la voix) de sang.

Il sursaute avec violence à ce dernier mot :

– Ne m'en parlez pas ! Je les déteste tous ! Ils me dégoûtent ! J'ai l'impression qu'ils me tiennent entre leurs griffes.

– Nous ne demandons pas mieux que de vous extirper de ces griffes, mon petit Barguy.

– « Nous » ?

– Pour des raisons que vous connaîtrez peut-être plus tard, mes amies et moi travaillons à la chute de l'influence de ces personnages. Cela ne sonne pas très gentleman, mais vous pourriez nous aider de façon considérable en nous communiquant à l'occasion un certain nombre de renseignements à leur sujet...

Le visage du jeune homme rougit de nouveau :

– Vous m'en direz tant ! Telle était donc la raison de votre... sollicitude à mon égard, rétorque-t-il, maussade, se rajustant, avec l'impression de passer pour un idiot.

– Mais pas le moins du monde! Vous vous faites des idées! Vous êtes tout simplement délicieux, mon petit Barguy, et je voulais faire mentir ces laides rumeurs à votre sujet. Alors?

– Je n’ai pas le choix, lâche-t-il à contrecœur. Comptez sur moi.

– Je le savais! Vous êtes un amour!

Cajoleuse, elle se penche vers le vit qui reprend vie («Il est infatigable, ce jeune coq tout à l’heure si timide. Excellente recrue»), le presse et le masse entre ses seins, puis ils trissent, en un missionnaire apaisé, avant que la marquise, sa robe bleu ciel couverte de taches, ne le plante là et ne file se changer et se recoiffer avant le souper.

Lors de sa prochaine entrevue avec Anaïs et Élisabeth, qui lui demanderont le résultat de la démarche qu’elle devait entreprendre en vue d’intégrer lord Bargamoufle à leurs plans, elle se contentera de lever mystérieusement trois doigts. Nulle cause n’étant désespérée, ces dames poufferont.

*

[Sans date] **Mémo du frère Marcel aux frères Pereire** (apporté à leur hôtel particulier par un saute-ruisseau).

Messieurs, si je n’ai pas donné de nouvelles depuis plusieurs jours, c’est que les médailles ont eu sur mon destin un effet surprenant, mais prévisible: retour d’affection inespéré et prospérité. Je viens d’accepter une situation très-avantageuse dans le négoce de reliques pieuses. Comprenez qu’en ces circonstances je ne puis poursuivre une mission qui, pour moi, est devenue sans objet. Je reste toutefois votre débiteur, à jamais.

Pas de réponse des Pereire.

Conférence du professeur Rongne

« Les médailles votives dans les cultes au dieu-chauve-souris »

Grand, maigre, un sourire angélique éclairant un noble visage de chercheur, le professeur Ronan Rongne pénètre dans la grande salle. La conférence se tient à l'initiative de Prosper Enfantin et, si l'entrée est ouverte à tous les curieux et érudits de la capitale, l'assistance est surtout composée de saint-simoniens. Le professeur ajuste sur son nez une paire de binocles qui a connu des jours meilleurs, incline la tête sur la gauche – l'assistance, silencieuse, est pour ainsi dire pendue à ce visage qui se penche sur des réalités inaccessibles au commun des mortels. Puis, lentement, le professeur Rongne relève son fier menton et parle, d'une voix douce :

– Avant toute chose, mesdames et messieurs, je souhaite informer mon estimable public qu'il trouvera à la sortie une table où chacun, désireux d'approfondir le sujet de cette conférence, pourra se procurer mon dernier ouvrage : *Pensez à votre RIB*. Sous ce titre un peu abscons, je l'admets, figurent les avancées les plus audacieuses dans cette science mal connue – et je dois dire souvent mal considérée : la numismatique chiropticonique, dont je suis bien modestement ici le représentant, et l'inventeur.

Le public s'agite. Quelques échanges à voix basse. Certains tournent la tête vers le fond de la salle.

– Mesdames et messieurs [*Un temps.*], j'en viens dès à présent au cœur tragique de mon sujet: RIB pour *Requiescat in Barbelo*. Le repos selon les barbélo-gnostiques, eux-mêmes disciples d'un Simon, honni des proto-chrétiens, mais saint dans la tradition. Un puissant symbole qui associe la destruction annoncée du monde à un simulacre parodique des rituels. Pour les non-morts et leurs serviteurs, comme pour les gnostiques, l'inversion constitue une provocation salvatrice: sans nos rituels, sans nos religions – quelles qu'elles soient –, ils n'existeraient tout simplement pas. [*Brouhaha dans l'assistance; un homme se lève, véhément: «Vous exagérez! Les adeptes de Barbélo étaient des déviants qui mangeaient du pâté d'embryon lors d'orgies insensées, si l'on en croit Irénée.» Le noble orateur incline un peu plus sa tête sur la gauche, laisse passer l'orage; il a visiblement l'habitude d'affronter les humeurs parfois houleuses de son public.*] Imaginez un instant un monde – notre monde! – débarrassé de toute spéculation mystique, de toute hésitation eschatologique, qu'aurions-nous? Un univers sans doute prospère [*Il se tourne vers Enfantin, qui acquiesce, inclinant brièvement la tête – sur la droite.*], probablement débarrassé de ces fléaux que constituent la maladie, la guerre, la misère, très certainement habité dans ses multiples confins et tous ces habitants se connaissant par l'esprit et se liant en des réseaux – inimaginables aujourd'hui, certes, mais combien prévisibles si les chercheurs présents dans cette assistance poursuivent avec honnêteté et opiniâtreté leurs travaux aussi divers qu'essentiels. Bref, un monde – un univers, oserai-je dire –, où le bien régnerait à jamais et où l'esprit, enfin, planerait sur les eaux de la Science. [*Nombreux applaudissements. L'orateur a un petit sourire fugace, mais nettement autosatisfait.*] Mes amis, mes amis, ce rêve, c'est le vôtre,

c'est le mien... Hélas, ce n'est qu'un rêve: vous le savez comme moi, ce qui sépare l'homme de la bête, ce n'est pas son intelligence, oh non! c'est son imagination, cette terrible machinerie des songes dont aucun explorateur n'a encore osé franchir les obscures frontières. Oui, cette imagination qui emporte les plus raisonnables d'entre nous vers les constructions les plus insensées, fussent-elles les plus logiques en apparence. Et contre cette maladie de l'âme, il n'y a pas de remède. Tenez, prenons un exemple. Si je proposais à cette généreuse assistance de me prêter cinquante francs-or sous la promesse de lui en rendre cent dans une semaine, la plupart d'entre vous hocheraient la tête en pensant: «C'est un escroc!» et ils auraient raison – je veux dire, si je faisais une telle proposition, ce qui n'est certes pas mon intention ce soir. [*Rires.*] Mais il y en aurait bien un ou deux, parmi vous, qui se diraient: «Après tout, pourquoi ne pas tenter de doubler la mise, il a peut-être une bonne affaire en vue et il lui manque quelques milliers de francs.» Et ce qui est valable pour les enjeux financiers l'est encore plus pour cette catégorie particulière de marchandises que je regrouperai sous l'appellation «Au-delà». Les religions monothéistes ont su, et savent toujours, entretenir l'espoir d'une vie supposée éternelle – et nécessairement plus chatoyante que celle-ci, tristement terrestre. Vous-mêmes, mes amis, n'avez pu résister à emballer vos nobles idées dans un habit sacerdotal, même si vous le boutonnez à l'envers. [*Cris de protestation. Chahut. L'orateur incline à nouveau la tête. Se ronge quelques ongles. Patiente.*] Oui, je l'affirme très haut, au risque d'affronter votre colère et, qui sait, des coups – car sur ce sujet, l'Histoire abonde en faits sanglants: Il n'y a pas de civilisation sans religion. Et il n'y a pas de religion sans part obscure; cette part peut s'appeler Sheitan, ou Lucifer – elle peut également prendre le visage plurimillénaire du Grand Dragon, le dieu-chauve-souris, que l'on retrouve aussi bien sur

les antiques parois des cavernes récemment mises au jour ou sur les murs peints des hypogées égyptiens que sur les tentes ornées de pictogrammes maladroits des nations des grandes plaines des États-Unis. Le dieu-chiroptère est éternel et universel. Son culte est variable en fonction des époques et des lieux – et le professeur Van Helse que je vois au premier rang pourrait sur ce sujet vous entretenir longuement [*Abraham se lève et salue l'assistance.*] – mais il existe une permanence, comme pour tout culte : l'adoration des icônes et des médailles, ce que je nomme la numismatique chiropticonique, ma spécialité. [*Nouveau petit sourire autosatisfait de l'orateur.*] J'ai consacré vingt ans de ma vie à ces recherches difficiles et dangereuses qui m'ont conduit des territoires inexplorés de Bornéo à la jungle des bas-fonds des grandes métropoles. [*L'orateur semble se recueillir un instant : revit-il en pensée tous ces dangers affrontés ? Silence... religieux de l'assistance. L'orateur se ressaisit :*] Oui, mes amis, j'ai risqué vingt fois ma vie [*Il semble pourtant se porter comme un charme et son visage a la peau lisse comme celle d'un bébé.*] dans cette quête surhumaine. Et je puis désormais l'affirmer haut et clair : la médaille précède le vampire, elle est proto-originelle. Elle constitue un lien puissant, thaumaturgique, épiphanique, avec la Créature. J'irai même plus loin, et je dévoile ici pour la première fois la suite de mes recherches, la plus ambitieuse : toute représentation engendre la chose représentée ; Jésus crucifié crée la Croix ; Prosper Enfantin en jardinier invente le jardinage... Et la médaille hypostasie le vampire... [*Tumulte. Les portes s'ouvrent avec fracas. Des sergents de ville et des hommes en blouse blanche investissent la salle. L'orateur ramasse hâtivement ses papiers, abandonne derrière lui quelques médailles probablement votives et s'esquive par une porte derrière l'estrade : « Arrêtez-le ! C'est un imposteur et un fou qui vient de s'échapper de l'hôpital. » Van Helse, intrigué, ramasse les médailles.*]

16

Il l'a bien repérée, la petite fleuriste, rien à voir avec sa collègue la centenaire lubrique du parvis de Saint-Germain-l'Auxerrois, elle est blonde et presque menue mais solide, son cou sans doute délicieux en partie dissimulé par un large ruban de satin noir qui ne cache que pour mieux souligner. La coquine, moins innocente qu'elle ne veut le paraître. Il virevolte au-dessus de la ville, laissant Ninnah, entre deux réceptions ensemble aux Tuileries, à ses conquêtes féminines, souvent ces derniers temps des souillons huileuses – il se repaît du pléonasme –, et il observe, lors de cette tombée de la nuit qui pour lui, chaque soir, est comme une renaissance où il s'immerge dans les forces vives des ténèbres assoiffées de sang, la jeune fleuriste qui livre ses gerbes près des nouvelles Halles, s'aventurant dans les ruelles les plus louches sans conscience du danger, ou plutôt sans conscience de ce danger venu du ciel, car pour le reste elle est vigilante, ce quartier étant de tout temps un repaire de maniaques et de tarés. Il l'observe, il voudrait ricaner, imaginer comment il va saigner la petite salope dès que cela lui chantera, en la niquant pour le même prix, mais il ne peut, au contraire son cœur bat alors qu'il amorce sa descente, rétracte ses oreilles à grande vitesse, se pose en douceur, replie sa cape-voilure et aborde la jeune fille dans une ruelle aux volets clos qu'éclaire un lumignon vacillant.

Une ruelle où l'on pourrait longuement hurler sans éveiller le moindre écho, la moindre compassion chez les locataires

mussés sous leurs couvertures, jamais vraiment réchauffés, le ventre creux ou flatulant, endormis ou fabriquant à cadence régulière de petits misérables...

– Magnifique bouquet, mademoiselle! Je vous l'achète. Votre prix sera le mien.

Elle n'a pas frémi, comme si elle l'attendait, ne peut-il s'empêcher de penser, au contraire elle le regarde dans les yeux:

– Oh! merci, monsieur, mais c'est impossible. Il est déjà vendu et je dois le livrer. Ne me mettez pas en retard, s'il vous plaît.

Jonathan a l'assurance de l'homme jeune, beau et riche, aussi sûr de lui aux Halles qu'aux Tuileries:

– Savez-vous que vous êtes jolie à l'extrême, mademoiselle, presque à l'excès si cela était possible?

Elle baisse les yeux avec modestie et son fin corsage – aurait-elle entrouvert son manteau malgré la fraîcheur du soir? – palpite:

– Merci, monsieur, on me l'a déjà dit.

Il avance d'un pas, arborant un air des plus aimables, sans toutefois sourire:

– M'accorderiez-vous un baiser, mademoiselle?

– Je ne devrais pas, mais cela se pourrait, monsieur.

Elle recule sous l'abri d'une porte cochère, et, tenant toujours sagement son bouquet, ouvre les bras au jeune homme – est-il si jeune que cela, d'ailleurs, bien que sa chevelure splendide soit d'un noir de jais? elle se le demande soudain. La fraîcheur pince, mine de rien elle sort de sous ses lainages une longue écharpe et s'en protège le cou, il la trousse, elle laisse faire mais se dérobe au baiser (qui serait le Baiser), elle se cambre comme offerte mais se dérobe encore quand la tige effleure sa touffe et cherche son logis:

– Oh non, monsieur, je vous en prie, je suis vierge, s'il vous plaît, chuchote-t-elle.

Pourtant, ce disant, elle l'empoigne et le manie prestement. Il a le suc vif, et, avant d'avoir eu le temps de réaliser, il décharge dans la touffe blonde, la canine maintenant en perdition, puis elle a un petit rire :

– Finalement je ne pense pas vous accorder ce baiser, monsieur. C'est trop risqué pour une jeune fille.

Et elle sort d'entre ses seins un minuscule crucifix de fer qu'elle lui met sous le nez. Il bondit en arrière sans avoir le temps de se reculotter et disparaît.

La même nuit, il rêve d'elle, elle le regarde au fond des yeux avec amour, il la prend dans ses bras, il l'embrasse avec passion, mais sans aucunement la saigner – ce qui ne lui est pas arrivé depuis de longs siècles, peut-être jamais, sait-il encore ? Pour comble, Ninnah, qui l'a vu revenir tour Saint-Jacques la mise pour le moins défaite, lui a fait une scène épouvantable, hurlant, tentant de le mordre, exigeant le nom de la « petite grue »... tout cela avant d'aller se faire consoler par les coups de boutoir du dévoué Al-Qâsim :

– Ça n'a rien à voir, imbécile, le mamelouk n'est pour moi qu'un godemiché ! Toi, tu as baisé une mortelle sans la mordre, comme un méprisable humain, j'en suis certaine à voir tes airs niais, tes yeux de merlan frit, ces taches gluantes sur ton pantalon ! Ah ! il est frais môssieur le comte de Madoff ! Pauvre type ! Quand je pense où je t'ai ramassé !

De son côté, Anaïs – que nous avons reconnue sous le costume de la timide fleuriste – rêve aussi de ce beau V., dont elle connaît un peu les habitudes, qu'elle appâte depuis un moment, qu'elle devrait vouloir occire à coups d'épieu, le renvoyant à sa nuit de damnation, mais qu'elle ne peut s'empêcher de trouver terriblement séduisant. D'ailleurs il n'a pas vraiment, ou à peine, tenté de la mordre. Pour le reste elle ne

voulait pas céder dès la première fois. Ce n'est pourtant pas l'envie qui lui en a manqué...

*

– Le printemps, le printemps... C'est bien joli, de s'extasier sur la précocité du printemps, mais le problème c'est que la clientèle ne va pas tarder à schlinguer, et pas qu'un peu.

Sur le seuil des Bons Enfants, Mimile se dandine d'une jambe sur l'autre, s'adressant à Lardennais attablé à l'intérieur et qui, de méchante humeur – rien n'avance du côté de la pierre de sang –, ne répond pas. Mimile mouche son gros pif rouge en trompetant et ne se démonte pas pour autant :

– Tiens, je te mets Peau-de-Lapin, déjà que sous la neige il sent pas la rose, mais alors là, si on a un été un peu chaud ça va être une véritable infection, à la charogne que ça va être parfumé chez moi, et Vingt-Sous et les autres ne valent pas mieux. Ah! elle est choisie la clientèle, tiens, quand on parle du loup... Salut, Bouton-d'Or, te voilà enfin, on avait peur que tu ne sois retourné à Bicêtre.

– Parle pas de malheur. Salut Mimile. Félix est là?

– Même qu'il t'attend avec impatience, mon zigue.

Sans même aller pincer les fesses de la servante qui épluche des patates dans son appentis ni accorder un regard aux poivrots qui vacillent et radotent au comptoir, Bouton-d'Or se laisse choir sur un banc avec un soupir bruyant :

– Ah! Les aminches! Quelle histoire!

– Tu as les rates de loup? fait Lardennais, tout à son idée fixe.

– J'ai tes rates, mon Félix, mais quelle histoire! Figure-toi que les collections de l'école vétérinaire d'Alfort sont mieux gardées que les coffiots de la Banque de France. Il a fallu que je déploie tout mon talent.

– Aboule, fait Lardennais, l'air fermé.
– Tout doux. Ça ne t'intéresse pas d'apprendre comment que je me les suis procurées? Mimile, apporte du cacheté, qu'on se rince le cornet!

L'intéressé obtempère avec la mine solennelle d'un sommelier impérial. Ce n'est pas tous les jours qu'Aux Bons Enfants on ouvre une bouteille de vin cacheté. Ces messieurs s'enfilent la première goulée puis Bouton-d'Or, faraud, reprend son récit :

– Le chef concierge il est vachard comme tout mais pas bien malin, les autres c'est des huîtres, alors j'ai cherché à faire du gringue à sa gravosse, l'amour ouvre toutes les portes pas vrai? Mais nib, comme je commençais à l'entreprendre, tout printanier, prêt à lui conter fleurette, elle m'a flanqué un de ces coups de rouleau à pâtisserie en m'ordonnant de me trisser. Finalement j'ai fait ami avec un des hommes de peine, un nommé Picolo, tu vois le genre, et à force de lui payer à boire – il m'a bien coûté un heccto, c'te vache-là – j'ai réussi à lui faucher la clef des réserves, vous imaginez dans quel état il était, après ça a été tout seul, tout était étiqueté comme dans une pharmacie, et me v'là!

– Aboule.

– Mais qu'est-ce qu'il a? Bois un coup, vieille rave!

Finalement Bouton-d'Or déballe un sac de toile cirée contenant les précieux organes, Lardennais lui compte son argent – cinq napo, ça valait le coup – et s'éloigne vers son laboratoire, plus sombre que jamais.

*

Le laboratoire, au milieu de la nuit. Lardennais a grand-hâte de tester l'efficacité de ses rates de loup, et, sitôt rentré chez

Vidocq, il a mis la pierre de sang à mijoter dans son bouillon, en dosant au hasard les rates, les crêtes de coq – Bouche-Trou, lui, a écumé les poulaillers de la barrière de Clichy, au risque d’attraper un coup de fourche, voire un coup de fusil – et les rognons de chauves-souris de Notre-Dame, car ses grimoires, qu’au reste il ne déchiffre qu’imparfaitement, sont muets à ce sujet.

Silence absolu, à part quelques bulles venant crever à la surface du liquide. Le prêtre interdit, qui ce soir n’a bu que de la camomille – il a failli se trouver mal –, a piqué du nez puis s’est assoupi sur sa chaise, et il se réveille en sursaut dans une lueur rouge. La lueur qu’annoncent les textes, celle où apparaissent les esprits maléfiques, celle qui dévoile goules et vampires! Enfin! Devant lui, ne se souciant en rien de la température glaciale de la soupente, se tient un personnage à la peau sombre, aux cheveux noirs huilés et à l’œil de braise, torse nu, pieds nus, la taille ceinte d’un pagne d’un blanc immaculé. L’air passablement déphasé, il interroge :

– *Innèkkæ yénne kijemè? Vèllikkijemèya? Viyajekkijemèya?*

Idiome inconnu, que Lardennais transcrit à grand-peine sur un calepin. L’homme poursuit :

– *Ellaroum saokkiyema?*

– Plaît-il, monsieur?

– *Ennè adéyalam tériyida?*

Lardennais, perplexe, continue de noter. Ne paraissant nullement maléfique, d’ailleurs, l’homme s’incline profondément, les mains jointes, avant de se présenter :

– *Cristóbal.*

Devant le silence de Lardennais, éberlué, l’apparition reprend :

– *Cristóbal en castillano; Cristóvão em português. O senhor fala português?*

Lardennais bredouille ; à part le latin du séminaire, qui n'était pas son point fort – c'était Renan, le costaud en thème –, il ne parle que français et breton, mais il se lance :

– *Komz a rit brezhoneg?*

L'homme en pagne n'est pas bretonnant :

– *Não. O senhor não fala português?*

– Que pouic, mon pote.

– *¿Y habla Usted castillano?*

– Macache.

L'apparition a visiblement une déclaration à faire, peu importe en quelle langue, et il désigne la pierre d'un index péremptoire :

– *¡Que lástima! Esta piedra puede hacer visibles demonios y vampiros, y yo sé para qué estoy acá: my dueño, el santo, era un vampiro confirmado y sin vergüenza, verdad! La piedra se equívocó entre el pobre Cristóbal y el.*

Puis l'apparition, s'étant placée devant un miroir embué, y inscrit avec son souffle ces étranges caractères :

احتیاط سے پتھر کی باری

que Lardennais transcrit comme il peut sur son carnet...

L'enfant de Tréguier se frappe le front et quitte une fois de plus la retenue langagière qui convenait à son sacerdoce, mais que son passage dans la noble profession de vidangeur a passablement entamée :

– Nom de Dieu ! Ça me revient ! J'avais lu ça quelque part ! C'est Christophe, le domestique tamoul de saint François Xavier ! Nom de Dieu, Christophe ! *Vampiro, vampiro*, pas besoin de jaçter l'espingoin ! Et la pierre s'est trompée de client !

L'apparition s'incline encore :

– *Cristoforo in italiano. English, Christopher.* Christophe, français ?

– Oui, oui! s'exclame Lardennais, qui se précipite pour le serrer dans ses bras.

Mais il a oublié qu'il s'agit d'un spectre venu du passé, qui se dissout devant lui en un instant, non sans s'être exclamé in fine « *Sékand klaslé rendæ tikkét mounnouræ rouba avoum* », et, plus fort, « *Stoudensekkoum bas kandakterkkoum yédo sandèyam* », et Lardennais étreint le vide, tandis que la lueur rouge se dissipe, que le fourneau s'éteint et que la flamme de la bougie vacille sous un courant d'air soudain.

17

Plat unique chez Mimile, des fayots à l'oreille de cochon, beaucoup de fayots et peu d'oreille. Et Leurs Excellences Peau-de-Lapin et Bouche-Trou, qui se sentent de véritables Crésus après leur rapine aux dépens de l'ignoble Hochepot, sont d'humeur à festoyer, plutôt du côté de l'élément liquide :

– Du cacheté, Mimile! Apportes-en deux d'un coup, ça te fera moins de boulot!

Le bistrotier s'exécute et trinque avec eux, debout, car il a du monde, puis retourne à ses clients, qui vocifèrent en réclamant à boire :

– Vos gueules, là-dedans! Prenez plutôt exemple sur ces deux messieurs...

Peau-de-Lapin mire son vin contre la lumière, au lieu de l'avaler d'un trait comme à son habitude, et sa voix prend des accents émus :

– La vraie vie, mon vieux Bouche-Trou, la vraie vie de nabab, mon pote... (Sa voix s'éteint :) Comme avant...

– Verse. Moi, j'ai pas eu d'avant, dit Bouche-Trou, lugubre. Ma mère était de la cloche, elle s'est fait foutre en cloque sous un pont et je suis né sous un autre pont. Je sais même pas lequel, tu vois...

– Oublie ce passé funeste! Pense à l'avenir! Je t'associerai à mes affaires! lance Peau-de-Lapin, enthousiaste. Car j'ai de grands projets.

– Tant mieux, mon pote, fait Bouche-Trou d'un air chagrin. C'était quoi, ton avant ?

– Je fricotais avec la bande des saint-simoniens, mais j'étais pas de l'Église à Enfantin, j'étais de la tendance Bazard, le socialiste.

– Socialiste de mes deux ! Verse.

Peau-de-Lapin ignore cette interruption discourtoise, sert de généreuses rations et poursuit :

– Ça ne m'empêchait pas de faire des affaires. La Bourse et tout. Je gagnais joliment à une époque. Et puis la chance a tourné, et je me suis retrouvé à la rue, avec tant d'autres. Et ce modeste négoce de peaux de lapins, parce qu'il y a quand même pas mal de gens qui préfèrent acheter leur lapin vivant et le tuer eux-mêmes, eh bien ce négoce m'a sauvé, sinon je serais mort de faim.

– Moi j'fais que la manche. Déjà qu'c'est chiant. Verse donc.

– Moi maintenant, juré, je vais remonter la pente. Tout d'abord, de la fourrure plus noble.

Il baisse la voix :

– Je connais un apothicaire qui achète des peaux de chat, pour fabriquer des ceintures lombaires, il paraît que ça fait merveille pour les rhumatismes. Et dans Pantruche, ce ne sont pas les greffiers en maraude qui manquent, tu me suis ? J'en ai déjà zigouillé cinq ou six...

– Comment tu t'y prends ? fait Bouche-Trou, l'œil soudain plus vif.

– Faut les nourrir un peu, ça fait une dépense, forcément, et puis, quand ils sont habitués à toi, crac ! tu les étrangles, pour ne pas abîmer la fourrure, sinon ça ne vaut plus un clou, et tu les dépouilles en douceur, mais alors en douceur, avec un razif c'est le mieux.

– Et à combien il te les prend ?

– Jusqu'à un franc pièce.

Bouche-Trou est muet d'admiration, tandis que son camarade poursuit :

– Et ce ne sera qu'un premier pas. Des félins plus prestigieux, des renards argentés, des rats d'Amérique, nous tendent les...

– On reprend un litre ? le coupe l'autre, déjà vacillant, tandis que les deux collégiens que nous avons déjà aperçus viennent se faire pignoler pour deux sous dans l'escalier par la personne chenue que nous savons.

Dans un coin un homme au visage enflé et livide, le regard vague, déclame :

*Dans la nuit du Tombeau, Toi qui m'as consolé,
Rends-moi le Pausilippe et la mer d'Italie,
La fleur qui plaisait tant à mon cœur désolé,
Et la treille où le Pampre à la Rose s'allie.*

– Ferme-la, le poète, tu nous emmerdes ! braille un ivrogne, que Mimile empoigne par la peau du cou et jette dehors sans ménagements :

– Excusez-le, m'sieur Gérard, il ne sait plus ce qu'il dit.

Mais sans un regard, sans un mot, le poète se lève et sort. Peau-de-Lapin et Bouche-Trou :

– Qui c'est, ce numéro-là ? Il est du quartier ?

– Vous mêlez pas. C'est un homme qui souffre, conclut Mimile d'un ton sans réplique.

La pierre de sang bouillonne dans le chaudron et la vapeur rouge s'élève, emplissant lentement la soupente. Le poêle, lui, est froid. Sur une feuille arrachée à un carnet sont griffonnés ces mots : « Rates de loup, vérif. le dosage. » Félix Lardennais est allongé sur son sofa, les yeux exorbités, ouverts sur l'Invisible. Adjuvant de la vision, la bouteille de gnaule maison, vide, a roulé un peu plus loin.

Et dans la lueur qui irradie de l'héliotrope ce sont bien des V. qui apparaissent aux yeux de Lardennais : le couple maudit (qui au même moment se dirige vers un bal aux Tuileries), mais *un siècle et demi plus tard!* Le prêtre interdit balbutie :

– Aujourd'hui, le drapeau à l'ours bat au vent! La ruée vers l'or déferle sur la Californie, et des aventuriers venus du monde entier se déversent sur la Terre promise. Demain, un demain très lointain, sillonnant les fières montagnes, Ninon et Jehan, à jamais assoiffés de sang, poursuivent leur vol éternel... Mais face à eux se dressent les preux.

Lardennais se redresse à grand-peine, possédé par sa vision, et s'écrie :

– Car les preux sont entrés dans la lumière. Un humain, un truculent enfant de la Gaule, et... oui, son ami, et peut-être plus encore, car ils sont ennemis des préjugés, un noble ursidé, un grizzli, impavides dans l'impitoyable blancheur de l'hiver du Yosemite, affrontant sans frémir les sectateurs de la Canine.

Lardennais crie de plus en plus fort. Renan, qui se trouve en bas, sirotant une tisane avec Vidocq – celui-ci, en proie à ses maux d'estomac, est d'humeur sombre –, escalade l'escalier quatre à quatre et se précipite dans la lueur rougeoyante, à l'intérieur du laboratoire de son ami, qui, les yeux blancs, s'exclame :

– Je les vois comme je te vois, mon Nénesse! Et je les entends, puisque le valeureux Ladurite et l'ours intrépide

parlent par ma voix. Écoute: «Viens M'amour, on va te leur flanquer une peignée, à ces malfaisants! Je vous en foutrais, de la Canine millénaire! Ninnah et Jonathan de mes deux! Hardi! Taïaut! – Grmff...¹»

L'ébullition cesse et la lueur rouge se dissipe. Renan hoche la tête:

– Dis, mon Phéliston, tu n'aurais pas un peu forcé sur la gougoutte?

Mais déjà Lardennais s'est endormi, un sourire extatique aux lèvres.

*

Quelques jours plus tard, le soir, rue Saint-Denis. C'est l'heure grise, l'heure redoutée d'Élisabeth. Elle sent sa poitrine se gonfler sous une mystérieuse influence, mi-oppresante, mi-excitante. Dans le petit salon, Van Helse et Renan bavardent paisiblement, tout en sirotant un thé vespéral; Prosper est reclus dans son bureau, accaparé par une importante correspondance avec ses ingénieurs à propos d'un tunnel dont le percement pose problème.

Élisabeth s'est assoupie dans un fauteuil, près du poêle. Soudain, sa main droite se déplace, comme mue par une volonté étrangère à la sienne, et vient déboutonner le haut de son corsage. Les deux hommes, tout à leur discussion, ne s'aperçoivent de rien. Ernest examine avec attention un objet en bois, visiblement très-ancien.

– Cette tablette jaïn, gravée dans du bois de palmier, est une pure merveille, s'extasie-t-il. Merci, cher Abraham, de me la confier, j'en prendrai un soin jaloux. La religion jaïn

1. La vision de Lardennais aurait-elle un rapport avec les événements relatés dans *Le Vampire de Wall Street* (dans la même collection)?

m'intéresse au plus haut point. Cette notion d'un univers sans Créateur, infini et intemporel, rejoint mes propres réflexions et les avancées les plus audacieuses de la science actuelle.

– Mais leurs rituels sont un peu... (Abraham tapote ses lèvres avec une petite cuiller en argent) archaïques, vous ne trouvez pas?

– Certes, ils pratiquent un ascétisme très-rigoureux, mais leurs buts sont d'une rare noblesse, et leur symbole, ce svastika si simple, si pur, n'est pas, comme la croix, entaché d'atrocités et de tueries commises au nom d'un idéal inaccessible...

Une légère plainte les distrait de leur savant échange. Ils se tournent vers Élisabeth. Abraham laisse tomber sa petite cuiller de stupeur; Ernest est comme pétrifié par le spectacle: la jeune femme, qu'ils savent assez libre dans ses manifestations amoureuses, présente au public, certes restreint mais exclusivement masculin, un torse admirable et nu, une main excitant un mamelon, l'autre fouillant sous les jupes; elle est en proie à la plus évidente *furor erotica*. S'ils ne la connaissaient pas, les deux hommes pourraient soupçonner un accès d'hystérie. C'est le moment que choisit Prosper pour apparaître dans la pièce, une lettre à la main. Il se dirige vers Renan comme si de rien n'était:

– Ah! hum... Je me demandais si vous pouviez relire cette lettre un peu technique: la précision des termes est d'une importance capitale.

Renan s'empare du document et se plonge dans une histoire où les explosifs se conjuguent avec les théodolites, où les rails et les traverses défilent par milliers. Abraham, serein, a le regard fixé sur Élisabeth.

– Messieurs, il semble que notre hôtesse soit dans un état que je qualifierais de second; pour être précis, elle est possédée par un démon qui nous est familier, si j'en crois ma cicatrice

qui me démange à nouveau. Il serait peut-être utile de la réveiller, Prosper.

Sa voix calme mais ferme a comme brisé l'enchantement. Enfantin, la barbe en avant, se précipite sur Élisabeth et la gifle.

– Aïe! Ça va pas, non, malade! rugit la jeune fille.

Elle s'apprête à retourner la gifle, mais découvre tout à la fois sa tenue et sa position. Elle se trouble, rougit, bafouille :

– Oh! Que m'arrive-t-il... // était là... Je sentais son souffle sur ma bouche, ses mains sur mon corps...

Abraham, apaisant, aide la jeune fille à se rhabiller :

– Vous avez rêvé. Il n'y a personne d'autre que nous dans cette maison.

Pauline, appelée, accompagne Élisabeth dans sa chambre.

Renan triture la tablette en bois de palme comme un chapelet. Abraham et Prosper ont le regard vague.

– Les crises se rapprochent, murmure Van Helse. La créature a besoin d'une nouvelle victime, je le sens. Et qui soit à la hauteur de sa puissance, qu'il juge probablement suffisante pour prendre possession de son âme quand il le voudra.

Le mot « âme » a fait tiquer Renan. Mais il partage l'inquiétude de ses amis.

– C'est mon tour de garde. Pauline a certainement fini de coucher sa maîtresse. Je monte. Soyez certain que je serai d'une vigilance sans faille.

Ernest montre le feuillet transcrit par Lardennais :

– J'ai réussi à identifier, non sans mal, l'écriture utilisée par Christophe, le domestique de François Xavier convoqué par Félix au moyen de la pierre de sang : c'est de l'urdu, ce qui est assez étrange pour un Tamoul ; sans doute un problème de « réglage » de la pierre...

Renan reprend :

– Voilà pour l'écrit. Et écoutez la meilleure. Avec la plus grande peine, j'ai fini par décrypter les paroles de cet étrange personnage, qui sont sans surprise du tamoul : « Quel jour sommes-nous ? Jeudi ou vendredi ? » Forcément, il était un peu pâteux en débarquant dans la soupente ; ensuite, « Tout le monde va bien ? » et « Vous me reconnaissez ? », après quoi il s'est présenté. Quant aux paroles prononcées au moment où l'apparition de ce Christophe s'évanouissait, si la première, « Deux places en seconde classe, ça fait trois cents roupies », se peut entendre, quoique cette dépréciation considérable de la roupie nous place dans un avenir indéchiffrable, la seconde ne laisse pas d'être énigmatique : « Il paraît qu'une bagarre vient d'éclater entre les étudiants et les receveurs de bus. » « Bus », serait-ce l'omnibus ? Et pourquoi en venir aux mains ? Je me perds en conjectures.

Renan se lève. En plus des feuillets, il prend la tablette jaïn et deux épais volumes : un dictionnaire urdu-latin et un ouvrage de démonologie en sanscrit.

– Vous voyez, j'ai de quoi m'occuper toute la nuit. S'il se passe quoi que ce soit de suspect, je vous appellerai.

Dans la chambre, Élisabeth discute avec Pauline. Elle n'a qu'un souvenir confus de ce qui vient de lui arriver. Renan prend place dans le fauteuil et regarde, amusé et quelque peu troublé, le délicieux spectacle des jeunes filles qui se font mille agaceries. « Comme elles sont proches encore de l'enfance, soupire-t-il en lui-même. Leurs jeux sont innocents... Enfin... Au regard des règles de la nature car, à l'aune des lois humaines, même les plus tolérantes, il y aurait peut-être matière sinon à reproches, du moins à réprimande. » Les deux

jeunes filles se sont empoignées pour un médaillon que Pauline porte au cou et qu'Élisabeth, par jeu, essaie de subtiliser. Elles roulent en riant sur le lit. Comme elles sont en chemise de nuit, Renan voit tour à tour un petit derrière brun pommelé et un splendide postérieur laiteux, une motte brune puis une blonde, parties charnues que les deux filles empoignent sans se gêner. Elles quittent prestement ces chemises de nuit qui entravent leurs mouvements et, nues, reprennent la lutte amicale. Élisabeth semble avoir le dessus : à califourchon sur sa servante, elle lui tient les bras bloqués en arrière de la tête :

– Ernest! Venez à mon aide. Enlevez à cette fille son médaillon, qu'on connaisse enfin le nom de son amoureux.

Renan fait mine de n'avoir rien vu ni entendu et plonge le nez dans le texte urdu.

Par un prodigieux renversement de situation, Pauline est à son tour juchée sur sa maîtresse. Elle se frotte impudiquement à elle :

– Ernest, venez plutôt arracher quelques poils au con de cette femme qui tourmente son humble servante.

Renan est très-occupé à récupérer son dictionnaire urdu-latin qui a chu sur le parquet.

Élisabeth a réussi à échapper à la poigne vigoureuse de la domestique. Les deux sortent du lit et miment un combat.

– Ah! chienne, tu vas goûter de ma tatane normande! s'écrie Pauline, en étouffant un fou rire.

– Misérable, je te ferai fouetter et saillir par cent valets de ferme sentant la crotte, réplique Élisabeth.

Les deux filles tournent l'une autour de l'autre en un ballet réglé comme du papier à musique. Élisabeth lance ses poings en de fulgurantes attaques; Pauline esquive avec souplesse et réplique par un fouetté de jambes (découvrant un instant sa motte, magnifiquement poilue) qui aurait démonté la

mâchoire de son adversaire si celle-ci, par un gracieux mouvement en arrière, ne l'avait évité de justesse. C'est un vrai combat de spécialistes, ajusté au millimètre grâce à une longue pratique. Renan ne pense plus du tout à ses feuillets, à ses livres, à la tablette en bois de palme qui gisent en tas sur le parquet. Il admire le spectacle, conscient que les deux femmes constitueraient, le cas échéant, de redoutables gardes du corps.

Par un cisaillement très-vif, Élisabeth parvient à déséquilibrer son adversaire, qui se serait violemment cogné la tête contre un montant du lit si elle ne l'avait retenue et déposée avec douceur au sol. Elle se laisse tomber sur Pauline et, entortillant son corps au sien, prend une voix d'escarpe :

– Je vais te saigner, salope !

– Oh, non madame ! répond Pauline en contrefaisant une voix de collégienne. J'ai déjà eu mes périodes la semaine dernière. Par pitié, je préfère la mort... ou les cent valets sentant la crotte.

– Maraude, on ne discute pas les ordres de sa maîtresse. Ernest, si vous voulez cette créature, je vous la donne, j'en suis lasse.

Ne sachant si la proposition ressortit au registre du jeu ou si elle déborde sur le plan de la réalité, ignorant tout par ailleurs du consentement éventuel de la jeune servante, Renan ne peut que bredouiller :

– Mesdames, le spectacle était charmant. J'ai apprécié et le ballet et les danseuses. Mais je crains qu'il ne soit bien tard et qu'en outre, la fatigue du combat ait émoussé vos ardeurs pour des jeux autrement épuisants... Je...

Les deux filles s'étranglent de rire et roulent sur le sol en une sorte de créature hybride aux membres multiples. Puis elles se séparent et viennent entourer Renan, qui rougit de cette proche nudité contrastant avec sa tenue sévère de professeur,

le col haut boutonné malgré la chaleur de la pièce. Pauline et Élisabeth déposent en même temps un gros baiser sur les deux joues du philologue.

– Ah! que vous êtes irrésistible, Ernest. Et sage! soupire Élisabeth. Mais vous avez raison... Je ne sais pas ce qui nous a pris de nous livrer de la sorte, devant vous, à nos petits *exercices* du soir. Peut-être un effet de l'envoûtement dont parlait Abraham tout à l'heure; toujours est-il que je me sentais dans une forme éblouissante; quant à Pauline, elle est inépuisable, je l'adore!

– Hum... j'ai remarqué qu'elle avait un réel talent de lutteuse, commente Renan.

– Ce n'est pas de la lutte, s'écrie Pauline, outrée: mais de la tatane normande, une technique de défense qui date de la guerre de Cent Ans et qu'on se transmet, de génération en génération, dans le pays de Caux. Je pourrais briser la mâchoire d'un cheval si je le voulais ou réduire une statue de marbre en morceaux d'un fouetté bien appliqué.

– Je n'en doute nullement, se hâte d'apprécier Ernest. Mais laissons là ces projets guerriers: c'est l'heure d'aller au lit, conclut-il en leur pinçant la fesse.

Pauline et Élisabeth se séparent sur un dernier et tendre baiser. La servante ramasse sa chemise et, nue, va dans sa chambre avec la démarche d'une reine. Élisabeth se couche et envoie un baiser à Ernest:

– Bonne nuit... Nénesse!

Renan, surpris, lève les yeux de la tablette qu'il est en train d'ausculter:

– D'où connaissez-vous ce surnom qui date du séminaire de Tréguier?

Élisabeth bafouille:

– Je l’ignorais... Mais c’est tellement mignon que je vous l’ai attribué spontanément.

Elle ne peut lui révéler qu’Anaïs, déguisée en tripière, a surpris la rencontre de Renan et de Lardennais dans la rue, et qu’elles ont bien ri avec la marquise des sobriquets respectifs des deux anciens condisciples.

Renan hoche la tête, a un demi-sourire amusé.

– Nénesse donnerait volontiers une fessée à Zézette, car celle-ci n’est guère sage.

– Oh! monsieur le Professeur, ce ne serait guère convenable. Et puis mon amant n’apprécierait guère que vous fassiez rougir de la sorte un petit derrière auquel il est très-attaché.

Derrière le marivaudage, Renan qui n’est point sot a perçu l’avertissement: Prosper et Élisabeth ont établi des règles et celle-là tient à ne pas franchir les limites des territoires convenus entre eux deux. Il se replonge dans son étude à la lueur de la « bougie » électrique que Van Helse lui a laissée pour la nuit. Élisabeth souffle la sienne, plus traditionnelle, et ne tarde pas à s’endormir.

*

Ernest est absorbé dans l’étude de la phrase écrite en urdu par Christophe, le domestique de François Xavier. La traduction approximative que lui en a donnée un de ses amis ayant séjourné plusieurs années en Inde, et qui a suggéré la piste jaïn – bien que cette religion soit peu présente dans le sud, là où vécut Christophe –, le laisse perplexe: pourquoi faut-il faire « *tourner la pierre avec précaution* »? Il a hâtivement corrélé ce texte au svastika et à la conception cyclique du temps propre à cette école... Mais est-ce la bonne interprétation? En proie au doute, à la fatigue, peut-être aussi à une captation perni-

cieuse et indétectable de sa superbe intelligence, il s'endort brutalement le nez au milieu de ses papiers. À peine a-t-il sombré dans ce sommeil suspect qu'Élisabeth se dresse sur son lit, enfile une robe de chambre par-dessus sa chemise légère, chausse de vieilles pantoufles et, comme flottant au-dessus du sol, quitte la pièce, descend les escaliers, se retrouve dans la rue et file dans la nuit froide vers une destination inconnue. Tout cela sans le moindre bruit.

Par la rue de la Ferronnerie elle gagne la rue Saint-Honoré et de là le Palais national, grimpe un escalier ; une ombre ouvre une porte, elle pénètre dans une pièce aménagée en boudoir, bien chauffée, où deux personnes nues, un homme et une femme, sont étroitement enlacées. Ô stupeur ! Elle reconnaît Jonathan et... Anaïs. Comme sa cousine, la jeune journaliste semble sous l'emprise d'une volonté étrangère, mais les baisers passionnés qu'elle échange avec le redoutable séducteur à la chevelure flamboyante n'ont rien de contraint : elle y met une telle voracité qu'on entend les hyper-canines crisser contre ses dents. Le regard tourné vers d'autres contrées, tout intérieures, Élisabeth laisse tomber ses vêtements et mêle sa nudité à la leur.

Pauline, qui ne dormait que d'un œil, s'est elle aussi dressée dans son lit. Elle prend vite la mesure de la situation : la porte de sa jeune maîtresse ouverte, la position désarticulée de Renan sur son fauteuil. Elle se vêt hâtivement et se précipite dans l'escalier puis dans la rue. Une couche de neige fraîche facilite la poursuite (en fille de la campagne normande, elle a appris tôt la lecture des traces des animaux), mais à plusieurs reprises elle suit une mauvaise piste, doit revenir sur ses pas. Elle s'inquiète : n'aurait-elle pas mieux fait de réveiller les hommes ?

Elle parvient enfin au Palais national, s'apprête à grimper un

escalier, une ombre surgit, s'interpose. Al-Qâsim, certes contrefait, n'est point manchot. Son attaque est foudroyante, mais Pauline, vive comme l'éclair, pare sans effort apparent. Les deux adversaires tournent l'un autour de l'autre. Oubliées les douleurs lombaires mameloukéennes! Le coptophone retrouve toute l'ardeur de sa jeunesse pour affronter un adversaire qu'il devine à sa hauteur. De son côté, Pauline prend conscience que le match ne peut se terminer que par la mise à terre d'un des deux combattants. Le mamelouk lance sa main en lame de yatagan vers le plexus solaire de la jeune fille – la figure est connue sous le nom de « main du paradis » tellement l'adversaire a peu de chance d'échapper à ce coup mortel. Stupeur, Pauline pare et réplique par un « coup d' pied dans les roub' », figure de la tatane normande sans doute moins poétique mais tout aussi efficace. Al-Qâsim s'effondre en gémissant. Pauline se précipite dans les étages, dérange un ou deux bourgeois ronflant, puis parvient au boudoir vampiresque où elle surprend le trio dans une position appelée le « tantra perpétuel », où chaque participant a la bouche ventousée au sexe d'un partenaire – figure qui n'a d'intérêt qu'à partir du chiffre trois, et dont les limites supérieures restent à ce jour inconnues, même des auteurs les mieux informés. Mais l'irruption de la jeune guerrière dérange le trio. Jonathan crache en direction de Pauline :

– Ah! voilà la vachère à présent! Viens ici mignonne, que je te saigne.

Il se précipite sur Pauline et, sans voir d'où vient le coup, se prend un double savatage connu sous le nom « En plein dans les dents! ». Les deux crocs tombent sur le tapis. Jonathan se tient la mâchoire, visiblement sonné. Il zozote :

– Zalope! Ze vais te trouer la peau.

Il charge. Pauline pivote et décoche un fouetté arrière qui

envoie Jonathan droit dans la cheminée crépitante. Le non-mort n'aime pas le feu, c'est connu ; il aime encore moins *prendre* feu : or sa cape s'embrase instantanément. La créature se précipite sur la fenêtre, la fait voler en mille éclats de verre et s'envole dans la nuit en poussant un long hurlement de douleur. Victoire totale ! Pauline aide les deux cousines à reprendre pied dans la réalité. Anaïs et Élisabeth, peu à peu rendues à elles-mêmes, se regardent avec trouble et se jettent en sanglotant dans les bras de Pauline.

Le lendemain matin, Renan se réveille frais comme un gardon. Il jette un œil vers le lit d'Élisabeth, qui dort, un pouce dans la bouche. Il contemple cette image de la plus pure innocence, puis descend sans bruit l'escalier. Il ne s'est rien passé.

*

Deux jours plus tard. Minuit. Sauf une galopade de souris entre les poutres, tout semble dormir dans la petite maison. Dans sa soupenette, Lardennais ronge un quignon tartiné de saindoux et se reverse une goutte de « prune » avant de tisonner les charbons ardents, de touiller le contenu du réchaud – il a rajouté des rognons de chauve-souris dans le bouillon –, de titiller l'hématite – qui d'ailleurs est moins rouge que jamais, il a dû se faire escroquer par ce minéralogiste de malheur – du bout d'une cuillère en bois et de répéter une fois de plus les pseudo-invocations en hébreu de cuisine, élucubrations recopiées dans un grimoire malpropre acquis chez un bouquiniste des quais – « *Sched Barschemot Schaitacham... Malchabetar-sisim Hed Beruah Schenbratrim...* ». Soudain, comme l'autre fois, le liquide se met à bouillonner et la pierre semble émettre une vague lueur rougeâtre. Enfin un peu d'action ! Lardennais

souffle la chandelle et se ressert vite fait un ultime petit verre – un tout petit.

Au moins, la dernière fois, même si l'expérience ne s'est pas révélée concluante, Christophe, le domestique tamoul de François Xavier, a-t-il fait montre par osmose d'une discrétion toute cléricale; au contraire, ce soir, un fracas épouvantable fait trembler la vieille maison de fond en comble et la lueur rouge qui émane de la pierre s'intensifie. Au même instant résonnent sur le sol les bottes d'un individu de petite taille, le visage souligné d'une épaisse moustache, vêtu comme un moujik, mais de belle étoffe, qui demande d'une voix débonnaire :

– Où suis-je?

Chose vraiment étrange, alors qu'il s'exprime dans un russe teinté d'un fort accent géorgien, Lardennais, qui ne connaît pas un traître mot de la langue de Pouchkine, comprend très nettement, *en silence*, chacune de ses paroles. Pas de doute, ça y est, il a enfin réussi – évocation plutôt que détection, certes, mais la suite ne sera qu'une question de réglages –, et cette créature venue de loin à l'est doit sans doute être un V. de la plus belle eau. Il respire à fond et répond :

– Vous êtes à Paris, monsieur.

– Appelle-moi camarade. Paris, impossible, je n'y ai jamais mis les pieds. Et en quelle année d'après toi?

– En 1853, monsieur.

La botte molle frappe le sol, soulevant de la poussière :

– Je t'ai déjà dit de m'appeler camarade et je n'ai pas l'habitude de répéter mes ordres. 1853? Absurde. Antimatérialiste.

– Le 5 mars 1853, camar...

– Qu'as-tu manigancé, hyène contre-révolutionnaire? Que crois-tu? Je t'ai percé à jour: ancien séminariste, comme moi, hein, donc expert en coups fourrés et faux cul à souhait. Eh bien, moi, je suis *mort* le 5 mars 1953!

– Tu te manifestes avec exactement un siècle d’avance sur ta disparition, camarade. Paradoxe temporel qui provoque ma perplexité.

– Petit-bourgeois antiscientifique! Avec tes ridicules opinions que tu crois avancées! Que complotes-tu avec ton chaudron? Tu fricotes dans le vampire, hein? Je le devine.

– Je tente en effet, monsieur le Camarade, de mettre au point un détecteur.

L’apparition se rengorge:

– Eh bien tu as visé juste! Vampire! Voilà un qualificatif que les forces de la réaction m’ont souvent appliqué. Et je m’en fais gloire! J’ai quand même rayé de la surface de la planète, directement ou bien via des famines et des épidémies, entre vingt et trente millions de personnes. Ton Badinguet, pour son 2 décembre, il en a tué combien?

– On dit peut-être quatre cents pour la période. Et des milliers de condamnations au bagne et à l’exil, murmure le prêtre interdit.

– Quatre cents! Coupable amateurisme. Même son oncle, qui était pourtant un sérieux massacreur, je l’admets, a un bilan d’homme du passé. Quant à mon concurrent direct, le végétarien à la petite moustache, ça ne te dit rien, forcément, c’était un médiocre, un artiste raté; seul le Chinois à la verrue a fait mieux, bien mieux que moi: ah! celui-là, quel vicelard! Mais moi, j’ai tout de même gorgé de sang comme une éponge un sixième des terres émergées! Et des millions de gens, jusqu’au fond des camps les plus meurtriers, ont pleuré le jour de ma mort. Pleuré comme des veaux! Les cons!

– Mais qui êtes-v...?

– Silence!

La voix n’est plus du tout débonnaire et Lardennais est pétrifié. L’autre poursuit, sur le ton de la confiance:

– Remarque, ce n'est pas pour me vanter, mais c'était eux ou moi. Tu connais les complots diaboliques des contre-révolutionnaires. Réponds quand je te parle!

– Je n'ai rien à répondre, camarade...

– C'est donc que tu avoues: propagande antisoviétique, article 58, alinéa 10. Je te ferai coller quinze ans de camp à régime renforcé, canaille. Mais laisse-moi poursuivre: et je fus un moindre mal. Car moi je suis un réaliste, un calme. Alors que l'autre, l'Ilitch, le Bouriate, il y croyait, ce sont les pires, d'ailleurs s'il avait montré des velléités de longévité j'aurais dû agir, sans parler du Bronstein, un vrai fanatique, avec lui ce n'est pas trente millions qu'il y aurait eus mais trois cents! Alors le pic à glace...

– Quel pic à glace?

– T'occupe! Mais qu'est-ce que tu bois là?

– Euh... de l'alcool artisanal, une sorte de « vieille prune ».

– Pouah! Saloperie pour capitalistes condamnés par l'histoire! Pour koulaks! Blerk! Tu n'aurais pas une goutte de vodka?

– Euh... non, monsieur le Camarade.

– Eh bien tant pis! Tu m'as assez fait perdre mon temps! Je ne suis pas près de remettre les pieds à Paris! Rien ne vaut le Kremlin! Adieu!

Et, dans un rire tonitruant, l'apparition s'évanouit tandis que la lueur rougeâtre qui emplit la soupente s'amplifie encore et se met à onduler, évoquant des drapeaux rouges à l'infini claquant dans un vent glacé.

Lardennais frissonne, s'octroie un ultime petit verre, pour se redonner du courage cette fois, et descend l'escalier. Dos au poêle, près de leurs tisanes refroidies, Vidocq et Renan sont plongés dans une intense méditation qui a tourné à la somnolence, et sursautent en entendant les pas de l'apprenti occultiste.

- Il m'en est arrivé une bien bonne! Vraiment farce!
- La pierre?
- La pierre a provoqué l'apparition d'un spectre, un croquemitaine sanguinaire qui prétendait arriver de l'avenir.
- Un V.?
- Il ne le niait pas, peut-être sur le mode allégorique il est vrai, et se vantait d'être responsable de la mort de vingt ou trente millions de personnes. Et il a fait un raffut! Vous n'avez rien entendu?
- Rien, fait Vidocq, maussade, soulevant une paupière. Du tapage nocturne, il ne manquerait plus que cela.
- Moi non plus. Dis-moi, qu'avais-tu bu, mon vieux Phéliston? demande Renan, qui bâille à s'en décrocher la mâchoire. Tu n'avais pas forcé sur la gougoutte au point de voir des ectoplasmes, au moins?
- Mais non, mon vieux Nénesse, tu me connais, pas plus que d'habitude. Je t'assure que la pierre fonctionne, mais pas de la façon prévue. Elle ne détecte pas, elle convoque.
- Nous sommes en bonne voie. Mais parlez moins fort, messieurs, fait Vidocq, sinon vous allez réveiller Augustine, et là je ne réponds plus de rien...

*

Bien que, comme l'ensemble de ses confrères, le pseudo-vampirologue et vampire avéré Torquème se considère comme un maître du monde en puissance – cette mégalomanie est un des points faibles de la confrérie –, il estime que la situation commence à sentir le roussi dans sa planque de Saint-Germain-l'Auxerrois, où ce misérable prêtre interdit – fi! – sentant encore la crotte, ce Moine bourru de carnaval, n'a pas craint de s'en prendre à lui.

Changer de cachette est donc devenu nécessaire. Car, s'il n'a aucun fidèle serviteur prêt à transbahuter le cercueil et à lui rabattre des proies, il dispose de planques ici et là dans Paris et alentour, et parmi elles une sorte de crypte, creusée sous les eaux de la Seine, au bout d'un couloir fétide et gluant, non loin de Notre-Dame, lui paraît propice à ses desseins.

Sa haute silhouette décharnée se découpe donc par une belle nuit contre le ciel étoilé, alors qu'il déménage à la cloche de bois, à l'épaule un sac de grosse toile contenant un bric-à-brac d'objets pieux mille fois profanés, et sous le bras son cercueil de vieilles planches déclouées.

*

Vol de nuit de Jonathan au-dessus de Paris, la cape virevoltant, décrivant les figures virtuoses dans lesquelles il excelle, est-ouest cette fois, des pêcheurs de Montreuil aux usines de betteraves de Passy, des vignobles de Suresnes aux guinguettes de Joinville. Un peu dépité car aucune proie ne lui a paru digne de lui – ce pêcheur des bords de Marne, prestement culbuté dans les roseaux, dont le sang avait un arrière-goût de vase, pouah! –, il s'accorde une petite pause au-dessus de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les ombres seront-elles là ce soir? On dirait que oui. Il descend encore, les oreilles en extension.

– Une petite turlute, mon bon Vingt-Sous? Je te fais le tarif correspondant à ton nom.

Claquement de langue suggestif pour appâter le chaland.

– Ah! Minette, quand tu me gâtes avec ta vieille goule édentée, c'est la porte du paradis qui s'ouvre pour mézigue, avec les anges sur leurs nuages.

– T'as la langue bien pendue. Aboule d'abord, mon gars.

– Tiens. Allons-y presto.

Et le clochard de commencer à défaire le fouillis de ficelles, d'épingles et de crochets qui retient son pantalon.

– Un peu de tenue. Passe d'abord derrière ce pilier, mon garçon, fait l'ancêtre.

– Tant qu'on y est, j'avais rendez-vous ici avec le copain Bouton-d'Or...

– Ah bon? Il est sorti de Bicêtre? Ce sera chacun son tour, messieurs. (Une pause.) Vingt-Sous, tu pourrais te laver au moins une fois par an.

– J'aime pas trop l'eau, vous savez bien, madame Minette.

– Eh ben au pinard, alors...

– Pas tant de discours. Au boulot, la vioque!

Jonathan, satisfait de l'interlude salingue – il a entrevu la scène dans l'ombre –, repart en chasse, les oreilles toujours frémissantes. Et pendant ce temps-là Ninnah, sa pluricentenaire amante, se fait reluire par le coptophone autant que membru Al-Qâsim en haut de la tour Saint-Jacques...

18

– Mon petit Barguy, vous tombez à pic!

Pourtant lord Bargamoufle aurait craint de déranger : dans ce boudoir sans fenêtre des Tuileries, dont il connaît la discrétion, il n’aperçoit à la lueur de deux paires de bougeoirs d’argent qu’un grand désordre de robes, une chevelure noire cachant un visage féminin, un bout de sein, et, par-dessus, une tignasse blonde ébouriffée, un habit de soie couleur d’aurore également très en désordre et un mignon petit derrière tout rose. Le tout agité de mouvements rythmiques sans équivoque. Bargamoufle est prêt à se retirer sur la pointe des pieds :

– Mes hommages, madame, lance-t-il d’une voix étouffée en esquissant une courbette.

– Parlons-en, d’hommages! Figurez-vous que cette petite gouape d’Alcide se permet de faiblir dans l’accomplissement de ses devoirs. De mollir, pour me faire comprendre avec exactitude. Me trouverait-il trop mûre à son goût, telle une rose à la tombée du jour?

– Oh! non, madame, pensez-vous, fait une très jeune voix. Mais je me sens un peu patraque.

– Patraque, ce pauvre Alcide, voyez-moi cela, commente la voix ironique de la marquise de Las Maresmas – que le lecteur aura reconnue. Les pages ne sont plus ce qu’ils étaient. Mon petit Barguy, voulez-vous me rendre service?

– Serviteur, madame.

– Fessez-moi d'importance ce drôle, afin que cette faveur le ramène à de meilleures dispositions.

Ce qui est accompli, à la satisfaction générale, la main pâle et nerveuse du lord s'abattant sans pitié sur le derrière duvetueux du page, qui rebande à la seconde comme un brave.

– Voilà qui est mieux. Eh bien maintenant, a contrario, ne précipitez rien, Alcide, nous avons tout notre temps. Barguy ?

– Madame ? fait Bargamoufle, qui tient la chandelle au sens propre, pour ne rien perdre du charmant spectacle.

– Vous avez droit à votre récompense, ce me semble. Si le cœur vous en dit, mettez-vous en position et embrochez cette petite frappe, sans déranger notre belle ordonnance, bien sûr.

Faibles protestations d'Alcide, qui tourne son visage angélique vers le lord.

– Silence, vaurien. Soyez reconnaissant à Mylord de ses attentions. Barguy, vous trouverez le flacon de pommade à la bergamote dans le premier tiroir.

– Serviteur, madame. Pourtant, il n'a que...

– Vous en mourez d'envie. Votre voix tremble de désir. *Vita brevis*. Et languiez-le en préambule, s'il vous plaît.

Bargamoufle s'exécute sans se faire prier puis oint et emmanche le garnement, lui-même toujours planté dans la dame d'honneur de l'impératrice. Le cou tendre et rose du page lui inspire de fugaces envies, mais il a abjuré pour de bon ces pratiques en lesquelles d'ailleurs il n'avait pas réellement foi – l'essentiel de l'intérêt que lui inspire Alcide réside en un autre lieu. La chorégraphie gymnique, que dirige madame de Las Maresmas, agrippée aux cuisses de satin du page, qu'elle caresse de ses ongles, avant d'empoigner doucement les boules de l'Anglais, aboutit là encore à l'expression d'une satisfaction générale, à de grands cris et à de la soie engluant.

Le temps qu'ils aient repris souffle et se désenchevêtrent :

– Rajustez-vous, chenapan, et continuez de vous rendre utile, fait la marquise.

– Madame? demande le page, le derrière encore brûlant des assauts du lord.

– Monsieur Désiré Hocheput, que vous connaissez, je pense, a ici des bureaux discrets qu’il fréquente fort peu. Tâchez de vous y introduire sous un prétexte quelconque et de vérifier si quelque jeune personne, voire fillette, n’y est pas retenue prisonnière ou si quelque autre forfait ne s’y perpète pas; car notre ami le conseiller d’État a pris de bien mauvaises habitudes avec le beau sexe.

– Mais son omniprésent valet Sosthène...

– ... est un imbécile. S’il est présent, passez en force si nécessaire, recommandez-vous de Sa Majesté, débrouillez-vous, et maintenant filez!

Une heure plus tard, alors que la marquise et Bargamoufle sont engagés dans un flirt assez poussé, retour d’Alcide. Au rapport:

– Sosthène neutralisé par un coup de pied dans les tibias et un coup de chandelier sur sa vilaine cafetière. Nulle captive chez ce monsieur H. Rien de suspect. Manie surprenante qu’il a de dormir de jour dans un cercueil capitonné de satin mordoré, nouveau riche à souhait, confectionné spécialement pour lui – j’ai déniché la facture – par l’illustre maison Borniol. Ah! j’ai également trouvé une pleine boîte de ces curieuses médailles rosâtres, portant une créature indéfinissable en posture d’orant, que j’ai d’abord crues en chocolat...

– Petit gourmand...

–... et qui se sont révélées en plâtre. Je vous en ai rapporté quelques-unes.

– Et vous avez failli y briser une de vos mignonnes

quenottes, j'en suis certaine. Venez ici, sacripant, que nous vous consolions.

*

Le soir, tard. Comparé aux Bons Enfants, le Clairon de Lorette, le rade que tient Gigi Patte-en-l'Air en bas de la rue Saint-Georges, a tout du château de Versailles au temps du Grand Roi. L'endroit est presque clair, presque propre, le vin n'y donne pas la migraine dès la première goulée et la clientèle n'est pas principalement composée de clochards. Gigi, ancienne belle, très mauvais genre, fait régner un vernis de respectabilité, bien mince car il est notoire que la serveuse, mademoiselle Coco – la trentaine, peu de poitrine mais de la cervelle, fessue, un soupçon de ventre –, monte, mais uniquement avec des amateurs sélectionnés, pour éviter les indiscretions, qui entraînent des complications, dont les plus dommageables sont les pots-de-vin d'importance qu'il faut verser aux représentants de la loi.

Justement, alors que Désiré Hochebot s'installe à une table dont Gigi, qui connaît le notable, pour ainsi dire un voisin, essuie le marbre avec une obséquiosité marquée, Coco, qui redescend, pousse en s'ébrouant la porte de l'étage, suivie par un très jeune homme des plus corpulents, habillé d'un costume à rayures trop petit pour lui et coiffé d'un minuscule chapeau, qui s'affale sur une chaise, et, avec un accent britannique digne d'un comédien de café-concert, réclame du thé, tout en commentant «Après l'effort, le réconfort»... Gigi fronce le nez en cherchant une théière, car l'infusion n'est pas le genre de la maison.

De son côté, tout en sirotant une fine à l'eau et en considérant avec un dégoût mal dissimulé les rondeurs de Coco, Hochebot tapote du bout des doigts sur le marbre. Son crâne

chauve et transpirant, en travers duquel il ne manque jamais de peigner trois cheveux épars, est huileux, et ses maigres favoris roux ont plus que jamais l'aspect d'une pilosité pubienne. Le conseiller d'État, qui n'a pas l'habitude d'attendre, s'impatiente des daguerréotypes « spéciaux » que doit lui livrer la vieille Minette – des vues où il est accoutré en vampire, en train de sucer le sang au cou d'une fillette dont il vient d'abuser à sa façon.

L'attention du notable est attirée par un quidam peu reluisant, l'œil trouble, l'air vicieux, vêtu d'une veste de redingote tout élimée et d'un pantalon en ruine, un de ces milliers de vagabonds qui arpentent le pavé parisien. L'individu tente d'obtenir du crédit auprès de Gigi, laquelle est inflexible :

– Picoler à crédit, hors de question, mon vieux Vingt-Sous, c'est comme si tu voulais monter à tempérament avec la demoiselle.

Laquelle fait une affreuse grimace dans le dos de Vingt-Sous et lui tire la langue, tout en décochant un clin d'œil au jeune Anglais.

– Tu ferais mieux de faire quelque chose de tes dix doigts, poursuit Gigi, un tantinet moralisatrice, ce sur quoi Hocheport intervient :

– Vous aimeriez gagner un peu d'argent, l'ami ?

– Bédame ! Si que c'est pas trop fatigant...

– Venez vous asseoir. Coco, apportez donc une fine à ce monsieur. Non, ce ne sera pas trop fatigant, il s'agira seulement de vendre ces médailles...

Et il extrait d'un sac de voyage une médaille en plâtre, modèle Rongne, avec sa ronde-bosse informe parée de reflets rosés. Vingt-Sous la soupèse d'un air dédaigneux :

– Du faux bronze. À qui je pourrais bien vendre ça ? Combien que vous en voulez ?

– Vous les vendrez à qui vous voudrez et j'en veux un maximum. C'est fabriqué par un sagouin, mais peu importe.

Gigi et Coco se sont approchées, suivies du jeune Anglais, curieux comme une chèvre, qui s'exclame, tout en joignant les mains et en se prosternant devant la médaille :

– *Mais ce être le god Ganesh! Aum! Mahâganpath! Hare hare Lord Ganesh! Aum!*

– Encore un truc de Chinois, ronchonne Gigi, peu au fait des mystères de l'Orient insondable.

– *Ce ne le China, ce le Hind! Hare hare Ganesh!* poursuit le jeune homme, exalté. *Hare!*

– Mais qu'est-ce que vous y connaissez, enfin? fait le conseiller d'État, agacé, en considérant de haut l'adolescent râpé, qui répond, péremptoire :

– Je connaître tout. Je connaître le Hind, je être même-moi la futur *symbol* du Hind.

– Il est fou! s'exclament en chœur Gigi, Coco, Hochebot et Vingt-Sous.

– Je ne fou. Je foutre, lance-t-il en un effroyable jeu de mots, son regard luisant posé sur la croupe de Coco, que visiblement, avec la fougue de son jeune âge, il honorerait derechef sans tarder.

Minette fait diversion en déboulant munie des plaques que Hochebot attend depuis un moment. Elle veut les déballer pour s'assurer de la satisfaction du client – « Pas ici, voyons, êtes-vous devenue folle? Nous sommes à côté de chez moi » –, il la paie en grognant et elle va s'accouder au comptoir. Gigi lui sert sa chopine de gros rouge et trinque avec elle, les deux vieilles échangent quelques banalités, de vagues souvenirs de leur gloire (horizontale) passée, puis, la vinasse aidant, le ton monte :

– François, François... Moi aussi je l'ai sauté, ce cram-pard, fait Gigi Patte-en-l'Air, visiblement en proie à d'an-

ciennes rancœurs. Déjà que se faire ramoner par un mouton devenu bourre c'est pas glorieux, mais moi je ne me suis pas fait cloquer un polichinelle dans le tiroir. Parce que le Mimile, hein, il n'est pas né par l'opération du Saint-Esprit.

Minette hoquette de fureur, et pourtant, patatras ! Voici, ô lecteur, les origines de Mimile, le vaillant tenancier des Bons Enfants, enfin dévoilées. Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, et les deux ancêtres, tout en éructant des injures que nous n'osons reproduire, se crêpent affreusement le chignon, qu'elles ont déplumé, et sont séparées à grand-peine par l'assistance, avant que Gigi ne scelle la réconciliation par d'autres chopines.

*

Chez Élisabeth, heure du thé. Van Helse, Infantin et Renan examinent la poignée de médailles récupérées par Abraham à la fin de la conférence du professeur Rongne. Les trois hommes sont perplexes :

– Hum... Cette chauve-souris est bien ventrue, commente Prosper, en tiraillant les poils de sa barbe.

– Ventrue... et dotée d'une trompe que l'on devine nettement, bien que la créature soit représentée de dos, car elle dépasse de la ronde-bosse de l'animal... renchérit Ernest.

– Et ces oreilles un peu molles, ne dirait-on pas... murmure Abraham, tapotant à son habitude la petite cuiller en argent contre ses dents.

– Un éléphant ? suggère Prosper, haussant un sourcil, qu'il a broussailleux à souhait.

Élisabeth rentre à cet instant d'une de ses réunions secrètes chez Anaïs. Les trois hommes lui montrent les médailles du professeur Rongne. Élisabeth en sort une de son sac :

– Celle-ci a été trouvée, hier, sur le bureau d'un conseiller

d'État, un proche de Morny. Ne me demandez pas qui me l'a transmise, je vous en prie, car je ne puis pour l'instant révéler mes sources. Comparons nos trouvailles.

Les trois hommes se penchent vers la médaille brevetée Hochepot : la même facture artisanale, la même effigie d'une chauve-souris tirant sur l'éléphant, un peu rosâtre...

Abraham sourit :

– Qui peut bien dessiner des éléphants roses ? C'est un peu farce, non ?

– L'artiste doit être un étrange bonhomme...

Renan, à son tour, sort une médaille de sa poche, donnée par Vidocq lors de sa dernière visite.

– Absolument identique ! s'exclame Van Helse, si l'on tient compte d'une technique artisanale qui induit de légères variantes. Mais le motif et la couleur rosâtre confirment la provenance.

– J'étais présent chez Vidocq lorsqu'un de ses mystérieux émissaires lui a remis la médaille, un curieux bonhomme que nous avons rencontré à plusieurs reprises, chez Mimile et lors de cette fameuse réunion des saint-simoniens où furent révélés les buts secrets des Frères en Drakol. Vous souvenez-vous de ce garçon pas très propre, couvert de peaux cousues entre elles ? On le surnomme Peau-de-Lapin à cause de son habit et du métier qu'il pratique.

Élisabeth croit reconnaître dans cette figure pittoresque un des sauveteurs d'Anaïs dans la maison d'Hochepot, mais elle garde pour elle cette information : la présence de Peau-de-Lapin chez Hochepot n'était probablement pas fortuite s'il est un agent de Vidocq.

– Ce Peau-de-Lapin, précise Prosper, est un ancien camarade. Brillant élément au demeurant, qu'un penchant prononcé pour le vin a conduit de l'ivrognerie à une situation

sociale des plus dégradées. Mais avec du temps et de la persévérance il remontera la pente : c'est un homme intelligent et entreprenant. Gardons un œil – bienveillant – sur lui.

Abraham, à l'aide d'un petit marteau fourni par Pauline, prélève un échantillon de chacune des médailles de provenance différente. Une sorte de farine grossière coule du milieu de l'objet, dont une croûte assure la solidité, toute relative.

– N'est-ce pas étrange ? On dirait un gâteau mal levé et hâtivement cuit...

Il porte à ses lèvres un peu de poudre, la goûte :

– De la farine mêlée à du plâtre. Tenez, n'est-ce pas un fragment de pâte alimentaire, là ?

Oui, c'est bien une nouille racornie que Van Helse fait tomber de la médaille en la secouant. Enfantin va chercher dans son bureau une des médailles subtilisées aux Frères en Drakol par Bineau quelques semaines plus tôt ; même si la version américaine est en plâtre, la facture et la fabrication sont d'un autre calibre.

– Quel est ce nouveau mystère ? commente Renan (à son tour de tapoter sa petite cuiller, mais contre la tasse de porcelaine, cette fois). Résumons. Nous sommes en présence de trois sortes de médailles : l'originale, arrachée par François Xavier à la divinité chauve-souris lors de son voyage et que l'ancêtre d'Abraham a réussi à subtiliser au jésuite vampire qu'il a anéanti ; la version en plâtre, distribuée par les Américains aux Frères en Drakol, peut-être fabriquée à partir d'un autre modèle puisque Abraham affirme ne jamais délaïsser la sienne et que la chauve-souris, de face sur la médaille authentique, se retrouve de dos sur les « copies » ; et cette troisième fournée, trouvée dans les poches du professeur Rongne aussi bien que sur le bureau de ce mystérieux conseiller séide de Morny – sur lequel notre chère Élisabeth reste coïte comme une huître

perlière des Côtes-du-Nord. Quel est le but de tout cela?

– Le conseiller Hoch... l'ami de Morny, se reprend Élisabeth en rougissant, est sûrement de mèche avec Rongne. Espèrent-ils, en écoulant ces médailles de mauvaise qualité, en tirer un quelconque profit? Pour Rongne, probablement, mais le conseiller d'État joue gros dans l'affaire: s'il est démasqué, il peut perdre son poste, autrement plus lucratif qu'un vulgaire trafic de médailles « miraculeuses ».

– Ne serait-ce pas l'occasion, mes amis, intervient Van Helse, de jouer la concurrence entre nos adversaires, comme nous l'avons projeté voici déjà quelques semaines? En diffusant chez les Frères en Drakol les médailles de Rongne – dont il faut s'assurer un stock convenable –, nous exaspérerions les deux Américains, certes pas dupes; mais ils pourraient commettre une maladresse...

– Excellente idée! s'exclame Prosper, la barbe électrisée. Bineau a beaucoup à se faire pardonner (il ronchonne un moment: « Tout de même, il a lavé mes pantalons, je lui accordais une totale confiance... ») et il ne pourra nous refuser ce petit service. Je lui ai demandé de maintenir ses contacts avec les Frères en Drakol pour en poursuivre la surveillance à notre profit exclusif.

Les conjurés sont d'accord. Van Helse va pister Rongne pour se procurer les médailles. Il a quelque idée de l'endroit où le trouver. Renan, de son côté, maintiendra le contact avec Vidocq et Lardennais.

– Ah! je ne vous ai pas raconté la dernière séance de Lardennais avec la pierre de sang. Il a des soucis de « réglage temporel », comme il dit: une histoire de rate de loup à laquelle je n'ai rien compris. Il est descendu l'autre nuit, tandis que je bavardais avec Vidocq près de son poêle (le vieil homme ne le quitte pour ainsi dire plus). « Phéllisson », comme

je l'appelle avec affection, était visiblement secoué : une sorte de matamore à moustache venu du futur s'est vanté d'avoir éliminé de la surface de la Terre des dizaines de millions de personnes. Si ce spectre n'est pas un sous-produit des vapeurs de l'alcool de savate que je soupçonne Phélisson de distiller en cachette, on peut s'inquiéter pour l'avenir de nos enfants...

Un silence pesant suit ce récit.

– Et cette pierre, demande Abraham, sera bientôt opérationnelle ?

– Oui, à part ces réglages temporels, les autres ingrédients fonctionnent à merveille et il doit la tester prochainement. Par ailleurs, il demeure très-vague sur ses absences nocturnes, maintes fois relevées par Vidocq. Le vieux policier l'a surpris récemment qui rentrait au petit matin et se dévêtait discrètement d'un habit de moine. Chercherait-il au sein d'une communauté accueillante à laver son âme du poids de ses péchés ? Je le crois encore très-croyant, sinon respectueux de l'enseignement de l'Église. Ce serait bien de lui, ça : le jour une sorte de sorcier des temps révolus, un pieux cénobite la nuit.

Un ange passe. Chacun remet sur le petit guéridon la tasse de porcelaine.

– Je compte faire demain une conférence pour consolider mes troupes, dit Prosper. Elles en ont bien besoin. Je parlerai du flux vital, ma chérie. Je compte sur toi ? demande-t-il à Élisabeth, qui acquiesce avec un curieux pétilllement de la prune. Et vous, messieurs, vous êtes les bienvenus, comme toujours.

*

La journée de printemps a été idéale, le vert tendre des tilleuls de la cour éclate avec vivacité, avec joie, le moindre brin

d'herbe entre les pavés déborde de vie, les oisillons pépient dans les nids, les moineaux virevoltent, et les merles, les gros béjaunes hardis, chantent sans trêve, les plus fripons allant jusqu'à imiter le rossignol. Pourtant sœur Léonice a le cœur lourd. En fin d'après-midi, alors que les ombres s'allongeaient et que le soir s'apprêtait à poindre dans une infinie douceur, madame de La Hague est venue à Sainte-Marguerite munie de tous les documents indispensables – l'adoption de la petite Marie par la riche Américaine a été régularisée – et en est repartie assez rapidement en emmenant la fillette, laquelle par parenthèse arborait un rictus de mauvais augure, et jetant à peine un œil à la jeune religieuse, qui se trouvait « par hasard » sur son chemin, et la saluant peut-être d'un haussement de sourcils distant.

À l'office du soir, Léonice est secouée de sanglots silencieux, au point d'attirer l'attention de ses compagnes, lesquelles n'ignorent pas que, parmi leurs jeunes pensionnaires, elle était très attachée à la petite Marie, mais trouvent ses sanglots excessifs et pour ainsi dire inconvenants. N'en reste-t-il pas quatre-vingt-dix-neuf à choyer ?

Dans le fiacre qui les ramène à la tour Saint-Jacques, en face de la fillette taciturne et boudeuse, qui la regarde d'un drôle d'air, Ninnah exulte dans les cahots : l'opération « Frères en Drakol » bat de l'aile (si l'on peut dire), par la faute de ce Van Helse de malheur et de ses acolytes, mais depuis des siècles elle ne cesse de préparer l'avenir, l'avenir qui verra nécessairement la réussite du grand dessein, la mainmise totale et définitive sur la vile barbaque à pattes, bref la survenue de l'Empire de la Canine, et cette Marie – prénom chrétien, berk, il faudra trouver autre chose –, une fois mise en condition, fera une vampirlette, ou une vampironne, fort acceptable, préparant non point la relève, concept dénué de sens pour les immortels non-morts, mais du moins un rajeunissement des effec-

tifs propre à servir leurs projets futurs avec l'efficacité requise. Ninnah se garde de sourire trop franchement, mais elle se penche et passe ses longs doigts fins à la force étonnante sur le cou de la fillette, qui recule instinctivement.

La nuit suivante, alors que sœur Léonice pleure en silence sous ses couvertures, sans fin, déplorant son amour perdu et la façon si affreuse dont Ninon l'a traitée la dernière fois qu'elles se sont vues, la si belle et hautaine mère supérieure, le visage empreint de gravité, entre en silence dans sa cellule, se dévêt en une seconde et se glisse dans son lit. Nuit printanière et consolatrice.

*

Sur la place de la Bourse, Van Helse contemple la statue de la Justice et celle du Commerce, se demandant quelle relation peuvent entretenir ces deux entités: le commerce (petit «c») n'est guère une affaire de justice, plutôt une gigantesque partie de dupes où les perdants sont généralement les bons, et les gagnants, les méchants. Son œil accroche un curieux individu dont la tenue correcte masque difficilement l'origine sociale: un pieds-mouillés, qui cherche à placer des titres de sociétés déchues, voire inexistantes, à des gogos. Il s'approche:

– Ah! mon bon monsieur, une affaire en or! que dis-je, en diamant! plus profitable que le fleuve Pactole lui-même.

Le personnage ne sent pas la rose, mais sa gouaille amuse Van Helse, qui fait mine de s'intéresser. L'autre lui tend un prospectus dont l'en-tête s'orne d'une inscription en lettres de chancellerie: « Société russe de gardiennage picard ».

– Je vois que Monsieur est connaisseur. Il a sûrement entendu parler de la technique russe de gardiennage, la plus éprouvée de nos jours.

Van Helse ignore tout de cette innovation et le fait savoir à son interlocuteur, ravi d'avoir ferré un client.

– Je résume, reprend le bavard, qui s'est rapproché.

Son haleine à seize degrés minimum fait reculer Abraham d'un pas.

– La technique russe consiste à déléguer un travail à une série de sociétés en cascade. Par exemple, vous souhaitez faire garder un champ de betteraves sucrières pour que des chenapans, des affamés, des vauriens ne viennent pas saccager votre récolte. Vous vous adressez à la Société russe de gardiennage picard, dont le siège social officiel est à Amiens, et on vous envoie un escadron de patibulaires, armés de gourdins, qui arpentent votre lopin de terre sans relâche vingt-quatre heures par jour, sept jours sur sept. Vous ignorez bien entendu que ces braves gens ont été recrutés par une autre société, l'Arbre aux mille écus, auprès d'une troisième, le Parleur africain, qui elle-même a demandé à des recruteurs patentés de lui fournir une bande de brutes pour tel jour telle heure à tel endroit. Les trois sociétés appartiennent toutes à un *holding offshore* – le terme a été inventé par le professeur Rongne, propriétaire des trois sociétés, un homme irréprochable et très-entreprenant – sis au Québec.

– Mais quel profit peut-il tirer de ce montage compliqué?

Le pieds-mouillés se gratte la tête (nous avons reconnu Vingt-Sous, infatigable premier vendeur de Rongne et Hochepot, très fier de son nouveau statut social).

– Ben... Moi, j'en sais rien. C'est qu'il est mystérieux c't'homme-là. Mais ses entreprises, c'est du solide, foi de Vingt-Sous. Si vous préférez, je peux vous avoir, à un prix tout à fait raisonnable, un lot de médailles miraculeuses...

Van Helse sourit, puis s'éloigne. Pas bien loin, car le nom du professeur Rongne associé aux médailles a éveillé son

intérêt. Il décide de suivre le pittoresque personnage, discrètement. De loin, il le voit répéter son baratin une vingtaine de fois. Trois clients se laissent tenter et échangent de bons billets contre cette monnaie de singe; plusieurs acquièrent des médailles. Puis la pluie se met à tomber, qui risquerait de rendre moins attrayants les billets à ordre tout juste imprimés au jus de betterave picarde, avec des pommes de terre sculptées par un honorable universitaire d'Europe centrale, tenu en quasi-esclavage par Rongne – ce que l'on découvrira par la suite. Vingt-Sous se hâte vers la rue Neuve-Saint-Augustin, s'engouffre sous un porche et pénètre dans une salle où se déroule une conférence, donnée par le protéiforme professeur Rongne sur le thème: «La tempérance à tempérament». Le discours de Rongne est sur le point de s'achever; il s'exprime devant une assistance clairsemée, composée surtout de dames patronnesses et de poivrots, ces derniers heureux d'avoir trouvé un abri momentané contre la pluie:

– ... Pour conclure, mes chers frères et sœurs, afin d'éradiquer à tout jamais ce fléau de l'alcoolisme, je vous propose de souscrire à une œuvre qui fera date dans cette lutte prométhéenne: vos dons serviront à la construction d'un établissement moderne, qui appuiera ses pratiques thérapeutiques sur la «tempérance à tempérament», méthode, je vous le rappelle, mise au point par votre serviteur et qui a déjà sauvé, par le monde, des milliers d'individus, comme le prouvent les témoignages émouvants inscrits sur notre livre d'or.

Le professeur est ému. Ses yeux se brouillent de larmes. Il retire ses lorgnons, les essuie. Penche la tête sur la gauche, en attente d'une ovation qui tarde à venir. Émet un soupir à fendre les âmes les plus endurcies. Range ses papiers dans une serviette.

Irruption de trois hommes en colère, brandissant des papiers

(Van Helse, qui a suivi Vingt-Sous, reconnaît les billets à ordre de la Société russe de gardiennage picard) :

– Escroc ! Tu vas nous rembourser notre argent !

Ils se ruent vers l'estrade mais Rongne, rompu aux techniques d'esquive, disparaît derrière le rideau cramoisi qui ferme la scène, non sans perdre quelques feuillets qui s'envolent. L'un atterrit aux pieds de Van Helse, qui le ramasse : « Consortium du Livre québécois et du Sirop d'érable réunis ». Nouvelle irruption, cette fois des policiers et des infirmiers toujours à la poursuite de l'insaisissable Rongne. Van Helse, amusé par la scène, n'a pas vu Vingt-Sous s'éclipser discrètement à l'arrivée des pandores. Dommage.

*

Nuit. Une ombre se faufile dans les couloirs des Tuileries, haute et ascétique, qui plus est invisible aux yeux des gardes qui pourtant s'alignent nombreux, la cuirasse étincelante, sabre au clair, pour préserver la paix du palais... et les turpitudes de ses occupants.

L'ombre est parvenue au boudoir où Morny, en proie à ses bas instincts, se vautre sur des femmes nues enivrées d'opium, elle entrouvre la porte et appelle doucement :

– Monsieur le Duc !

Morny bondit, nu comme un ver, cigare aux lèvres, un verre de cognac en main :

– Quoi ? Vous ? Je vous ai interdit de venir ici, vous m'entendez ? Interdit ! Pour qui vous prenez-vous ? Foutez-moi le camp !

L'ombre, en fait une silhouette en soutane, feint l'humilité et se courbe avec un regard en dessous :

– Des drôles assez déplaisants, des gens de rien, se sont atta-

chés à mes pas et se livrent contre ma personne à des tentatives certes vouées à l'échec, mais néanmoins fort contrariantes. Ne pourriez-vous... agir à leur rencontre ?

Morny, fâché, tortille et tiraille son impériale :

– Parce que vous ne pouvez vous en débarrasser vous-même ? Vous en êtes là ? À quémander l'aide du bras séculier ? Foutez-moi le camp, vous dis-je. Vous ne m'amusez plus.

– N'allez pas trop loin. Un jour peut-être...

– Des menaces ? C'en est trop ! Avec votre dossier ? Débrouillez-vous. Allez, ouste !

L'abbé Torquème se retire à reculons, les yeux fulgurants, grinçant des dents, lançant des regards réprobateurs sur les corps épars. Tout juste s'il ne se signe pas.

*

Salué par un brouhaha respectueux, Prosper Enfantin, vêtu d'une redingote râpée à la coupe désuète, la barbe blanche en éventail, traverse la salle sous des banderoles brodées en rouge et or des mots « Fluides et Réseaux » et monte à la tribune, à laquelle il appuie ses belles mains nobles, la partie inférieure de son individu demeurant dissimulée par un panneau de chêne, détail qui a son importance, nous le verrons. Il trempe les lèvres dans le verre d'eau poussiéreuse qu'un disciple lui tend et se prépare à prendre la parole. « Christ est vivant en Enfantin ! » lance un exalté, reprenant un ancien slogan auquel d'autres exaltés font écho. Une dame boudinée dans un corset s'évanouit. Un pickpocket s'évanouit également, mais, lui, avec un portefeuille bien garni dans sa doublure.

Selon la coutume de certains saint-simoniens, pas un gilet n'est boutonné par-devant. (Ce qui dénote des âmes pures, ou à peu près, car, en étendant ce fraternel précepte aux braguettes

des messieurs, celles-ci se trouveraient boutonnées, et donc déboutonnables, par-derrière, avec un effet de suggestion des plus fâcheux.)

Demandant le silence, le père Enfantin lève les deux mains en un geste ample qui tient de la bénédiction :

– Mes amis! Et mes amies, car l’homme de l’avenir, l’homme du Nouveau Christianisme, l’apôtre de la morale épurée, n’est pas séparable de la femme, la Femme-Messie qui guidera...

– On la connaît! Tu nous rabâches ça depuis vingt ans, vieux coureur de jupons! Ne l’écoutez pas! Ne faites confiance qu’au RIB!

Les assistants empoignent le perturbateur, un grand homme mince aux yeux purs d’enfant meurtri, en qui nos lecteurs auront reconnu le professeur Ronan Rongne. Enfantin fait celui qui n’a rien entendu et poursuit :

– La Femme-Messie, véritable lien, mieux qu’un canal ou un chemin de fer, entre l’Occident, qui symbolise vous le savez la chair, et l’Orient, l’esprit...

– Vieux roquentin! Obsédé!

Rongne, l’air infiniment malheureux, car il aime qu’on l’aime, est expulsé vigoureusement par des disciples outrés de ce crime de lèse-majesté – il sème quelques médailles derrière lui; décidément cet homme est un moderne poucet. D’une autre porte surgissent trois infirmiers athlétiques lancés à sa recherche, qui brandissent une camisole de force. Tumulte. Cris «Christ est en Enfantin!». Ce dernier tente d’apaiser la foule par de nouvelles simili-bénédictions et farfouille parmi les feuillets épars de son laïus, avant de reprendre, ayant sauté quelques pages :

– De même que le corps physiologique, véritable réseau de réseaux, de par sa structure réticulaire, voire tubulaire, car

l'organisme le plus organisé est celui dans la structure duquel entrent le plus grand nombre de canaux, de tubes, de même donc que ce corps doit être irrigué en permanence de fluides divers, toute panne ou engorgement signifiant la mort, de même...

La voix manque à l'orateur. C'est que la dévouée Élisabeth, que nul n'a vu se faufiler à la tribune et plonger à l'abri du panneau, vient de s'emparer de la « structure tubulaire » de son vieil amant, qui halète subitement :

– De même le corps social doit-il être irrigué en permanence par le véritable sang de l'industrie, mes amis, mes amies, l'argent, oui, le sang-argent, ce fluide qui...

Sa barbe blanche, électriée, se dresse à l'horizontale et il pousse un grognement de jouissance alors que la dévote Élisabeth, tout à sa tâche, engloutit sa vieille tige à s'en étouffer et qu'il continue à grand-peine :

– Fluides et réseaux... Les capacités... Les producteurs... La Femme-Messie... Aah! le Couple-Prêtre... Aaah! La circulation non entravée du fluide...

Et tandis que, les yeux blancs – certains disciples pensent qu'il est victime d'une attaque –, il répand secrètement ledit fluide (Élisabeth, avec un hoquet, recrache le foutre verdâtre du vieillard: point trop n'en faut), le tumulte s'amplifie, les assistants quittent brusquement la salle en se disant que le prophète est devenu gâteux, cependant qu'un commissaire de police se présente, suivi de sergents de ville, braillant :

– Nous sommes porteurs d'un mandat d'arrestation au nom du sieur Rongne Ronan, soi-disant professeur, pour les faits de faux en écritures publiques et privées, escroquerie, banqueroute frauduleuse, port illégal de décorations, bigamie, grivèlerie d'aliments... Agents, appréhendez-le.

Les sergents de ville, pas futés, font erreur sur la personne et

mettent la main au collet d'Enfantin, prestement reculotté, qui se débat comme un beau diable, aidé d'Élisabeth et de quelques disciples. Pugilat général.

*

La Reine-Blanche, non loin de la barrière de Clichy, est un bal moins compassé que Mabilles ou le Ranelagh, plus renommés, et qui mêle ouvriers, artisans, gens de maison, rapins et autres bohèmes à des bourgeois venus s'encanailler; pas de chiffonniers ni de vagabonds toutefois, ils guinchent au Vieux-Chêne, rue Mouffetard; ni de maquignons, ils sont vers Belleville, à la barrière des Moulins; quant aux croque-morts, réputés joyeux drilles, leur bal se tient loin de là, sous le Père-Lachaise, rue des Amandiers-Popincourt.

Le portier, un gros homme couperosé en uniforme chamarré, ouvre la porte à Ninnah avec une profonde révérence, et tend une main où elle dépose une pièce de dix francs, l'homme plongeant alors devant tant de munificence, au risque de s'étaler.

Ninnah, en robe de soie sombre très ajustée, sans crinoline – cette crinoline qui tient les femmes respectables à distance des messieurs – pénètre, majestueuse, dans une vaste salle tapissée de verdure, où sont accrochées des pancartes «Honneur au beau sexe», «Gloire aux arts», «Les bons amis» et où tournent des dizaines de couples au rythme d'une mazurka – par sympathie pour la cause de la liberté polonaise, écrasée sous la botte russe, tout ce qui vient de Varsovie est à la mode à Paris – que mouline un orchestre composé d'hommes vêtus tels des nécessiteux, à blême visage de décaqués.

La séculaire vampire lenape rumine sa colère, provoquée par la tocade vraiment ridicule de Jonathan, celui qui lui doit tout

et plus encore, pour cette idiote de mortelle. Elle l'a identifiée sans peine : une soi-disant journaliste, qui à sa connaissance n'a jamais écrit la moindre ligne, aussi velue qu'une guenon et qui fume le cigare. Pouah ! Elle, elle s'autorise bien quelques incartades – dans des genres très différents, sœur Léonice et Al-Qâsim –, mais cela ne compte pas, elle a le droit, d'ailleurs une Maîtresse a tous les droits, Jonathan, lui, n'étant Maître que par procuration, prince consort si l'on veut.

Les yeux verts de Ninnah lancent des éclairs cruels mais sans doute irrésistibles, puisque deux jeunes gens s'avancent en même temps pour l'inviter, un garçon aux longs cheveux châtain, à l'air pensif ou myope, en redingote beige, qui se donne le genre de cette vieille gloire de Musset et auquel un sous-officier du 43^e de ligne grille la politesse : Ninnah se laisse entraîner dans une valse, cette danse canaille des faubourgs de Vienne, et elle sent la main ferme sur sa taille fine, qu'elle cambre en tourbillonnant – elle n'ignore pas que le 43^e a assuré la police du coup d'État, et elle jubile de voir les regards hostiles de nombre d'ouvriers fixés sur leur couple... Puis, jouant les coquettes, alors que le militaire devient pressant, elle se laisse inviter par le jeune homme pensif, qui émet des soupirs de poète en mal de muse. De nouveau le sous-officier, puis le poète, jusqu'à ce que les deux hommes, sans nulle surprise, se prennent de bec au milieu des flonflons, « Mòssieur?... – Mòssieur?... ». Ninnah, qui les a bien chauffés, s'en amuse, car elle sait que l'engrenage est en route, que désormais le duel est inévitable (« Les coqs sans cervelle, dressés sur leurs ergots et croyant me saillir bientôt... ») et que le sang, le sang dont elle a soudain grand-soif, l'hémoglobine adulée, va couler sous peu, et pour elle qui plus est. Repoussant d'un coup d'éventail les deux hommes, elle s'éclipse soudain et les laisse échanger des cartes. Le militaire se prétend

l'offensé, et le supposé poète est tout à fait prêt à lui donner réparation. Leurs témoins vont prendre contact sans délai et la rencontre aura lieu dès demain.

*

Le soir. Dans son laboratoire, Lardennais court d'une cornue à une éprouvette, tout en surveillant la marmite où la pierre de sang prend des teintes de grenat, parcourues d'éclairs pourpre. Une odeur de pomme pourrie se dégage d'une des cornues. Il soliloque, tout en éclusant un petit verre d'alcool de savate (il distille de vieilles pantoufles que lui procure Bouche-Trou, les faisant macérer pendant trente jours dans un affreux mélange de pétrole et de vinaigre; l'alambic, c'est la cornue qui empeste):

– Ça y est! Ça y est!

Mais la pierre perd de son éclat.

– Les rognons de chauves-souris du sonneur de cloches de Vidocq me paraissent un peu éventés, marmonne l'apprenti-sorcier, dépité. Il a dû les ramasser sur des cadavres... Voyons, en ajoutant une pincée de rate de loup et trois grains d'orichalque (une variante archaïque intéressante), je devrais rétablir la circulation des énergies.

Lardennais saupoudre la mixture de son mélange. La pierre reprend une belle teinte rouge; translucide, elle palpite comme un cœur.

– La formule est stable! Vite, un test...

Lardennais se vêt à la hâte de son habit de Moine bourru et sort dans la rue.

*

La soirée est tiède. Ce début de printemps fait oublier les rigueurs pas si lointaines d'un hiver particulièrement rude. Les Parisiens profitent de la douceur vespérale pour baguenauder sur les quais, souvent en famille. Les enfants jouent, courent se cacher, s'appellent à grands cris. Il serait bien difficile à des révolutionnaires de convaincre le peuple de Paris de se lancer à l'assaut du pouvoir : le Grand Soir peut attendre... Mais pas les créatures de la nuit, que tous ces cris signalant de jeunes cous en vadrouille ont attirées près du fleuve.

Planant dans les hauteurs, Ninnah et Jonathan se laissent dériver sur des courants porteurs et discutent avec tendresse, retrouvant les plaisirs du vol de conserve au vent tiède.

– Mon aimée, ces petits corps qui s'égaillent comme poulets dans la basse-cour, n'est-ce pas un touchant spectacle ? Imagine les tendres veines, qui palpitent à leurs cous, se gonflant sous l'effort ou le cri...

Il salive un peu.

– Ô mon Jonathan, ce serait si tentant de plonger... En un éclair, nous arracherions à leur famille aimante une ou deux de ces petites créatures sans défense et irions les déguster tranquillement dans notre nid.

– Ah ! délices et tentations... Au fait, est-ce raisonnable d'avoir laissé la petite Marie à la garde d'Al-Qâsim ?

Un voile de contrariété sur le front sublime de Ninnah.

– Oh ! elle ne craint rien ! À côté de ce qu'elle a connu à l'orphelinat...

Elle a un rire de gorge assez désagréable :

– Il semble qu'à Sainte-Marguerite on n'apprécie plus guère la bonne madame Ninon. Ces religieuses sont soupçonneuses ; elles n'ont même pas la reconnaissance du ventre ! Tout de même, c'est nous qui avons financé leur garde-manger...

Jonathan sourit. Il lui tient la main pour une figure acroba-

tique qui sera plus tard connue des spécialistes sous le nom de double looping en vrille arrière. Après un retour au vol stationnaire, un peu décoiffé, il commente :

– Hum... *Garde-manger* n'est peut-être pas le terme adéquat. Elles cherchent surtout à regarnir leurs rangs, les vocations spontanées se faisant rares en ces temps de mécréance...

– ... qui nous sont préjudiciables autant qu'à elles, je te le rappelle : si plus personne ne croit en Dieu, nous sortirons peu à peu du légendaire maléfique pour disparaître dans la poussière du temps.

– Mon aimée! Mon aimée! Que d'idées noires par une nuit si claire! Certes, nos existences sont liées en grande partie aux croyances des temps anciens, mais nous avons acquis une sorte d'autonomie parasitaire en irriguant notre corps immortel du plus beau fluide, le sang...

Ils se regardent, énamourés – et évitent de justesse une des gargouilles de la tour gauche de Notre-Dame. Au moment où ils vont piquer vers un groupe d'enfants imprudemment isolés, une ombre surgit au sol, immense sous la Lune, dont les doigts crochus se referment sur un garçonnet tremblotant. Cris. Dispersion des marmots. Les parents arrivent en courant.

– Le Moine bourru! Le Moine bourru! sanglotent les petits.

Les adultes fouillent les abords de Notre-Dame, où le drame s'est passé. Le petit Vincent est introuvable. Quelques agents, hélés par les femmes, se joignent aux recherches.

Torquème tient le petit bonhomme à bout de bras et contemple son dîner d'un œil gourmand. Cette fois-ci, pas d'intrus. Sa cachette est indétectable; personne ne connaît cette crypte à l'humidité malsaine, creusée sous la Seine, dont les murs

suintent. De la bave coule des lèvres de l'archivampire. Ses vieux crocs jaunâtres luisent à la flamme de l'unique torche de la pièce.

Vincent gigote, terrifié.

– Vas-tu te tenir tranquille, petit effronté. Je suis prêtre et vais te baptiser dans ma nouvelle religion. Car je présume que tu ne fréquentes guère le catéchisme...

Le malheureux baisse la tête en signe d'acquiescement.

– Si ça se trouve, tes parents sont socialistes. Quelle engeance! Il faut nettoyer tout cela.

Le Moine bourru a été repéré rue Saint-Landry. On s'y précipite juste à temps pour voir la créature se diriger vers la rue de la Licorne. Mais c'est un paisible franciscain en pleine méditation qui se fait assaillir par une foule devenue menaçante, et que les sergents de ville ont du mal à contenir.

Lardennais ignore pourquoi la foule le traque; il comprend bientôt, aux cris de «Mort au vampire!» qu'il y a erreur sur la personne. Il abandonne son déguisement dans une cour mal éclairée et, la pierre à la main, se dirige vers Notre-Dame: plus il s'approche de l'édifice, plus les pulsations s'intensifient.

– Ça marche! Ça marche! Je vais enfin mettre la main sur ce monstre protégé par le régime, moi Lardennais le prêtre interdit, le videur de tinettes... Ah! quelle revanche!

Il court presque. La pierre pulse frénétiquement quand il atteint l'angle de la façade, au droit de la tour la plus proche de la Seine. Puis s'opacifie. Lardennais gémit. Il consulte sa montre de gousset.

– Oh non! La charge n'a tenu qu'une heure. Et juste au moment où j'allais parvenir à débusquer le monstre, la pierre s'éteint...

Dépité, il rentre chez Vidocq. Tant pis pour le petit Vincent.

*

L'aube se lève à peine sur les brumes du bois de Vincennes. Les hautes futaies émergent de la nuit, les premiers oiseaux se réveillent et pépient, aimables, l'herbe est couverte de rosée. Deux fiacres stationnent à distance l'un de l'autre, l'un des chevaux encense, l'autre lâche du crottin. Les cochers guettent la scène du coin de l'œil.

Le sous-officier du 43^e tente d'arborer un air fanfaron, mais il est pâle. Le poète aussi est pâle; tous deux comprennent un peu tard qu'ils risquent de se faire trouser la peau pour une garce dont ils n'obtiendront jamais les faveurs, mais reculer maintenant les déconsidérerait à jamais. Le militaire, pour se donner du courage, a pris un copieux petit déjeuner, couronné d'une goutte de raide; le poète a grignoté un quignon de pain, un abricot sec et a bu un verre d'eau. Pour chacun d'eux, ce duel est le premier.

Les témoins se concertent, deux autres sous-off^r du 43^e d'un côté, et de l'autre un professeur en toge décolorée et un fêtard notoire, le correspondant parisien du *Journal de Constantinople*. En retrait se tient Ninnah, tout de noir vêtue, portant par anticipation le deuil d'un de ses cavaliers, tenant par la main la petite Marie, également en noir, qui jette à la ronde des regards hostiles.

Conciliabule:

- L'offensé a donc choisi le pistolet...
- Au sabre! Au yatagan! hurle Ninnah, qui bave presque.
- Voici les pistolets, fait un des militaires, l'ignorant.
- Messieurs, à vingt pas? fait le journaliste stambouliote, désireux d'éviter un bain de sang.

Nouveau conciliabule. Accepté.

– À cinq pas, à cinq pas! crie Ninnah, se souvenant des traditions de sa patrie et surexcitée à la pensée du *breakfast* qui se prépare.

– Vous n’avez nullement qualité pour intervenir, madame. Veuillez garder le silence. De surcroît, un duel à cinq pas serait un véritable assassinat. Nous ne sommes pas au Texas, que diantre.

Ninnah claque des mâchoires, méprisante, imitée par la petite Marie. Sans un regard pour elles, les adversaires tombent la veste – éclat soudain du blanc des chemises – et se placent dos à dos, pistolet en main. Les témoins reculent. L’un des chevaux hennit. La rosée s’égoutte des arbres.

– Allez, messieurs.

Les duellistes, toujours dos à dos, avancent chacun de dix pas, pivotent brusquement et font feu en même temps. Le sous-officier s’écroule, le visage inondé de sang, sonné, même si en fait la balle n’a fait qu’effleurer la tête – car le poète a tiré pour tuer – et il saigne abondamment.

– Va, ma petite fille, va!

Ninnah lâche Marie, qui se précipite sur le blessé et commence à sucer avidement son sang. Les assistants sont pétrifiés, surtout quand la fillette s’attaque dans le feu de l’action au cou du militaire, essayant de déchirer les chairs, et que Ninnah, incapable de se maîtriser plus longtemps, bondit à son tour et veut écarter Marie du festin pour mieux se repaître. Mais celle-ci ne l’entend pas ainsi, et mère et fille se battent ignoblement, feulant, griffant, bavant, les crocs dardés, ivres de leur hideuse soif, au-dessus du blessé qui se débat à peine. Finalement les assistants trouvent l’énergie d’intervenir et tentent de maîtriser les deux harpies, qui les frappent, les giflent et tentent de les mordre avant de prendre leur envol, à la surprise générale – tous considèrent que « ces histoires-là »

sont des balivernes –, et de disparaître, alors que chante un coq lointain, jupes-voilures déployées au-dessus des grands arbres.

*

Le printemps chez Mimile ne se distingue pas des autres saisons, si ce n'est par les odeurs assez fortes se dégageant des vêtements entrebâillés. Ce midi, après avoir lapé son brouet, où de rares yeux attestent la présence de lard parmi des restes de légumes décolorés, Vingt-Sous se met au travail, c'est-à-dire tente de fourguer des médailles prétendument miraculeuses à une clientèle clairsemée, quelques commis ayant échappé à leur boutique sous prétexte d'une course et une ou deux servantes qui ne se décident toujours pas à rentrer du marché. Mimile, taciturne, son gros pif rougeoyant dans la pénombre, préside la noble assemblée vinassière et considère avec suspicion le négoce de Vingt-Sous.

– Miraculeuse de quoi? fait une marchande de pommes confites, son panier autour du cou, raclant ses sabots boueux sur le seuil.

– Miraculeuse tout court, ça ne vous suffit pas? répond Vingt-Sous, qui ne parvient pas à être aimable et grommelle: Réussite dans le commerce, en amour, bonne santé, tout ça, ma petite dame.

– Sûr que ça marche?

– Regardez ça: j'en ai un plein fourgon, fait l'autre.

Il brandit des certificats que lui a fournis Hochebot, des imprimés au jus de betterave sur un papier en guenille, où une signature a été griffonnée.

– Et combien ça coûte? fait la pommière, sur le chemin de la capitulation.

– Cinq francs, pour ainsi dire rien pour c'te qualité.

- De quoi? Une thune? Un rondin? Voleur!
- Je peux descendre à trois balles...
- Quéquette!

Et la marchande de siffler son verre de vin d'un trait avant de repartir. Vingt-Sous considère la médaille d'un air sinistre. Entre l'adolescent britannique au costume rayé dont nous avons déjà croisé le chemin :

- Je désire madame Minette m'entretenir avec.
- Pour la pignole à deux jacques? Elle y est pas, répond Mimile, ronchon.
- Si dommage être. Je revenir. Mais... (Son regard se porte sur la médaille:) *Vous le god elephant avoir, very good. Lord Ganesh! Hare Ganesh! Hare Hare!*

*

Sœur Léonice rêve qu'elle se trouve, par une radieuse journée d'été, au bord d'un large fleuve au cours alangui, accoudée à un parapet de pierre d'une blancheur éclatante, en compagnie de Ninon de La Hague. Le fleuve scintille, des roseaux au loin ondulent dans la brise, des mouchérons se rassemblent en gros nuages oscillants. Ninon la prend dans ses bras et lui dit, lui répète qu'elle l'aime, sans fin, Léonice s'enivre de la douce litanie, elles sont en plein soleil, dans la vibration de chaleur, sans doute vont-elles bientôt découvrir un endroit propice, un berceau de tendre verdure, pour s'aimer, et sa Ninon la serre si fort dans ses bras.

Elle se réveille en sentant le flux chaud qui s'écoule d'elle – elle avait mal compté les jours, n'avait pas prévu le linge dissimulateur, quelle honte. Elle a le ventre crispé et douloureux.

Le visage baigné de larmes amères.

19

Chez Anaïs, en soirée. La marquise a réuni ses amies pour les informer d'une nouvelle tragique – qui leur épargne cependant une mission délicate et pleine de périls : la veille, au cours d'une promenade, Eugénie est tombée de cheval ; à la suite de cet accident, elle a fait une fausse couche. Pour l'instant, la nouvelle n'est connue que de quelques proches, mais elle ne tardera pas à se répandre.

– Nos « amis » américains en sont pour leurs frais, s'exclame Anaïs. Il faut qu'on les intercepte avant qu'ils tentent de fuir le pays pour chercher ailleurs un autre bébé, royal ou impérial, à substituer. Essayons aussi de retrouver la fille engrossée ; car ils n'hésiteront pas à s'en débarrasser.

Anaïs a préparé un thé qu'elle sert avec délicatesse. La marquise admire ses bras nus – la soirée est douce et la jeune journaliste est vêtue d'une tunique qui laisse deviner ses formes pleines et appétissantes. Élisabeth détourne le regard, troublée au souvenir de l'épisode nocturne avec Jonathan et sa cousine.

– Nous avons du nouveau pour les médailles trouvées dans le bureau d'Hocheput, dit-elle un peu précipitamment.

Elle explique qu'après examen attentif Van Helse et Renan ont été catégoriques : ces médailles sont fausses, ainsi que celles perdues par le professeur Rongne au cours de sa conférence – et de même provenance. La marquise sourit à Élisabeth :

– Nos réseaux parallèles seraient-ils sur le point de se croiser, mettant à mal le théorème d'Euclide ?

Les deux cousines échangent un regard d'incompréhension. La marquise précise :

– C'était l'autre information que je voulais vous transmettre... J'ai eu vent de l'affaire par Vidocq et je constate que nos informateurs autant que nos informations sont de plus en plus proches. Qu'en dites-vous, mesdemoiselles ?

– Il est peut-être prématuré d'entrer officiellement en contact avec l'équipe masculine, intervient Anaïs : nous sommes encore plus efficaces qu'eux car moins repérables. Et, dans cette société dominée par les hommes, bien des lieux d'investigation leur sont interdits quand nous pouvons nous y mouvoir sans attirer l'attention. Mais c'est sûr, nous conjugue-rons nos forces pour écraser toutes ces nuisances !

La marquise reprend le fil de la discussion :

– J'ai croisé le professeur Rongne à plusieurs reprises au palais. Il a essayé de me vendre une plantation de cacaoyers en Patagonie. Vidocq m'a vivement conseillé de ne traiter aucune affaire avec cet individu, dont la liste des escroqueries remplirait une bibliothèque entière. J'avais également fait passer une des médailles d'Hocheput au policier ; il vient d'en retrouver le fabricant : un professeur d'histoire d'origine tchèque que Rongne maintenait en semi-réclusion sous promesse de publier sa thèse sur l'éléphant. L'agent de Vidocq qui l'a découvert dans une cave, près de Ménilmontant, a pu sauver in extremis le docteur Vajka, au bord de l'inanition. Rongne le nourrissait de nouilles moitié farine-moitié plâtre, mélange que le pauvre reclus utilisait également pour la fabrication des médailles, qu'il cuisait sur le même réchaud où il préparait ses repas.

Par la fenêtre entrouverte, on entend le poète mélancolique déclamer quelques vers arrachés à la misère et à l'alcool :

*Il a vécu tantôt gai comme un sansonnet,
Tour à tour amoureux insoucieux et tendre,
Tantôt sombre et rêveur comme un triste Clitandre.
Un jour il entendit qu'à sa porte on sonnait.*

Hélas! personne ne sonne ce soir à la porte du versificateur, ni aucun soir d'ailleurs, comme le confirme Anaïs, qui a de l'affection pour lui.

*

Nuit noire. Un vol silencieux. Une ombre. Une étreinte passionnée. Elle, la jeune bouquetière, écarte son manteau : dessous, elle est nue. Lui, le chevalier nocturne, rejette sa cape en arrière, s'accroupit et enfouit son museau dans le trésor duveteux de sa conquête. La caresse est sensuelle sans être brutale. La jeune fille sent tout de même deux canines peser lourdement sur ses grandes lèvres, mais elle ne s'en soucie guère. Elle pétrit les cheveux gominés de son amant – déplaçant d'un geste un peu vif la moumoute qu'il porte pour masquer une calvitie disgracieuse. Trouvaille calamiteuse à laquelle elle refuse d'accorder de l'importance.

– Jonathan, Jonathan, je devrais te percer le cœur et c'est toi qui écorches le mien! soupire Anaïs.

Autour du couple, une jonchée de fleurs, des immortelles.

Jonathan emmène la journaliste dans son boudoir secret. Al-Qâsim, veilleur mélancolique, au passage d'Anaïs lui jette un regard noir.

À peine dans la pièce, les deux amants secrets arrachent leurs vêtements, se frottent l'un contre l'autre, se pétrissent, se griffent, se dévorent. C'est une passion contre nature, donc une volupté puissante. Leur débauche dure jusqu'au petit matin.

Au moment de se séparer, Anaïs ne peut se taire – est-ce une trahison ?

– Jonathan ?

– Oui, Amour ? (La majuscule est perceptible ; si les hommes sont bêtes quand ils sont amoureux, que dire des vampires ?)

– Il y a une sorte de conspiration contre toi et ta compagne, à laquelle sont mêlés le conseiller Hochebot et le professeur Rongne.

– Rongne ! rugit le vampire.

Jonathan redevient d'un coup la créature malfaisante, le suppôt dur-à-cuire de la clique lunaire. Anaïs, pourtant courageuse comme deux tigres, se met à trembler ; elle bafouille :

– Tu le connais ?

– Je l'ai rencontré à Concord, chez Thoreau. Il se faisait héberger en laissant entendre au philosophe qu'il souhaitait créer une Nouvelle Icarie, où les hommes vivraient sans contrats, sans échange monétaire, mais fiers de la parole donnée : son programme était organisé autour de trois lettres mystérieuses – RIB. Cet homme est parvenu à nous vendre en sous-main des concessions dans son Eldorado, hypothétiquement situé au milieu des Rocheuses. Il est apparu rapidement que les papiers timbrés n'avaient aucune valeur. Il a échappé de peu à la dent de Ninnah.

Anaïs ne peut se retenir de rire. Jonathan l'imite, et cela se termine par une brève et intense étreinte.

– Quant à Hochebot, reprend Jonathan en même temps que sa cape, c'est un misérable de la plus basse extraction. Nous les écraserons, eux et leurs médailles, comme cette araignée.

Il se précipite sur la minuscule créature, mais sa botte la manque d'un cheveu. Profitant de son élan, il s'envole majes-

tueusement par la fenêtre toujours brisée, délaissant une Anaïs comblée, mais bourrelée de remords.

*

Hochepot a convoqué Rongne. Il le reçoit, glacial :

– Si vous ne bénéficiiez pas de la protection de Morny, je vous aurais déjà fait jeter à la Seine ! Décidément, vous salopez tout ce que vous entreprenez : ces médailles sont infectes, leur couleur abominable, le motif absurde ! À qui avez-vous confié leur fabrication ?

Rongne penche la tête, angélique, puis la redresse, le menton en avant :

– Monsieur, j’ai moi-même été abusé. Un artiste d’Europe centrale, pourtant d’une réputation irréprochable. Mais il a rogné sur les matériaux et sous-traité, j’en suis convaincu, le travail de gravure...

Hochepot fait un geste, agacé.

– Passons, passons... Je ne vous ai pas fait venir pour cela.

Il essuie la sueur qui coule sur son visage avec un grand carré de tissu rouge et blanc.

– Les Américains ont découvert, je ne sais comment, que j’étais derrière cette affaire de médailles. Et la petite journaliste a réussi à s’enfuir. Je suis cerné. Morny m’a prévenu qu’il ne pourra désormais longtemps me protéger : on chuchote contre moi dans l’entourage d’Eugénie pour me perdre. Il paraît que vous disposez d’un brevet d’aérostier : pouvez-vous me fournir un ballon et m’aider à quitter Paris par les airs ?

Le visage sérieux du professeur Rongne s’éclaire du sourire rassurant du spécialiste :

– Bien sûr, pas de problème ! Où et quand ?

– Le plus tôt possible, sur le Champ-de-Mars. Il faudra

prévoir une place pour hum... ma literie personnelle.

Rongne hausse le sourcil, cligne d'un œil (un moucheron?) et disparaît comme un courant d'air.

*

La nouvelle de la chute de cheval de l'impératrice est désormais connue de tout le pays. Dans les chaumières, les pronostics vont bon train pour le remplacement du bébé perdu.

Ninnah et Jonathan tiennent un conseil de guerre dans leur campement, en haut de la tour Saint-Jacques. Al-Qâsim est présent en tant que représentant du personnel.

– Quelle cruche que cette Eugénie! tape du pied Ninnah. Qu'allons-nous faire de la godiche et de son *baby*?

– Hum... *Mon baby* également, très chère.

– Ah! vous les hommes! s'exaspère la belle Lenape. Toujours à fourrer votre *dick* partout; et voilà où ça nous mène.

Vampire jusqu'au bout de ses ongles manucurés, Ninnah n'est pas à une contradiction près: n'est-ce pas elle qui avait eu cette brillante idée d'une substitution du bébé impérial? De plus, la fille n'était pas du tout au goût de Jonathan: peau grenue, odeur forte de souillon, poux dans les cheveux... S'il a glissé son *dick* dans le pertuis de la donzelle, c'était vraiment par conscience professionnelle!

Al-Qâsim intervient:

– Maîtresse Ninnah, Maître Jonathan, si vous le désirez, je puis vous débarrasser de la fille...

Ninnah a un regard bienveillant pour le contrefait:

– Merci de la proposition, mon bon Al-Qâsim. Je pense plutôt la donner en offrande à Drakol ce soir.

– On ne me demande plus mon avis? s'offusque Jonathan.

Ninnah le foudroie de ses yeux dorés:

– Un avis? Et pourquoi pas une table ronde, un *brain storming*, un symposium, un référendum et tutti quanti! On se débarrasse de la fille, c'est décidé. Al-Qâsim, tu convoques les Frères en Drakol pour la cérémonie: leur transformation est presque achevée, ce sera leur séance d'intronisation. Et puis, s'il y a parmi eux des agents doubles, nous les démasquerons facilement et les éliminerons. J'ai en effet la vive intuition que la surveillance de ce Van Helse se resserre. C'est le pire de la bande que nous ayons rencontré jusqu'ici.

– Oui, très dangereux, et fourbe, confirme Al-Qâsim, qui associe Abraham à son état disgracieux, ce qui est profondément injuste, comme nous le savons.

*

Le soir même. Cave d'un nouvel immeuble, rue de Neuilly, derrière le parc de Monceaux. Les dix Frères en Drakol, en tenue réglementaire, W stylisé au dos de leur toge blanche, viennent lécher le pied droit de leur grande prêtresse, mignon mais un peu crotté dans son cothurne. Jonathan leur siphonne un décilitre de sang lors de l'accolade rituelle. Al-Qâsim, en embuscade, surveille la rue.

Mais quel est ce bizarre impétrant, dont la toge a bien du mal à cacher la vêtue, une sorte de patchwork de peaux mal lavées? N'est-ce pas notre ami Peau-de-Lapin, qui a réussi, on ne sait comment, à se faire admettre dans la confrérie? Par un habile tour de passe-passe, il parvient à présenter aux canines perforatrices de Jonathan une poche dissimulée sous la toge et qui renferme du sang de porc en provenance des abattoirs de Montmartre. Le vampire ne s'aperçoit de rien (pour l'instant, car il va avoir une diarrhée carabinée au petit matin: son système digestif délicat ne supporte pas le cochon; le rat, à la rigueur).

La future mère est ligotée à une croix de Saint-André, nue. Son ventre un peu rebondi témoigne de son état intéressant. Ninnah s'approche d'elle et lui tripote durement la motte. La fille gémit, sanglote.

– Alors, catin! On s'est fait cloquer un polichinelle dans le tiroir?

– Madame, j'vous en supplie, délivrez-moi. Je suis pour rien dans tout ça. Je dirai rien, j'le jure; j'vas r'tourner dans ma Normandie, m'faire embaucher comme fille de ferme. Vous entendrez plus parler d'moi.

Elle se met à beugler comme un veau. Ninnah la gifle. Certains Frères ricanent – on voit leurs canines, déjà longues. D'autres, dont Bineau, froncent les sourcils: ils craignent que les choses n'aillent trop loin et ne désirent en rien être compromis dans un crime de sang, doublé d'un infanticide. Peau-de-Lapin évalue les deux camps en présence.

– Maîtresse! intervient un des lèche-pieds les plus fervents. Nous avons reçu ce matin de nouvelles médailles: pensez-vous qu'elles soient plus bénéfiques que les autres?

Ninnah se penche sur les contrefaçons Rongne-Hochepot. Elle a un sursaut, crache, griffe au visage le Frère, le mord violemment au cou.

– Qui a osé introduire ces horreurs parmi nous? crie-t-elle, hors d'elle. Ne savez-vous pas que l'éléphant est un animal néfaste? C'est un symbole solaire de la pire espèce, comme l'ours.

Les Frères en Drakol baissent la tête. Bineau, qui a déposé discrètement les médailles à son arrivée sans que les autres s'en aperçoivent, n'en mène pas large – le malheureux adepte agressé par Ninnah se tord au sol, en proie à de vives souffrances; il perd son sang par de vraies déchirures au cou.

Jonathan reconnaît les médailles «made in Vajka», telles que décrites par Anaïs.

– Les contrefaçons de Rongne et Hochepot... On m'avait bien dit qu'ils essaieraient de nous infiltrer...

Ninnah, soupçonneuse, se tourne vers son crépusculaire amant :

– *Qui t'a dit quoi?* Ta petite dinde d'hier soir? Celle que tu as ramonée dans ton discret boudoir? Crois-tu que cela m'a échappé! J'ai même regardé vos ébats par la fenêtre... Pitoyable! Mais au moins, nous savons d'où viennent ces horreurs.

Elle lève les bras et s'adresse à la divinité millénaire :

– Ô puissant Drakol, élimine de notre planète sublunaire tous les misérables cloportes qui tentent de te nuire en s'attaquant à tes fidèles serviteurs. Dévore une fois pour toutes les Van Helse; précipite dans le feu souterrain les Rongne et les Hochepot. Fais subir mille tourments à la petite dinde dont raffole mon Jonathan, et écrabouille-moi tous ces mécréants et mécréantes qui adorent leurs faux dieux solaires: les nonnes, les saint-simoniens, les positivistes, les socialistes, et tous ceux qui nous veulent du mal.

– Amen! chantent les Frères en Drakol, à quatre pattes dans les gravats.

– Ô puissant Drakol, daigne apparaître ce soir: nous te donnons en offrande cette fille grasse et juteuse comme tu les aimes. Elle t'appartient.

Les flambeaux vacillent. Une ombre flotte sur les murs de la cave. Les Frères en Drakol psalmodient une vieille incantation lenape, censée accélérer la matérialisation de la Créature de la nuit. La fille gémit. Sa tête oscille de droite à gauche. Envoûtée, presque consentante, elle n'est déjà plus de ce monde. Bineau et Peau-de-Lapin eux-mêmes, bien malgré eux, se joignent au cœur des adeptes, leur tête oscille de droite à gauche et ils suivent, horrifiés, la glorieuse hypostase de Drakol dans la pièce.

Soudain, bruit de lutte dans le couloir d'accès à la cave. Al-Qâsim, violemment projeté dans la pièce, va donner de la tête contre un pilier de pierre. Anaïs, Élisabeth, Pauline et Bouche-Trou surgissent derrière lui, pieu ou bêche en avant. Élisabeth brandit son kriss malais. Les adeptes tentent de s'interposer. La tatane normande fait merveille; les Frères en Drakol valsent contre les murs, pantins désarticulés. Peau-de-Lapin et Bineau, que la providentielle intervention du quatuor a arrachés à l'envoûtement drakolien, se joignent aux sauveurs. Peau-de-Lapin détache la fille en un tournemain et l'évacue tandis que les filles, Bineau et Bouche-Trou protègent la retraite.

Ninnah se jette comme une furie contre Anaïs.

– Salope! tu vas goûter de mes crocs.

Mais elle est interceptée par deux crucifix bardés d'ail, brandis par Bouche-Trou et Élisabeth. Anaïs la menace de sa bêche. Jonathan est prostré dans un coin: il ne peut ni défendre Ninnah ni attaquer Anaïs; tel l'âne de Buridan, il reste paralysé. Les Frères, eux, se battent avec l'énergie des néophytes. Pauline a reçu quelques coups sournois, mais elle les rend au centuple. Élisabeth la seconde efficacement. La troupe des entogés valides diminue, ce qui freine leur ardeur, d'autant que la pommade aillée dont elles se sont oint le corps les tient à distance.

Ninnah crache, saute en l'air, parvient à enserrer le cou d'Anaïs de ses cuisses nues. La jeune journaliste s'effondre au sol, le nez dans les poils pubiens de la vampire, à l'odeur troublante de caveau et de cyprine. Mais elle n'est pas là pour une séance de broutage exotique; elle mord à pleines dents. La souffrance fait lâcher prise à son assaillante qui boule sur elle-même et se relève, comme un chat, pour se trouver face

à l'épieu de Bouche-Trou, qu'elle esquive souplement tout en décochant un swing vachard au clochard, qui part donner de la tête contre le mur. KO technique.

Élisabeth, Pauline et Anaïs, dos à dos, tête d'ail et crucifix en avant, constituent un bastion imprenable; cinq Frères en Drakol tournicotent, feulent, lancent des feintes... L'heure tourne. Peau-de-Lapin est loin désormais. La fille est sauvée.

Jonathan est resté prostré dans son coin, sa belle cape couverte de poussière et de gravats. Ninnah le regarde avec compassion et mépris. Curieux mélange. La bataille est perdue. Drakol a reflué loin de Paris, vers les forêts de l'Hudson. Les adeptes mollissent. Al-Qâsim a du mal à se mettre sur pied, et n'est certes pas capable de reprendre seul le combat. Découragée, Ninnah se laisse aller contre Jonathan.

– C'est fichu de toute façon... Quittons ce pays de merde et son roitelet d'opérette. Le monde est vaste...

Par un puissant mouvement de leurs capes, ils s'élèvent, rasant le plafond plâtré de frais où la moumoute de Jonathan reste accrochée, puis, se métamorphosant en chauves-souris, remontent l'escalier en un éclair soyeux et disparaissent dans la nuit. Suivis d'un Al-Qâsim boitillant qui essaie en passant de décocher un coup de pied à Pauline.

Les trois filles et Bouche-Trou, revenu à lui, ligotent les Frères en Drakol, qui, vaincus, n'opposent pas de résistance. Bouche-Trou est laissé de garde. Élisabeth aide Bineau, qui s'est pris un mauvais coup, à remonter l'escalier; suivie d'Anaïs et Pauline. Bineau se tient le cou.

*

Après un rapide trajet en fiacre, Peau-de-Lapin se présente chez Vidocq avec la fille mère toute tremblante (il l'a enve-

loppée dans un sac en jute, mais son état est pitoyable). Augustine vient ouvrir :

– Ah non, Peau-de-Lapin, pas d'ça chez moi. Tes guenilles, tu peux t'les fourrer dans les égouts, cé ty pas leur place et la tienne?

Les deux ne s'aiment pas, ça se voit. La vieille jette à peine un regard à la fille, mais fixe intensément le vendeur de peaux de ses yeux méchants. Peau-de-Lapin écarte calmement la cerbère et fait entrer la fille :

– Ordre de monsieur François.

Augustine crache par terre, fait un signe de malédiction dans le dos du lapiniste et retourne dans sa cuisine en entendant Vidocq réclamer :

– Mon eau d'arquebuse, vieille souillon ! Je l'attends depuis hier soir et mon estomac me tourmente. Tu as décidé de me faire mourir à petit feu.

Puis, à l'attention de Peau-de-Lapin et de la fille :

– Entrez ! Entrez ! Augustine ! tu t'occuperas de la demoiselle ; il faut la laver et lui donner des vêtements décents.

Augustine réapparaît, traînant la patte plus que nécessaire, et maugrée :

– C'est-y qu'elle va vivre chez nous ?

– Chez *moi*, rectifie Vidocq. Oui, quelques jours au moins, avant qu'on lui trouve une situation conforme à son état. D'abord une tisane, puis un bain, puis des vêtements, résume-t-il à l'intention de la vieille. Et vite ! Sans oublier mon eau d'arquebuse !

– Et pour moi, un petit alcool de savate, ajoute Peau-de-Lapin, mais ne vous dérangez pas, je monte voir Lardennais.

– Raconte-moi d'abord tes aventures, dit Vidocq, toujours gourmand de ces récits de batailles auxquelles hélas ! il ne peut plus participer.

Peau-de-Lapin est un conteur qui sait doser les effets. Modeste, il attribue aux trois filles et à Bouche-Trou le plus grand mérite. L'opération menée en secret avec le consentement de Vidocq, la filature de Bineau – identifié comme un agent des saint-simoniens –, puis l'attaque surprise au moment de l'apparition de Drakol.

– Ah! mon fidèle second! Grâce à toi je retrouve l'ardeur de mes vingt ans.

Vidocq veut se lever pour serrer Peau-de-Lapin dans ses bras, mais les rhumatismes le bloquent à mi-route. Peau-de-Lapin l'aide à se rasseoir :

– Pourquoi n'allez-vous pas consulter le zouave Jacob?

– Charlatan, mon bon.

– Peut-être, mais il réussit parfois de vraies guérisons...

À croire qu'il a un don qu'il ignore lui-même, sourit l'ex-clochard.

– J'y penserai... j'y penserai... marmonne le vieil homme, qui hausse la voix: Augustine, mon eau d'arquebuse, veille sorcière. Tu as décidé de me tuer avant l'heure, criminelle!

*

Augustine tire méchamment la fille par un bras et l'emmène à la cuisine.

– Déshabille-toi, catin. Je vais préparer la cuvette d'eau savonneuse, puisque M^ossieu François a des vues sur toi, le vieux cochon.

La fille, presque épuisée, parvient néanmoins à quitter le sac de jute dans lequel Peau-de-Lapin l'a entortillée. Augustine se retourne, portant une cuvette en métal étamé pleine d'eau de vaisselle; elle laisse échapper la bassine en même temps qu'un cri :

– La fleur! Ma petite Élise!

Et elle s'évanouit.

Au bruit, Peau-de-Lapin, qui était monté dans la soupenne, descend l'escalier quatre à quatre, suivi de Lardennais. Le spectacle est insolite: cette forte fille nue sur le point de défaillir et qui tente de cacher ses appas; au sol, la vieille harpie gisant dans son eau de vaisselle.

Une heure plus tard, tout le monde est réuni autour du poêle de Vidocq. Augustine, comme métamorphosée, a le visage rayonnant et serein d'une aimable petite vieille. Elle tient tendrement la main de la jeune femme. Et commence son récit:

– Monsieur François, je n'ai pas toujours été cette pécheresse endurcie que vous avez connue... Je suis née dans un bourg prospère, en Normandie. Mon père y tenait l'étude notariale et nous jouissions d'un confort certain, car il possédait en propre plusieurs fermes. La Révolution vint mettre un terme à notre bonheur. Un paysan qui avait des vues sur les possessions de ma famille dénonça mon père comme agent des Anglais, après avoir monté contre lui un piège diabolique. Mon père fut emprisonné, puis guillotiné. Ses biens rachetés à vil prix par son dénonciateur. Pour mon malheur, j'étais très-éprise du fils de l'homme qui venait de nous anéantir. Et, enceinte de ses œuvres, il me fallut fuir sur les routes pour échapper au sort funeste qui m'attendait si je demeurais au village. Je me réfugiai chez des cousins, d'honnêtes gens, qui m'hébergèrent jusqu'au terme de ma grossesse. Je mis au monde une charmante petite fille qui, comme toutes les femmes de notre famille, portait une marque de naissance sur la fesse droite, en forme de fleur. Mon persécuteur, ayant appris l'incartade de son fils, l'avait éloigné et cherchait à supprimer

le témoignage de notre mutuel amour. Je fus traquée par des hommes à sa solde et dus fuir à nouveau. Je vins à Paris où, doutant de l'humanité et de sa capacité naturelle à dispenser le bien, je devins une criminelle, connue sous le sobriquet de la Piqueuse, car je travaillais mes victimes au poignard. Les années passèrent. Quand je le pouvais, j'envoyais à mes cousins des fonds pour l'éducation de ma fille. J'avais appris que mon amoureux d'autrefois était mort en mer à la bataille de Trafalgar – il s'était engagé dans la marine pour fuir ce père tyrannique qui avait causé son malheur et le mien. Élise grandissait, entourée de soins aimants par ce couple sans enfant qui la considérait comme sa propre fille. Puis je fus arrêtée, et déportée. Ce furent dix années au bagne, mais je survécus dans l'espoir insensé de revoir ma fille. Je m'échappai – je ne dirai ni comment ni avec quelles complicités. Lorsque je revins en Normandie, j'avais le visage et le corps abîmés par mes années de transportation; méconnaissable, je hantais les lieux de mon enfance comme une vagabonde, ce que j'étais en vérité. Le paysan qui nous avait spoliés était devenu un notable, maire du village. Alors très-âgé, mais toujours valide, il régnait sur son bourg comme le seigneur d'autrefois: seul l'habit avait changé, le monde était toujours le même! Une nuit, je m'introduisis chez lui et pénétrai dans sa chambre. Il mit plusieurs heures à mourir, après avoir écrit la confession de toutes les vilenies auxquelles il s'était livré: dénonciations, calomnies, prévarications... et nous n'étions pas ses seules victimes. Juste avant de rendre son dernier soupir, il cracha, dans un affreux rictus: «Ta fille est morte! J'ai fait mettre le feu à la maison de tes cousins. Tous ont péri.» Il fut secoué par un dernier hoquet et rendit son âme au diable.

L'auditoire était suspendu aux lèvres parcheminées. Au fur et à mesure qu'elle racontait sa vie, certes peu banale, la vieille

Augustine recouvrait la dignité qu'on lui avait volée; c'était désormais une dame qui s'exprimait dans un français très-convenable.

– Que dire de plus? Ma douleur était immense. Mon désespoir total. Je quittai la maison du paysan en emportant les louis d'or, fruit de ses odieuses machinations, qu'il avait cachés derrière un tableau; je jurai de les remettre à ma fille si, malgré les paroles de cet homme cruel et malveillant, elle avait survécu à l'incendie. Sinon, je les donnerais à une œuvre. Je me rendis en toute hâte au village de M., où avaient vécu mes cousins. On me confirma point par point le récit de l'incendie. Alors que je me recueillais en pleurant sur les ruines calcinées de la chaumière, un des témoins vint à moi et me dit: «Je ne voudrais pas entretenir un vain espoir, mais, tandis que nous tentions de maîtriser l'incendie, j'ai vu deux ombres s'enfuir en portant un paquet; il faisait nuit, mais la lune éclairait par intermittence et j'avais l'impression que le paquet en question gigotait. Hélas! nous étions trop occupés à lutter contre les flammes qui menaçaient les maisons voisines pour poursuivre les fuyards. Et cela s'est passé il y a si longtemps... Que serait-elle devenue?» Cet espoir insensé de revoir ma fille m'a maintenue en vie. J'ai dépensé beaucoup d'argent à essayer d'en retrouver la trace. Sans résultat. Puis, après plusieurs années d'efforts infructueux, je revins à Paris me mettre au service de monsieur François... Et tout à l'heure, lorsque Virginie s'est déshabillée, j'ai vu sur sa fesse droite la fleur, celle que je porte au même endroit...

La vieille Augustine se lève et commence à remonter ses jupes. Vidocq l'en dissuade, l'assure que l'assistance est convaincue de la véracité de son récit. On se tourne alors vers Virginie pour tenter de combler ce trou de vingt-cinq ans entre la disparition de sa mère et son apparition à elle. La jeune fille

est confuse devant tant d'attention, puis s'exprime en balbutiant.

– Si ce qu'a dit Augustine est vrai, je suis sa petite-fille. Je n'ai malheureusement aucun souvenir de ma mère car, enfant trouvée, je fus déposée au tour du couvent des bénédictines de Dieppe en août 1833, le jour de l'Assomption ; c'est pour cela qu'on me prénomma Virginie, en hommage à la Bonne Dame. Le seul élément qui aurait pu vous aider est une médaille en or représentant un berger portant un agneau sur son épaule, qui était reliée à mon cou par une fine chaînette d'argent lorsque je fus abandonnée... Mais les monstres qui m'ont séquestrée me l'ont arrachée et jetée je ne sais où.

À la description de la médaille, le visage d'Augustine s'est éclairé.

– Si j'avais eu encore quelques doutes, ce que tu viens de dire, ma petite Virginie, les aurait levés tout à fait. Cette médaille m'avait été offerte par mon amoureux lors de nos fiançailles secrètes, et je l'avais mise au cou de ma petite Élise. Nous ne saurons sans doute jamais ce qu'est devenue ta mère mais je veux que toi, tu connaisses le bonheur d'avoir une famille.

Augustine se lève, va dans l'espèce de placard qui lui sert de chambre et en revient porteuse d'un lourd rouleau qu'elle défait devant tous.

– Mes amis, soyez témoins. Voici la plus grande part des pièces d'or que j'ai prises chez le vieux paysan – il ne manque que celles que j'ai utilisées afin de rechercher ta mère ; je n'en ai distraité aucune à mon profit. Elles sont à toi désormais...

Puis elle se tourne vers les auditeurs, dont l'œil humide atteste l'émotion ressentie à ce tragique récit. Et s'adresse à Vidocq, qui remise son grand mouchoir à carreaux rouges et blancs dans sa poche tout en reniflant :

– Mon bon François, voler un voleur n'est pas un crime, n'est-ce pas? Ah! et ton eau d'arquebuse que j'allais oublier!

Elle disparaît dans sa cuisine, vive comme une jeune domestique juste sortie de sa campagne. Virginie, les pièces d'or étalées sur sa jupe, sanglote doucement tout en caressant son ventre.

– Grâce à mémé, tu n'auras jamais froid, je te le promets, chuchote-t-elle au bébé à naître.

Sait-elle qu'elle porte en son sein aimant le rejeton d'un vampire avéré?

Peau-de-Lapin se frappe le front :

– Avec toutes ces émotions, on en aurait presque oublié Bouche-Trou qui garde les Frères en Drakol! Il doit trouver le temps long, le pauvre vieux. A-t-il seulement la consolation de la « prune » de notre ami Félix?

*

Entre les murs austères de Sainte-Bénigne, Désiré Hocheput est reçu une fois de plus dans le bureau de la directrice :

– Monsieur le Conseiller d'État, quel honneur! Notre bienfaiteur! Chacune de vos visites est une pluie de bénédictions. Pardonnez le désordre des couloirs, nous avons des travaux en cours en ce moment, des gravats, des échafaudages, des va-et-vient d'ouvriers...

Le ton avec lequel elle prononce le mot « ouvrier » signifie « racaille rouge », ils se comprennent. Chuchotements.

– Mais naturellement, nous ne saurions rien vous refuser... Aller au-devant du moindre de vos désirs est un honneur, une joie... Mais cependant... Pardon? Comment cela, de nouveau une de nos élèves? Plaît-il? Pardonnez-moi, avec tout le respect que je vous dois, monsieur, mais l'autre fois...

Les voix se font presque inaudibles. On devine cependant les mots «grave déchirure», «hémorragie», «issue presque fatale», «le médecin a eu la coupable indiscretion de prévenir la Sûreté», et mademoiselle Petitgeorges, la directrice, la robe brune toujours boutonnée jusqu'au menton, murmure :

– Monsieur le Conseiller d'État, vous devez comprendre que confier à vos soins l'une de nos petites protégées, même pour peu de temps, serait aujourd'hui... inopportun. Cependant nous savons ce que nous vous devons, à vous dont le soutien nous est si précieux : en guise de compensation, une de nos surveillantes, un sujet très soumis, que d'ailleurs vous connaissez déjà, vous... escortera dans les étages. En toute discrétion : la nuit ne tardera pas à tomber. Et entre nous vous pourrez vous en donner à cœur joie, car mademoiselle Hazzard connaît le prix du châtiment. À moins qu'Arnoul...

L'idée du garçon de bureau grisâtre et râpé lui déplâit franchement, même pour des sévices :

– Fichez-moi la paix avec votre grouillot.

Hochebot grommelle, mécontent, il voulait une fillette, cette institution lui coûte assez cher comme cela, et puis l'hémorragie, la Sûreté, quelle blague, aux Tuileries on est garant de lui, aussi suit-il la jeune femme de mauvais gré, grognant, ces pauvresses croient-elles pouvoir se rire de lui, triturant ses gants et ses favoris roussâtres, le haut-de-forme de guingois sur son crâne chauve sur lequel trois cheveux sont peignés.

Une chambre glaciale sous les toits, un vasistas à la vitre sale, plâtre des murs qui s'écaille, tommettes rouges, un quinquet sur une tablette, pas de feu. Échos lointains de prières et de cantiques.

Mademoiselle Hazzard, la surveillante, nue, est attachée par le conseiller d'État à l'aide de rubans de satin noir, qui

tranchent sur la blancheur extrême de la peau, sur un lit de fer, poignets joints, jambes écartées. Bâillonnée, les yeux bandés, elle grelotte. Hochebot, chaudement enveloppé d'une houppelande aux revers de fourrure, suant comme de coutume, est assis sur une chaise paillée, et, sans daigner lever les yeux sur la jeune fille, il lit *Le Moniteur* avec attention, jusqu'aux annonces. La situation internationale est préoccupante. La Turquie l'inquiète, cet Homme malade toujours prêt à faire des siennes. L'Angleterre aussi, bien sûr, et la Russie, ah! la Russie! et les Détroits, ah! ces maudits Détroits! Il soupire, accablé. Que ne lui a-t-on confié une gamine! Puis il jette sur la Hazzard un regard infiniment ennuyé. Quelle gourde, celle-là! Est-il possible d'être moche à ce point! Au moins vingt-cinq ans, pouah! Il brosse son haut-de-forme de la manche, se penche sur le lit, flaire, va pour languer la fille mais se reprend. Ces gens-là profitent de tout, il ne va pas faire jouir cette nécessiteuse, ce serait le comble. Il allume le quinquet – trop excité, il n'a pas remarqué au vasistas le maçon, allongé sur le toit, qui observe –, se défait, et d'un membre rabougri essaie d'honorer brutalement la Hazzard avant de lui mordre les pointes des seins avec un ricanement de mauvais augure. Elle pousse un cri étouffé. Mais tout ceci n'était que hors-d'œuvre, car maintenant, un rictus découvrant ses canines du haut, mal tenues du reste, une honte, le déshonneur de la corporation, Hochebot se penche sur le cou de la malheureuse...

C'est alors que le carreau du vasistas explose et que le maçon saute à l'intérieur de la chambrette, tenant une barre à mine couverte de chaux :

– Ignoble individu, le temps est venu d'expier tes crimes. Péris, démon!

Et, une seconde avant que la première étoile ne s'allume au

firmament, il va pour lui plonger dans le cœur la barre à mine, mais Hochebot, plus agile qu'on n'aurait pu le penser à le voir, avachi et pansu, bondit par le vasistas, emplit ses poumons de l'air vicié de la métropole en une longue goulée, déploie sa houppelande et s'envole, assez lourdement d'ailleurs, avec un manque de style absolu, tandis que le maçon jure, disons même blasphème, entre ses dents, en italien, comme il se doit, «*Porco Dio, troia Madonna, cornuto San Giuseppe, enculato Cristo, gitoni Apostoli*»... La Hazzard, décidément une gourde, paraît encore plus épouvantée par les blasphèmes de son libérateur que par les agissements de l'ignoble Hochebot, elle geint et se signerait à tour de bras si ses liens ne l'en empêchaient.

Le maçon, avec un regard indifférent, car la Hazzard est vraiment moche, la peau terne, l'air battu, les seins flasques, le ventre mou, le poil triste, sort un canif de sa poche et tranche les rubans de satin noir qui maintenaient l'infortunée sur la couche où l'abjecte créature de Badinguet a tenté d'abuser d'elle. La surveillante grelotte de plus belle, tremble de tous ses membres, sanglote.

– Cessez de pleurnicher, au nom du ciel! Un peu de tenue! Rhabillez-vous! Du nerf! Comment vous a-t-il entraînée ici?

– Madame la Directrice m'a ordonné de le suivre et elle se montrera sûrement très mécontente, car j'ai causé une déception terrible à notre bienfaiteur...

– Parvenir à la félicité suprême n'est pas dans ses cordes...

– Il ne prise que le Baiser, ce Baiser que j'ai été incapable de lui accorder. Je suis une misérable, je ne suis plus digne de Sainte-Bénigne! Madame la Directrice va me...

– Taisez-vous, sotté! J'ai certes laissé échapper l'ignoble Hochebot, mais je vais régler ce point sans tarder. Avec les serviteurs des V., il n'y a rien à négocier. Dépêchez-vous, vous! Remballez vos appas, rhabillez-vous! Et cessez de geindre!

Le maçon – nos lecteurs auront reconnu l'intrépide Anaïs Léveillée, qui décidément est sur tous les fronts et ne se repose jamais – abandonne là la surveillante et dégingole l'escalier jusqu'au bureau de la directrice, dont il ouvre la porte d'un coup de pied. La Petitgeorges, qui arrive avant l'aube et part après tout le monde, et le fait savoir, est plongée dans ses comptes. Sa plume crisse alors qu'elle vérifie ses additions, l'œil brillant – elle n'aime rien tant que l'or et les contributions de Hocheput sont considérables. Anaïs, en deux enjambées, se trouve devant elle et lui appuie un pistolet sur la tempe :

– Prends un papier et écris.

– Mon ami, je ne vous permets pas. Attention, je vais appeler!

L'autre glapit, le maçon la frappe à la tête :

– Écris, connasse : « Mes forfaits ayant été mis au jour et mon infamie étant patente, j'ai résolu de mettre fin à mes jours. Je demande pardon de mes crimes au corps social. Que Notre-Seigneur me fasse miséricorde. »

Anaïs la gifle à tour de bras :

– Date et signe, maquerelle du parti prêtre. N'oublie pas de mettre l'heure. Très bien. Debout! Avance!

La nuit est tombée et ce corps de bâtiment est désert. Plus loin des lumignons s'allument dans les dortoirs. Le pistolet d'Anaïs dans les reins, la directrice monte les étages, jusqu'aux combles. On lui intime d'ouvrir une fenêtre, de monter sur le rebord.

– Saute maintenant!

– Attention, je vais appeler!

– Tu te répètes.

– Mes Maîtres ne laisseront pas...

– Silence!

Anaïs la frappe violemment à la tête d'un coup de crosse et la pousse dans le vide. Un grand cri résonne dans la nuit. Le maçon s'éclipse, le cœur léger – la longue journée de travail n'est-elle pas terminée depuis longtemps? Mais il n'a pas vu qu'une ombre au vol lourd, enveloppée dans une houppelande, qui rôdait au-dessus des toits de l'institution, a rattrapé in extremis, en plein vol, sa servante qui allait s'écraser sur le pavé gras...

*

«À la coque!», «Plumeaux oh oh!», «Mouron on on!», trompette du raccommodeur d'assiettes, crécelle de la marchande d'oublies, mitrons leur panier sur la tête, sans oublier les accortes jeunes «veuves» jamais à l'abri d'une malaise, se pressent autour de la longue colonne doloriste. Car, comme de coutume, la file des patients qui s'étire rue de la Roquette, remontant presque jusqu'au Père-Lachaise – lequel constituerait une dernière demeure de prestige pour les incurables – retentit de clameurs bruyantes :

- Prends pitié, bon zouave Jacob!
- Aïe mes reins!
- *Ayyouhâ al-zwâwa!*
- Mal la guiche! Mal la guiche!
- Ô suprême tromboniste, aie pitié de nous!
- Mon pauvre dos!
- Ô apothéose de la zouavitude, ramène tes serviteurs à la santé!

Peau-de-Lapin, qui s'est faufilé par l'entrée de service, entrevoit Minette qui s'esquive en rabattant ses jupes et regarde dans la pénombre le zouave, lequel s'est octroyé une pause bien méritée, égoutter son trombone, plic plic.

– Un peu de sérieux, mon ami, jetez un coup d’œil sur ces gens qui ont le plus grand besoin de mes services. Comment pourrais-je œuvrer en déplacement ?

Peau-de-Lapin, dont la tunique répugnante se découd, gratouille une de ses peaux, extrait un mégot d’une poche et l’allume à la chandelle :

– Enfin, un soldat comme vous, un homme d’action, devrait comprendre le sens de mes paroles. Il y a urgence, nom de Dieu !

– Ne jurez pas, n’émettez pas d’ondes négatives, fait le zouave, cauteleux.

– Et puis... votre gratification... pour un patient hors du lot...

– Je n’ai que des patients hors du lot, mon cher. Le simple fait qu’ils soient mes patients les transforme en sujets exceptionnels, saisissez-vous ? Quant à vos insinuations pécuniaires, elles ne sauraient avoir de prise sur une personnalité telle que la mienne. Bien sûr, le prix de mes portraits a augmenté...

Car le succès monte quelque peu à la tête du zouave, qui va bientôt se prendre pour un hybride d’Hippocrate et du Christ.

– Il s’agit de Vidocq en personne, fait Peau-de-Lapin pour emporter le morceau.

– Vidocq ? Cette vieille fripouille ? Un bagnard devenu chef de la Sûreté, ah ! l’animal ! Je pensais qu’il était mort depuis belle lurette.

– Pas du tout. Mais il est âgé, perclus de rhumatismes, et il aurait besoin de vos services.

– Il a la peau dure, le bougre.

Habitué aux cris de désespoir de ses patients, qui parviennent jusqu’à lui par-delà les murs, le zouave astique son instrument au moyen d’une peau, non pas de lapin, mais de chamois, puis se gratte posément le sinciput, avant d’articuler, non sans vanité :

– Ce soir, alors, par exception, quand j’aurai expédié tout mon petit monde...

– Parfait. Je vais vous attendre dans un caboulot du quartier et nous irons ensemble.

Soirée aux Bons Enfants. La cheminée fume, un courant glacial parcourt la salle malgré cette belle soirée de printemps. Vidocq est assis dans un coin, l’air grognon, devant une tisane boueuse, et son brûle-gueule ajoute à la pestilence de l’atmosphère; à son côté, Renan, maintenant un habitué des lieux, tente de le mettre à l’aise :

– Voulez-vous que je fasse appeler Bouche-Trou? C’est le roi des massages. (« Surtout vers le bas du dos, et pour les dames. »)

– Me faire frotter les vertèbres par un mendiant? Je n’en suis pas encore là, monsieur Renan. Mais où donc est passé votre fameux zouave? (« Sorcier de malheur, autrefois je t’aurais fait boucler cette engeance. »)

Mimile, lui, se montre euphorique :

– De la regratte, ce soir, les enfants! En direct de la table de monsieur le Duc de Mes-Deux! Des faisans à la Lucullus! La cuisinière m’a fait un prix!

– De quand qu’ils datent, tes faisans? s’enquiert l’un des buveurs du comptoir.

– Vous occupez pas! Rien n’y manque, ortolans farcis, champagne, lard gras d’Ardèche, madère, sauternes, jambon d’York! À table!

À ce moment-là, bien mal choisi, car au beau pays de France troubler un festin est sacrilège, le zouave Jacob, en uniforme, trombone en bandoulière, et Peau-de-Lapin, fin saoul après de longues heures d’attente à renouveler ses chopines de vin bleu,

émergent enfin d'un fiacre qui s'arrête devant les Bons Enfants. Le thérapeute avance d'un pas digne, le pelletier en chancelant. Mimile, qui voit déjà son établissement se hisser au rang d'un café du Boulevard, leur ouvre les bras :

– Vous tombez à pic! Prenez place, mes amis!

Vidocq ronchonne pendant que le zouave, sans attendre, se précipite vers lui et effectue de vigoureuses passes magnétiques; Peau-de-Lapin s'accroche au comptoir pour ne pas choir, cependant qu'arrivent Minette, son panier de bouquets autour du cou, deux collégiens sur les talons, suivie à distance de Lardennais, en tenue de Moine bourru.

Coup de tonnerre! Vidocq et Minette, qui ne se sont pas vus depuis un demi-siècle (même si le vieux policier était au courant des activités de la bouquetière grâce à ses informateurs), se tombent dans les bras :

– Françounet!

– Minette! Tu n'as pas changé!

Les voix sont un peu chevrotantes, mais la jeunesse du cœur est intacte. Minette désigne du pouce Mimile, qui, la bedaine palpitante, son gros pif rougeoyant comme un luminaire, rejoint sa mère, en proie à un intense émoi.

– Ne me dis pas que... fait Vidocq.

– Si fait! Notre gamin! Quel bel enfant!

– Papa! Maman! Je vous retrouve enfin, perçant le secret bien dissimulé de mes origines!

Les voilà étroitement embrassés. Touchant tableau familial, car ils ont tout de même plus de deux siècles à eux trois, cependant que le zouave – le devoir avant tout – continue ses passes, que Peau-de-Lapin et Lardennais, que l'émotion assoiffe, passent derrière le comptoir pour se servir eux-mêmes à boire – comportement d'ordinaire passible des plus graves sanctions –, et que même la souillon émerge de son appetis.

Les deux collégiens, eux, sont priés de respecter le cœur d'une mère et d'aller se faire manipuler ailleurs.

– Ne laissons pas refroidir les faisans, déclare Mimile, de retour aux réalités de son négoce.

Foin du clairon réglementaire! Le zouave Jacob, solennel, embouche son trombone et sonne *À la soupe*.

*

L'enseigne grince en se balançant dans la bise: une canine dorée longue de trois pieds, plus effilée qu'un sabre, plus tranchante qu'un rasoir, est accrochée à une plaque de fer fixée à une façade, qui porte cette inscription, en lettres rouges bordées de blanc sur fond noir: «La Canine impériale». Non, ce n'est pas un dentiste, non, ce n'est pas une canine humaine, c'est un...

Van Helse se réveille en sursaut dans une sueur froide. À côté de lui, dans le grand lit, Élisabeth repose paisiblement, ce qu'atteste un léger ronflement, une main tenant une main de Renan, qui dort dans un fauteuil voisin, la robe de chambre entrouverte, un sentiment de béatitude flottant sur sa bouille ronde.

Le jour se lève et Van Helse entend gigoter derrière la cloison. Il s'est maintenant familiarisé avec la disposition de la chambre et jurerait que le vieux mateur, sans doute insomniaque et profitant de son érection matinale, vient de prendre son poste. Pouce par pouce, afin d'offrir à Enfantin le spectacle qu'il attend, Van Helse retrousse la chemise de nuit d'Élisabeth, jusqu'à la ceinture. Il entend gigoter plus vivement; Renan ouvre un œil et se rendort. Dans la rue, deux balayeurs s'interpellent bruyamment. Van Helse se rendort à son tour et rêve des îles enchantées de ses ancêtres, sable blanc et coco-

tiers... mais là encore la Canine est à l'affût dans l'ombre, sous la forme de chauves-souris géantes pendues la tête en bas à de grands arbres distillant une ombre glaciale. Il se réveille de nouveau en sursaut, pour voir Renan, la mine chafouine, en train d'écartier sournoisement les jambes d'Élisabeth, laquelle feint le sommeil. Les coups de coude d'Enfantin dans la cloison deviennent frénétiques.

*

Cette fois le dosage des rates de loup semble parfait et l'héliotrope indique à nouveau la direction de Notre-Dame, près de la Seine, là où se terre sans aucun doute l'abject Torquème.

Un hurlement confirme à Lardennais, qui ne quitte plus, malgré le printemps qui pointe, la défroque du Moine bourru, sous laquelle il transpire comme un bœuf, qu'il touche au but.

Dans le jardin du presbytère, il aperçoit dans la pénombre la silhouette décharnée du pseudo-vampirologue penchée au-dessus d'une autre silhouette, les bras entravés, un jeune homme corpulent qui se débat vigoureusement et flanque des coups de pied à Torquème, lequel tente d'approcher ses canines verdâtres de son cou charnu :

– *Damn you, bloody Frog! Let me go, crazy papist fool!*

Lardennais, un peu embarrassé dans son froc, se jette sur Torquème, et, alors que l'adolescent demeure abasourdi, les deux hommes se battent comme des chiffonniers, sans beaucoup de style il faut l'avouer, mais échangeant de sérieux horions. Lardennais sort un crucifix de son froc et en frappe Torquème, mais l'archivampire est au-dessus de cela, un crucifix, peuh, il ricane d'un air supérieur en faisant claquer ses mâchoires. Il va ajouter cet imprudent au premier, belle journée.

Combat ahanant, où chacun guette l'autre sans avoir droit à la moindre erreur, combat des deux prêtres, le tonsuré en proie aux Ténèbres et l'interdit qui a choisi l'autre camp, combat qui se prolonge tandis que l'adolescent tente de se libérer et continue à brailler. Mais Lardennais s'escrime en vain, car, au moment où il croit porter le coup décisif avec une pelle (oubliée là par un ouvrier), son adversaire s'esquive avec un rire sardonique et, pour improbable que cela puisse paraître, déployant sa soutane telle une cape, prend son envol au-dessus de la Seine, dans une brume d'un gris sale qui s'élève à l'instant pour dissimuler sa fuite.

Lardennais, voyant son ennemi lui échapper une fois de plus, en oublie presque l'adolescent, qui se rappelle à lui :

– *Please, sir, pourriez-vous détacher moi? I know some people pay a lot for this, but I dislike the way it's done. Unprofessional.*

Lardennais le délie, l'autre s'ébroue et se masse les bras.

– Eh bien, mon jeune ami, vous avez eu chaud!

– *Je ne avoir le chaud, je cold avoir dans lee damned garden!*

Lardennais prend le temps d'examiner celui qu'il a aidé à échapper aux griffes du ratichon fou. C'est un adolescent d'environ quatorze ans, vêtu d'un costume rayé mal coupé et trop juste pour lui, très corpulent sans être franchement obèse, des cheveux sans couleur hérissés sur le crâne, de petits yeux bleus porcins. Incontestablement britannique vu son accent, un de plus, il est vrai que la Ville Lumière est de tout temps une destination prisée des rosbifs – le lecteur aura reconnu l'admirateur de mademoiselle Coco.

Le jeune homme ramasse un minuscule chapeau qui avait roulé sur le sol et tend à son sauveur une courte main potelée :

– *Puis-je introduire myself? Josaphat Mencius Peabody. Glad to meet you.*

– Félix Lardennais.

Les deux hommes se serrent la main avec énergie. Lardennais ne pratique guère l'idiome de Shakespeare et le français de l'adolescent est bien imparfait, mais ils parviennent à se comprendre à peu près. Il apparaît que le jeune Peabody est à Paris non en villégiature et encore moins pour ses études, mais que, ne supportant plus Manchester et l'avenir de gratte-papier auquel ses parents le destinent, il fugue pour la énième fois : à Southampton, cherchant à s'embarquer pour les Indes, il n'a trouvé qu'un emploi de garçon de cabine sur un paquebot miteux à destination du Havre, où il a tiré sa révérence à la compagnie après quelques aller et retour, son maigre salaire en poche. De là il a gagné Rouen, puis Paris, et c'est au hasard de ses déambulations le nez en l'air le long de la Seine que Torquème est parvenu à l'assommer par surprise puis à l'entraîner – une fraction de seconde d'inattention lui a été fatale.

Peabody est maintenant secoué d'éclats de rire, comparant les bords de la Seine aux hauteurs de la Transylvanie. Impayables, ces Frenchies ! Et surtout ce corbeau papiste !

– *Merci de votre helpful, mister monk. A very gallant action ! Jolly good ! Permettez à moi de offrir à vous lee verre.*

Et comment donc ! Celui-là sera bien gagné ! C'est ainsi que s'asseyent dans l'obscurité qui sent la suie de chez Mimile le Moine bourru, auquel d'ailleurs les passants s'habituent tant ils l'ont vu déambuler dans le quartier, et l'adolescent pour le moins grassouillet, finalement ravi de son aventure. Au fait, a-t-il eu affaire à un authentique V. ? D'ailleurs, il n'est plus sûr de rien :

– *Are you el verdadero monk lee bowruw, sir ?*

Lardennais hausse les sourcils d'un air expressif en vidant sa chopine, tandis que Mimile, tout en apportant encore du vin bleu, murmure que les anglisches il commence à en avoir sa claque, déjà cette tapette de lord, que si on l'avait pas retenu

il l'aurait escagassé, et maintenant cette espèce de gamin malsain, et les amerlocks itou, les deux prétentieux, l'escroc et sa traînée, tout ça c'est la même boutique.

– *Je ne boire lee vino. Tea, please!*

Mimile, encore plus fumasse à cette suggestion, est près de le jeter dehors et seule l'insistance de Lardennais – Félix est un habitué de toujours, qui buvait Aux Bons Enfants son maigre revenu de vidangeur – le retient. Des poivrots vont et viennent, rabâchant, allant dans l'appentis mettre la main au panier de la souillon, toujours à sa vaisselle, qui n'a même plus l'énergie de protester. Puis les yeux de l'adolescent s'écarquillent alors qu'il avise le manège de deux collégiens réclamant les services de Minette en grattant le fond de leurs poches, tout en commentant avec insolence l'âge de la prestataire; le prêtre interdit, conseiller de la jeunesse, suggère alors au jeune Anglais la branlette à deux sous dans l'escalier.

– *Je me rendre moi-même cette service free of charge. But...*

Une lueur libidineuse scintille dans ses yeux bleus :

– *Poor lee nouille trempey? Ce meilleur être.*

– Ah! le garnement! Avec Minette, c'est trois francs.

– *But je quatorze années avoir, and I heard this lady was like a arrière-arrière-grand-mère de moi...*

– Le gredin! s'exclame Lardennais. Mòssieur a des goûts de luxe! Va aux Champs-Élysées, gamin, certaines « veuves » éplorées n'ont pas plus de vingt ans. Mais ça te coûtera plus de trois francs!

Et l'adolescent replet de s'éloigner, boudiné dans son costume rayé, coiffé d'un chapeau trop petit, de la rue du Temple vers les Champs – « *Go West, young man* », comme on disait outre-Atlantique quelques années plus tôt –, sans oublier de s'enquérir :

– *Et lee taillure du pipe as a prelude combien cost?*

Lardennais pousse un soupir à fendre la plaque de cheminée et renifle dans sa vinasse :

- Eh ben moi je te le dis Mimile, avec un culot pareil il ira loin ce petit.
- Une autre? C'est pour la maison.

*

Dans la cave de la rue de Neuilly, Bouche-Trou s'ennuie ferme. D'autant que ces messieurs les Frères en Drakol se montrent discourtois, exigent du confort, se plaignent des liens trop serrés, de leur gorge trop sèche, du froid trop humide, de la fumée des flambeaux...

– Vos gueules, les vampires! hurle Bouche-Trou. Voudriez pas un p'tit massage à la crème d'ail, par hasard?

Les Frères se renfrognent, font grincer contre leurs dents des canines toutes neuves, ce qui exaspère leur gardien.

– Arrêtez-moi c'boucan ou j'vous plante un crucifique dans l'cul.

C'est soudain le calme du sépulcre, le silence du tombeau, la paix du cénotaphe. Bouche-Trou en profite pour sortir son carafon de «prune» distillée par son ami Félix. En boit une bonne rasade. Fait claquer sa langue.

– C'est toujours ça qu'les pas bien morts y z'auront pas!

Bruits de pas. Appels.

– Ouh! Bouche-Trou! Tout va bien?

Peau-de-Lapin surgit dans la cave, accompagné de Renan, armé de son stylet à courrier, de Van Helse, la main sur la poignée de sa canne-épée, et d'Élisabeth, le kriss malais dépassant de la bottine.

Les Frères en Drakol recommencent à geindre, osent accuser

Bouche-Trou de mauvais traitements, de propositions contre nature.

– Contre nature? Un p'tit massage à l'ail cultivé sur du fumier premier choix, j't'en foutrai du contre nature, moi!

Sur ces entrefaites arrivent Bineau et Enfantin, un peu essoufflés; ce n'est plus de leur âge de s'agiter de cette façon, mais pour rien au monde ils ne voudraient rater la séance de dévampirisation des Frères. Puis débarque Lardennais, qui a eu le temps de recharger sa pierre. Flanqué du jeune Peabody, toujours curieux des usages continentaux.

– *Ouah! Very nice tableau, indeed. Is that a costume for Mi-Carême?*

Le jeune Josaphat désigne les toges, un peu salies, des Frères.

Lardennais saisit un Frère et le met à genoux devant lui. Il lui ouvre la bouche de force. L'autre résiste, tente de mordre, reçoit une mornifle de Bouche-Trou qui fait l'assistant. Le prêtre interdit s'adresse à son public, certes restreint mais de premier choix, comme à un cercle d'étudiants en physio-pathologie:

– Madame, messieurs, vous avez devant vous un exemple assez rare de non-mort en cours de transformation.

Il soulève la lèvre supérieure de l'adepte, qui grimace.

– Admirez ces deux canines qui ont poussé malgré l'âge du sujet...

Lardennais se recule, se prend le menton, hésite:

– Je dirais entre quarante et cinquante ans.

L'ex-candidat vampire gémit:

– J'en ai à peine trente!

Agacé, Lardennais lui donne une pichenette sur le crâne:

– Là n'est pas la question. Poursuivons. Ce sujet, donc, à la denture incomplète mais définitive, a vu ses deux canines prendre leur essor dès qu'il a été mordu par ses maîtres

vampires, le couple d'Américains. Comme ses camarades ici présents. Qui se sont volontairement soustraits au traitement de dévampirisation, contrairement aux saint-simoniens redevenus humains. Mais, pour ces individus dont la transformation est quasi achevée, les potions de monsieur Van Helse se révéleraient probablement inopérantes. Pis, elles peuvent les faire mourir.

Van Helse, qui se gratte furieusement le bras, acquiesce. Les Frères poussent des cris: «Assassins!» Certains se mettent à pleurer.

– Madame et messieurs, vous allez assister, ici même, à une première mondiale: la dévampirisation collective par la pierre de sang.

Lardennais sort de sa poche la pierre, qui palpite comme un gros cœur de bœuf. À la vue de cet objet pour eux tout ce qu'il y a de maléfique, nouveaux cris des Frères. Sanglots.

– Fermez ça, les vampires! grogne Bouche-Trou, qui profite de l'occasion pour partager son litron de gnaule avec Peau-de-Lapin.

– *Please, gentlemen, don't cry!* insiste Peabody.

Lardennais fourre la pierre de sang dans la bouche du Frère qui lui sert de sujet de démonstration. Celui-ci hoquette de surprise, essaie de recracher la pierre, mais Lardennais lui maintient fermement la mâchoire des deux mains. À travers la peau des joues, on devine des palpitations lumineuses. Au bout de deux à trois minutes, le miracle s'accomplit: les canines se rétractent, la pierre sort d'elle-même. Le jeune homme se prosterne aux pieds de Lardennais:

– Ah! Monsieur! Je ne vous remercierai jamais assez pour votre courage et votre bonté. Grâce à vous, je suis redevenu humain.

Puis il court vers Enfantin :

– Pourrez-vous un jour pardonner tout ce mal...

Un bon sourire de paterfamilias compréhensif éclaire le visage du patriarche.

– Rien d'irréparable, mon cher ami. Réseaux et fluides sont à nouveau en phase. Bienvenue parmi les hommes.

Embrassades. Émotion. Le jeune Peabody essuie une larme furtive.

– *Very emouwanting. Je vraiment été stupefied!*

Une demi-heure après, tous les anciens Frères en Drakol ont perdu leur vampiricité. Ils s'embrassent, ils pleurent. Ils couvrent de baisers les mains de leur sauveur, au point de les rendre gluantes de bave, et déchirent leur belle toge blanche griffée du W stylisé.

– *Domage deštroj le déguisement, murmure Josaphat. Je en ramènerais bien one souvenir in England.*

*

Plus tard, le même jour, chez Vidocq.

Le vieux policier a convoqué une réunion extraordinaire. Augustine, aidée de la jeune Virginie, a préparé avec l'appui technique de Mimile une collation fort appétissante, andouille, cervelas, rillons huileux, maroilles puant, des pichets de vin de Bourgogne. Du thé et des gâteaux pour sacrifier à la bienséance.

Assistent à la réunion : Renan, Van Helse, Enfantin ; la marquise de Las Maresmas, Élisabeth, Pauline, Anaïs ; Lardenais, Peau-de-Lapin, Bouche-Trou. Les invités ont du mal à tenir dans la pièce. Des chaises sont disposées par Augustine et Virginie. On s'assoit. S'observe en coin. Vidocq, qui fait semblant de dormir, jubile. Puis rompt un silence qui risque de devenir pesant :

– Bien, hum ! Augustine, mon eau d’arquebuse !

– Tout de suite, mon bon François !

Est-ce bien la même Augustine qui arrive d’un pas léger, son beau visage de vieille femme illuminé par un doux sourire ? Virginie sert aux invités cochonnailles, vin et fromage.

– Bien, dit Vidocq. Avant de commencer, je souhaite vous faire un peu de lecture récréative...

Il fouille dans un fatras de fiches, devant lui. Il marmonne :

– Badinguet, François-Joseph, Morny, Nicolas I^{er}... Ah, on se rapproche. Rongne !

Il lit la fiche :

Rongne, Ronan, né à Parthenay (Deux-Sèvres) le 1^{er} avril 1803. Fils de... et de... Études au collège des frères Quatre-Bras de cette même ville. Disparaît en 1819 après avoir vendu plus de la moitié de la bibliothèque de l’établissement à un libraire.

1820 : débarque à Philadelphie. Devient prêcheur itinérant. Doit fuir (motif non précisé). 1822 : chercheur d’or au Québec. Est compromis dans une affaire de contrebande de sirop d’érable...

Vidocq tourne deux ou trois feuillets.

– J’abrège : en Allemagne en 1835 ; en Russie vers 1840, s’installe à Saint-Petersbourg, fonde la Franco-Russe d’édition. Doit fuir. Aurait traversé la Sibérie à pied (mais on n’est sûr de rien). Au Japon en 1845, contrebandier sans doute, mais on ignore de quoi. Puis retour en France il y a quatre ans. Protégé de Morny. Convaincu d’escroqueries diverses. Considéré comme fou par un jeune aliéniste, Jean Martin Charcot, qui souhaite en faire un sujet de thèse. Recherché par au moins quinze polices secrètes, sans compter plusieurs organisations criminelles.

Exclamations diverses du public. Chacun exprime, avec plus

ou moins de bonne humeur, son opinion sur Rongne. Vidocq observe ses invités. L'« effet Rongne » a joué à fond : la glace est brisée. Certains des messieurs, admiratifs devant cette intelligence au service du mal, vident une chopine à la santé de l'aventurier. On peut aborder le vrai sujet de la réunion.

– Mes amis, certains d'entre vous se fréquentent, s'estiment, mais je suis le seul à vous connaître tous et toutes et à savoir combien vous êtes engagés dans cette lutte titanesque contre les forces du mal. Grâce à vous, sans quitter mon poêle, j'ai pu resserrer mon filet sur nos ennemis. L'heure de la curée est proche. Il est juste que vous fassiez enfin connaissance. Honneur aux dames. Élisabeth a mené double jeu, mais pour la bonne cause, sourit Vidocq à l'intention de Prosper, qui fronce un sourcil broussailleux. Pauline, sa servante – que dis-je ! son amie, sa confidente et, surtout, son professeur de tatane normande – vous a désobéi, messieurs, et s'est jetée dans la bagarre avec un courage exemplaire. Sans elle, nous ne serions sans doute pas venus à bout des Frères en Drakol. Quant à vous, chère marquise, vous fûtes mes yeux, et une impeccable organisatrice. Je ne vous en remercierai jamais assez.

La marquise souffle en direction de Vidocq un cercle de fumée d'un cigare imaginaire. Et lui sourit.

– Anaïs Léveillé, la plus intrépide de ce quatuor féminin. Toujours sur la brèche (ou devrais-je dire « sur la bêche » ?). As du camouflage : un jour en jardinier, l'heure d'après en bouquetière, la nuit suivante en maçon... J'ai particulièrement apprécié votre personnage de commis-voyageur en médailles pour le compte des Pereire ; de toute façon, leur tentative d'étendre le réseau des Frères en Drakol aux grandes villes françaises n'a pu aboutir, grâce à leur « désactivation » par monsieur Enfantin. Mais j'ai parfois eu du mal à vous suivre, malgré les compétences avérées de Peau-de-Lapin.

À son nom, le personnage au manteau de peaux cousues s'incline et murmure :

– Toujours à votre service, monsieur François.

– Passons aux hommes, maintenant. Grâce à Renan, j'étais au courant des avancées de vos investigations. Vous avez été d'une aide essentielle dans la rapide résolution de cette énigme : quel était le but de nos adversaires ? Cette idée de substituer un bébé vampire au – hélas regretté – futur héritier était tellement invraisemblable et folle que je n'y aurais jamais songé, je l'avoue.

Van Helse et Renan ont un petit sourire de légitime satisfaction, un rien vaniteux.

– Quant à Prosper Enfantin...

Vidocq farfouille dans son tas de papiers, en extrait une liasse épaisse comme un exploit d'huissier.

– Si j'effectuais la lecture de votre fiche, il me faudrait au moins deux jours entiers.

Tout le monde rit de bon cœur, même l'intéressé.

– La façon dont vous avez repris le contrôle de vos troupes force l'admiration...

La barbe du patriarche se dresse fièrement devant lui.

– Et j'aurai soin de ne pas oublier l'ami de Renan, monsieur Lardennais, un homme de science doublé d'un homme de cœur, qui a su concilier en très peu de temps une tradition millénaire et une soif d'expérimentation sur le terrain propre aux audacieux pionniers de la science moderne. Je serais heureux qu'il poursuive ses travaux dans ma maison, à une condition toutefois...

Lardennais, qui réfléchit à pallier de minimes imperfections de la pierre, sursaute.

– ... Qu'il abandonne son activité de distillation clandestine, qui empuantit terriblement ma demeure.

Nouveau rire général. Lardennais promet tout ce qu'on veut. Il est aux anges, ce qui ne manque pas de sel pour un prêtre interdit.

– Quant à ce jeune homme...

Vidocq s'adresse à Josaphat M. Peabody, qui a réussi, nul ne sait comment, à se glisser dans la pièce.

– Je le devine observateur et habile à déduire des informations collectées des conclusions logiques et irréfutables. Je serais honoré de lui enseigner d'utiles ficelles du métier, s'il daigne passer quelques semaines chez moi.

Josaphat lance sa casquette en l'air.

– *C'est pour moi un honneur immense, Sir Francis. Et une réelle opportunité de job. Je vous en remercie biocou!*

Distribution de thé et de gâteaux.

– Grâce à vous tous, reprend Vidocq, nous avons évité le pire. Malheureusement, nos adversaires les plus dangereux courent toujours. Et dans trois directions différentes: les Américains n'ont plus rien à faire en France; Anaïs, déguisée en nonne, a vu Ninnah Van Hagen, munie de faux papiers d'adoption, enlever une jeune pensionnaire à l'orphelinat Sainte-Marguerite dont elle est censée être la bienfaitrice – il est donc probable que le couple maudit cherche à quitter le pays en emmenant sa petite victime. Nous devons les arrêter et les mettre hors d'état de nuire avant qu'ils aient transformé la pauvre enfant en un monstre assoiffé de sang. Vous êtes bien d'accord avec moi, monsieur Van Helse?

Abraham acquiesce:

– Si vous le permettez, j'en fais une affaire personnelle. Les Van Helse sont investis d'une mission antivampire, qui

1. Les lecteurs curieux pourront découvrir les enquêtes de Josaphat Menciuc Peabody aux éditions Picquier.

ne tient compte d'aucune frontière ni dans l'espace ni dans le temps. Il est de mon devoir de les poursuivre, où qu'ils aillent.

– Je souhaite m'associer à votre quête, mon cher Abraham, déclare Enfantin. De plus, ceux que vous avez arrachés à l'horrible influence de ces démons seront certainement d'accord pour vous épauler.

Vidocq opine :

– Bien. Torquème, à présent. Un dur-à-cuire, qui ne craint ni l'eau bénite ni la croix. Archiprêtre, archivampire. Quasi indestructible. Un défi à la hauteur de votre travail, mon cher Lardennais. « Moine bourru un jour, Moine bourru toujours. »

– La pierre est opérationnelle. C'est désormais une question d'heures pour le monstre.

– *Je me joindre à vous*, propose Peabody. *Vous avez safed my life. À mon tour rendre piece of money.*

La marquise sourit au français approximatif du jeune Peabody. L'œil en coin, elle évalue le garnement : un peu grassouillet, certes, mais déniaiser un garçon intelligent est toujours une bonne action. Car, pour une fois naïve, elle le croit encore puceau.

– Je viendrai, moi aussi, lance Renan avec fermeté. Je ne puis croire qu'une telle abomination puisse exister. Le plus simple est donc de l'éliminer pour ne plus y penser.

Cela ne manque pas de logique. Élisabeth jette un œil amusé à l'austère Breton. Et passe une petite langue mutine sur ses belles lèvres charnues – ce qui n'a pas échappé à Ernest, qui rougit, confus. Et tripote sa tablette jaïin.

– Quant à vous, mesdames, *lašt but not leašt*, comme disent les compatriotes de ce jeune homme, le conseiller Désiré Hocheput, le bien mal prénommé. Individu ignoble, tueur d'enfants, suceur à tout va. Il cherche à fuir à bord d'un ballon que lui a procuré le professeur Rongne, et je le soupçonne de

vouloir fonder une colonie de vampires en Russie – ce qui arrangerait les affaires de la France en ce moment, mais je ne fais pas de politique. Malgré ses protections, Hochepot ne nous échappera pas!

– Je détruirai cette crapule avec plaisir! s'écrie Anaïs.

– Nous irons avec toi! disent ensemble Pauline et Élisabeth.

– Je vous accompagnerai également; il est temps que je prenne de l'exercice; l'embonpoint me guette, sourit la marquise.

Vidocq applaudit.

– Tout cela est parfait. Manque une estafette, capable de transmettre les informations et directives d'un groupe à l'autre et entre moi et chaque groupe...

Peau-de-Lapin soulève sa casquette graisseuse.

– Toujours à votre disposition, patron. Avec Bouche-Trou, ici présent, sans oublier notre ami sonneur de cloches et Bouton-d'Or, nous aurons mille yeux sur la capitale et vous tiendrons tous au courant, à la minute près!

– Et mille mains pour des p'tits massages, si ces m'sieurs-dames se sentent fatigués par la course, conclut Bouche-Trou.

Les deux compères s'évaporent vers les étages, désireux de faire le plein de la bonne « prune » de Félix avant la fermeture définitive de la distillerie.

L'heure de la dispersion des troupes a sonné. La marquise s'avance, tout sourire, vers le jeune Peabody:

– J'espère que vous ne quitterez pas Paris sans me rendre visite. Je vous présenterai un de vos compatriotes; vous pourriez, l'un et l'autre, m'aider à approfondir votre langue.

– *Madame, ce serait honneur pour moi de mettre mon langue in your service.*

La marquise sourit franchement. Elle soupçonne le petit impertinent de jouer savamment de ses accidents de langage. Après avoir échangé quelques aimables propos avec la jeune Virginie, à qui elle souhaite une heureuse grossesse, elle sort bras dessus, bras dessous avec Anaïs.

Vidocq est satisfait de ses troupes. Oubliant ses rhumatismes et ses maux d'estomac, il se lève, vif comme un jeune argousin – ou un monte-en-l'air? Il n'a pas touché à l'eau d'arquebuse. Avant de quitter son bureau, il sort d'une pile de papiers la photographie du zouave Jacob et la regarde longuement en murmurant des paroles incompréhensibles.

20

La nuit est déjà avancée et il convient de coincer l'immonde Hochepot avant son départ. La marquise hèle un fiacre en maraude. Les quatre femmes s'y engouffrent comme autant de mousquetaires. On entend cliqueter de la ferraille : la bêche pliable dont Anaïs ne se sépare jamais.

– Rue Saint-Georges, et au plus vite! commande la marquise.

– Au plus vite, comme vous y allez, on voit bien qu'c'est pas vot' canasson. Ma p'tite Eugénie, c'est une fragile, fô qu'j'la dorlote au picotin si j'veux qu'elle aille!

Anaïs passe la tête par la portière.

– Mission spéciale. Gros pourboire. Poste attractif en cas de réussite.

La voiture s'envole. Malgré la circulation assez dense, le cocher parvient à filer comme une flèche. Est-ce un miracle? Plutôt le travail de l'«armée des ombres» promise par Peau-de-Lapin : ici, un mendiant s'accroche à une portière; plus loin, une marchande de pains chauds se hisse sur un marchepied; au carrefour de la rue Montmartre et du boulevard Poissonnière, un essaim de colporteurs de journaux fait irruption. Les attelages et les omnibus sont bloqués comme par enchantement, laissant la voie libre au fiacre où ces dames tiennent un conseil de guerre, tandis que le conducteur se demande si sa femme ne le trompe pas en ce moment avec un collègue du service de jour, les embarras de la circulation s'évaporant

comme par enchantement. La prime et la promotion sont comme qui dirait dans la poche.

– On va coincer ce saligaud.

Anaïs crache dans ses mains et visse le manche de la bêche.

– Pas de quartier, des morceaux! résume Pauline, qui s'échauffe par des étirements (la marquise a obligeamment mis ses cuisses à la disposition de la jolie Normande pour ces exercices et a retroussé jupe et jupon afin de mieux apprécier le contact de son pied).

– Si Rongne est avec Hochebot, n'hésitez pas à faire d'une tête deux cous, dit négligemment la marquise à l'intention d'Anaïs. Vous débarrasserez la terre de deux sacripants en même temps.

– On arrive! s'exclame Élisabeth.

Le cheval freine des quatre fers. Ces dames sont bousculées, mais s'éjectent de la voiture au pas de course.

– Attendez-nous. On vous garde pour toute la nuit, dit la marquise.

– Si ces dames souhaitent de la compagnie, j'peux leur fournir du premier choix: dragons, pompiers, évêques... Même un ministre, en rupture de charge il est vrai.

– Une autre fois, peut-être, mon bon. Ce soir, notre fiancé nous attend. Et il est pressé.

Le cocher se gratte la tête:

– Ben dis donc, i'va pas s'ennuyer, l'cochon.

Un saute-ruisseau siffle les quatre femmes.

– Par ici, m'emzelles. L'Hochebot, il est dans son jardin, avec une drôle de boîte sous l'bras.

Par une venelle peu marquée, le petit drôle les mène sur l'arrière de la maison au moment où le conseiller d'État va quitter son jardin. Anaïs, impétueuse mais sans prudence, se précipite

vers le monstre. Hochepot utilise son cercueil comme masse d'armes. La journaliste, frappée à la nuque, s'écroule. Pauline effectue un double salto arrière et, par un fouetté rapide, dégomme le cercueil, qui tombe au sol avec un bruit mat. Il s'ouvre. Des milliers de médailles s'en échappent. Élisabeth a ramassé la bêche d'Anaïs et en menace Hochepot, dont les crocs brillent sous la lune. Le vampire ricane :

– Des filles! Tout fout le camp! Il est temps que j'aïlle en Russie. Vous venez avec moi, marquise?

Il effectue une révérence ironique à l'intention de la belle Andalouse.

– N'y comptez pas, monsieur le Conseiller d'État. Vous êtes fini. En Russie ou ailleurs, vous serez toujours un perdant, un sans-abri, un sans-fortune, un moins que rien...

Hochepot se lance en avant, cherchant à étrangler la marquise, mais Pauline, qui a roulé au sol après son acrobatique figure, lui fait un croche-pied tandis qu'Élisabeth donne un coup de bêche sur le crâne du bonhomme, de toutes ses forces. Avec le tranchant.

– Han!

La bêche s'enfonce dans le crâne de six ou sept centimètres. Du sang, visqueux et puant, s'écoule de la blessure – ainsi qu'une matière blanchâtre. Le vampire rugit, se retourne. Le manche de la bêche prend la marquise à revers. Elle s'effondre à son tour. Pauline et Élisabeth, seules en lice, font face au monstre; elles n'ont ni crucifix, ni eau bénite, ni ail à portée de main, mais elles pratiquent la tatane normande! Poussant un unique cri, elles se lancent à l'assaut de Hochepot, qui tourne sur lui-même comme une toupie, utilisant la bêche solidement fichée dans son crâne comme bouclier.

Pauline s'accroche au manche, parvient à décoller l'instrument du crâne. Élisabeth a porté un coup de pied à la

mâchoire du conseiller d'État. Les deux canines tombent au sol. Il se tient la bouche, apparemment sonné.

La marquise a repris connaissance; elle aide Anaïs à se relever. Hocheipot tente d'esquiver Pauline et Élisabeth qui barrent l'accès à la rue. Il se prend simultanément un ciseau fouetté de Pauline dans les mollets et le pied mignon mais extra-dur d'Élisabeth dans l'entrejambe. Il tombe lourdement au sol mais, curieusement, semble insensible au coup de pied qui, en toute logique, a dû faire éclater les bourses. Pauline et Élisabeth se jettent sur le vampire et parviennent à le maintenir au sol.

Anaïs, un peu vacillante, s'empare de la bêche. La marquise tient la tête du vampire en arrière, pour dégager le cou.

– Allez cogne! Vite! s'écrie Élisabeth. Il est costaud, ce saligaud.

Anaïs abat la bêche avec force sur le cou. Elle en tranche un bon quart. Du sang gicle. La marquise est arrosée. Visage et robe.

Le monstre gigote. Les filles ont du mal à le tenir. Deuxième coup. La bêche ripe sur le menton, dont elle pèle la peau, et finit sa course contre la trachée-artère, qu'elle sectionne net. Mais Hocheipot, insensible, continue à se débattre en diable qu'il est. Troisième coup, mieux visé. La jugulaire est tranchée, tel un vieux tuyau pourri. Ça gicle encore plus. La marquise est couverte de sang de la tête aux pieds. Anaïs prend son élan, pousse un «ahan!» terrible et sectionne la tête d'un dernier coup de bêche. La marquise part en arrière, la tête de Hocheipot entre les mains, tandis que le corps se convulse. Pauline et Élisabeth lâchent prise de saisissement. Bien que privé de son chef, le monstre se relève et tente de fuir. Pauline le rattrape, saute sur ses épaules (elle est instantanément couverte d'un sang visqueux) et cogne sur la

poitrine du vampire qui ne veut pas mourir. Oraison funèbre :

– Ah! sale bête! gueule-t-elle. Vas-tu crever à la fin, qu'on aille se laver. Tu pues, vieux cafard. C'est foutu pour toi, t'as plus d'tête et t'étais moche.

Hochepot s'écroule. Ne bouge plus. Pauline se rétablit souplement. La marquise jette la tête à côté du corps. Les quatre femmes se regardent, éclatent de rire.

– Elles sont joliment arrangées, dit une voix gouailleuse, derrière elles. Comment qu'vont trouver des galants dans une t'nue pareille? Va falloir qu'j'vous nettoie à fond.

Bouche-Trou, appuyé à la barrière du jardin, se cure les dents.

– Ah! monsieur Bouche-Trou, c'est un plaisir de vous revoir, dit Anaïs. Pouvez-vous creuser une fosse pour enterrer ce monstre?

– Avec plaisir, jolie mademoiselle... Pendant c'temps-là, allez donc prendre un bain chaud chez l'conseiller. J'ai comme idée qu'le pipelet il osera pas vous interdire de monter chez lui, maintenant qu'il a cané.

Un bon bain chaud. Les filles se mettent nues et, deux par deux, entrent dans la baignoire. On se frotte rapidement le museau, puis le corps; ce n'est pas le moment de polir. On se sèche. Les habits, bien qu'ensanglantés, sont rajustés à la hâte. On sort. Bouche-Trou, la bêche sur l'épaule, sifflote et improvise, sur l'air d'une idiote scie à la mode :

*Mon vampire à moi
Je t'ai raccourci,
Mon vampire à mi
Je t'ai raccourçoi.*

Mon van van
Mon pi pi
Mon re re.
Mon vampire à moi...

Avant de reprendre :

– Voulez p'têt un p'tit massage spécial pour les reins? Z'avez l'air un peu chiffonnées toutes les quat'?

La marquise lui tapote la joue.

– Pas le temps, mon bon Bouche-Trou.

– J'monte avec vous, j'veux pas rater la scène finale!

– À la tour Saint-Jacques, vite! crie-t-il au cocher, qui stationne sur la place proche.

*

Pendant que se déroulent ces pittoresques événements, Lardennais, qui a chargé la pierre au maximum (et éteint son alambic pour ne pas indisposer monsieur François), se hâte de vêtir son habit de Moine bourru sous le regard goguenard de Nénesse.

– Phéllisson, tout de même! À quoi bon ces enfantillages? L'habit ne fera jamais le moine, tu le sais bien, même bourru et amical.

– Nénesse, ne me cherche pas noise sur ce point. Je t'expliquerai un jour les raisons de cet accoutrement. En attendant, aide-moi à faire glisser la bure sur mon gilet; ça coince.

Le jeune Peabody examine les cornues avec le plus vif intérêt:

– *Ah! French whisky and miracle stone, strange cohabitation...*

Il se retourne et découvre Lardennais en Moine bourru.

– *Your habit' de monk bourré is perfect. I'm a Vampyr hunter,* chante-t-il à tue-tête.

– Pas si fort, vous allez réveiller la vieille Augustine, qui se repose de toutes ses émotions.

– *Sorry. Je descendre pour consolete Virginie.*

– Non non, mon garçon. Sortez plutôt la pierre de son bouillon et faites-la sécher dans un linge propre. Pas celui-ci, c'est mon mouchoir. À côté, un morceau du suaire de saint Opportun, cela renforcera le pouvoir de la pierre. Attention, c'est chaud. Parfait!

Dehors. Le trio rejoint en un quart d'heure l'angle de Notre-Dame où, lors de l'essai précédent, la pierre s'est éteinte, entraînant la mort du petit Vincent, dont le corps a été repêché à l'écluse de Suresnes – et non loin du jardin où Lardennais a sauvé Peabody. La pierre, tenue par le Moine bourru comme un fanal, pulse à un rythme de plus en plus frénétique.

– Le monstre est tout proche. Et il est terriblement puissant. Soyons prudents.

Par des marches glissantes et très-usées, ils descendent sur le quai de l'Archevêché. La nuit est claire. La lune, qui s'est levée, facilite leur progression. Dans le mur du quai, une sorte de cavité, qu'un rayon blafard souligne.

– C'est là! chuchote Lardennais. Messieurs, soyons extrêmement vigilants.

Ils se glissent par la faille, suivent un vague couloir suintant. La pierre de sang est en quasi-convulsion – si cela peut se concevoir pour un minéral. Elle échappe presque des mains de Lardennais qui doit la maintenir fermement. Après une descente par un escalier gluant de vase, un autre couloir, assez court. Un angle. À une lueur vacillante on devine un lieu occupé. Le trio est saisi par l'odeur de moisissure et le décor

sordide, le cercueil de mauvaises planches disjointes, les objets du culte baignant dans la vase. Ils font irruption au moment où Torquème va planter ses canines dans le cou d'un enfant de chœur.

Lardennais se précipite, pierre en avant.

– Vas-tu le lâcher, immonde créature de Satan!

Torquème, surpris, laisse choir sa proie, inconsciente. Il se redresse. Crache en direction de ses assaillants.

– Le prêtre interdit, le séminariste en rupture de ban et le jeune anglican sceptique, belle brochette de chasseurs, ricane-t-il.

Par un bond gigantesque, il passe au-dessus des têtes de Lardennais et de Peabody, croche le manteau de Renan et disparaît avec le philologue en laissant derrière lui une puanteur de tombeau. Lardennais et Peabody réagissent au quart de tour et se lancent à la poursuite du monstre. Quand ils débouchent sur le parvis, Torquème, à l'assaut de la tour la plus proche du fleuve, est déjà à mi-hauteur. Telle une horrible araignée, tenant Renan évanoui sous un bras, il se hisse en quelques minutes au sommet de la tour et fait entendre un ricinement dément. Il s'apprête à balancer sa victime dans le vide quand le sonneur de cloches, qui surveille son édifice comme une nourrice un enfantelet emmaillotté, se jette sur le vampire et l'oblige à faire face.

– Tiens, le sourd, maintenant. Belle collection de bras cassés.

Torquème a posé Renan, plus ou moins inconscient, dans un coin et fait face au sonneur, armé d'une longue tige en fer. Les deux adversaires tournent l'un autour de l'autre. Torquème, qui s'amuse, sifflote un *Dies irae*. Il se précipite sur le sonneur, qui se fend et enfonce son pieu dans le ventre de son adversaire – hélas trop bas!

Torquème, médusé, regarde la tige de fer, qui vibre encore, plantée dans son abdomen.

– Qu'est-ce que tu m'as mis, avorton? Mon régime alimentaire manquerait-il de fer?

Il part d'un rire satanique. Renan se réveille au moment où Torquème, ayant réussi à s'emparer du sonneur de cloches, essaie d'atteindre son cou.

– Veux-tu te tenir tranquille, que je te saigne!

Sans réfléchir, Renan sort la tablette jaïn de sa poche et en assène un grand coup sur le crâne tonsuré de l'archivampire. Surpris, ce dernier se retourne, crocs menaçants. Renan ferait volontiers une prière, car il sait sa dernière heure venue. Malgré cette circonstance, il ne peut s'y résoudre. Dans un geste de protection désespéré, il tend la tablette devant lui, les symboles mystérieux face à l'immonde créature qui, contre toute attente, pousse un cri de désespoir, gémit, bat en retraite. Renan fait un pas en avant, tablette brandie. Le monstre recule encore. Il est au bord du vide. Un pas de plus. L'archivampire bascule, pousse un hurlement qui glacerait le sang des légions infernales elles-mêmes.

Lardennais et Peabody, qui cherchaient un escalier pour monter dans la tour (mais tout est clos pour la nuit), découvrent Torquème empalé sur la grille du jardin du presbytère: un des pieux argentés de la grille lui a transpercé le cœur. En quelques instants, le corps se décompose. Quand Renan et le sonneur de cloches les rejoignent, ne demeure qu'un peu de poussière qu'un coup de vent emporte vers le néant.

Renan raconte en quelques mots son incroyable aventure. Montre la tablette.

– *Oh! je see*, s'exclame Peabody.

Il sort une loupe de son habit.

– *Palm wood, Malabar Coast, probably XIII^e century. Le svaštik, very puissant, strong symbole; beaucoup plus que crucifix, garlic et toutes ces things. Et le phylactère, it's written: «Warning to evil spirits: no trespassing.» Hum... Traduction quick, not easy. In French: «Lee diabol, foutre ton camp'».*

Renan, estomaqué, a la bouche pendante. Il murmure, pensif:

– Il s'agissait donc d'une formule de sauvegarde: «Nul mal ne franchira ce seuil»...

Peabody, avec un sourire, remise sa loupe:

– *Moi pas seulement chasing girls, but also studying some Indian languages.*

On se souvient alors de l'enfant de chœur. Rejoindre la crypte ne prend que quelques minutes. Les flambeaux éclairèrent un pathétique décor – crucifix pendu à l'envers; tableau médiéval d'une Présentation, conchié; cierges peints en noir; tentures de velours noir bordé d'argent, en loques. Le jeune garçon est tout juste remis de sa frayeur.

Lardennais débouche son flacon de «cuvée spéciale», fait boire une bonne gorgée au garnement, qui reprend des couleurs.

– Comment t'appelles-tu? demande Renan.

L'enfant répond avec fermeté:

– Georges. Je suis Vendéen. De passage à Paris avec mes parents, je me suis déguisé en enfant de chœur pour assister à la grand-messe donnée en l'honneur de l'impératrice – je voulais être aux premières loges. C'est là que ce gremlin de vampire m'a repéré et enlevé. Ça m'apprendra à fréquenter les églises; on ne m'y reprendra pas de sitôt, foi de Clemenceau.

De retour chez Vidocq, après un rapport circonstancié, Lardennais transmet la *petra sanguinis* à Van Helse; celui-ci, qui prenait un peu de haut l'ancien vidangeur et son occultisme de fantaisie, considère maintenant avec sympathie ce Moine bourru de bal masqué qui lui tend l'héliotrope, pierre d'apparence bien anodine, avec ces mots :

– Il est temps de vous confier ce précieux auxiliaire minéral, véritable boussole à vampires, qui vous guidera dans les ténèbres de ce monde trompeur comme l'aimant guide le hardi navigateur à travers les solitudes liquides...

À propos de liquides, Lardennais fait claquer contre son palais une langue desséchée par la soif, et reprend, pressé d'en finir :

– Que je vous explique. Toute eau de pluie ou filtrée convient. Les incantations sont notées dans le calepin que voici. Connaissez-vous l'hébreu ?

– Heu, non.

– Moi non plus. Pas de problème, c'est en transcription : « *Sched Barschemot Schaitacham...* »

– Qu'est-ce que ça signifie ?

– Aucune idée. Venons-en aux ingrédients. Les crêtes de coq, les poulaillers en regorgent, il suffit d'opérer sans tapage intempestif, et pour les rognons de chauve-souris adressez-vous au sonneur de Notre-Dame. La difficulté réside dans l'approvisionnement en rates de loup, mais nous en reparlerons, et surtout dans leur bon dosage. Trop peu, et vous faites apparaître des, hum, émergeant d'un lointain passé, qui sont sauf accroc neutralisés depuis belle lurette; trop et ce sera une créature débarquant de l'avenir, ne riez pas, j'ai ainsi reçu la visite d'une sorte de moujik du prochain siècle, affreux.

– Pour les rates, que préconisez-vous ?

Lardennais fait claquer l'ongle de son pouce sur une dent :

– Trois et demie par séance. De toute façon, la pierre est chargée pour un sacré moment, et, si vous voulez, comme elle n'est en usage que depuis peu, elle tient bien la charge.

Van Helse s'incline avec cérémonie :

– Je ne sais comment vous remercier.

– Ne me remerciez pas. Il est temps de vous passer le relais, voilà tout.

Et Lardennais de filer ventre à terre rue du Temple, Moine bourru salué en chemin par les passants, les gamins, et même par une nourrice qui lui tend un marmot hurlant auquel il s'agit de flanquer une peur bleue. S'il existait à Paris un bureau du tourisme, comme la mode s'en répand depuis peu outre-Manche, Phéliston y serait embauché sur-le-champ.

Chez Mimile, Peau-de-Lapin, en proie à la fièvre entrepreneuriale – ce n'est pas sa première bouffée, nous l'avons vu –, explique à ses commensaux comment son négoce va s'envoler vers les cimes de la pelleterie :

– Les lapins, et même les chats, ce n'était qu'un début, du fretin, maintenant je vais viser gros, skunk, castor, renard blanc...

Il pérore, verre en main, sans que grand-monde l'écoute, quand survient Bouche-Trou :

– Écoutez ça, les aminches ! Le Hochepot a drôlement déroutillé ! Dessoudé par les greluches, qu'il a été, ouiche ! À coups de bêche, qu'elle lui a décollé la calebasse, la petite Anaïs ! Il a compris sa douleur, ce sale suppôt de *là-bas*... Quant au Sosthène, ce pourave, il a disparu, les fouilles bien garnies tu penses...

Vingt-Sous hoche la tête d'un air sinistre :

– Monsieur Hochepot... J'ai turbiné pour lui voici peu,

enfin j'ai essayé, parce que, de ses maudites médailles, j'en ai pas vendu bézef, une ou deux par-ci, par-là contre un galopin de rouge, tu parles d'un blot... Alors c'était un fumelard de vampire, malheur de misère...

– Tu savais pas à qui que t'avais affaire, Vingt-Sous, te chamboule pas la gamberge, fait Bouche-Trou, consolateur. Mimile!

– J'arrive, messieurs!

21

La veille au soir. Al-Qâsim se plaint du retour de ses douleurs. Les parties de galipettes avec Maîtresse Ninnah, qui affectionne la position dite de la « chandelle à deux bouts », n'arrangent pas son mal de dos : des élancements lui vrillent la colonne, de la cervicale C₃ à la lombaire L₅.

La petite Marie le regarde, un rien ironique, tandis qu'il fixe en marmonnant la photo du zouave.

– Tu ferais mieux de retourner le voir, maman Ninnah dit que c'est un grand savant.

L'insupportable gamine part d'un rire de crécelle, découvrant un instant deux mignonnes petites canines d'une blancheur étincelante. Le mamelouk lui donnerait volontiers une bonne fessée, mais la prudence lui commande de n'en rien faire : un coup de pied dans le fondement de la part de Maîtresse Ninnah, et c'est la paralysie assurée.

Sans doute un mauvais coup de tatane normande de cette diablesse de Pauline a-t-il accentué son mal-être... Il pense souvent à la jolie Normande, surtout la nuit, et ce n'est pas que de la haine qu'il ressent pour la friponne... Son braquemart se dresse à cette évocation.

– À quoi rêves-tu, maraud ?

Ninnah se plante devant lui. Imprévisible, comme toujours. Elle a les yeux sur le renflement de son falzar.

– Tu penses à moi, coquin !

La voix s'est adoucie.

– Oui, Maîtresse... Hélas! mes douleurs sont insupportables; quelque envie que je puisse en avoir, je ne pourrais vous être d'aucun secours en cette triste condition où je me vois...

– Cela suffit! le coupe la vampire, hautaine. Que veux-tu?

– Retourner, une dernière fois, voir le zouave Jacob. Bonne médecine. Calme les douleurs. Favorise amour et argent.

Ninnah est agacée, préoccupée aussi peut-être par l'imminence du départ. La petite Marie vient se blottir dans ses jupes, tire la langue au mamelouk. Ninnah la gronde gentiment :

– Marie, cesse de te moquer de ce vieil infirme. Il faut être bonne avec les animaux et les mamelouks contrefaits.

Puis, s'adressant à Al-Qâsim :

– Va donc, mais reviens vite. Il faut que tu prépares nos bagages dans les plus brefs délais.

Chez le zouave. Le mamelouk a un coupe-file efficace. À chacune de ses visites, il apporte au charlatan un peu de l'« herbe qui chante », mystérieuse préparation connue des seuls adeptes de Tôt-Draa, qui favorise l'efficacité des passes magnétiques du tromboniste et améliore son état mental.

– Ah! mon cher Al-Qâsim, chacune de tes visites est une bénédiction pour cette maison.

Le zouave met un peu de poudre dans le creux de son pouce et se l'enfile dans la narine droite sans plus de formalités.

– Waouh! Ça secoue, dis donc! Je vois des éléphants roses...

– Monsieur le Zouave, ayez pitié pour moi. Posez vos mains sur mes reins.

Tout à son trip sévère, le zouave n'a aucune envie de tâter du mamelouk verruqueux.

– Il faudrait peut-être que ton maître me verse les hono-

raires convenus: j'ai adressé aux Frères en Drakol plus de cinquante personnes et je n'ai rien vu de la ristourne annoncée.

– Vos mains, aimable Esculape. Par pitié.

Après un trille trombonisé avec une virtuosité indéniable, le zouave Jacob se met au travail.

– Ah! Merci. Merci. Merci.

Le mamelouk couvre les mains du thérapeute de longs baisers humides.

– N'oublie pas de rappeler à ton maître nos arrangements. Je ne voudrais pas qu'il me fausse compagnie comme ce sagouin de Hocheopot, qui doit lever le camp en ballon, demain, en direction de la Suisse.

– Ballon?

– Une sorte d'aéronef, avec une nacelle accrochée dessous.

Le mamelouk s'énerve:

– Je ne suis pas idiot. En même temps que j'étais à l'académie militaire, j'ai suivi les cours de la faculté des sciences et techniques du Caire. Et d'où doit-il s'envoler?

– Du Champ-de-Mars, je crois. C'est le professeur Rongne qui organise tout cela.

*

Nuit. Les pas lourds du mamelouk résonnent dans l'escalier de pierre de la tour Saint-Jacques. Vite, prévenir les Maîtres de cette possibilité de fuite. Non, pas de fuite, les Maîtres ne fuient jamais, de... repli. Il parvient essoufflé en haut de la tour, où Ninnah et Jonathan prennent le frais, l'œil sur la ville, tenant chacun par une main la petite Marie, laquelle, à la vue d'Al-Qâsim, s'exclame:

– Il est méchant le monsieur! Quand il me gardait, l'autre jour, il a voulu mettre son gros bâton dans ma zézette.

Les yeux verts de Ninnah lancent un éclair vindicatif, tandis que Jonathan sort de l'ennui profond qui l'accable et s'apprête à observer ce qui va suivre.

– Approche, bon Al-Qâsim. Qu'as-tu à répondre? demande, glaciale, Ninnah, qui estime avoir l'exclusivité du membre du mamelouk.

Autour d'eux, la nuit de mai embaume et Paris respire tout doucement. Le mamelouk gardien de la tour se jette à genoux:

– Tout est faux! Elle invente! Maîtresse! Je le jure par Tôt-Draa!

– Ne te parjure pas, suave Al-Qâsim, murmure Ninnah.

– Par Tôt-Draa!

– Si, c'est vrai, il a essayé de glisser son gros concombre dans ma petite tirelire, déclare Marie d'une voix flûtée, levant vers la lune des yeux innocents. Ça faisait très mal, maman.

– Pitié! Maître Jonathan, dites quelque chose!

– Justement, excellent Al-Qâsim, je te connais, en proie à tes instincts, toujours prêt à copuler avec tout ce qui bouge... Pas vrai, ma chérie? ajoute-t-il, doucereux, à l'intention de sa pluriséculaire amante, pour l'heure marmoréenne, tandis que Marie reprend:

– Même qu'il a le bout coupé, son concombre. Après il a voulu me le mettre dans le derrière, ça piquait très fort, c'est vrai maman.

– C'est faux! Elle ment! répond le mamelouk, blafard de peur.

– Chien! Oses-tu prétendre que ta future Maîtresse ment? Administre-lui le Baiser de soumission, mon enfant.

Al-Qâsim est à genoux, les mains jointes, en position de suppliant. Marie éclate de rire, lui donne un grand coup de

pied à l'entrejambe, puis le mord violemment au cou, suçant le sang avec de brefs cris de volupté. Jonathan demeure indifférent. Le mamelouk, inconscient, glisse sur le sol. Ninnah affiche un sourire satisfait jusqu'à ce que la fillette, mise dans un état second par ce sang auquel elle commence juste à goûter – début d'une brillante carrière –, se jette sur elle pour la mordre à son tour, des lueurs meurtrières dans le regard. Ninnah remarque que les canines de cette recrue hors de pair ont poussé récemment de près d'un pouce... Al-Qâsim, qui a repris connaissance, supplie :

– Maîtresses, Maître, écoutez maintenant ce que j'ai à vous dire.

Ninnah abaisse sur lui un regard princier lourd de sous-entendus, car elle n'oublie pas que le gnome s'est montré un étalon d'élite :

– Parle.

– Que, vil vermisseau, j'ose vous informer que l'abject Van Helse, rejeton de l'ignoble lignée de vos ennemis, est sur vos traces, désormais muni de l'efficente pierre de sang, dont vous connaissez les pouvoirs. Or, notre ami le zouave, à qui je fournis l'«herbe qui chante», a fait parler sous hypnose monsieur Hohepot, qui est également de la Canine, vous ne l'ignorez pas...

– Ce rustre? Ce malappris? Ce pervers minable? Cet impuissant? Pouah!

– Lui aussi sent le sol se dérober sous ses pieds.

– En quoi cela nous concerne-t-il?

– Vos poursuivants se rapprochent, impitoyables, et ce Hohepot, qui dispose de moyens importants, vient, sans doute pour assurer sa fuite, d'affréter l'Aérostat, le ballon dirigeable avec lequel monsieur Giffard a relié l'an passé Paris à Trappes. Le dernier cri du progrès, une élégante forme de

quenouille, un moteur à vapeur de trois chevaux et une vitesse de deux lieues à l'heure. Des aérostiers, sous la direction du professeur Rongne, l'installent en ce moment sur le Champ-de-Mars, et vous pourriez vous en emparer sans difficultés.

– Serais-tu en train d'insinuer que nous devrions craindre quelque déconvenue? Nous, les futurs despotes de ce monde?

– Remettez à plus tard votre noble projet, car le vent a tourné. Vos poursuivants sont habiles et déterminés. Fuyez...

– Fuir? Nous? Mesures-tu tes paroles?

– Effectuez un repli stratégique, tant qu'il en est temps, à bord de cet engin symbole des progrès du siècle.

– Mon amour, notre ami – enfin, c'est surtout *ton* ami – ne dit pas que des bêtises, commente Jonathan, faussement désinvolte, tout en lançant une torgnole monumentale à Marie qui s'est approchée en douce de lui, crocs en avant – car avec Al-Qâsim, trop soumis, le jeu n'est pas très amusant.

– Si toi aussi tu t'y mets... fait Ninnah, qui sait au fond d'elle-même que cette manche est perdue et se trouve désormais prête à capituler. Marie, assez! Tu nous prends pour de la viande à canines? Tu en veux une autre?

*

Le mamelouk, un rien masochiste avouons-le, n'a pas tort: l'étau se resserre autour de la petite famille vampiresque. Tandis qu'il emballe hâtivement les affaires de ses Maîtres (robes de soirée «made in Paris» et capitonnage de rechange pour les lits en *redwood* – sans oublier le mignon cercueil de la petite Marie, griffé Borniol), les anti-V. sont sur la brèche, et non sur les dents.

Au retour de l'expédition d'élimination de Torquème, dont la complète réussite a été fêtée chez Vidocq par les protago-

nistes (y compris le jeune Georges Clemenceau, toujours habillé en enfant de chœur), la pierre a été rechargée à bloc dans la marmite de Lardennais, qui l'a confiée à Van Helse, comme nous l'avons vu. Il est convenu de se retrouver tour Saint-Jacques, mais les héros sont fatigués et désirent prendre un peu de repos. Sauf le jeune Peabody, soucieux de n'en perdre aucune miette « *poor souvenir in England* ».

Courant à en perdre haleine, Van Helse et Peabody parviennent au pied de la tour (Enfantin, un peu essoufflé, a pris du retard) au moment où un fiacre arrive à pleine vitesse et pile devant eux. Les quatre chasseresses de V., dont la vêtue est dans un triste état, en bondissent comme diablasses d'une bonbonnière au poivre.

– Abraham!

– Élisabeth! Anaïs! Pauline! Marquise! Dans quelle tenue! Êtes-vous blessées?

– Non, c'est le sang de Hochepot: le saligaud en contenait une pleine barrique.

– *Le vampyr est-il definitely out?* demande Peabody.

– Oui jeune homme, dit la marquise, flattant d'une main légère l'épaule du garçon (dont elle apprécie la jeune rondeur). Étêté à la bêche, sans rémission possible.

À ce moment, Al-Qâsim sort de la tour, un cercueil sur chaque épaule.

– Ah! les rats quittent le navire, grince Van Helse, en se grattant la cicatrice. Chargeons!

Reconnaissant les ennemis de ses Maîtres, Al-Qâsim laisse tomber ses paquets et se met dans la position dite du « soufi suffisant »: jambes arquées, torse bombé, il entreprend une toupie faucheuse, bras et mains tendus, doigts écartés. Pauline, qui s'est portée bravement à sa rencontre, esquive

facilement, envoie un coup de tatane vers le front fuyant du serviteur des vampires, qui feinte. Les deux combattants s'observent en une ronde mortelle. Arrive le trio vampiresque. Marie, tout à la joie de planter ses jeunes canines dans de la chair fraîche, se lance à l'assaut de Van Helse, qui lui file une gifle, puis, comme elle s'obstine, dégaine sa canne-épée et la tient en respect.

– Papa! Maman! gémit la gamine, qui se frotte la joue. Le monsieur m'a fait mal. Tenez-le pour que je le morde.

– Ma chérie, explique Ninnah, c'est un Van Helse, une lignée maudite qu'il faut attaquer seulement quand on est sûr de les vaincre.

Jonathan, conscient de son rôle de père, montre les crocs et se jette sur Abraham; ce dernier brandit la pierre. Le vampire recule, pousse un cri de douleur.

– Aïe! ça brûle!

Il s'effondre en gémissant. Anaïs se précipite. Ninnah ricane.

– Ta catin qui joue les infirmières. C'est d'un drôle.

Mais elle ne va pas rire longtemps. La bêche vole vers sa tête magnifique, y dessine une vilaine balafre. Ninnah recule, secouée. Porte une main à son front, découvre la plaie. Pousse un hurlement et se jette sur sa rivale; nouveau coup de bêche, vers la poitrine. La robe de faille noire est fendue de haut en bas, révélant le corps splendide de la non-morte. Une estafilade zèbre la poitrine marmoréenne.

– Ah! la chienne, elle veut m'éventrer. Jonathan! viens m'aider à lui tordre le cou.

Mais Jonathan, dont on connaît les troubles sentiments à l'égard de la jeune journaliste, doit faire face à deux redoutables adversaires, l'un armé de la pierre de sang, l'autre (Peabody) brandissant la tablette jaïn de Renan. Mais autant

la pierre se révèle d'une efficacité redoutable, autant la tablette est cette fois inopérante.

– *What? Would Indian palm wood be uneffcient against American vampyres?* s'interroge le jeune homme, déconfit.

– Attention!

La marquise, qui surveille son protégé, culbute la jeune Marie, prête à bondir sur la nuque peabodienne, objectif carotide. Elle parvient à la maîtriser. Peabody lui vient en aide: le petit monstre est ligoté.

– Papa! Maman! Au secours! Ils veulent me manger.

– Ne t'inquiète pas, ma chérie, tempère Ninnah, qui esquivé un coup de bêche vicieux vers son cou. Ces monstres ne sont pas cannibales. Ils veulent juste planter un gros épieu dans ton cœur.

La petite Marie pousse des cris épouvantables. Un attrouplement se forme. On murmure: un rapt d'enfant? les parents malmenés? À l'assaut des malfaisants! Hélas! ces gens bien intentionnés se trompent de cibles et s'en prennent à nos valeureux chasseurs de V. Le temps que le malentendu soit dissipé, la petite Marie a été déficelée et le trio s'est emparé du fiacre (Al-Qâsim a chargé les cercueils et les bagages, jeté à bas le cocher et pris sa place, tout cela en un quart de seconde), qui s'élance dans la nuit parisienne vers une destination connue de nos lecteurs.

– *Damned! Les undead prennent escampette's powder!* s'écrie Peabody, qui parvient à s'accrocher aux ridelles de la voiture et disparaît lui aussi de la vue de nos chasseurs de V.

Heureusement, les troupes de Vidocq veillent et un autre fiacre est mis à la disposition des poursuivants; portant crânement son poignard égyptien passé à la ceinture, Enfantin arrive, comme la cavalerie, après la bataille. Van Helse monte à côté du cocher, pierre à la main, pour lui indiquer la direction des fuyards.

*

Peau-de-Lapin, qui, en compagnie de Bouche-Trou, sort un peu vacillant de chez Mimile, enveloppé non pas de la lueur rouge de la pierre de sang, mais du brouillard violet dû à la vinasse dont il s'est gorgé, n'a que le temps de se rejeter contre un mur, entre deux bornes, pour éviter d'être écrasé, quand déboule au grand trot le fiacre surchargé dont ladite pierre de sang, l'héliotrope que tient fermement Van Helse, est la boussole clignotante.

– Prévenez tous nos amis, affable Peau-de-Lapin, qu'ils mettent en place une surveillance efficace du fiacre volé par les non-morts américains, afin que point ne nous échappent ces affreux V., demande Anaïs, se penchant à la fenêtre, rose d'émotion.

– Nous y volons, ma chère, répond l'intéressé, très en forme, lâchant un hoquet et se courbant en une révérence bouffonne qui fait craquer toutes les coutures de sa défroque. Mimile! Tous à la poursuite des méchants! Ça urge! Et ta mère! Qu'elle prévienne le maximum de monde!

– Heurg! La petite dame de la rue Saint-Georges! Vous voulez-t-y un bon massage? Là oussque vous savez? fait Bouche-Trou, aussi beurré que son camarade.

– Plus tard, mon ami, plus tard, répond Anaïs, qui redoute surtout à cet instant qu'une foule férue de nouveautés venues d'outre-Atlantique n'applique à son cher Jonathan la loi de Lynch, très populaire en sa patrie depuis une quinzaine d'années. Filez, je vous en supplie.

Peau-de-Lapin plante là Bouche-Trou, et, en dépit de son état, accomplit sa tournée avec un admirable sens du devoir, d'autant qu'il ne s'arrête à aucun des centaines de débits de

boisson qui jalonnent son parcours, et il prévient successivement Bouton-d'Or et Vingt-Sous – facile! Ils s'humeçtent la dalle non loin –, puis Vidocq, Augustine et Virginie, Renan, Lardennais... sans omettre l'enfant de cœur vendéen, sujet prometteur.

Pendant ce temps, le jeune Josaphat Peabody, en s'accrochant sur le côté du fiacre des V., a causé un déséquilibre dont les passagers ne tardent pas à prendre conscience. Se penchant à la fenêtre, Ninnah, d'humeur massacrate on le devine, plante ses ongles acérés dans la considérable masse adipeuse de l'adolescent et entreprend de le remonter, telle une araignée entraînant sa proie, cependant qu'Al-Qâsim, en vrai cocher qui craint de verser, sacre sans mesure en des termes révoltants tout en traversant la capitale à vive allure, sans souci des piétons, au grand dam des populations tant laborieuses qu'oisives.

– Un coup de main, ma chérie? demande Jonathan, nonchalant, en aidant vaguement Ninnah à faire entrer le jeune homme dans le fiacre, mais surtout préoccupé de rajuster le bon ordonnancement de sa chevelure.

Marie pointe un index fuselé en direction du bas-ventre de l'adolescent et gazouille :

– Maman, maman, il m'a regardé avec un air sale, est-ce que je peux lui arracher sa saucisse? Pour mon goûter...

– Mais elle est vraiment hystérique, cette pisseuse, franchement tu ne pouvais pas choisir mieux? Les bonnes sœurs t'ont fourgué une vraie calamité, remarque Jonathan, fielleux, à l'intention de sa centennale amante.

– Ah, toi, ce n'est pas le moment! Non, ma chérie, plus tard...

– Maintenant! Maintenant!

– Patience, ma chérie, tout à l’heure tu pourras arracher la quique du méchant monsieur!

– Maintenant! hurle la gamine.

Échange que conclut une torgnole maternelle, tandis que l’adolescent se débat comme un beau diable:

– *Let me go! Bloody monsters! You gonna be eradicated!*

– Tous ces Anglais commencent à me courir sur le haricot. Depuis la guerre d’Indépendance, n’ont-ils pas encore compris qu’ils n’ont pas intérêt à nous chercher des noises? fait Jonathan. Pourquoi nous encombrer de ce gros lard?

– *Je ne gros lard’, je enn’robey’, the hell with you!*

– D’une part, ce gros lard repoussant, *repoussant*, oui, vous, masse stupide, écoutez, constituera un lest idéal pour notre aéronef, fait Ninnah, qui a de plus en plus de mal à garder non pas son sang-froid, mais un minimum de calme; de l’autre, il servira à notre enfant de goûter, des plus surdosés en corps gras, certes, mais montrons-nous indulgents envers notre rejetonne; ensuite, nous nous débarrasserons de lui en le balançant par-dessus bord.

– *Damned Yanks!*

– Il est bien agité... Je sens qu’il va m’énervé dans pas longtemps.

Al-Qâsim fait claquer son fouet en l’air et s’écrie, se prenant une fois de plus pour un vrai cocher parisien, à croire qu’il a la vocation:

– Nous y sommes: le Champ-de-Mars, messieurs-dames, ça fera sept francs.

Le trio se rue vers l’esplanade, les griffes de Ninnah toujours plantées dans la carcasse de Peabody, qui ne peut que suivre et multiplie les «*Bloody hell*» impuissants.

Se débarrasser des aérostiers ne prend que quelques secondes. Saignés, ils gisent dans une flaque de sang. Rongne est introuvable : dommage ! Ninnah l'aurait volontiers perforé de mille trous !

Al-Qâsim, qui a réendossé sa livrée de fidèle serviteur des V., arrive en soufflant, chargé des trois cercueils, des robes et des falbalas.

– Ah ! te voilà, toi, grogne Jonathan. Où étais-tu passé ?

L'atrabilaire encapé a-t-il oublié que le dévoué mamelouk leur a sauvé la non-vie en volant le fiacre, et en le conduisant à tombeau ouvert (façon d'écrire) ? Quel manque de reconnaissance ! Mais les vampires comme les poissons rouges ont une mémoire défaillante, surtout quant aux bienfaits dont ils sont les bénéficiaires – en revanche, ils conservent un souvenir pugnace de toutes les misères, petites ou grandes, dont ils s'estiment victimes. N'a-t-on pas relevé en Transylvanie, à la fin des années 1980, un curieux cas de vengeance vampirique sur un honorable membre de la Securitate, la police politique ? Il fut retrouvé au petit matin, poinçonné au cou, dans une galerie du château de Dracula, avec ce petit mot agrafé à son uniforme : « De la part de Vlad, ton ancêtre comprendra. »

Mais brisons-là cette digression. Place à l'action ! Hisser les impedimenta dans le fragile habitacle d'osier de l'Aérostas, y loger le trio et le jeune Peabody ligoté, tout cela est accompli en un peu plus de cinq minutes par l'infatigable Al-Qâsim ; bien entendu, plus de place pour lui.

Ninnah fait au-revoir de la main :

– Ce n'est pas grave, mon bon Al-Qâsim, nous t'enverrons un message télégraphique de Genève, tu nous y rejoindras en train ou en diligence.

Ninnah laisse choir sur la tête du fidèle *sex toy* la hache de pompier réglementaire.

– Aïe! Maîtresse, ça fait mal! Heureusement qu'elle n'est pas tombée du côté tranchant.

– As-tu fini de te plaindre, bourricot! Tranche les amarres!

Débouche sur l'esplanade le fiacre des chasseurs de V. Van Helse en descend en hâte, pierre à sang brandie devant lui. Anaïs pique un sprint digne d'une championne et, d'un bond prodigieux, saute dans la nacelle.

– Jonathan! s'écrie-t-elle, éperdue d'amour.

– *Shit!* la catin, maintenant! râle Ninnah. Marie, à toi! attaque cette grosse fille moche.

La petite Marie ne se fait pas prier: elle se faufile dans l'habitacle très-étroit, cherche à mordre au passage le mollet de Peabody, ficelé au sol comme un paquet, et se prend un coup de genou dans les gencives. Elle pigne, mais poursuit son avancée inexorable vers Anaïs, qui n'en a cure, n'ayant d'yeux que pour le beau Jonathan, dont la crinière poivre et sel luit merveilleusement sous la lune.

– Mon aimée! sanglote le Casanova des cimetières. Descends, notre histoire est sans avenir. Laisse-moi fuir cette ville ingrate en emportant le souvenir d'un Amour aussi éternel que nos larmes.

– C'est bête comme du Lamartine, commente Renan, qui a écouté la tirade.

Le philologue essaie de sortir la tablette jaïn de son manteau, mais elle est coincée dans sa poche intérieure, très-effilochée.

La marquise, malgré une Ninnah survoltée et menaçante, parvient à grimper dans la nacelle et secoue Anaïs.

– Arrête de reluquer ce vieux merlan! Il pue le tombeau.

– Hein? Quoi?

Anaïs semble sortir d'un songe. La marquise l'embrasse brutalement sur la bouche. Fourre sa langue bien au fond. Tournicote. Salive beaucoup. Témoignage d'un amour très-humain. Antidote éminemment efficace!

Lardennais s'est pris la bure dans un filin et cherche à se débarrasser de son déguisement de Moine bourru. Il marmonne des insanités :

– Foutre pine! Moine de mes fesses! Vas-tu te dégager de là!

Pauline se jette sur Al-Qâsim (efficace, l'adepte de Tôt-Draa a déjà coupé trois amarres sur quatre). Qui fait face, hache à la main. Pauline, après un double salto avant, est à cheval sur les épaules mameloukesques. Al-Qâsim, qui croit sentir sur sa nuque la suave morsure du con normand, cherche à la déloger, tournicote, se prend un pied dans l'ultime câble du ballon, s'effondre. Pauline lui file un coup de tatane sévère dans la tête. Le contrefait ne bouge plus. Mort?

Un autre fiacre. En descendent Vidocq, Mimile et Minette, la sainte famille enfin réunie. Vidocq galope comme un jeune homme. Merci le zouave Jacob! D'ailleurs, n'est-ce pas le thérapeute qui arrive en courant, désireux de récupérer ses honoraires d'intermédiaire des Frères en Drakol? Voyant son client sur le point de s'échapper, il trombone comme un sourd. Et celui-là, drapé dans une toge rose garnie d'une queue d'éléphant? Oui, c'est bien le docteur Vajka, le malheureux fabricant de fausses médailles, qui voudrait faire rendre RIB au professeur Rongne, l'insaisissable!

La confusion est à son comble: la nacelle ne tient plus que par un câble – mais le surpoids lui assure une durable adhérence au sol. Marie s'est pris une torgnole sévère de la part

d'Anaïs; elle boude. Décidément, ces adultes sont pénibles, elle veut retourner à Sainte-Marguerite pour y mordre au calme pensionnaires et religieuses. Elle essaie de sauter de la nacelle, mais Ninnah la rattrape par sa tignasse, tout en parant un coup de bêche d'Anaïs.

– Vas-tu nous laisser, pouffasse! Jonathan est à moi! Dans cent ans, je serai toujours aussi belle, et toi tu seras morte! crie la Lenape, hors d'elle et un rien vulgaire en ces circonstances, ce que nous lui pardonnerons bien volontiers.

Prosper retient Élisabeth qui veut se lancer à l'assaut des V. Elle se débat.

– Mais lâche-moi donc!

– Je ne veux pas risquer l'avenir de l'homme, clame, grandiloquent, le nouveau Christ. Tu es la Chair Magnifiée, le Sacrement Revivifié, la Présence Fluide, la Conque d'Abondance d'où coulera le Miel éternel...

– Zut! Prosper! Anaïs est en danger. La furie va la mordre!

Sans sa canne-épée, car il craint de blesser ses amies, Van Helse, pierre brandie, saute dans la nacelle et vient au secours de la jeune journaliste, effectivement en fâcheuse position: Ninnah l'étrangle à deux mains et s'apprête à enfoncer ses crocs dans la tendre gorge. La pierre touche le bras de la vampire, qui ressent comme une décharge électrique et est prise de convulsions.

– Achève-la, Abby! hurle Élisabeth, qui trépigne dans les bras d'Enfantin.

Al-Qâsim, qui a repris ses esprits et la hache, l'abat d'un coup («Ahan!» en copte) sur le dernier filin. La nacelle vacille, penche d'un côté; tous s'emmêlent, V. et non-V., en un tas gigotant. Peabody, qui a réussi à défaire ses liens, tente de

redresser la situation en se jetant sur l'autre bord. Le remède est pire que le mal : la nacelle fait un bond de deux mètres et bascule sur le flanc droit. Peabody, la marquise et Anaïs sont éjectés. La nacelle fait un nouveau bond dans les airs, prête à prendre le large, mais Pauline a réussi à s'accrocher au filin qui pendouille. Prosper lâche enfin Élisabeth, qui s'agrippe à la taille de son amie tandis que le ballon s'élève inexorablement ; Anaïs, la marquise et Peabody se relèvent et s'accrochent l'un à la suite de l'autre, au fur et à mesure que le ballon prend de la hauteur.

– *Ce être new Jacob's ladder!* exulte le replet anglophone.

Renan, Lardennais (toujours en Moine, mais avec un accroc énorme dans le froc), Prosper, Mimile et Vidocq – et le jeune Clemenceau, en enfant de chœur – verrouillent l'ancrage humain en ceinturant l'adolescent, qui oscille à un mètre du sol.

– *By Jove! You m'étouffated,* gémit Josaphat.

Dans la nacelle. Les vampires souffrent atrocement de la pierre de sang, mais celle-ci faiblit à vue d'œil et Abraham se sent un peu seul contre les trois porteurs de canines.

– Van Helse! Vas-tu nous laisser tranquilles, une bonne fois pour toutes! s'écrie Jonathan. On ne t'a rien fait, ni à toi ni à ta famille, que je sache. Que fais-tu du droit à la différence des minorités sexuelles? N'as-tu jamais connu la douceur d'une peau mâle? Le trouble parfum d'une pelisse animale? Crains-tu donc de devenir comme nous que tu nous haïsses à ce point? Vivons en bonne entente, le veux-tu?

Ce discours sensible, empli de nobles arguments, va-t-il émouvoir le chasseur de vampires, dont toute la vie se résume à «Je pointe, j'enfonce, je tranche»? Non, apparemment. D'ailleurs, l'orateur n'est pas un parangon d'honnêteté et, tout

en proférant ses doucereuses avances d'une main tendue, il s'est rapproché de son vis-à-vis (à vrai dire, vu la promiscuité, ça lui demande peu d'efforts). Il se jette à son cou – au sens le plus strict. Mais Van Helse, qui se méfie, intercale la pierre de sang entre sa gorge et les canines. Bien que très affaibli, le pouvoir de la pierre est suffisant pour donner une rage de dents colossale au vampire, qui se tient la mâchoire en gémissant.

La corde humaine a de plus en plus de mal à retenir la nacelle.

– Abraham! redescends! On va lâcher!

La pauvre Pauline ne tient plus que l'extrémité du câble dans ses mains ensanglantées; stoïque comme toute vraie héroïne, elle ne se plaint pas mais fait la grimace. Van Helse, qui a compris le danger de se retrouver seul, avec une pierre éteinte, en compagnie de trois V. très-affamés, saute au sol au moment où Pauline lâche le filin.

Le ballon bondit dans les airs.

*

La nuit est tombée tandis que l'Aérostaf, cette quenouille vouée au progrès, s'élève avec une infinie lenteur au-dessus des frondaisons du Champ-de-Mars – il n'a bondi que durant une brève seconde, telle une diligence qui sort au grand galop du relais de poste avant que les chevaux ne reprennent le pas sitôt le coin tourné –, sa nacelle se balançant au bout d'un filet, dans les pétarades de sa modeste machine à vapeur – car ce ballon est *dirigeable*, progrès inouï –, hésitant, comme si à chaque instant il allait retomber pesamment sur le sol pour s'y fracasser avec ses passagers non-morts. En guise de lest lâché pour accroître la vitesse ascensionnelle, des médailles rosâtres s'écrasent au sol en un poudroïement de plâtre aux nouilles

simulant un fin brouillard très-poétique dans la tombée du soir, effet ingénieux et peu coûteux qu'un théâtre du Boulevard ne désavouerait pas.

La troupe nombreuse des chasseurs de V. ne peut, impuissante, que pousser lamentations et imprécations devant le spectacle de la fuite des Américains et de leur pupille. Les personnalités phares de cette partie de chasse font cercle au premier plan, le nez en l'air sous l'Aérostat : Élisabeth, qu'enlace tendrement le Père Enfantin, barbe au vent, tient par la main gauche Van Helse et par la droite Renan, toujours encombré de sa tablette jaïn, lui-même bras dessus, bras dessous avec Lardennais, qui semble ne plus vouloir quitter le froc du Moine bourru, ce qui lui vaut les acclamations des badauds, qui scandent :

– Le Moine bourru, avec nous, le Moine bourru, avec nous!

– Badinguet à poil, à poil la Badingue! braillent certains, protégés par la foule.

Anaïs, elle, dans les bras de la marquise, essuie une ultime larme en contemplant la nacelle qui s'estompe... Le jeune Peabody, qui fut lest d'importance, brandit le poing en direction du ciel, s'adressant non à une hypothétique divinité qui y aurait élu domicile, mais à la clique américaine :

– *Sneaking rascals! Le costioume être footyow et le chapow était tout' neuve. Lousy Yanks! The devil with you!*

Tous sont donc là, des plus discrets – Alcide et Bargamouffe qui sortent d'un bosquet en se rajustant – aux plus visibles – les familles, Mimile-Minette-Vidocq, Augustine-Virginie, en passant par les seconds rôles : en effet, Al-Qâsim, oublié par ses Maîtres, délaissé comme une vieille frusque, se réveille comme d'un mauvais rêve, pour parer in extremis un fulgurant coup de tatane normande que Pauline, infatigable, s'apprête à lui

décocher en plein plexus ; mais leurs yeux se rencontrent, des éclairs y brillent soudain, ils tombent dans les bras l'un de l'autre, et c'est en d'autres joutes, désormais, qu'ils s'affrontent...

Quant à Gigi Patte-en-l'Air et à Coco, elles ont fermé le Clairon pour ne pas manquer l'événement, c'est dire... Marchands de beignets, de prétendu café, d'oranges, de peignes et de rubans se pressent nombreux, sans oublier les voleurs à la tire et les mendiants – messieurs Bouche-Trou et Vingt-Sous sont venus en dehors de leurs heures de travail retrouver leurs camarades.

D'ailleurs, alors que nos gaillards font circuler un litron, on remarque que la tunique de Peau-de-Lapin a lâché en de multiples endroits, et Bouton-d'Or ne se gêne pas pour désigner sa braguette béante :

– On dit toujours qu'il faut aérer la demeure d'un défunt...

Mais voici que, surgie de nulle part à la faveur de l'obscurité, une assemblée saint-simonienne, hommes et femmes en toge blanche immaculée, se lance dans un chœur de progrès, chanté sur un air élégiaque, que le zouave Jacob souligne d'un trombone vigoureux autant que languissant :

*Ô mon âme reconforte tes douces assurances
Non l'ancien savoir du Sage n'est point rance.
Vous qui de Saint-Simon rallumez le flambeau
Vers l'avenir mondial avancez le front haut.*

Le refrain entraînant ayant, lui, des airs de vaudeville, certains esquissent des entrechats :

*Sans jamais nulle fatigue, tig tig tig
Ah oui c'est bien pratique, tik tik tik*

*Que le crédit irrigue, rig rig rig
Le corps économique, nik nik nik.*

Certains ont reconnu le Père Infantin et poussent l'ancienne antienne « Christ est en Infantin! ». Ce dernier salue la foule, un peu cabot, sans que son bras quitte la taille d'Élisabeth, laquelle salue également avec grâce – sa petite robe noire stricte, bien que très-tachée du sang de Hocheplot, lui va à ravir; Van Helse, homme de l'ombre, qui a horreur des feux de la rampe, grimace, et Renan, resté timide en dépit de sa notoriété croissante, tente de dissimuler son visage derrière sa tablette.

Toute chorale engendrant chorale dissidente – ce fait est bien établi –, au moment où les saint-simoniens de stricte obédience, vêtus de toges immaculées, s'égosillent avec l'hymne à la Femme-Messie dans le ciel qui s'embrase, se fait entendre ladite dissidence, vêtue de toges non moins immaculées, mais décorées d'iules, ce que le siècle suivant appellera des gidouilles – dextrogyres ou sénestrogyres, nous laissons aux annalistes le soin de le déterminer –, fraction à laquelle s'est joint l'éléphantophile professeur Vajka. Tous entonnent, sur l'air de *Père Dupanloup* :

*Pour l'percement de l'isthme arabe,
Voulait fourrer son dard en rab.
Salaud! Salaud! lui dit l'khédive,
J' me débrouillerai pour les deux rives.*

*Merde, zob, pine et boxon,
Père Infantin est dégueulasse,
Merde, zob, pine et boxon,
Père Infantin est un cochon.*

*Au chemin de fer du Midi
Père Enfantin prête son vit.
Mettant l'engin sur la vallée,
Il fait passer l' convoi entier.*

*Merde, zob, pine et boxon,
Père Enfantin est dégueulasse,
Merde, zob, pine et boxon,
Père Enfantin est un cochon.*

Oublie tes honoraires et époumone-toi, ô zouave, pour la Sainte Cause! Les saint-simoniens officiels, la toge ondoyant dans la brise nocturne, poursuivent l'hymne à la Femme-Messie :

*Il vous faut relever, disciples, jeunes héros,
Ce défi qui se nomme Fluides et Réseaux.
À la Femme-Messie, symbole d'Espérance,
Calice du Couple-Prêtre, nous dédions ces stances.*

Tandis que les dissidents se déchainent :

*Quant au crédit qui irrigue
L'corps physico-économique,
Père Enfantin y fout sa trique,
Et le résultat c'est bernique!*

*Merde, zob, pine et boxon,
Père Enfantin est dégueulasse,
Merde, zob, pine et boxon,
Père Enfantin est un cochon.*

Renan et Lardennais, eux, ont un peu forcé sur la goutte – car nous devons admettre que le jeune Renan subit quelque peu, de ce point de vue-là, la mauvaise influence de son camarade –, et, se tenant par le bras, chantent à gorge déployée, comme avant le séminaire, *En revenant de Nantes* :

*... De Nantes à Montaigu
La digue la digue,
De Nantes à Montaigu
La digue du cul,
La digue du cul.
En revenant de Nantes,
En revenant de Nantes...*

Et que les saint-simoniens officiels, aux anges – ce siècle est le leur ; cet empire tant décrié, en fait conquis à leurs vues, ne pourra manquer de passer du bâton à la carotte –, dansant maintenant enlacés, se serrant de près, rouges de plaisir, commençant à transpirer, pour les plus dégourdis prêts à filer dans les buissons, reprennent leur refrain :

*Sans jamais nulle fatigue, tig tig tig
Ah oui c'est bien pratique, tik tik tik
Que le crédit irrigue, rig rig rig
Le corps économique, nik nik nik.*

– Irrigation des corps ! *Aoh ! En France tout' fini' par dey' chansong'* ! lance le gros adolescent, tandis que les dissidents se montrent inlassables :

*Fluides et réseaux c'est du pipeau,
Charabia bon pour les nigauds.*

*Salaud! Salaud! Père Enfantin,
Retourn' plutôt à tes catins!*

Et eux de retourner au refrain, tandis qu'aux yeux avinés des deux Bretons, Renan et Lardennais, les spirales se mettent à vibrer puis à tourner à une allure folle, comme dans un kaléidoscope.

Et, l'Histoire n'étant selon certains qu'un éternel recommencement, tandis que mademoiselle Coco trouve à son goût le Moine bourru et brûle de l'inscrire à son tableau de chasse, Isaac Pereire, l'air chagrin, se verse des gouttes de potion – amère, cela se lit sur son visage – d'un flacon qu'il extrait de sa poche; de son côté, son frère Émile se laisse entraîner vers les buissons, bien encombrés ce soir, par une accorte « veuve » qui, ayant flairé le rupin lascif et fidèle à une technique éprouvée, se pâme dans ses bras...

*

Tandis que nos héros, très-diversement, fêtent leur victoire à la Pyrrhus, le ballon, objet mélancolique se découpant sur la Lune, est soudain pris par un courant contraire qui le rabat vers le Champ-de-Mars.

Dans l'espoir de récupérer les fugitifs, tous se mettent à courir et lorgnent l'aéronef avec des yeux d'amoureux cherchant à retenir une fiancée maladroite au bord du précipice – sauf que là, nos chasseurs souhaitent enfoncer trente centimètres de chêne patiné dans les poitrines vampiresques. Hélas! espoir déçu: un coup de vent facétieux fait reprendre de l'altitude au ballon, dont la nacelle passe à une dizaine de mètres au-dessus du public.

– Mais, s'écrie Van Helse, n'est-ce pas le professeur Rongne, accroché sous l'osier telle une moule à son rocher?

Le docteur Vajka hurle :

– Salaud ! Et mon livre ! Qui va l'éditer ?

L'Aérostat est désormais trop loin pour qu'il puisse entendre la réponse du professeur (à part, très distinctement, ces quelques mots : « Pas de problème avec le RIB. »).

Renan s'approche de Vajka, lui entoure familièrement les épaules d'un bras – pour se retenir, également, car il titube :

– Mon ami, n'ayez crainte, votre sujet m'intéresse au plus haut point et je saurai trouver un éditeur digne de vous. Vous méritez un Poulet-Malassis, que dis-je un Alde Manuce, un Jacques Kerver !

Épilogue(s)

Mai 1853.

Matin calme au Clairon. Les travailleurs sont déjà partis et les fainéants ne sont pas encore arrivés. Coco vient de passer sur les tomates une serpillière innommable, et Gigi lave à l'eau trouble des verres qui restent bien gras.

Arrivent Anaïs et Bouche-Trou, qui, dans la bousculade de la nuit fatidique, ont oublié de visiter la maison du conseiller d'État – opération qu'ils nomment plaisamment l'«ouverture de la succession Hochebot», tout juste si le mendiant ne s'est pas accoutré en notaire. Renan, mû par la curiosité, les escorte.

Le sol a séché, et, telle une semeuse, Coco y lance de la sciure.

– Un bol de caoua pour tout le monde, sans vous commander, madame Gigi, fait Bouche-Trou. Et du bricheton. Savonné. Et une lichette de schnick pour mézigue. Pas pour le professeur, hein.

En essayant les verres, mademoiselle Coco prend la patronne à part et chuchote :

– Ce qu'il est mignon ! Il a l'air tellement convenable, ce jeune homme. Et il me regarde avec des yeux... Un professeur... ajoute-t-elle d'une voix énamourée...

– Cœur d'artichaut, Coco, fait Gigi, peu sentimentale. Il a au moins trente ans, ton jeune homme, et il a l'air d'un curé.

– Ah ! j'ai le béguin, madame Gigi, il me le faut !

– Et voici peu, c'était le Bourru! Écoute, Coco, si tu continues comme ça, tu vas couler ton fonds de commerce, et tu ne t'en prendras qu'à toi-même!

Tandis que Gigi fait réchauffer une cafetière d'émail, Renan va pour s'asseoir et Coco, dont l'œil brille d'une lueur déterminée, lui fait un croche-pied très discret. Le philologue s'étale dans la sciure avec un cri de douleur. La serveuse se précipite sur lui et lui met sous le nez son décolleté, assez modeste nous le savons :

– Vous vous êtes pas fait mal, au moins, monsieur le Professeur?

– Oh si! J'ai dû me casser quelque chose! Et je ne comprends pas comment j'ai glissé...

Renan gît allongé sur le dos, entouré d'Anaïs, inquiète, de Bouche-Trou, qui attend son coup de gnaule, de Coco, qui lui masse vigoureusement la cuisse, surtout vers l'intérieur, et de Gigi, qui considère Coco avec suspicion. Cette dernière, alarmiste :

– Pouvez-vous marcher, monsieur le Professeur? (« Qu'est-ce qu'il est mignon! »)

– Euh, oui, je pense, fait Renan, assez lamentable.

– Relevez-vous et appuyez-vous sur moi, et montons à l'étage. Je m'y connais en soins. (« En soins aux messieurs, tu parles! »)

Et le duo disparaît dans l'escalier, une lueur conquérante éclairant le regard de Coco, et Renan, qui traîne la patte, étant inconscient de son sort futur. Gigi, résignée, sert les cafés et les tartines, sans oublier le tord-boyaux, cependant qu'Anaïs et Bouche-Trou s'apprentent à aller perquisitionner en douce chez Hochebot.

Où ils feront chou blanc. Le concierge fait profil bas, et Sosthène a évacué tous les accessoires V. compromettants

avant de s'escamper avec les objets de valeur sur lesquels il a pu mettre la main.

– Oualou! Macache bono! s'exclamera Bouche-Trou.

*

Mai 1853.

La machine à vapeur crachote, lamentable, et l'Aérostat, quenouille conquérante devenue pénis flaccide, s'est presque dégonflé quand il parvient, portant toujours le vampirique trio, en vue d'une assez grande ville, aux bâtisses cossues, qui s'étend au bord d'un lac entouré de montagnes... Il ne s'agit plus maintenant de lâcher du lest mais au contraire de se poser sans casse, d'autant que souffle un vent frisquet: Jonathan dévisse la valve, le gaz s'échappe avec un bruit sifflant, le ballon se pose – Rongne, frigorifié mais semblant indestructible, a discrètement sauté à terre au dernier moment – et le trio V. enjambe la nacelle d'une cuisse alerte.

Où diantre se trouvent-ils donc? Poussé par un vent de nord-ouest constant, peu aidé par sa machine pousive, l'Aérostat a dérivé vers le sud-est, vers le cœur du continent.

Ninnah avise un paysan ventru, vêtu d'un vaste pantalon, d'une chemise brodée et d'une large ceinture, coiffé d'un chapeau rond, fumant une pipe nauséabonde, qui les contemple d'un œil rond, les pouces passés dans ses bretelles. Elle s'approche de lui, faisant bâiller de façon croit-elle aguichante son décolleté pluriséculaire mais se gardant bien de sourire, tandis que Jonathan retient la gamine, qui claque avec impatience des mâchoires à la vue de la « viande à canines » – elle retient vite les expressions de ses parents. La troublante Lenape demande au quidam où ils se trouvent, et quelle est cette belle cité qu'ils aperçoivent. Long silence, puis le paysan lâche avec un fort accent vaudois :

– Quand on ne sait pas son chemin, on ne va pas.

Imparable. Puis il les toise, leur tourne le dos et s'éloigne. Les yeux de Ninnah lancent des éclairs : elle a une forte envie de saigner le maraud sur-le-champ, mais Jonathan, après avoir assommé la petite Marie, qui une fois de plus, après lui avoir arraché sa moumoute, a tenté de le mordre, lui envoie un long regard signifiant que ce n'est que partie remise...

Pendant ce temps, le professeur Rongne, toujours lesté de médailles plâtre-nouillesques, s'éloigne encore plus vers l'est, avant de bifurquer vers le sud, vers les Balkans, où il envisage d'intéresser à ses affaires troubles des V. naïfs autant qu'opulents qu'il dépouillerait au fond de leurs châteaux en ruine... La démarche souple trahissant l'ancien maître de ballet, marchant d'un bon pas, sac au dos, fixant l'horizon de ses yeux purs, il chantonne « RIB RIB RIB, RIB RIB RIB, vous aurez nib nib nib, nib de nib »...

*

Octobre 1853.

L'heure de la délivrance sonne enfin pour Virginie, laquelle, enceinte « jusqu'aux dents » depuis un moment, n'aspire qu'à cet instant où elle va « démouler le gluant », comme le dit poétiquement la clientèle des Bons Enfants, laquelle, au milieu des mille ragots du quartier, suit avec attention la grossesse, la future maman étant logée chez Vidocq, père maintenant officiel de Mimile.

Virginie gît donc sur une table, les jambes écartées, ahanant, vaguement couverte d'un drap, et toute la maisonnée est rassemblée autour d'elle, d'abord sa bonne aïeule, la vieille Augustine, qui sait tout faire, y compris la sage-femme, ainsi que Lardennais, improvisé assistant. Monsieur François, l'air

mécontent – voir la retraite de ses vieux jours se transformer en pouponnière, c'en est trop! –, tire sur son brûle-gueule, empuantissant la pièce sous prétexte de combattre les miasmes.

Lardennais, qui ne quitte plus son habit de Moine bourru, a fait bouillir de l'eau incantée, à vrai dire verdâtre comme si elle avait été puisée dans un marigot, afin de baigner le nouveau-né dès son arrivée parmi ses frères humains – pas si humains que cela pour certains, les non-morts toujours à l'affût, mais chut...

L'apprenti de Vidocq, le gros adolescent anglais, est également assis dans un coin, lisant de vieux rapports de police sans se soucier des clameurs de la parturiente, mais gardant l'œil sur sa montre, car il a bientôt rendez-vous avec la marquise, dont il est depuis peu, dans la plus grande discrétion, l'amant comblé. Comblé car sa fougue peut se donner libre cours avec la dame d'honneur de l'impératrice, protectrice de la jeunesse, et de surcroît ravi d'avoir planté des cornes – oublions le vieux mari, qui brasse des capitaux à cent lieues de là – au page Alcide, cet intrigant, ce petit crevé qui a sans succès tenté de l'évincer en racontant des horreurs sur son compte.

Tandis qu'Augustine s'affaire autour de sa petite-fille, Peau-de-Lapin, assis sur une marche de l'escalier, s'humecte le gosier – il a retrouvé un flacon de « prune » dans l'antre de Lardennais – tout en ruminant sa déception: ses offres de service concernant le trousseau du nouveau-né, qu'il se proposait, à l'approche de l'hiver, de vêtir de peaux dont il eût garanti l'origine, n'ont-elles pas été repoussées avec dédain? Ô aléas du commerce...

Pendant les cris de Virginie redoublent, et, après un ultime hurlement, suivi d'un silence, un vagissement se fait entendre.

– C'est une fille! s'écrie Augustine, triomphante, brandissant la chose violette, alors qu'on rabat le drap, que la mère

ferme les yeux, épuisée, et qu'on fait cercle autour de la nouveau-née, qui pousse des cris épouvantables alors qu'on la baigne. Comme si l'eau incantée la contrariait... Car ce bébé, à la consternation générale, n'ouvre sa petite bouche que pour découvrir deux jolies canines qui semblent animées d'une vie propre, frémissant déjà comme en l'attente d'un festin. Pour équilibrer cette fâcheuse hérédité, une tache de naissance en forme de fleur estampe la fesse du bébé, dans le respect de la tradition augustinienne. Mais bon sang ne saurait mentir, c'est le cas de le dire : l'enfant que Ninnah et Jonathan voulaient substituer au rejeton impérial présente en effet des dispositions remarquables, écumant alors que Lardennais, semblable au fantôme d'un grand inquisiteur, s'approche d'elle pour la baptiser ; la main levée pour une bénédiction la met visiblement dans un état affreux, elle est prise de convulsions et on dirait qu'elle va rendre l'âme sur-le-champ – si elle en a une.

Van Helse – toujours à Paris, un peu désœuvré après tant d'action –, auquel on dépêche en hâte un messenger sous la forme de l'indispensable Peau-de-Lapin, accueille la nouvelle avec un rictus de mauvais aloi et se montre comme on s'en doute partisan d'une « solution classique », à laquelle la mère et la mère-grand s'opposent avec des pleurs de désespoir, car, Canines ou non, le petit être est la chair de leur chair. Van Helse, à contrecœur, se résout donc à vaguement dévampiriser le bébé par des passes magnétiques de fantaisie dont le zouave Jacob lui-même ne rougirait pas. Le baptême, exigé par le corps social, est mis en attente : Lardennais, qui y tient, est-il habilité à l'administrer ? Surtout, quel prénom choisir ? Jonathane, Madovine, Hématite, Vampirette, Caninette seraient d'un goût déplorable. Andrea, en souvenir de la croix de Saint-André sur laquelle elle a été conçue ? Encore pis, si c'est possible... Mais Renan, apparu, propose d'être le parrain

le moment venu, ce qui arrange tout le monde: ce sera donc Ernestine.

Et, alors que la nuit tombe, le bébé s'endort, ses mignonnes canines encadrant le téton que sucent ses lèvres roses.

*

Mars 1856.

Sur la plus commerçante artère de Paris, la rue Saint-Honoré, vient de s'ouvrir une boutique de mode où les dames en vue se précipitent au point qu'il a fallu embaucher plusieurs vendeuses en toute hâte. Le patron, Onésime Bellebranche, et son associée, Colette Lamoureux, volent de cliente en cliente, de 9 heures à 19 heures, six jours par semaine. Rien n'est trop luxueux pour les belles du faubourg tout proche: zibeline de Nouvelle-Zemble, castor du Potomac, vison de Pologne, hermine des Grisons, et la rare martre de Patagonie, des milliers de bestioles écorchées sans remords – on n'est pas encore au siècle de la préservation des espèces menacées – trouvent une nouvelle vie sur les épaules des femmes du monde ou du demi-monde.

– Monsieur Onésime! Monsieur Onésime! Madame de Las Maresmas vous demande.

La petite vendeuse (une jeune recrue, prometteuse, en provenance de Sainte-Marguerite, l'orphelinat modèle) hèle son patron du haut de la galerie en fer forgé qui ceint l'immense salle du magasin. Et c'est une marquise rayonnante qui descend l'escalier, magnifique dans son manteau de martre et d'hermine, et vient saluer familièrement le maître des lieux:

– Mon cher Onésime, quel plaisir de vous revoir. Je veux passer commande d'un pantalon un peu particulier... Pour un garnement qui supporte mal la trame du chanvre et même le fil de lin... Une délicatesse de peau que j'ai la faiblesse de vêtir

à mes dépens. Alcide, venez ici, petit polisson, que monsieur Onésime puisse prendre vos mesures.

Onésime Bellebranche, rayonnant, tournicote autour du jeune homme, mètre à la main. Le personnage a pris de l'embonpoint mais on reconnaît sans peine notre vieille connaissance Peau-de-Lapin, dont le commerce, qui a désormais délaissé l'assassinat des chats de gouttière, a gravi l'échelle sociale tambour battant.

Et la charmante Colette Lamoureux, qui vient faire la bise à la marquise, en toute simplicité, ne ressemble-t-elle pas étrangement à mademoiselle Coco, établie naguère dans les étages du Clairon de Lorette?

– Ma chère Colette, demande la marquise, que devient notre ami Lardennais? Plongé dans ses études exotiques?

– Ah! Vous savez, Phélisson est un grand savant! soupire l'amoureuse Colette. Toujours entre cornues et bibliothèque. Même s'il ne déteste pas courir les rues en habit de Moine bourru, il a pour toujours renoncé à l'état ecclésiastique et a suivi, en cela, son ami Ernest du séminaire de Tréguier. Il va publier prochainement un ouvrage, qui fera date, sur la pierre de sang et les phénomènes paranormaux.

– Le sujet est à la mode. Le livre devrait trouver son public aisément. Ah! Onésime, je souhaite une petite singularité dans le travail d'agencement – sur le devant du pantalon, si vous voyez ce que je veux dire, ainsi qu'à l'arrière, une sorte de «pont» escamotable, à la manière des marins. Ce pauvre Alcide est parfois si remuant qu'il use immodérément ses fonds de culotte.

La marquise tance d'un doigt faussement menaçant le jeune effronté:

– Vous me ruinerez, vaurien! Puis à Onésime: Avez-vous vu récemment Anaïs et sa cousine?

– Pas plus tard qu’hier, Élisabeth est venue chercher son habit de Femme-Messie en zibeline et vigogne. Merveilleux contraste de la fourrure et de la laine des Andes, la tenue lui va à ravir. Quant à Anaïs, je lui confectionne sur mesure les vêtements les plus excentriques : elle m’a demandé récemment une jupe transformable en chemise de bûcheron canadien. Pas simple ! Mais mes cousettes font des merveilles, comme vous le savez. Sœur Léonice les forme très jeunes à Sainte-Marguerite et nous n’avons qu’à nous louer du sérieux de l’apprentissage des demoiselles.

Une vendeuse vante à une cliente le salon de massage récemment ouvert au second étage, où ces dames harassées par les heures d’essayage peuvent en toute confiance livrer leur corps ankylosé aux mains expertes de Symphorien Laplanche, masseur diplômé, formé à la kinésithérapie messmérienne par le zouave Jacob lui-même.

– Un petit massage du dos pour vous délasser. Vous verrez, il n’y a pas meilleur praticien sur la place de Paris, assure la vendeuse à la cliente, qui se rend volontiers à ses arguments.

Et c’est notre vieil ami Bouche-Trou qui vient accueillir la pratique au seuil de son petit paradis odoriférant, où les vapeurs du hammam se conjuguent subtilement aux parfums coûteux de ces dames.

À quelques centaines de mètres de là, Eugenia Maria Ignacia Augustina Palafox de Guzmán Portocarrero y Kirkpatrick de Closeburn, marquise d’Ardales, marquise de Moya, comtesse de Teba, comtesse de Montijo, impératrice des Français, vient de mettre au monde un splendide garçon, dont elle ignore qu’il périra, vingt-trois ans plus tard, criblé par les lances zouloues – tout cela parce que Madame Mère, trop pingre, a

refusé de lui payer un équipement convenable, et que la bride du cheval a cassé au moment de faire volte-face. Ainsi finissent les empires, dans la poussière du temps.

*

Outre-Manche, Anthony Bargamoufle épouse prochainement une demoiselle KirkPatrick (sans rapport avec l'impératrice Eugénie). Le grand château du Northumberland a été dépoussiéré de la cave au grenier par un régiment de soubrettes et de palefreniers.

Le jeune lord, au visage avenant, est en train de dresser avec sa future épouse la liste des invités.

– Anthony, pourquoi convier cette «marquise» (et la jeune fille de tordre sa bouche sur le mot, comme une serpillière) de Las Maresmas? Ce nom ridicule, ce marquisat sans doute acheté pour couvrir la boue d'origines médiocres... Vraiment, vous me décevez!

– Gloria, je vous saurai gré de ne pas semer la graine de la discorde dans le jardin équanime de notre union, qui est toute de convenance. Vous avez eu la bêtise de vous faire engrosser par un lieutenant, lequel est parti mourir aux Indes, par la vertu d'un coup de sabre sans doute rouillé donné par un de ces impudents *natives*, avec un à-propos que je lui envie parfois. Et si j'ai accepté de prendre à ma charge une laideur déflorée et son potentiel rejeton, c'est sous la condition expresse qu'elle saura tenir et sa langue et son rang.

La future lady Bargamoufle se renfrogne, ce qui n'arrange guère une physionomie naturellement chiffonnée.

Anthony préfère suivre des yeux le derrière rebondi d'un petit lad qui traverse la pièce en portant un énorme globe terrestre.

– Posez cela sur la crédence, mon ami.

Lord Bargamoufle se lève pour aider le jeune domestique à hisser le monstre sur un guéridon d'angle. Il s'appuie contre lui dans l'effort, en profite pour évaluer le tendu de la cuisse, le galbe du fessier. Le doigt du garçon, sur lequel aussitôt le rejoint l'index du maître, s'est posé sur le globe au hasard, quelque part en Afrique, juste un mot au milieu d'une zone blanche très-étendue :

– Boukanga! quel drôle de nom, vraiment', s'exclame le lord, dont l'index caresse sans façon le majeur ancillaire.

1. Et drôle de coïncidence! Puisque le fils de Gloria, douzième lord Bargamoufle, aura le privilège en 1896 de recenser la faune extraordinaire du fleuve Boukanga, en compagnie de l'aventureux docteur Patisson. (Voir: Laurent Silliau et Arnaud Le Gouëfflec, *Le Bestiaire secret de Lord Bargamoufle*, éd. Ginkgo.)

La carie sanglante

Pour Philippe, évidemment.

Jonathan souffre le martyr, ce qui, pour un vampire, ne manquerait pas de sel si ce n'était le sucre le responsable de son malheur. Ce ^{xxi}^e siècle ne lui convient décidément pas : après l'échec de l'expédition au Yosemite, le retour sans fanfare à Manhattan avec sa chère mais parfois encombrante Ninnah¹, Jonathan a décidé de prendre quelques semaines de repos à Paris, la Ville « Lumière » – il en préfère les nuits, cela va sans dire. Ce n'est pas sans nostalgie qu'il y revient, après la déroute de l'opération « Empire de la Canine » de 1853 – et son amour déçu pour Anaïs Léveillé, la blonde (et si musclée, et si délicieusement poilue) chasserresse de V., qui a hélas ! rejoint le royaume des ombres depuis plus d'un siècle... Mais, foin de nostalgie, il est là pour s'amuser et oublier ses récents tracas.

C'est le printemps, les filles sont désirables et si peu habillées ! Il lui suffit d'un regard immortel pour séduire à tout va : un clin d'œil assassin, puisqu'il en laisse plus d'une sur le carreau, exsangue. Au point que la police commence à être sur les dents, un peu trop à son goût.

Il décide de faire du tourisme, d'étendre son champ d'action. Dans le métro, une affiche vante les charmes de l'Anjou,

1. Voir *Le Vampire de Wall Street*, Sous la Cape, 2010.

où l'on vient d'inaugurer Terra Botanica, un parc de loisirs sur le végétal. «À quand Terra Draculetta?», se dit-il, haussant ses épaules de catcheur sous sa cape noire, et lissant d'une main distraite sa chevelure de jais calamistrée, toute d'artifice comme le lecteur ne l'ignore point. «Franchement n'importe quoi! Qui va emmener sa petite famille passer une journée au milieu des bégonias et des nains de jardin?» Mais le mot «famille» le fait saliver: il est si facile de s'égarer dans les labyrinthes aux noms ronflants: «le végétal convoité», «le végétal apprivoisé»... Convoité? Plutôt de tendres gorges pleines d'une sève autrement roborative que le jus de tomate servi à la buvette new look!

La décision est vite prise. Pas de billets TGV à réserver, ni de ticket d'entrée à déboursier: quelques coups de cape dans la nuit tiède et Jonathan atterrit sur une des tours du château du «bon» roi René – un parfait crétin qui, doté à sa naissance d'un patrimoine grand comme la moitié de la France, se l'est fait boulotter en quelques décennies. Ah! si j'avais été présent à cette époque, c'eût été différent! – il se voit déjà en nouveau Plantagenêt régnant sur l'Europe caninesque. Miam!

La tour domine la Maine, la rivière locale; dans la nuit étoilée, la silhouette de Jonathan, cape au vent, ne manque pas d'allure. Et c'est là que la douleur se réveille: depuis quelque temps, il soupçonne une carie de s'être logée dans la canine supérieure gauche... Régime trop sucré, de toute évidence! Tous ces jeunes qu'il mord gaillardement s'empiffrent de confiseries, de hamburgers et de pizzas dégoulinant de ketchup. Pouah! Civilisation de merde, mais douleur bien réelle. Si ça continue, il va falloir se faire soigner.

Terra Botanica, le lendemain, au crépuscule. Journée décevante: après avoir maraudé sans fin sous les arbres (plutôt mal

en point, par parenthèse – dans un an, si ça continue, le parc va être rebaptisé «Terra desertica, le Sahara à une heure de Paris»), Jonathan a réussi à planter ses crocs dans une «veuve du Layon», qui s'est imprudemment éloignée de son groupe des voyages Mochereau. Mais ça ne lui a guère réussi. Certes, pas de glucides à craindre dans le raisiné local, mais quand il a perforé le vieux cou filandreux, crac! la canine s'est carrément cassée. Il y a urgence!

Jonathan a repéré un dentiste, dont le cabinet se situe dans un quartier résidentiel d'Angers. Compétence, discrétion, rapidité. Un homme au visage avenant lui ouvre la porte et l'installe sur le siège.

- Une petite anesthésie, prévient le praticien.
- Ah! volontiers!

On a beau être insensible, par nature, à la douleur des autres, la sienne est une source de tracas sans fin, gémit in petto le non-mort, s'apitoyant lamentablement sur lui-même.

L'assistante, efficace, a préparé la seringue. Jonathan a un geste de recul. Il tremble :

- Ça ne fait pas trop mal, hein ?
- Non, rassurez-vous, sourit le dentiste, vous ne sentirez rien.

Il prépare ses instruments: roulettes, davier... Jonathan se recroqueville. Au bout de cinq minutes, il a la bouche en béton. Le dentiste fait basculer le siège, éclaire la zone atteinte, se penche :

– Ouh la! ça ne date pas d'hier, votre affaire... La racine est complètement pourrie. Régime alimentaire?

Jonathan esquivé la question. Le praticien n'attendait visiblement pas de réponse. Il contemple la canine restée en place, à droite. Émet un petit sifflement :

– Hypertrophie de la canine supérieure. Rarissime. Très intéressant... Et celle qui est tombée, aussi longue?

Jonathan acquiesce d'un hochement de tête.

– Ça me rappelle des histoires au cinéma...

L'assistante se marre franchement.

– Ah oui... Dracula! J'adore.

Le visage de Jonathan se crispe. Il leur apprendrait bien la rigolade, s'il n'avait pas tant besoin de leurs services.

– Allez! C'est parti.

Avec dextérité, le praticien arrache le chicot branlant. Il le montre à son client.

– Voyez la zone atteinte, là. À mon avis, la carie date du siècle dernier; très gros trou.

Il laisse tomber la pièce à conviction dans la cuvette, avec un bruit d'osselet mou. S'empare de la roulette, élimine les derniers morceaux de dent malade.

– Bon. Ce sera tout pour aujourd'hui. Et uniquement du liquide pendant une semaine. Je vais vous prescrire des bains de bouche. Vous comptez rester longtemps à Angers?

Jonathan grommelle en se tenant la mâchoire:

– Le temps qu'il faudra... Je suis assez libre en ce moment.

Le praticien se tourne vers son assistante:

– Quatre rendez-vous pour monsieur...

– Madov, Jonathan Madov.

Jonathan a quitté le dentiste et son assistante sans mordre personne. La douleur s'est réveillée: glaçons, bains de bouche et repos. Il rejoint la tour du château où il a fait son nid et s'endort, enroulé dans sa cape. Un sommeil agité de rêves cruels où des stomatologues pervers le poursuivent avec des crocs en argent.

Une semaine plus tard, lorsqu'il revient au cabinet pour son second rendez-vous, il a meilleure mine – bien qu'amaigri: il

n'a pas osé se sustenter pour ne pas réveiller la douleur, faible mais persistante.

– Vous avez fait les bains de bouche? s'enquiert le dentiste, toujours aimable.

Il se penche pour examiner la zone opérée. Sifflement de surprise:

– Ça cicatrise vitesse grand V. (c'est de l'humour involontaire de sa part, évidemment, puisqu'il ignore la vraie nature de son patient). Dites donc, vous êtes un vrai phénomène, vous.

Jonathan se montre poli, mais reste muet. Il ne tient pas plus que ça à dévoiler ses batteries, déjà que l'autre en sait plus que lui sur sa denture.

– Je vais consolider la seconde canine, où j'ai repéré une carie, petite, qui ne met pas en danger sa survie.

Nouvelle piqûre. Jonathan trouve l'assistante appétissante: une belle veine palpite à son cou quand elle se penche sur lui pour passer les instruments au praticien. Mais il sait se tenir en société; pas le genre à mordre la main qu'on lui tend – ni le cou. Le dentiste, dans sa position pour atteindre la dent malade, offre lui aussi une vraie tentation à l'appétit de son patient. Jonathan résiste, un vrai sacrifice de sa part!

Au sortir de la séance, il lui faut un petit remontant. La secrétaire du cabinet médical est seule derrière son comptoir: crac! il lui fait son affaire en deux temps trois mouvements. Un bon litre bien épais, ça requinque. La fille s'en remettra.

Deux séances plus tard. Jonathan quitte le cabinet en tâtant la canine toute neuve. Le dentiste avait proposé de raboter celle de droite et d'en mettre une plus courte à gauche. Mais Jonathan a insisté: il tient à retrouver sa dent d'origine, version extra-longue, en bonne céramique sur pivot inoxydable. Le plus délicat a été, pour le praticien, de relier le canal à fluide à

la micro-buse prévue à cet effet dans le croc artificiel. Discret, il n'a pas posé de question sur la nature de cette excentricité physiologique. « Impeccable », se dit Jonathan en claquant des mâchoires. Il s'envole dans le crépuscule radieux, tournicote un instant au-dessus de la Loire, repère un pêcheur solitaire. Petit en-cas sur le sable (un sang convenable, mais arrière-goût de sandre). Et retour à la capitale, son garde-manger préféré.

Sous la Cape

collection de littérature élégante et raffinée
à son siège permanent *in partibus infidelium*.
De ce côté-ci du monde, elle est hébergée par

Éditions Deleatur

BP 12243, 49022 Angers cedex 02

ISBN 978-2-86807-128-6

Achévé d'imprimer en janvier 2011
sur les presses de Vision Express (66660 Port-Vendres)

Dépôt légal le 31 janvier 2011.

Tirage limité à 100 exemplaires, numérotés de 1 à 100,
et 20 exemplaires hors commerce,
numérotés de 1 à xx.

« *Nuit glaciale et claire. En haut de la tour Saint-Jacques, entre les gargouilles accroupies, au cœur de la cité, silencieux, pensifs devant l'immense besogne qu'ils se sont assignée et qui les attend – la création d'une armée de vampires dévoués, recrutés parmi les naïfs saint-simoniens, pour conquérir la ville puis le monde –*, Ninnah et Jonathan, qui se font ici appeler Ninon et Jehan, contemplant la ville, la fumée qui s'échappe de mille cheminées, les toits bas qui ondulent presque jusqu'à l'horizon, les clochers qui se répondent de quart d'heure en quart d'heure – sonorité odieuse que celle du bronze béni, qui leur fait grincer les dents –, les palissades et les échafaudages des chantiers, les tours pointues, tout près, de l'autre côté de l'eau, des gardiens de la loi humaine, les ombres, les quinquets, le roulement d'un fiacre attardé qui résonne sur le pavé, la chanson rauque d'un ivrogne, tout cela comme d'une eau-forte. »

Vampires en folie dans le Paris du second Empire

1853. Monsieur et madame Badinguet sont à peine installés aux Tuileries que le pavé parisien regorge de cadavres exsangues. Vidocq et Renan mènent l'enquête, secondés par Prosper Enfantin, les saint-simoniens et l'énigmatique Van Helse. Sans oublier Anaïs, Élisabeth et la marquise de Las Maresmas, bien décidées à en remonter aux hommes pour l'efficacité de la chasse anti-V. Nos vaillants détectives devront affronter de terribles non-morts : Ninnah et Jonathan, les Américains du *Vampire de Wall Street* ; l'ignoble Hocheput, un protégé de Morny ; et l'archivampire Torquème, un exorciste dévoyé qui ne craint ni l'ail ni les crucifix.

Dans cette fresque historique épatante, le lecteur croisera la route du cabaretier Mimile, de sa mère Minette la bouquetière octogénaire, ainsi que du sombre Al-Qâsim, adepte de Tôt-Draa, la divinité chauve-souris. Toute une foule de personnages habite le récit : le zouave Jacob ; les clochards Peau-de-Lapin, Vingt-Sous et Bouche-Trou ; l'énigmatique professeur Rongne ; la céleste sœur Léonice ; la délicieuse Pauline, adepte de la tatane normande ; le jeune Peabody, qui découvre les charmes de la capitale ; le prêtre interdit Lardennais, ancien compagnon de séminaire de Renan...

Studio Lou Petitou : révélé par *le Vampire de Wall Street*.

Pierre Charmoz : abandonnant son terrain de prédilection, les Alpes coquines, Pierre Charmoz a suivi avec délectation Studio Lou Petitou dans les dédales du Paris du XIX^e siècle.

Les deux compères ambitionnent de devenir les Erckmann-Chatrion du XXI^e siècle.

